

WILLIAM
HEANEY

MÉMOIRES
d'un
MAÎTRE
FAUSSAIRE



E

William Heaney

Mémoires d'un maître faussaire

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Mélanie Fazi

Bragelonne

OceanofPDF.com

Sommaire

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[CHAPITRE PREMIER](#)

[CHAPITRE 2](#)

[CHAPITRE 3](#)

[CHAPITRE 4](#)

[CHAPITRE 5](#)

[CHAPITRE 6](#)

[CHAPITRE 7](#)

[CHAPITRE 8](#)

[CHAPITRE 9](#)

[CHAPITRE 10](#)

[CHAPITRE 11](#)

[CHAPITRE 12](#)

[CHAPITRE 13](#)

[CHAPITRE 14](#)

[CHAPITRE 15](#)

[CHAPITRE 16](#)

[CHAPITRE 17](#)

[CHAPITRE 18](#)

[CHAPITRE 19](#)

[CHAPITRE 20](#)

[CHAPITRE 21](#)

[CHAPITRE 22](#)

[CHAPITRE 23](#)

[CHAPITRE 24](#)

[CHAPITRE 25](#)

[CHAPITRE 26](#)

[CHAPITRE 27](#)

[CHAPITRE 28](#)

[CHAPITRE 29](#)

[CHAPITRE 30](#)

[CHAPITRE 31](#)

[CHAPITRE 32](#)

[CHAPITRE 33](#)

[CHAPITRE 34](#)

[CHAPITRE 35](#)

[Biographie](#)

[Page de copyright](#)

[Le club](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

www.bragelonne.fr

OceanofPDF.com

« Dans ses profondeurs, chacun vit replié sur lui-même et déchiré par les regrets. »

Description de l'enfer donnée par un possédé au père Gabriel Amorth, exorciste en chef du Vatican.

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Il existe mille cinq cent soixante-sept démons recensés. Très précisément. Je sais bien que Fraser affirmait en avoir identifié quatre autres dans son étude, mais il devait les confondre avec des troubles psychologiques. Je veux dire par là que la tendance pathologique à insulter les étrangers dans la rue trahit plus certainement des troubles nerveux que la présence d'un démon. Et il n'y a rien de surnaturel derrière la masturbation chronique. Je soupçonne Fraser de ne pas croire lui-même à ses propres études de cas. Je crois qu'il n'a « découvert » quatre nouveaux démons que pour faire vendre sa connerie de bouquin.

J'en sais quelque chose : après tout, on est allés à la fac ensemble. (Une fois, il m'a tellement foutu en rogne que je lui ai cassé le nez, pourtant je ne suis pas du genre bagarreur.) En tout cas, je préfère l'étude originale de Goodridge et ses définitions beaucoup plus strictes. J'aime les définitions strictes. D'accord, je vous ajoute une note de bas de page, mais rien que cette fois : d'abord parce que je déteste le côté intello bordélique de ces choses-là, et ensuite, comme vous devez le savoir, parce que c'est Goodridge en personne qui a brillamment identifié la manie des notes de bas de page comme démoniaque ¹ et responsable d'une grande partie des troubles psychiques affectant les universitaires. Par ailleurs, c'est une espèce des plus insidieuses, souvent accompagnée de plusieurs autres infestations de niveau quatre ou cinq, et comme vous le diront ceux qui possèdent quelques connaissances dans ce domaine, lorsqu'on laisse entrer un démon, la porte est ouverte aux autres.

J'étais *clean* depuis une vingtaine d'années lorsque j'ai récupéré mon dernier démon en date. Je ne sais même pas comment ça s'est produit. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est attaché à moi dans un pub du centre de Londres, et qu'il s'était incrusté longtemps avant que je parvienne à

l'extirper à l'aide du scalpel et de l'ammoniaque de la réflexion méthodique. La réflexion méthodique : écoutez-moi ça. Et c'est de moi que je parle.

Je n'aurais pas dû être en train de penser aux démons, mais j'avais assisté ce matin-là à l'une de ces réunions qui ressemblent à une longue et atroce descente aux enfers. Celles où votre esprit dérive comme des bribes de cirrus au-dessus des Pennines par un beau jour d'été. Deux heures soporifiques dirigées par un sous-secrétaire d'État à l'Intérieur sur le thème de la « Jeunesse et des comportements antisociaux ». Une demi-douzaine de fonctionnaires en costume de haute couture aux plis aussi droits qu'une règle qui voyaient leurs *projets clés* et leurs *estimations des capacités subséquentes* se faire réduire en miettes par les interventions excentriques et spectaculaires des représentants de la Scout Association, des Éclaireuses, des Woodcraft Folk², des Maisons des jeunes et d'une mystérieuse entité baptisée British Youth Council.

— Réapprendre les valeurs, déclarait le représentant des Scouts, assenant de petits coups sur la table comme pour écraser une fourmi. Réapprendre à distinguer le bien du mal.

Son nom m'échappait toujours car j'étais distrait par sa moustache poivre et sel bien soignée et par la formidable nuance de fruit trop mûr qu'adoptait son visage. En réalité, il ne travaillait plus vraiment pour la Scout Association. Il était retraité depuis quinze ans mais ils se le coltinaient toujours parce qu'il aimait «rester impliqué». Ce qu'il disait n'était pas bête en soi, si ce n'est qu'il répétait *toujours* la même chose, à *chaque* réunion. Il donna un nouveau petit coup sur la table.

— Des valeurs fondamentales.

À nous tous, nous formons ce qu'on appelle un « réservoir d'idées ». J'aime assez. Ça nous donne une impression de puissance. C'est seulement que le réservoir, après avoir commencé à se remplir raisonnablement, s'était mis à fuir pour se retrouver ensuite à sec, sans le moindre espoir de se remplir de nouveau. *Oh mon Dieu*, me disais-je, *ça va se prolonger bien après le déjeuner*.

Comprenez-moi, on fait un boulot important au sein de cette cellule de réflexion. On se sent essentiels, au cœur des choses, chaque fois qu'on nous fait franchir la sécurité des bâtiments d'acier étincelant du ministère de l'Intérieur puis qu'on nous escorte vers une salle de réunion aux tables de bois blond, où chaque place est agrémentée d'une bouteille d'eau minérale

gazeuse et d'une minuscule soucoupe en céramique remplie de bonbons à la menthe. Mais ensuite, c'est toujours le même refrain : la situation de la jeunesse est catastrophique, une fois de plus, oh mon Dieu, que peut-on faire pour empêcher ça ?

— Retrouver un sens accru de la responsabilité et de la reconnaissance, déclara la dame des Maisons des jeunes.

Elle portait un béret lilas très élégant, même à l'intérieur. Je me demande bien pourquoi, il ne faisait pas froid.

Mais le plus stupéfiant restait le spectacle du sous-secrétaire d'État prenant des notes et imprimant sur son visage des rides d'intense concentration, comme si les mots « valeurs » et « responsabilité » venaient tout juste d'être inventés. Comme si personne n'avait jamais formulé ces choses-là de mémoire d'homme. Il les notait même sur du papier à en-tête du gouvernement, l'abruti ! Pas qu'on se soit laissé duper un seul instant. C'est comme lorsque l'on reçoit des e-mails du Nigeria ou de certaines jeunes femmes fort entreprenantes, et qu'on flaire aussitôt le piège. Une fois toutes les contributions formulées puis notées, le deuxième assistant du sous-secrétaire d'État nous exposa la dernière initiative du gouvernement pour laquelle on en appelait à notre soutien. Uniquement à notre soutien, notez bien, pas à nos commentaires.

C'était un projet de travaux d'intérêt général visant à engager des jeunes défavorisés et sans emploi dans des activités semi-volontaires. Il était lié, nous apprit-on, à une campagne de recrutement de l'armée territoriale.

Je me rappelle avoir pensé : *Oh non, où est-ce qu'on nous envoie demain ? En Iran ? En Syrie ?*

J'étais toujours sidéré de voir le gouvernement recycler les mêmes « initiatives » tous les sept ans, alors qu'il critiquait violemment ces mêmes idées lorsqu'il était dans l'opposition. Le deuxième assistant du sous-secrétaire d'État prit ensuite une demi-heure pour tout déployer sous nos yeux comme on déroule un tapis dans un souk arabe, arborant un sourire fanatique pour vous convaincre d'emporter chez vous un article dont vous ne voulez pas et qui ne tient pas dans vos bagages. Il parvint à intégrer trois ou quatre fois les mots « valeurs » et « responsabilité » dans sa présentation, gratifiant de coups d'œil appuyés le vieux scout et la dame un rien moins âgée des Maisons des jeunes.

J'avais régulièrement contredit ces radotages au fil des ans, mais j'en avais tiré des leçons. Ce qui n'était visiblement pas le cas du jeune homme

zélé des Woodcraft Folk.

— Nous ne voulons pas de conscription sournoise. Ce que nous demandons, c'est une responsabilité politique. Une vraie prise de décisions. Pas des mesures condescendantes.

Le sous-secrétaire d'État consulta sa montre et se mit à parler des nouveaux paradigmes politiques et de la nécessité de ne pas attendre ceux qui restent prisonniers des formations fossiles du passé. Là, c'était à moi de prendre la parole.

— Eh bien, monsieur le ministre, vous nous avez présenté là le fruit d'une réflexion radicale, en plus de soulever quelques questions complexes à étudier. Je suggère que nous levions la séance pour réfléchir très sérieusement aux occasions, *mais aussi* aux risques qu'implique ce papier.

Le sous-secrétaire d'État tourna vers moi un visage rayonnant. Bien que je n'aie pas le pouvoir d'ouvrir ni de clore ces réunions, il en savait assez sur les commissions pour reconnaître le dernier coup de sifflet et m'en était reconnaissant. On se leva dans un bruissement de papiers, laissant le vieux scout regarder autour de lui comme s'il avait piqué du nez et manqué l'essentiel.

En réalité, j'avais découvert depuis longtemps que, si j'exprimais franchement mon opinion quant à ces réunions, ça flinguait mon influence auprès des organismes de financement et les gens que je représentais perdaient des subventions de l'ordre de plusieurs milliers de livres.

Je tentai de m'esquiver très vite, mais le vieux scout s'accrocha à mes basques pour me parler de valeurs. Le jeune homme des Woodcraft Folk écarta une mèche de son front en me lorgnant comme s'il se demandait si je venais de me rallier à sa cause ou de le poignarder dans le dos. Pendant ce temps, la dame au béret des Maisons des jeunes s'appliquait à remplir son sac à main de bonbons à la menthe.

Je me dégageai en hochant furieusement la tête, pris l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée et montrai mon badge de sécurité au réceptionniste. Une fois dehors, je me précipitai vers les rives de la Tamise pour me remplir les poumons de ses odeurs de vase. On ne peut vendre son âme qu'une fois et j'avais cédé la mienne depuis si longtemps que je n'entendis même pas le murmure de son antique plainte ce jour-là.

J'atteignis Bloomsbury en retard mais pris le temps d'acheter un exemplaire du *Big Issue*³ à un SDF d'âge vénérable accompagné d'un chien endormi. Pas parce que je suis quelqu'un de bien, mais parce qu'on était en novembre, qu'il faisait un froid de canard et que l'idée de ne pas avoir de toit me terrifie. Je pliai le journal pour qu'il tienne dans la poche de mon manteau et quittai l'air froid et vif de l'heure du déjeuner pour entrer au *Museum Tavern* au coin de la rue, un pub situé – ce qui ne surprendra personne – pile en face du British Museum.

L'endroit était bondé. Je regardai autour de moi mais ne vis pas la personne que je cherchais. Il y a là un miroir censé avoir été démolí par Karl Marx. Ça me réchauffe le cœur d'imaginer le père du communisme en train de saccager cet endroit après quelques pintes de binouze victorienne. Dans le miroir, je vis quelqu'un se lever de son siège pour s'avancer vers moi.

— Billy ! Qu'est-ce que tu prends ? La « Belle dame sans merci » ?

C'était Ellis le poète, qui venait de quitter une minuscule table vernie et éraflée située dans le coin proche de l'entrée. Je tirai une chaise et m'y installai. Personne ne m'appelle Billy, mais je m'abstins de le souligner.

Il se laissa retomber quelque peu lourdement sur son siège.

— Va chercher un verre de cuvée du patron pour ce pauvre diable, tu veux bien ? dit-il à sa ravissante compagne, une femme svelte d'une vingtaine d'années dont j'avais déjà résolument décidé de ne pas croiser le regard.

— J'aimerais bien du pinot noir, rectifiai-je en jetant à la demoiselle un coup d'œil par-dessus mon épaule tout en déroulant mon écharpe de soie.

Ellis attendit qu'elle soit occupée avec le barman avant de me demander à mi-voix :

— Alors ? Tu l'as, oui ou merde ?

— Malheureusement, non, répliquai-je avec dans la voix une inflexion censée l'agacer.

— Alors quand est-ce que tu l'auras ?

— Ah ! Merci, c'est gentil.

Mon vin était arrivé vite fait bien fait. La jeune femme me tendit le verre d'un geste si théâtral et délicat que je soupçonnai une formation de mime ou de ballerine. Nos regards se croisèrent brièvement. Elle avait des cils noirs et des iris verts mouchetés de noisette. J'éprouvai un pincement de dégoût à l'idée qu'Ellis puisse profiter de sa compagnie alors qu'il n'était mon cadet

que de cinq ans, sentiment bientôt remplacé par le pincement de jalousie coutumier qui généra à son tour une nuance de regret, suivie par un frisson d'agacement vis-à-vis de la façon dont tous les jolis visages touchaient ma corde sensible, suscitant ainsi cette séquence d'émotions pareille à la chute des dominos. Je réagis comme à mon habitude : en noyant tout ça dans le vin.

— Il vous convient ? me demanda-t-elle.

Accent intéressant. Vieil accent de la classe ouvrière londonienne, mais légèrement poli et sans doute modifié par ses voyages. Un peu comme le mien.

— Tout à fait. Merci.

— Je trouve ça génial, dit-elle en buvant une gorgée de vodka tonic (du moins supposai-je que c'en était). Ce que vous faites.

— Rhaaaa, arrête, lui dit Ellis.

— C'est un vieux cynique, dit-elle en le désignant d'un signe de tête avant de poser – avec un claquement délicat – son verre sur la table éraflée. Mais vous, vous changez la vie des gens.

— Non mais écoutez-moi ça ! protesta Ellis. Il est plus vieux que moi. Et vachement plus cynique.

— Pas possible, dit-elle en me regardant plutôt qu'Ellis. Il aide les gens.

— Il aide les gens ? J'aurais deux trois trucs à t'apprendre sur le champion de l'altruisme, là.

Elle tendit une minuscule main blanche par-dessus la table.

— Je m'appelle Yasmin.

Ce n'est pas vrai, avais-je envie de répondre, car elle ne ressemblait pas du tout à une Yasmin et ne parlait pas comme une Yasmin. *On le connaît bien, le démon des faux noms*. Mais je tins ma langue.

— William Heaney.

— Je sais.

Eh bien, nous y voilà. Elle connaissait mon nom avant que je le révèle ; j'ignorais le sien alors même qu'elle s'était présentée. Encore un autre démon là-dessous. On se regarda droit dans les yeux un poil trop longtemps car Ellis déclara :

— Je crois que je vais vomir.

— Comment vous vous êtes connus, tous les deux ? demandai-je cordialement.

Et tandis qu'elle me l'expliquait, mon démon, mon démon véritable qui écoutait tout depuis le début, tapi dans l'ombre, me souffla à l'oreille sa douce haleine empoisonnée. « *Pique-la donc à ce rustre. Emmène-la chez toi. Soulève-lui sa jupe.* »

Je l'écoutai parler longuement. Les voix ressemblent parfois au grain du bois. On y entend l'expérience des gens. La sienne était énergique et chaude, mais esquintée. Tandis qu'elle parlait, je suivais les lignes adorables de ses paumes élégantes. Je me demandais comment il l'avait rencontrée. Ellis avait sa méthode ; je l'avais vu la mettre en pratique lors de ses lectures de poésie. Anna, ça lui conviendrait bien mieux... Anna.

— Et puis je ne sais pas, il y a eu... comme un déclic, conclut-elle.

Tu m'étonnes, me dis-je. Quand elle eut fini de parler, Yasmin – ou Anna, comme je l'appelais déjà – se laissa aller en arrière, un peu gênée d'avoir occupé la scène cinq bonnes minutes. Ellis se tirait le lobe de l'oreille sans un mot.

— Eh bien, dis-je en levant mon verre par-dessus la table, trinquons aux déclics.

On trinqua donc.

J'expliquai que je me rendais chez GoPoint quand Anna déclara qu'elle y avait travaillé quelques années plus tôt. Ce qui me surprit. Ça ne paraissait pas son genre.

— Alors vous connaissez Antonia ?

— Bien sûr. C'est une sainte.

— Oh que oui. Je lui dirai que je vous ai vue.

— Alors tu penses l'avoir quand ? grogna Ellis en s'intégrant de force à la conversation.

J'affichai mon air le plus impassible.

— Je te préviendrai. Évidemment.

Puis je vidai mon verre et me levai, enroulant mon écharpe de soie autour de ma gorge pour me protéger du froid de novembre.

— Vous y allez tout de suite ? demanda Anna. Je dois passer par là pour aller au travail. Je vous accompagne.

Ellis parut contrarié.

— Ce serait avec plaisir, répondis-je en enfilant mon manteau, mais j'ai une course à faire avant et je ne veux pas vous retarder.

Sans bien comprendre pourquoi, j'eus l'impression qu'elle était déçue mais le cachait bien. Je voyais bien qu'elle n'avait pas très envie de rester

avec Ellis et j'avais un peu pitié de lui. Quels idiots nous faisons face aux femmes. Quelles proies sans défense. Je promis à Ellis de le contacter quand j'aurai du nouveau et je serrai de nouveau la main de Yasmin/Anna ou quel que soit son nom. Elle me dit qu'elle espérait me revoir. Alors que je me tournais, j'aperçus mon reflet légèrement moucheté dans le miroir de Karl Marx. Elle me regardait toujours ; et lui, c'était elle qu'il fixait.

Puis je sortis du *Museum Tavern* et traversai Bloomsbury en direction de Farringdon.

Depuis mon dernier passage, la fenêtre de la porte du GoPoint Centre avait été brisée à coups de pied. On l'avait réparée tant bien que mal avec un morceau de carton, qui avait offert une jolie cible à un graffeur dont le tag représentait un idéogramme chinois. En dessous du carton tagué, une femme aux longues boucles mal peignées rejetées en arrière, noir corbeau mais grisonnants aux tempes, était assise sur les marches, l'expression extatique. Son pull était une loque criblée de brûlures de cigarette et son jean était crasseux. Elle portait des Dr. Martens dans le genre de celles qu'adoraient autrefois les skinheads britanniques élégants.

— T'aurais une clope, mon grand ?

— Je ne fume pas et tu ne devrais pas non plus.

— Alors t'as de quoi me payer une pinte ?

Je m'assis près d'elle sur les marches. Le froid glacial du béton me transperça les fesses. Elle leva les yeux vers le ciel entre les immeubles et me dit :

— J'étais dans une imprimerie, en enfer, et je vis la méthode par laquelle est transmis, de génération en génération, le savoir.⁴

À d'autres, elle aurait cité John Clare, William Burroughs ou Thomas d'Aquin. Pour des raisons que j'ignore, elle me réservait toujours Billy Blake.

— Je suis vraiment désolé, Antonia. Ça n'a pas encore abouti.

Sans quitter les nuages des yeux, elle tendit la main pour la poser sur mon genou.

— Ne t'en fais pas. Je sais que si quelqu'un peut l'obtenir, ce sera toi, et même si tu n'y arrives pas, tu auras fait de ton mieux.

Puis elle se tourna pour braquer sur moi ces yeux bleus limpides et me sourit.

— Et tu sais à quel point ça me rend heureuse que tu fasses ces efforts pour nous ? Tu sais ça, William ? C'est *si* important pour moi que tu le *saches*.

— Il reste combien de temps avant qu'on t'oblige à fermer ? demandai-je.

— Ne t'en fais pas, William. On a largement le temps.

— Un mois ?

— Un peu moins que ça.

GoPoint était un refuge pour les sans-abri, les marginaux, les désespérés, les paumés, ceux qui étaient en train de se noyer mais ne le savaient pas encore. C'était une fondation caritative non déclarée. Elle ne pouvait pas être reconnue par la Charity Commission car elle ne tenait pas de comptes. Rempli jusqu'à la gueule, GoPoint tournait avec trente-sept lits, et à présent que novembre s'enfonçait de plus en plus profondément dans l'hiver, il allait fonctionner au-delà du maximum de ses capacités. La très sainte Antonia Bowen, qui me citait William Blake sur les marches et ressemblait comme deux gouttes d'eau à ses pensionnaires, était la directrice de l'institution, sa fondatrice, son avocate, sa collectrice de fonds et sa concierge.

Une vraie sainte, je vous jure.

Ses clients franchissaient les portes sans biens personnels et repartaient parfois avec les vêtements d'Antonia. Elle s'habillait de toutes les loques malpropres qu'ils laissaient derrière eux et se rémunérait ainsi que son personnel intermittent à l'aide des dons occasionnels qu'elle recevait. Un ou deux membres du personnel étaient payés grâce à des contrats épisodiques dans le cadre de tel ou tel projet d'aide sociale. Elle agaçait prodigieusement les services sociaux et les agences gouvernementales par les descentes extravagantes qu'elle faisait dans leurs bureaux. Une fois où on lui avait refusé toute aide, elle avait, avec cinq de ses pensionnaires, transporté le cadavre d'une femme morte dans ses locaux jusqu'aux bureaux du Département de la santé et de la Sécurité sociale, où elle l'avait laissé à la réception avec une boîte de thé métallique du jubilé de la reine pour collecter les dons.

À présent, le propriétaire d'Antonia, qui avait des projets immobiliers, venait d'augmenter le loyer. GoPoint, qui accumulait déjà pas mal d'arriérés, était menacé de fermeture. Je travaillais à un projet qui devait

permettre de lui gagner du temps, mais un petit problème m'avait compliqué la tâche.

— Je reviendrai la semaine prochaine, en espérant t'apporter de meilleures nouvelles, lui dis-je.

— Tu es un de mes héros, William. Si seulement il y avait plus de gens comme toi.

— Tu ne me connais pas, Antonia ! Je ne suis pas quelqu'un de très recommandable.

— Tu es l'un des hommes les plus gentils et les plus chaleureux que j'aie jamais rencontrés.

Elle noua les doigts autour de mon bras et c'en fut trop pour moi quand elle me regarda de ses yeux limpides. Un vrai séraphin. Je dus changer de sujet.

— Tiens, j'ai rencontré quelqu'un qui a bossé ici. Une très jolie fille. Elle a dit s'appeler Yasmin.

Elle cligna des yeux, songeuse.

— Je ne crois pas que je pourrais embaucher quelqu'un qui s'appelle Yasmin.

Tiens, nous avons donc des préjugés. Une fêlure dans sa sainteté. Quel soulagement.

Elle réfléchissait toujours.

— À moins... que ce soit la fille qui a ouvert la bibliothèque ? Tu as vu notre bibliothèque récemment ? Viens, entre.

La « bibliothèque » se composait d'une dizaine d'étagères de livres d'occasion, essentiellement en format poche. Je n'avais aucune intention de la visiter. Premièrement, GoPoint était infesté de démons, pour d'évidentes raisons. Les clients devaient libérer les lieux entre midi et 16 heures afin de ne pas passer la journée à pourrir sur leur paillasse. L'idée était de leur donner un but auquel se consacrer. C'était lorsqu'ils se trouvaient hors du bâtiment, occupés à s'en chercher un, que les démons devenaient les plus actifs dans leur quête incessante de nouveaux hôtes. Deuxièmement, les démons s'amassaient souvent autour des pages jaunissantes et des tranches craquelées des livres d'occasion. J'ignore pourquoi.

Je n'avais jamais abordé le sujet des démons avec Antonia. Elle qui évoluait chaque jour dans un endroit qui en grouillait, elle déclarait qu'elle les voyait mais ne souhaitait pas en parler.

Je me contentai de décliner poliment. Je me levai des marches en époussetant le fond de mon pantalon.

— Antonia, ta conjonctivite est revenue. Tu devrais la soigner.

— Ce n'est rien du tout.

Je m'apprêtais à insister quand une jeune femme aux dents salement esquintées, vêtue d'une veste matelassée crasseuse évoquant l'isolant dont on entoure les ballons d'eau chaude, s'approcha de nous d'un pas lourd.

— Il est 16 heures ? demanda-t-elle avec ce vibrato évoquant l'accent de Manchester, caractéristique des drogués dont le manque fait vibrer le sternum. Hein ? Dites ?

Ses yeux étaient exorbités. Sur ses deux immenses pupilles dilatées, les mots *esclave de la seringue* étaient inscrits en lettres calligraphiées décrivant des spirales.

— Non, lui répondit Antonia. Il est 14h 30.

La fille tourna vers moi son regard de mendicante. Je me sentis triste pour elle tout autant qu'un peu effrayé.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas 16 heures ?

Je consultai ma montre.

— On en est encore loin.

Elle se détourna de nous, sans avoir visiblement la moindre idée de ce qu'elle allait faire d'elle-même. Elle baissa la tête, enfouit plus profondément les mains dans les poches de sa veste calorifuge.

— Je vais y aller, dis-je à Antonia. Je passais seulement te tenir au courant.

— Et je t'en suis reconnaissante, William. Vraiment.

Un sourire béat me confirma qu'elle était sincère. Avec elle, rien n'était jamais rhétorique.

Alors que je contournais la jeune fille paumée à la veste matelassée, je l'entendis demander à Antonia :

— Mais alors quand est-ce qu'il va être 16 heures, bordel ? Dites ?

CHAPITRE 2

Quand je rentrai chez moi ce soir-là, j’entendis sonner le téléphone. Je ne me pressai pas. Parfois, je ne prenais même pas la peine de répondre, du fait que ce n’était généralement que quelqu’un qui voulait parler de choses et d’autres. J’accrochai mes clés, retirai mon manteau et choisis un beaujolais Moulin-à-Vent 1999 dans ma réserve. Je finis par décrocher, calant le combiné sous mon menton tandis que je débouchais la bouteille pour me verser un grand verre de mon sauveur en robe rubiconde.

C’était Fay.

— Comment ça va ?

— Pas trop mal. Et toi ?

Entendre Fay s’inquiéter de ma santé et de mon moral, c’était nouveau. Même si ce n’était qu’une formalité, c’était un progrès. D’habitude, elle se lançait sans préambule. Enfin bref, une fois évacué ce hideux simulacre d’intérêt, elle fonça droit au but telle une flèche vers sa cible.

— Les enfants en ont discuté. Claire accepte de te voir, mais Robbie ne veut rien savoir.

Je bus une autre gorgée de pluie divine. Elle se répandit sur ma langue comme une douce averse sur le désert aride ; elle frôla mon palais tel un ange de rouge vêtu. Je crois que les grands maîtres devaient contempler le vin au fond d’un verre lorsqu’ils habillaient leurs modèles sur les toiles religieuses. Viens là, ma beauté, laisse-moi draper ta nudité du nectar du raisin.

— Voilà autre chose.

— Il changera peut-être d’avis, répondit Fay. J’essaie de ne pas m’en mêler, mais il n’est pas question qu’il refuse de te voir.

J’entendis un bruit de succion. Fay paraissait toujours manger quelque chose quand elle était au téléphone. De la glace, peut-être. Ou alors du miel ou de la sauce au chocolat sur ses doigts.

— C’est gentil, Fay.

Comme une pause gênée s'installait, je demandai :

— Comment va la vedette ? Il te nourrit bien ?

Je savais qu'orienter la conversation vers Lucien écourterait l'appel.

— Sa nouvelle émission l'occupe pas mal. Il y a des soucis avec le contrat.

— Comme toujours.

Oh que oui. Prenez-en bonne note : le démon des contrats est un esprit de force martiale.

Fay m'avait quitté trois ans plus tôt pour un chef célèbre. Il passait à la télé. C'était un as de la pâtisserie. Il la décore de sucre filé, vous voyez le genre. Moi-même, je déteste faire des gâteaux. Enfin bref, il avait quitté sa femme et ses deux gosses pour ma femme et les trois miens. J'aurais bien proposé un échange équitable, mais vous auriez dû voir la brute qu'il avait comme ex. Ma fille aînée, Sarah, étudie à l'université de Warwick ; elle a toujours été « de mon côté » et je ne m'en sortais sans doute pas si mal avec deux sur trois.

Fay en vint au sujet de son appel.

— Donc, Robbie veut savoir si ça s'applique à ses cours de tennis et d'escrime aussi bien qu'à son école.

— Comment peut-il me demander ça s'il refuse de me parler ?

Franchement ! Le petit con !

Il me sembla entendre Fay changer le téléphone de main pour sucer ses doigts libérés.

— Comme tu peux t'en douter, il m'a demandé de t'en parler.

— Comme tu peux t'en douter, il faut qu'il me le demande lui-même. Et comme tu peux t'en douter, tu vas lui expliquer pourquoi c'est nécessaire.

— C'est ta réponse ?

— Comme tu peux t'en douter.

Fay soupira. Elle est très douée pour ça. Elle sait insuffler à un seul soupir tout le poids de la déception accumulée pendant des années de mariage.

— D'accord. Je le lui dirai.

— Merci d'avoir appelé, Fay.

Je reposai le combiné et remplis de nouveau mon verre. Oui, la douleur persiste. Ainsi que les blessures. J'asperge les plaies suppurantes de vin rouge.

Je sais ce que vous pensez. Pour information, et parce que je ne m'attends pas que vous soyez expert en matière d'identification ou de taxinomie de ces choses-là : l'alcool n'est pas un démon. Ce n'est qu'un spécimen parmi toute une série de composés hydroxylés volatiles obtenus par distillation d'hydrocarbures. C'est un procédé scientifique qui implique la transformation de sucres. Le fait qu'il crée une accoutumance ou pousse des hommes et des femmes à des formes de comportement extrêmes et destructrices n'en fait pas un démon pour autant. Les gens racontent n'importe quoi quand ils parlent du « démon de l'alcool ».

Je suis moi-même légèrement accro au raisin fermenté qui m'a, à quelques occasions, poussé à des comportements irresponsables. Mais nul diabolin n'habite la bouteille. Toutefois, je vous accorde qu'un démon peut s'installer puis, repérant une faiblesse chez son hôte, encourager une habitude destructrice. Mais c'est une tout autre histoire.

Pourquoi mon fils de quinze ans ne veut-il plus me parler ? Parce que j'ai décidé de ne plus payer les tarifs exorbitants nécessaires pour qu'il franchisse les portes imposantes de ce lieu de privilèges qu'est Glastonhall. Je n'aimais pas ce qu'il devenait derrière les fenêtres à meneaux de cette coûteuse institution. Le sceau de « l'excellence » imprimé sur son front ne me procurait aucun plaisir. Et par-dessus tout, je n'aimais pas la façon dont il avait traité le serveur quand je l'avais emmené déjeuner chez Spiga sur Dean Street.

J'ignorais si Robbie avait développé ce mépris pour ce qu'on appelait autrefois la classe ouvrière parmi les cloîtres ombragés et les pelouses impeccables de Glastonhall, ou s'il lui avait été servi tout chaud sorti du four par le grand chef Lucien. Mais ça me gâchait le goût du vin. J'éprouvais une violente bouffée de honte et, bien sûr, de culpabilité à l'idée de n'avoir pas été là pour guider sa voie alors qu'il commençait à devenir un homme. Ça ne nous coûte pas grand-chose de traiter les autres en ce bas monde avec respect puis avec gentillesse, si possible. Toutes les autres qualités ne sont que des buts mais ces deux-là sont des impératifs. Dans l'intervalle où j'avais été séparé de mon fils, il était devenu une petite vipère snob et méprisante qui avait insulté sans raison le serveur de chez Spiga. Évidemment, j'avais répété sèchement à Robbie ce que George Orwell avait dit au sujet des gens qui vous servaient à manger. Mais je m'étais assuré que le serveur entende le gamin se faire passer un savon avant qu'il remplace notre salade.

J'avais également décidé qu'un régime de mille jours à l'école publique locale exercerait peut-être un effet bénéfique sur l'éducation de Robbie avant qu'il rejoigne Sarah à l'université. Claire avait dû subir le même sort. Bien qu'elle ait déjà commencé à passer les examens du secondaire, ça ne l'avait absolument pas dérangée qu'on la retire de la très snob école St Anne. En fait, elle me répétait à tout bout de champ que sa nouvelle école était « cool ». Celle de Robbie ne l'était pas. Je crois qu'il avait un peu chaud là-bas, dans les tranchées, où il étudiait l'informatique avec les fils et filles de plombiers, de vendeurs de voitures et de ronds-de-cuir comme moi. Ah oui, et de chefs non célèbres, d'ailleurs. Nous étions donc actuellement brouillés.

Lucien le chef pâtissier aurait pu le sortir d'affaire. Pourquoi pas ? Il était davantage un père pour lui ces jours-ci, dans le sens où Robbie avait choisi de vivre avec Fay et lui plutôt qu'avec moi. Mais mon réseau d'espions m'avait appris que Lucien, malgré tous ses contrats pour des livres, ses participations aux émissions en tant que voix off et ses éloges publicitaires pour les ouvrages des collègues, avait lui-même des problèmes financiers ; je préférais que Fay le découvre elle-même plutôt que de l'en informer au risque qu'elle me déteste encore plus.

Note de bas de page au sujet du snobisme, que ce soit celui de Robbie, de Lucien ou des autres. Ce n'est pas un démon non plus. Rien qu'une caractéristique humaine déplaisante, amplifiée et cimentée par un solide système de classes britannique, cruel, sadique et florissant au XXI^e siècle. Si Robbie voulait continuer à lancer des balles de tennis par-dessus le filet avec ses petits camarades vaniteux élevés dans des écoles privées, il allait devoir découvrir l'humilité et me demander lui-même son pognon.

Il y avait du courrier. Je déchirai une des enveloppes et mon cœur se mit à battre plus vite quand je vis qu'il y avait du nouveau concernant cette chère vieille Jane Austen et d'autres petites choses. Le temps que j'aie fini de lire attentivement la lettre et ouvert le reste du courrier, j'étais en train de vider dans mon verre le fond de la bouteille de beaujolais. Un record, même pour moi.

CHAPITRE 3

Je me spécialise dans les livres et manuscrits rares. Ce n'est pas mon métier, mais un loisir. Des livres anciens et d'occasion, affirme ma carte. Mais pas pour le profit, ce qu'elle ne dit pas.

Ah ça non, pas pour le profit. Plus maintenant. À l'origine, quand j'avais commencé à jouer à ce jeu-là à l'université au début des années 1980, c'était précisément ce qui me motivait. C'était l'époque où Mme Thatcher avait formulé des commandements très clairs : « Tu piétineras les pauvres en te frottant les mains avec jubilation. » Et comme on se les frottait. Frotte frotte frotte.

Mais tous ces frottements produisent de la fumée, et de cette fumée surgit le djinn. Cette vieille histoire de lampe n'est qu'une illustration pour les esprits simples. Le seul frottement des mains suffit à accomplir ce tour. L'avarice. L'avidité. Et voilà que jaillissent les démons, jubilant face au profit.

Heureusement pour moi, j'étais tombé malade et j'avais identifié les dangers. D'autres parmi les gens de mon espèce n'avaient pas eu cette chance à l'époque. Ils avaient continué à courir après la gloire ou les gros profits.

Tout avait commencé pour moi quand un coffret contenant un exemplaire de *The Shanachie*, anthologie de nouvelles irlandaises – rassemblant pas moins que Yeats, Shaw, Synge et Lord Dunsany – était tombé entre mes mains. Je suivais alors à Derby une formation pour devenir professeur et je m'étais retrouvé embrigadé, en cherchant à coucher avec une fille nommée Nicola, dans une vente de charité débile destinée à récolter des fonds pour les sans-abri. On m'avait envoyé dans une grande maison de London Road récupérer des cartons de livres poussiéreux auprès d'une vieille femme maigrichonne qui empestait l'urine de chat et qui m'avait tenu des propos incompréhensibles tandis que je trimballais des cartons remplis de livres vers le minibus de l'association des étudiants.

Je me rappelle avoir eu l'impression de m'être fait arnaquer. J'avais espéré passer ce samedi matin avec Nicola et prendre ainsi l'avantage sur ses nombreux soupirants, au lieu de quoi je me retrouvais avec les sinus irrités par la poussière, refusant le thé d'une mémère à chats malodorante.

Qu'y avait-il d'autre dans ces cartons ? Je n'en sais rien, mais j'ai passé bien des nuits blanches à me le demander. Je me rappelle avoir parcouru un assortiment assez infect de volumes moisissés dont l'ensemble ne rapporterait sans doute guère plus que quelques pence à la vente de charité ; et comme j'étais déjà fan de W.B. Yeats, l'exemplaire de *The Shanachie*, soigneusement présenté dans son coffret, m'avait tapé dans l'œil.

Il était resté quelques mois sur l'étagère de ma chambre meublée d'Uttoxeter New Road jusqu'à ce que le frère d'un autre étudiant, rat de bibliothèque et dealer d'herbe constamment défoncé, dorme par terre chez moi une nuit. Au petit déjeuner, il avait passé un doigt taché de nicotine le long de mes étagères et tiré *The Shanachie* de son logis. Il avait déclaré que ça devait «valoir un max» et proposé de me l'échanger contre huit grammes d'une excellente herbe thaïe. Ça paraissait une bonne affaire mais j'avais refusé, je ne sais plus trop pourquoi, et décidé après son départ de me renseigner par moi-même.

J'en avais tiré deux cents livres – belle somme pour un étudiant à l'époque. Aujourd'hui, ça irait sans doute chercher autour de dix fois cette somme. Mais surtout, ça m'avait lancé sur une piste. Si l'on pouvait tomber tout à fait par hasard sur un tel ouvrage, alors il devait y en avoir d'autres dans la nature. Et bien sûr, j'avais vu juste.

Faisons un bond de trente ans dans le temps jusqu'à cette lettre qui venait de m'apprendre qu'il restait une chance que le projet Jane Austen aboutisse à temps pour offrir un sursis à Antonia et à GoPoint. Désormais, je ne tire plus de profit personnel de mes incursions dans le commerce des livres anciens. J'en reverse systématiquement les gains – souvent énormes – à quelque cause utile. Que voulez-vous, j'ai un cœur d'or. Dans ce cas précis –, le butin irait à GoPoint. Évidemment, j'aurais bien aimé profiter moi-même des fruits de mon labeur. Mais dans ce cas, je ne parviendrais pas à tromper le démon.

Dans ce commerce – tout comme dans celui du trafic de tableaux, d'armes ou de drogues –, se procurer l'article ne représente que la moitié du travail. Il est tout aussi important, sinon plus, d'identifier, d'entretenir et de rouler l'acheteur. La cible, si vous voulez. Dans ce cas précis, le

collectionneur invétéré. Le client avide, obsessionnel, monomaniacal qui ne peut respirer que lorsqu'il a obtenu un grain de sable supplémentaire pour remplir le sablier de toute l'éternité.

Car ce type de client n'est pas victime d'un trouble psychologique ordinaire. Rien de commun avec l'alcoolisme, le snobisme ou autres maux sociaux. Ils sont une proie facile. Car cette cible s'abrite sous les ailes du démon qui possède les dents les plus rouges de tous.

— Tu l'as eu ? me demanda Otto lorsque j'entrai dans son magasin de jouets aux couleurs vives du quartier d'Ealing, avant même que la jolie cloche surmontant la porte de la boutique ait cessé de tinter. Il interrompit même une transaction avec une cliente en train de le payer. Vous noterez l'absence de *bonjour, comment ça va, quelles nouvelles* et autres formules similaires de la part d'un Otto généralement plus cordial. Cette manière déplaisante d'entrer dans le vif du sujet suffisait à trahir la présence de la créature à la peau parcheminée qui l'habitait.

Otto Dickinson avait attrapé son démon pendant la première guerre du Golfe dans le sud de l'Irak, près de la frontière du Koweït, lors de l'opération Tempête du désert en 1991. Son démon, qu'on devrait qualifier de djinn à proprement parler, s'était installé alors qu'Otto le parachutiste, ayant ôté son casque, se reposait à l'ombre d'un arbre avec trois autres membres de son bataillon. Otto était épuisé. Dans la chaleur de l'après-midi, il avait fermé les yeux mais n'avait dormi qu'une seconde. À moins qu'il n'ait pas dormi du tout et se soit contenté de dériver dans l'espace infini séparant l'éveil du sommeil, sur quoi le démon arabe se laissa tomber de l'arbre aussi doucement qu'un grain de sable charrié par le vent pour atterrir sur un cheveu, puis s'infiltrer dans la cavité de l'oreille bronzée d'Otto.

Lequel, émergeant de sa fraction de seconde de sommeil, s'était réveillé pour entendre son camarade parachutiste Wayne Bridges lire tout haut sur un bout de papier :

« Nul roseau n'avait poussé, nul arbre été créé,
Nulle brique posée, nul moule à briques façonné,
Nulle maison bâtie, nulle cité formée,
Toutes les terres étaient mer, puis Eridu fut fondée : la sainte cité,
Avec en son cœur la première ombre, et cette ombre accueillait

L'œuf, la semence, du tout premier démon.»

— C'est quoi ce truc ? avait demandé un Otto somnolent.

Mais il n'avait pas obtenu de réponse car Wayne Bridges avait reçu une balle dans la gorge, tirée par un kalachnikov qui dépassait des décombres d'une maison dans une zone précédemment déclarée vide de snipers. Voyant étinceler la gueule du fusil, Otto s'était précipité en quête de renforts.

Une vingtaine de minutes plus tard, après qu'on avait descendu le tireur isolé à grand renfort de tirs d'artillerie, Otto était retourné inspecter le corps de son camarade mort. Wayne Bridges serrait toujours entre ses doigts le document qu'il lisait à voix haute lorsqu'on lui avait tiré dessus. C'était un très vieux guide touristique des sites archéologiques de Sumer, d'Akkad, de Babylone et d'Assyrie. Otto l'avait feuilleté puis avait voulu le ranger dans la poche de son camarade mort, mais le démon lui avait chuchoté à l'oreille : « *Non. Garde-le.* »

Otto m'avait raconté tout ça lui-même. Sauf la partie concernant le démon. Il ignorait ce qui lui était arrivé à ce moment-là. Je n'avais jamais cherché à lui en parler, ni à qui que ce soit d'autre, d'ailleurs. C'est toujours contre-productif. Mais il n'est pas nécessaire de voir s'éveiller soudain le démon endormi, sifflant toute gueule ouverte, toutes ailes dehors, pour que l'œil averti le repère immédiatement.

— Alors ?

— S'il te plaît, Otto, finis d'abord de servir ta cliente. Je ne suis pas pressé.

Otto se retourna vers la dame – une jeune mère belle comme un top model, aux jambes bronzées et aux chaussures dorées à talons hauts, portant un bébé contre sa poitrine grâce à un système évoquant une corde, qui s'était habillée pour l'opéra – comme si elle venait d'apparaître sous ses yeux. Sa présence parut l'irriter. Puis il se rappela ses bonnes manières, assura à la dame que le gymnaste en bois fait main ne comportait pas de peinture au plomb, et s'empressa de conclure la vente.

J'attendis que la minuscule clochette nous signale que nous pouvions parler librement. Mais si Otto voulait se passer de politesses, ce n'était pas mon cas.

— Comment se portent les ventes de jouets ?

—Y a des hauts et des bas. Pas facile de lutter contre les géants.

Otto faisait partie des très rares veinards. Comme le gouvernement britannique refusait de reconnaître le syndrome de la guerre du Golfe, on avait diagnostiqué chez lui de l'arthrose à l'âge de trente-deux ans, accompagnée de migraines, d'asthme, de problèmes de peau et du syndrome du sperme brûlant. Je dis « veinard » car il avait reçu une pension de guerre et tout investi dans son magasin de jouets. Une quinzaine d'années après la fin de son service, la boutique lui tenait lieu de terrier où se réfugier tandis qu'il luttait pour échapper à ses expériences de la guerre.

J'appréciais Otto et j'espérais que, au lieu de l'arnaquer, j'allais le décevoir quand l'exécrable poète Ellis allait surenchérir. Il avait beau se plaindre des « hauts et des bas » et jouer les types sans histoires, je savais que son commerce de jouets se portait très bien et qu'il possédait une chaîne d'une dizaine de ces boutiques de jouets artisanaux. Otto avait compris que les années 1990 avaient provoqué une soudaine vague de naissances parmi les nantis. L'égoïsme des années quatre-vingt avait cédé la place à l'altruisme des années quatre-vingt-dix, nous informait-on. Puis l'horreur de la parenté avait provoqué un retour précipité au travail des mères aux coiffures impeccables, pressées de se libérer des mâchoires avides de leur progéniture ; ce qui avait, par effet boule de neige, nourri une vague de culpabilité, plus abondante encore que le lait maternel. Et la culpabilité, chaque fois que la chose était possible, dépensait sans compter en jouets faits main.

Otto avait compris qu'il devait remplir sa boutique non pas de ces gadgets en plastique bon marché que les enfants désiraient en réalité, mais des coûteux jouets artisanaux tant appréciés des parents qui en décoraient les chambres de leur progéniture. Otto en avait profité.

C'était ainsi qu'il nourrissait son démon collectionneur.

Il était prêt à me payer plus de 90 000 livres sterling – un prix moyen – pour une première édition d'*Orgueil et préjugés*. Personnellement, Jane Austen me débecte. Je ne peux pas en lire une ligne sans l'entendre récitée par une voix suraiguë de pourceau méprisant. Emily Brontë, je voudrais l'attirer chez moi pour l'embrasser sur ses lèvres minces, mais Austen, jamais. Je crois qu'Otto n'était pas très fan non plus. Ainsi vont les choses : on commence par collectionner les choses qu'on admire, puis on passe à celles que collectionnent les autres.

Otto n'avait ni femme, ni enfants, ni accoutumance aux drogues, à l'alcool ou aux cigarettes. Où son argent aurait-il pu passer ? Après la vague des films hollywoodiens chichiteux en costumes, les livres rares d'Austen avaient suscité un regain d'intérêt et je me retrouvais à proposer une première édition de 1813 publiée par Egerton.

— On m'a promis que je l'aurais la semaine prochaine, Otto.

— Tu disais déjà ça la semaine dernière.

Otto me regardait d'un air morose avec des yeux évoquant des œufs pochés.

Je haussai les épaules.

— Je crois que c'est fiable. Mais je dois te prévenir qu'il y a un troisième offrant.

— Ah bon ? J'imagine que tu ne vas pas me dire qui.

— Et puis quoi encore ?

Je lui avais révélé l'identité d'Ellis à *la stricte condition que tu n'utilises pas cette information*, Otto. Bien entendu, il n'y avait pas de troisième offrant, mais comme je lui avais dit qui était le deuxième type, il allait devoir me croire sur parole.

Otto enfonça les pouces sous la ceinture élastique de son pantalon qu'il remonta légèrement.

— Enfin bon. Je ne peux pas monter tellement plus haut.

Les hommes d'affaires ne peuvent jamais. À moins de le vouloir. Je fis semblant de m'intéresser à une paire de lunettes dont les yeux jaillissaient au bout de ressorts. Je les enfilai.

— Elles sont géniales. Tu as vraiment des trucs terribles. Je t'en prends une paire pour mon neveu. Le nouvel offrant a proposé quatre-vingt-onze mille.

— Désolé. À ce prix-là, je crois que je me retire.

Je retirai les lunettes et les lui tendis avec un billet de dix livres. Il me prit le tout de ses deux mains couvertes d'éruptions cutanées – dues aux produits chimiques ou à l'uranium appauvri, supposai-je – et enregistra un chiffre sur sa caisse.

— Pas grave, Otto. Tu veux que je te tienne au courant de la suite des événements ?

Il me tendit les lunettes dans un sac plastique orné du logo de sa chaîne de magasins et s'apprêtait à ouvrir la bouche quand la clochette de la porte retentit. On se retourna dans un même mouvement.

La silhouette qui se dressait dans l'embrasure de la porte ressemblait au vieux marin du poème de Coleridge. Son visage était rouge comme après un effort et ses cheveux gris pendouillaient des deux côtés, raides et ternes, presque collés à sa barbe. Il avait les dents tachées par la nicotine. Il portait un pardessus de l'armée et de solides bottes de randonnée dont l'une était lacée à l'aide de ficelle. Il pénétra dans la boutique d'un pas traînant et parut à peine remarquer ma présence.

— Seamus ! l'accueillit Otto. Comment va, mon vieux ?

— Je passais juste dire bonjour, répondit Seamus d'une voix craquelée comme peuvent l'être les tableaux de grands maîtres. Je ne te dérange pas ?

— Je t'ai déjà dit que non. Pas du tout. William, je te présente Seamus, un vieux pote de Tempête du Désert. Seamus, tu veux une tasse de thé ?

— On ne parle pas de Tempête du Désert, commenta Seamus, qui me jeta un coup d'œil par-dessous un immense sourcil composé de fils de fer enchevêtrés.

Otto me salua.

— D'accord. On ne parle pas de Tempête du Désert.

Mon Dieu, me dis-je, s'il avait combattu pendant la première guerre du Golfe, il ne devait pas avoir plus de quarante ou cinquante ans ; mais il évoquait un homme noyé en mer cent ans plus tôt et revenu sous forme de fantôme.

— Alors pas un mot, dis-je en gratifiant Seamus d'un clin d'œil affable.

J'ignore si ce fut mon clin d'œil qui l'offensa, mais je sentis une tension fugitive parcourir son corps. Une expression furieuse passa sur son visage. Il se détourna de moi d'une manière appuyée.

— Alors je lance cette bouilloire, Seamus ?

— Non. Je ne reste pas. Je passais juste dire bonjour.

Il balaya la boutique du regard comme s'il essayait de se rappeler quelque chose. Puis il me lança un nouveau coup d'œil comme s'il se méfiait de moi.

— J'ai eu un message pour toi, dit Otto en ouvrant sa caisse.

Je le vis tirer plusieurs gros billets qu'il s'empressa de fourrer dans une enveloppe. Puis il sortit de derrière la caisse et tendit l'enveloppe à Seamus, qui la lui prit sans un mot. C'était tout Otto : épargner les sentiments d'un clochard qui n'aurait pas voulu que j'assiste à cet échange.

Seamus replia l'enveloppe et la rangea dans la poche de son pardessus de l'armée. Il fixa le sol, comme s'il était légèrement déboussolé.

— Tu es sûr de ne pas vouloir de thé, Seamus ?

— Ah oui, voilà ! reprit Seamus, soudain agité. C'était ça ! Je venais te dire que j'ai découvert un truc ! Un secret !

— Ah oui, et quoi donc ? demanda Otto.

Seamus agita les mains dans les airs comme s'il repoussait mollement une attaque aérienne.

— Non ! Non, non ! Je t'en parlerai quand j'aurai tout démêlé. C'est un secret ! Mais je t'en parlerai avant tout le monde, promis ! Maintenant, faut que je file. J'ai un rendez-vous de *premièèèère importaaaance*.

Il avait prononcé ces deux derniers mots comme s'il imitait les aristocrates. Puis il éclata de rire. Gloussant toujours, il se retourna et quitta la boutique d'un pas traînant.

— Pauvre vieux, cracha Otto, rageur, après son départ. Il a eu bien moins de bol que moi. Il n'a plus rien. C'est un putain de scandale.

Otto se détourna de moi mais je le vis essuyer une larme. Puis il se retourna vers moi.

— Tu l'as vu, hein ? Le livre ? De tes yeux ?

— Pas encore, Otto. Je ne sais que ce qu'on m'a dit : trois volumes provenant de la bibliothèque d'un collectionneur victorien, avec faux titres, légèrement moucheté par endroits, semi-marroquin vert contemporain, reliure marbrée, tranche rouge. Couvertures usées au niveau de la tranche et du dos, jointures abîmées. Coffret moderne, évidemment. Tout ce à quoi on peut s'attendre. Un exemplaire exceptionnel, à ce qu'on m'a dit.

Je faillis ajouter : *Si ce n'était pas un faux, il m'intéresserait aussi.*

— Oh la vache, répondit Otto. Oh et puis merde : quatre-vingt-onze et demie.

CHAPITRE 4

Évidemment que cet *Orgueil et préjugés* était un faux. Il aurait déjà dû être prêt mais nous avons eu un léger problème technique avec le nez de mon imprimeur : il avait dû y introduire de la drogue en trop grande quantité. Suite à quoi il avait été pourchassé dans tout son atelier – et je ne pus qu’en rire quand il me l’apprit – par des démons. Pas de vrais démons, évidemment, mais des fantômes suscités par la drogue, qui doivent parfois paraître aussi terrifiants que les vrais.

Conséquence de la bataille, une bouteille de térébenthine s’était renversée non pas sur le faux, mais sur l’un des volumes de la *véritable* première édition que nous nous étions procurée – sous prétexte d’un achat potentiel – afin d’étudier les détails de sa fabrication. Quoi que les fantômes de la drogue aient pu trafiquer avec l’esprit de mon faussaire, la térébenthine avait causé de véritables dégâts à la couverture de maroquin de l’original. Ce qui nous laissait plusieurs solutions. Nous pouvions payer les soixante-dix-huit mille livres demandées par le vendeur ; remplacer la couverture endommagée par une nouvelle, vieillie artificiellement, avant de le rendre ; ou produire deux faux et conserver l’article authentique mais abîmé et le proposer à la vente d’ici deux ou trois ans.

Nous avons choisi cette dernière option, bien qu’elle retarde nos projets : d’où mes visites régulières à Ellis, Antonia et Otto. En tant que négociant, il m’était assez facile de gagner du temps par rapport au vendeur de l’exemplaire authentique ; simplement, je ne voulais pas laisser à mes acheteurs le temps de laisser tomber ou de découvrir qu’il y avait un « autre » exemplaire sur le marché en même temps. Comme vous le diront tous les commerçants, l’art de la vente, c’est l’art de conclure.

Contrefaire des livres rares, ce n’est pas comme des tableaux. On ne connaît pas avec certitude le tirage original d’*Orgueil et préjugés*. Il y en avait peut-être dans les mille cinq cents exemplaires. Où vont tous ces exemplaires ? Aux bibliophiles et aux gens qui achètent pour revendre plus

cher. Même en supposant que trois quarts des exemplaires aient servi à allumer du feu et à rembourrer des poupées victoriennes, personne ne s'étonne lorsqu'on découvre dans le cadre d'un vide-greniers l'existence de deux ou trois exemplaires supplémentaires à mettre aux enchères. Ce qui n'est pas le cas des tableaux de Turner ou Constable dont il n'existe qu'un exemplaire unique.

Naturellement, un livre doit franchir un certain seuil de prix avant qu'il devienne lucratif de le contrefaire. Cette édition d'*Orgueil et préjugés*, comme beaucoup de livres de cette période, avait été publiée en trois volumes individuels : à eux seuls, les matériaux nécessaires pour reproduire et vieillir le papier ainsi que pour faire sécher la reliure, sans parler de l'accès à du matériel imitant l'effet de l'imprimerie de l'époque, vous coûteront déjà plusieurs milliers de livres. Sans compter que la multiplicité des talents impliqués accroît le nombre de personnes informées de vos activités. Donc, il faut un génie capable d'accomplir le tout.

— Je suis une triple buse. Je suis vraiment désolé, William.

Ian Grimwood était un peintre, sculpteur et imprimeur remarquable, et qui ne rechignait pas à la tâche. Malheureusement personne, ou du moins personne qui soit susceptible de le rémunérer, ne partageait sa vision artistique.

— Les accidents, ça arrive, répondis-je en me dégageant un endroit où m'asseoir dans son studio chaotique de Farringdon.

Il était assis et passait une large main couverte de cicatrices sur le dôme de son crâne rasé. Il n'était sans doute pas du genre à porter du khôl ou de l'eye-liner, mais ses yeux donnaient toujours cette impression, exagérée par la nudité de son crâne. Ses yeux gris scintillaient comme le givre sur les trottoirs d'hiver.

— J'aurais préféré que tu ne me parles pas de ces garçons et de ces filles.

Il faisait référence à GoPoint. Aux sans-abri. Il avait baissé les tarifs quand je lui avais appris ce que je comptais faire de ma part du butin. J'avais tenté de le convaincre d'en rester à son prix de départ plus qu'honnête mais il n'avait rien voulu savoir. Il était le héros de la classe ouvrière pour lequel Ellis voulait se faire passer. Contrairement à Ellis, il en portait les blessures, comme un vieux boxeur exhibe chacun des coups reçus sur le ring, comme un vétéran politique trimballe une économie de l'espoir.

— C'est le problème avec ce jeu, Stinx, lui dis-je. (Je levai les mains. J'avais de la peinture ou de la teinture sur les doigts.) On se découvre une moralité. C'est atroce.

Il me jeta un chiffon grasseyé.

— J'espère que tu la boucles au sujet de mes bonnes actions. J'ai une réputation à maintenir.

— Tu n'as pas repris la poudre énergisante, hein, Stinx ?

— Qui t'a raconté ça ? Ce n'était pas de la coke, c'était de la méthamphétamine. Un moment d'égarement. Une minuscule bêtise. Ça n'arrivera plus, Votre Honneur. Je suis sincère.

— Tu es sérieux ?

— Parfaitement. J'avais touché le fond, William.

Il regarda par la grande fenêtre sale de son studio. C'était un entrepôt gothique reconverti depuis lequel on voyait les toits et les cheminées de Clerkenwell s'éloigner de nous vers l'horizon.

— Lucy m'a encore quitté.

Ce vieux cœur lacéré. Il était amoureux d'une femme qui le quittait en moyenne tous les trois ans. Apparemment, elle ne supportait pas de vivre avec un génie. La dernière fois qu'elle l'avait largué, c'était pour un courtier en marchandises. La fois d'avant, pour un importateur de vin. Avant ça, je ne me rappelle pas, mais le schéma consistait clairement à passer de la vie de bohème et de la créativité chaotique de Stinx à l'ultraconservatisme ; puis, au bout de six mois passés dans le monde des parures de perles, elle redécouvrait ses qualités et revenait lui donner sa chance comme à un vieil album psychédélique des années soixante, choyé mais abîmé et rayé.

Stinx et moi appartenons à un club non officiel. Une association d'hommes largués. On s'est baptisés le «Club des Chandelles », je ne sais plus pourquoi – une référence quelconque à W.B. Yeats. Il comptait un autre membre, Diamond Jaz, qui avait été plaqué par son amant. Les circonstances de notre rencontre trois ans plus tôt avaient été étranges, pour ne pas dire placées sous le signe du destin.

C'était un 6 juin que Fay m'avait appris qu'elle allait me quitter. La date est gravée dans mon esprit car j'étais rentré du travail plus tôt que prévu – non, ce commerce de livres est un hobby, pas mon métier – après un

échange animé avec un sous-secrétaire d'État. Heureusement pour toutes les personnes impliquées, je n'étais rentré que juste assez tôt pour voir un type à l'air vaguement familier quitter ma maison de Finchley et monter dans une BMW décapotable bleue et luisante. Logique que je l'aie reconnu, non ? Il passait à la télé.

Confrontation, aveux, larmes et récriminations. La totale.

— Ce n'est pas grave, avais-je tenté de dire à Fay. C'est moi qui n'ai pas été très attentif ces derniers temps. Ce n'est pas grave.

Oh mais si, ça l'était. Apparemment, même le fait que j'essaie de tout me reprocher faisait partie du problème. Je fus sidéré de découvrir à quel point tout était déjà fini entre nous.

Pour éviter de devoir affronter les enfants, j'avais quitté la maison et marché. J'avais avancé à l'aveuglette jusqu'à reprendre mes esprits au niveau du quartier de Kentish Town. Puis je m'étais faufilé au *Pineapple*, qui était très calme à cette heure de la journée. Je m'étais assis au bar et j'avais commandé un verre de vin. Je le terminai sans doute très vite car j'en commandai rapidement un autre.

— Vous n'avez pas senti passer le premier ? demanda une voix bourrue à deux tabourets du mien.

Je ne lui prêtai pas grande attention. Le *Pineapple* attire une étrange clientèle hétéroclite – c'est là que j'ai rencontré Ellis par la suite – et cette brute voûtée et tatouée au crâne rasé évoquait un inquiétant génie derrière son nuage de fumée de cigarette bleue.

Il fit une nouvelle tentative.

— Vous avez l'air de vous sentir comme moi, dit-il.

Il tenait sa cigarette avec le bout incandescent tourné vers la paume, comme un écolier qui fume derrière les abris à vélos. Ses jointures arboraient un tatouage à l'ancienne. Je distinguais « LOVE » sur une main ; je devinais « HATE » sur l'autre.

Je croisai son regard à travers son écran de fumée. J'étais certain qu'il n'allait pas m'accorder trois vœux, mais il avait un éclat bienveillant dans le regard. Sans savoir pourquoi, je lâchai :

— Ma femme m'a quitté pour un autre homme.

Il se redressa d'un coup et agita une main à travers ce tourbillon de fumée, comme pour mieux m'inspecter.

— Toute l'histoire de ma vie ! s'écria-t-il.

La remarque me surprit. Après tout, ça doit arriver chaque jour à pas mal d'hommes partout dans le monde. Je pris une nouvelle gorgée de vin.

— Il m'arrive exactement pareil ! dit-il. C'était quand ?

— Il y a une heure environ.

— J'hallucine ! gloussa-t-il. Non mais j'hallucine !

Il fit pivoter son tabouret pour se détourner de moi, inspecta le bar et tira très fort sur sa cigarette sans cesser de secouer la tête.

Je ne me sentais pas d'humeur très sociable mais je me sentis obligé de lui poser la question.

— Et vous, alors ?

Il se retourna vers moi. À présent qu'il me regardait fixement, ses yeux affichaient un air triste. D'énormes replis de peau pendaient en dessous, pareils à des baluchons.

— C'est bien ce que je disais. Moi aussi, il y a une heure environ.

Je me demandai dans un premier temps s'il se payait ma fiole, puis décidai que non. On discuta un peu, sur nos gardes, avant de conclure qu'on avait été largués par nos épouses au même moment, à peu de chose près.

Il tendit une main parcheminée au-dessus du bar.

— Ian. Mais tout le monde m'appelle Stinx⁵, au motif que j'empeste toujours les produits chimiques. Je suis peintre.

J'avoue avoir cru alors qu'il parlait du genre de peintre qui applique une couche de magnolia dans l'escalier de votre immeuble. Je ne compris mon erreur que beaucoup plus tard. Comme nous n'avions aucune envie de déballer nos tripes sur la table, il me demanda à son tour ce que je faisais dans la vie.

— Je dirige une organisation pour la jeunesse. Ou quelque chose qui s'en approche.

— Et quoi donc ?

— Je suis directeur de la National Organisation for Youth Advocacy. La NOYA.

— Et c'est quoi donc ?

— Un organisme qui en chapeaute plusieurs autres. Je représente plusieurs organisations auprès du gouvernement et des organismes officiels, ce genre de choses.

— Et ça consiste en quoi ?

— On fait du lobbying pour obtenir des changements, on participe à des comités de financement. Vous voyez ?

— Non, pas trop.

Je me sentis soudain aussi déprimé par mon boulot que par mon mariage.

— Non, personne ne comprend jamais. J’appréhende toujours de rencontrer des gens parce que ça m’épuise d’essayer d’expliquer mon métier.

Stinx agita un doigt taché par la nicotine en direction de la serveuse, une rousse aux yeux en bouton de bottine et au visage constellé de taches de son.

— Je ne vous ai pas déjà dit de ne jamais laisser un homme avec un verre vide ?

— C’est mon premier soir ici, répondit-elle en me reversant un nouveau verre de vin. (Elle était australienne, comme tout le personnel des bars de Londres à l’heure actuelle. C’est obligatoire.) Je retiens la leçon.

— Vous allez trop vite pour moi, dit-il. Celui-là, prenez-le tout seul.

Tandis qu’on tournait autour du sujet de nos désastres conjugaux respectifs, je remarquai un autre homme assis au bar, en train d’envoyer un texto sur son téléphone portable, mais qui donnait l’impression d’espionner notre conversation. Il était de type asiatique et d’une incroyable beauté ; le genre d’individu toujours tiré à quatre épingles qu’on voit parfois dans les revues pour hommes qui contiennent des publicités pleine page et des articles d’un quart de page. Il martelait les touches de son portable avec une impatience croissante.

Pendant ce temps, Stinx déplaça un tabouret sur le côté pour venir s’asseoir près de moi.

— Alors comment est-ce qu’il faut s’y prendre ? demanda-t-il. Avec les femmes ?

— Avec les femmes ? Si vous croyez que j’ai la réponse, vous vous fourrez le doigt dans l’œil.

— Essayez plutôt les mecs, dit l’Asiatique sans lever les yeux de son portable.

On tourna la tête vers lui d’un même mouvement.

— Ouais, j’imagine que c’est une réponse possible, dit Stinx d’une voix bourrue.

— Sauf que je viens de me faire larguer. (Il nous tendit son téléphone.) Par texto, vous y croyez ? Non mais quelle arrogance !

Stinx tendit la main pour lui prendre le portable et lut le message.

— Toute l’histoire de ma vie ! (Il agita de nouveau son doigt couleur pollen en direction de la serveuse australienne.) Donnez-lui un nouveau verre, à lui aussi. On dirait qu’on forme un club.

— Génial. Je peux en faire partie ? demanda-t-elle.

— Pas question. Mais vous pouvez boire un verre avec nous.

Ainsi fut formé le Club des Chandelles. Fait curieux, quand Diamond Jaz se joignit à la conversation, on prit pleinement conscience du ridicule de notre situation. La camaraderie circulait entre nous comme un bon vin tandis qu’on exhibait nos blessures. J’avais déjà vu ce phénomène se produire à l’hôpital quand on m’avait opéré de l’appendicite. À l’hôpital, les hommes renoncent à toute compétition et deviennent tendres, maternels, pleins de sollicitude, chacun souhaitant la guérison de l’autre. Nous faisions la même chose. Je me surpris à parler en détail de Fay et de l’importance qu’elle avait eue pour moi. Stinx prit des accents lyriques quand il évoqua Lucy et pleura même à un moment de la soirée, mais c’était permis car nous étions largement imbibés à ce stade. Et Diamond Jaz, le bébé du groupe, qui se révéla bel et bien être un modèle pour photographes, nous expliqua qu’il était bi et pouvait donc parler en connaissance de cause de la différence entre se faire larguer par un homme ou une femme qu’on aimait : il affirmait qu’il n’y en avait aucune.

C’était comme tomber dans le vide des jours entiers jusqu’à heurter une saillie. Puis on y restait étendu un moment jusqu’à ce que, en luttant pour se redresser dans le noir, on trouve des marches taillées dans la pierre. Bien que notre cœur paraisse trop lourd pour les gravir, on le faisait malgré tout, sachant qu’elles étaient innombrables.

Je me rappelle l’avoir dit tout haut – ou avoir vaguement balbutié un truc de ce genre – tandis que la serveuse australienne essayait de nous convaincre de finir nos verres pour pouvoir rentrer chez elle. Tous les autres étaient déjà partis, si bien qu’elle verrouilla la porte puis nettoya autour de nous. Enfin bref, quand j’en eus fini, je levai les yeux et vis Stinx et Jaz me fixer avec des yeux scintillants. Je les avais réduits au silence, soit en les impressionnant, soit en les rasant à mort.

Stinx, bavant légèrement, planta une serre d’aigle dans mon épaule, une autre dans celle de Jaz et serra très fort.

— C’est pas si grave, les gars, dit-il d’une voix rageuse en avalant la moitié de ses mots, passqu’on tombe *ensemble*.

Et ensemble nous étions donc tombés. Depuis trois ans, nous nous retrouvions tous les quinze jours, sans faillir ou presque. Ça, c'est de la fidélité. Nous formions ce que les féministes des années quatre-vingt vêtues de salopettes ridicules baptisaient un *groupe d'entraide*, sauf qu'on ne lui donnait jamais ce nom. C'était un club de beuverie, de gueuletons, et certains soirs un club-pour-rire-jusqu'à-ce-que-la-morve-vous-jaillisse-du-nez. Vous pouvez en dire ce que vous voulez, mais nous nous faisons beaucoup de bien mutuellement.

Quand Lucy était revenue vers Stinx, Diamond Jaz et moi avions observé avec appréhension puis soulagement leur cérémonie de « remariage » et l'euphorie qui avait suivi. Pendant ce temps, Stinx et moi avions regardé, avec la fascination horrifiée qu'inspire la vue d'un type en train de jongler avec deux ou trois tronçonneuses en marche, Jaz enchaîner les relations. Et ils avaient surveillé, comme des parents inquiets, mon incapacité totale à guérir de ma rupture avec Fay, allant même parfois – Dieu ait pitié de moi et des pauvres femmes concernées – jusqu'à m'organiser des rendez-vous galants.

Et voilà que je le retrouvais dans le même état que ce premier soir au *Pineapple*. Son recours à la drogue – je ne sais même pas ce qu'est la méthamphétamine, mais ça me fait l'effet d'un truc auquel toute personne tenant un tant soit peu à sa stabilité mentale ne voudrait pas toucher – était un geste de désespoir, car Stinx avait une relation de longue date avec les produits pharmaceutiques. Ça menaçait gravement notre projet de contrefaçon. Mais je m'inquiétais davantage pour l'état d'esprit de Stinx que pour le projet, exception faite bien sûr des problèmes qui en résulteraient pour Antonia et GoPoint.

— Elle t'a quitté ? Lucy ? Quand ça ?

— Avant-hier soir. Non, la veille. J'ai plus ou moins perdu une nuit.

— Tu aurais pu m'appeler.

— J'ai essayé. Ça ne répondait pas. J'ai essayé aussi d'appeler Diamond, mais ce crétin se trouve à New York pour faire des photos avec des écharpes en cachemire et Ground Zero en toile de fond, rends-toi compte.

— Prends ton manteau, lui dis-je. Viens dormir chez moi.

— Non, vieux. Je dois finir ce boulot.

— Ça peut attendre.

— Mais non. Je t'ai déjà mis en retard. Je ne peux pas te laisser tomber, William. Je ne peux pas. Ni laisser tomber ces garçons et ces filles.

— Tu vas en venir à bout ? Les deux exemplaires, je veux dire. Six volumes en tout, c'est ça ?

— C'est pas comme si ça demandait deux fois plus de boulot. Je vais devoir peaufiner quelques différences entre les deux. La tranche et le dos. Des trucs comme ça. Mais ce sera fait. Je vais y bosser toute la nuit. Et la nuit d'après.

Stinx donnait l'impression que c'était facile, mais je savais qu'il produisait les pages une par une. C'était un maître faussaire. Relieur chevronné à l'origine, il avait été appelé à accomplir du travail de restauration sur de vieux livres endommagés après l'inondation d'une cave. Il avait vite compris qu'il y avait plusieurs zones floues entre restauration et reproduction. Ce travail-ci était un jeu d'enfant comparé à certaines des choses qu'il avait faites au cours de sa vie haute en couleur.

— Tu veux que je passe la nuit ici ? Que je te fasse le café ? Des tartines de Marmite ?

— Dégage, mon vieux. Tu bosses demain matin.

Il se détournait déjà de moi, plongeant la main dans son col et balayant son atelier du regard. Je décidai de le laisser tranquille. Mais avant de partir, j'aperçus quelque chose qui se faufilait sous un établi. Je crus voir de minuscules yeux noirs m'observer. Je décidai de ne rien dire à Stinx.

La porte de son atelier donnait sur l'une de ces cages d'ascenseur industrielles en acier, vestiges de l'époque où ce bâtiment était un entrepôt. Il me suivit dehors et m'ouvrit la cage.

— Passe-moi un coup de fil, lui dis-je, si l'appel de la méthamphétamine se fait sentir.

Il tendit vers moi un doigt noueux et doré tandis que la cage commençait sa descente.

— Prends soin de toi, William.

CHAPITRE 5

Je ne sais pas au juste ce que j'avais vu sous l'établi dans l'atelier de Stinx. Les gens ignorent tout des démons et de leur nature. On peut entrer dans n'importe quelle librairie et trouver un genre d'encyclopédie ou de répertoire des démons. Mais ces ouvrages sont décevants, car ils ne font généralement que recenser des dieux de diverses cultures. Par exemple Belzébut, le dieu de la cité philistine d'Ekron ; ou Asmodée, le dieu perse de la colère. Ceux-là ne sont des démons que dans la mesure où les religions judéo-chrétiennes les ont considérés comme des rivaux.

Ce ne sont pas des démons. Ils ne comptent pas parmi les mille cinq cent soixante-sept, tels que Goodridge les a brillamment recensés. Et de toute façon, si vous voulez de longues listes de dieux, pas besoin d'aller chercher plus loin que la religion hindoue. Diamond Jaz, qui avait suivi dans sa jeunesse une formation pour devenir prêtre hindou, m'avait informé qu'ils étaient innombrables ; et le dernier chiffre qu'il m'avait cité « dépassait les trois cent trente millions ». Ouais. Et bien entendu, la personne qui cherche à les compter se trouve sous l'emprise de ce démon bien particulier que Goodridge a appelé « le démon qui pousse à compter un nombre sans cesse changeant ».

Je réfléchissais à tout ça en approchant de King's Cross. La lumière s'estompait déjà et un homme vêtu d'un long manteau crasseux me parla d'une voix rauque depuis l'embrasure d'une porte. Je pensais aux employés des agences gouvernementales chargés de recenser les sans-abri. J'avais dû m'éloigner de cinq ou six mètres de l'entrée de la boutique quand je m'arrêtai et revins sur mes pas.

J'inspectai attentivement l'épave qui se tenait devant cette porte. Ses longs cheveux lui collaient au visage. Des traces de larmes – j'étais persuadé que c'en étaient – couraient le long de ses joues crasseuses jusqu'à sa barbe. Il paraissait lessivé.

Il me regarda en clignant des yeux.

— Si c'est pas malheureux, j'essaie d'obtenir une tasse de thé.

— Seamus, c'est ça ? lui demandai-je. On s'est croisés chez Otto l'autre jour. Vous avez fait la guerre du Golfe avec lui.

Il détourna le regard sur le côté.

— Lâchez-moi avec ça.

Je ne savais pas trop si c'était à moi qu'il parlait.

— Comment allez-vous, Seamus ? Vous m'avez l'air en sale état, si je puis me permettre.

— J'aimerais bien une tasse de thé.

J'aurais très bien pu lui filer quelques livres et m'éloigner. Mais on sait tous ce que signifie une tasse de thé, si bien que je lui demandai plutôt s'il connaissait GoPoint. Il me répondit qu'il en avait entendu parler. Je dénichai une carte de visite et inscrivis l'adresse de GoPoint au verso, accompagnée d'un mot bref pour Antonia, avant de la lui placer dans la main. Seamus parut déçu. Puis à la réflexion, j'appelai un taxi noir et l'y fis monter.

— Merci, me dit le chauffeur. J'avais vachement envie qu'il monte dans mon taxi.

— Oh, la ferme. Tenez, voilà vingt livres. Assurez-vous qu'il trouve la porte de cet endroit, vous voulez bien ?

Puis je pris le métro jusqu'aux bureaux de la NOYA à Victoria.

Il était dans les 11 heures quand je débarquai au travail. L'heure à laquelle j'arrive n'a aucune importance. D'une part, j'y reste souvent jusqu'à 19 heures et je me déplace souvent pour l'organisation, et d'autre part, c'est moi le patron. Quoi qu'il en soit, Val, ma secrétaire de longue date, assure la permanence de 9 à 17 heures. Vieille école. Classeurs immaculés, un mouchoir délicat glissé dans sa manche.

Son travail de secrétariat est tout aussi soigneux. Elle ouvre toujours le courrier pour moi et retire les enveloppes, à moins qu'elles soient marquées « Personnel et confidentiel », ce qui n'arrive jamais. Sauf ce matin-là, où je trouvai une enveloppe blanche sur mon bureau avec le reste du courrier.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous allez devoir l'ouvrir pour le savoir, non ? (Val me parle souvent comme si j'avais douze ans.) Ça m'a l'air d'une invitation.

J'en reçois souvent – généralement pour des réceptions guindées ou des conférences organisées par des agences gouvernementales et précédées par un verre surnois de chardonnay ou d'un atroce sherry. L'enveloppe contenait un carton blanc. Une petite maison d'édition nommée Winding Path m'invitait au lancement du livre d'un certain Charles Fraser.

— Oh la vache ! m'écriai-je. Je n'avais pas entendu ce nom depuis un bail.

L'attaché de presse avait ajouté un mot pour m'informer que Charles Fraser m'avait cité dans les remerciements pour ma contribution à son livre et qu'ils espéraient m'y voir. *Quelle contribution ?* me demandai-je.

Val déposa un dossier sur mon bureau et regarda l'invitation par-dessus mon épaule.

— Vous devez être ravi ! s'exclama-t-elle comme si on m'avait choisi pour jouer dans l'équipe de foot de l'école. Vous connaissez l'auteur ?

C'était à la fac de Derby, au début des années quatre-vingt, peu après que je m'étais découvert un intérêt pour les livres anciens. J'étais retourné m'installer à la résidence universitaire pour ma dernière année et l'aumônier de la fac questionnait tour à tour tous les résidents de Friarsfield Lodge. Le pavillon, grande bâtisse edwardienne aux murs blancs et branlants aménagée en chambres individuelles, accueillait vingt-deux étudiants de sexe masculin. Par moments, cet endroit ressemblait à un zoo, mais la plupart du temps, c'était une résidence tranquille et morne dont les salles de bains étaient remplies de maillots de rugby humides et les séchoirs encombrés de chaussures de foot ou de matériel de spéléo. Noël approchait. Fraser, je le connaissais de mon cours d'anglais mais je n'avais pas passé beaucoup de temps avec lui. Ces entretiens se déroulaient dans nos propres chambres, et je vis sur le programme affiché que je devais passer après Fraser.

On nous avait dit et répété de nous débarrasser de toute pornographie et de tout l'attirail servant à fumer de l'herbe avant que l'aumônier vienne frapper à notre porte. Il entra en se frottant les mains, tel un chirurgien sur le point de pratiquer une opération classique de l'appendicite. Il refusa le thé que je lui offris et s'assit dans un fauteuil près du chauffage à gaz qui sifflait doucement. Je m'assis sur mon lit.

L'université avait été créée initialement par l'Église anglicane. Bien que le gouvernement ait destitué l'Église de ses pouvoirs de contrôle, elle prenait toujours ses devoirs très au sérieux, fournissant une aumônerie et offrant les cérémonies habituelles en début et en fin de trimestre. Dick Fellowes, individu expansif, maigre, nerveux et aux yeux pétillants, affichait généralement une grande décontraction, mais il était sanglé ce jour-là dans son col d'ecclésiastique. Pour l'anecdote, il arborait également un bouc blond à une époque où personne d'autre ne le faisait, même pour blaguer.

Il n'était pas né d'hier. S'il était membre du comité de l'association des étudiants, c'était parce que les étudiants voulaient qu'il y participe.

— Alors, vous l'avez vu ?

— Oui.

— Vous êtes monté le voir ?

— Oui.

— Après que toute cette histoire a éclaté, ou avant ?

— J'étais avec le concierge quand il a ouvert la porte.

— Ah, d'accord. Donc vous ne l'aviez jamais vu avant tout ce tapage ?

— On ne peut pas entrer, normalement. C'est censé être verrouillé.

Pendant tout le temps où il me posait ces questions, il inspectait ma chambre au lieu de me regarder. En quête d'indices. Il inspectait très attentivement les affiches qui ornaient mes murs. Ses yeux tombèrent sur un masque africain de bois sculpté qu'une petite amie m'avait donné parce que sa mère le trouvait flippant et n'en voulait pas chez elle. Quand il se leva de son fauteuil, ce fut avec l'agilité d'un chat sauvage. Il s'approcha de ma bibliothèque et se remit à se frotter les mains. Il s'accroupit en me tournant le dos. Je savais qu'il inspectait la tranche de tous les livres de poche de l'étagère. En même temps que l'herbe et le porno, j'avais caché d'autres articles ; je commençais à me demander si la poussière comportait des traces qui lui apprendraient que, à l'instar de la British Library, je possédais une collection secrète. Quand il en eut fini avec mes livres, il entreprit de passer mes cassettes en revue.

Il se retourna et me gratifia d'un immense sourire par-dessus son épaule.

— Je sais que je suis là pour parler de ce qui s'est passé là-haut, mais je suis *fasciné* par la collection de musique des gens, pas vous ?

— Ouais.

Il agita une de mes cassettes dans ma direction.

— Ça, j’adore ! Ça vous retourne la tête !

— Ils viennent de sortir un nouvel album, répondis-je, serviable.

Il se leva, visiblement satisfait de mes goûts en matière de rock indé. Il se retourna pour braquer sur moi un regard pétillant.

— Alors je vais devoir l’ajouter à ma liste de Noël. Et si on montait regarder ce truc ?

Il me suivit dehors. Me voyant vérifier que la porte était bien fermée, il exprima sa surprise. Il me demanda si je verrouillais toujours ma porte. Je lui fis remarquer qu’il y avait eu quelques larcins récemment. Il me répondit qu’il se demandait où allait le monde si les étudiants ne pouvaient plus se faire confiance.

Dick Fellowes me précéda pour monter les deux premiers escaliers. Je remarquai qu’il portait un pantalon noir très moulant et des chaussures de cuir verni noir. Il y avait quelque chose d’affecté et d’efféminé dans sa façon de passer la main le long de la rampe. Je savais qu’il avait une fois passé une nuit à veiller un étudiant qui faisait un mauvais trip à l’acide. Apparemment, il avait eu la gentillesse de rester assis auprès de lui et de le rassurer jusqu’à ce que les effets s’atténuent totalement. La rumeur courait que Fellowes avait sodomisé l’étudiant avant de le convaincre qu’il s’agissait d’une hallucination. Je faisais partie de la minorité qui pensait qu’on avait inventé cette histoire pour lui nuire.

Je crois que c’est là que j’ai découvert le fabuleux sentiment totalement gratuit qui accompagne la défense de la réputation des autres.

Au bout du couloir du dernier étage, un minuscule escalier en colimaçon menait à la porte d’un grenier. La pièce était censée nous servir d’espace de rangement quand nous devions débarrasser nos chambres entre deux trimestres afin que l’université puisse louer les locaux pour les conférences. Mais elle était verrouillée en permanence et il fallait, pour y accéder, aller voir le concierge, un nabot qui traînait toute la misère du monde, se plaignait constamment, fumait la pipe et occupait un bureau aux allures de cagibi qui empestait la crasse et le tabac, gardé par un berger allemand borgne à l’air mauvais. Le bureau se trouvait à huit cents mètres du grenier. Comme il n’était jamais disposé à prêter la clé, il insistait pour fixer des rendez-vous au cours desquels il sortait son immense trousseau de clés avec de grands gestes théâtraux et promenait son chien sur toute la distance séparant son bureau du grenier. La plupart des gens s’épargnaient ce spectacle en décidant simplement de ne pas y aller, ce qui était bien sûr

l'intention du concierge. On se servait donc plutôt du séchoir et de la buanderie pour l'entreposage.

Cette fois, Fellowes avait les clés du grenier. La porte était un peu raide ; il dut la pousser à l'aide de son épaule. Elle s'ouvrit avec une sorte de soupir. Fellowes entra et décrivit une pirouette habile pour me tenir la porte ouverte. Quand je fus entré, il la referma doucement derrière moi. Curieusement, j'aurais préféré la savoir ouverte.

Il traversa le vieux plancher ciré et noueux et se planta mains sur les hanches pour regarder les marques au sol. Une flaque de soleil de décembre se déversait sur le sol à travers une fenêtre de type hublot à l'extrémité du grenier, ce qui faisait paraître ces marques plus légères qu'en réalité. Il s'écoula quelques secondes avant qu'il me demande :

— Savez-vous ce que c'est ?

— Bien sûr. C'est un pentagramme.

— Pentacle, rectifia-t-il.

— Quelle différence ?

Il me répondit comme si j'étais en train de profiter de l'un de ses cours.

— C'est le cercle entourant l'étoile à cinq branches qui en fait un pentacle (sur ce, il leva les yeux vers moi) plutôt qu'un pentagramme.

— Des rituels sataniques, dis-je.

— Ah oui ?

Je rougis sans doute.

— Enfin ça y ressemble.

Le cercle de craie contenait une étoile à cinq branches, et un cercle concentrique plus grand entourait l'ensemble. Au niveau de chacune des cinq pointes étaient disposés un bout de chandelle et un petit bol de céramique qui devait contenir soit du sel, soit des épices. Divers symboles – peut-être de l'hébreu – y étaient tracés à la craie, et une longue inscription en latin était rédigée entre les cercles concentriques.

— On dirait qu'ils connaissent leur affaire, dit-il. Ou alors, ils font semblant.

— Ça veut dire quoi, ce truc en latin ?

— Aucune importance, répondit-il. Et puis je préfère ne pas le prononcer tout haut. Donc, ce n'est pas vous qui avez fait ça ?

— Mais enfin !

— Ça veut dire non ?

— Évidemment, que ça veut dire non.

Je me penchai pour frotter la craie sur le plancher. Ce n'était pas le truc habituel qui s'efface facilement.

— C'est juste de la craie, dit Fellowes. Moi, c'est surtout notre ami, là-bas, qui me dérange.

Il se tourna vers le mur. On y avait placé une tête de bouc : une véritable, dotée d'une paire de cornes assez impressionnante. On l'avait enfoncée sur un clou à peu près au niveau des yeux. On avait retiré des objets autour de la tête du bouc, mais je n'en fis pas la remarque. Je ne voulais pas attirer les soupçons sur moi. Fellowes m'observait attentivement.

— Vous connaissez bien le campus, dit-il. Vous vous baladez pas mal. Vous voyez ce qui se trafique. Vous avez une idée ?

— Quoi, sur l'identité des gens qui ont pu faire ça ?

Il croisa les bras, hocha la tête. Je baissai les yeux vers le *pentacle* au sol et fis lentement signe que « non ».

— Vraiment aucune ? Vous savez, quand on a soumis la question aux autres étudiants, ils avaient tous une ou deux idées. Votre nom est ressorti à plusieurs occasions.

— On a tous nos ennemis, répondis-je.

— En effet, monsieur Heaney, en effet.

— D'accord, répondis-je, ce sera un peu au pif et je n'ai aucune preuve sur laquelle m'appuyer, mais si vous cherchez seulement des idées, je peux vous donner quelques noms.

— Sortons d'ici, dit Fellowes. Vous m'en parlerez en bas.

CHAPITRE 6

Je posai le carton d'invitation à ce lancement de livre sur mon bureau et me mis au travail. J'avais des papiers à lire provenant de diverses commissions ainsi qu'un rapport à préparer. Le démon des acronymes fut très actif ce matin-là : le DFES encourageait tous les INGYOS à préparer une réponse à la déclaration du YOPA sur les subventions de la CEE aux groupes de bénévoles du CRY⁶.

J'avais du mal à ne pas gamberger. J'étais très inquiet pour Stinx et me demandais s'il allait s'en sortir avec le livre. C'était vrai qu'il ne nous avait jamais laissés tomber sur un projet, même s'il prenait toujours son temps. Et du temps, Antonia et ses collègues n'en avaient pas. S'ils ne versaient pas la somme demandée, on leur enverrait les huissiers avec une hâte indécente et ce serait la fin du projet GoPoint. Je m'interrompis dans l'écriture de mon rapport et allai sur le Net consulter le solde de mon compte bancaire personnel. Il n'y avait pas grand-chose, mais j'avais au moins l'argent épargné sur les frais de scolarité de Robbie à Glastonhall. Je me demandais ce qu'étaient les chances pour que (a) Stinx vienne à bout des faux ; (b) que je fasse une bonne vente ; et (c) que tout ça se produise avant que les locaux de GoPoint soient transformés en garçonnières très chic pour jeunes agents de change.

Je lançai une demande de prêt en ligne.

Toutes ces inquiétudes, sans parler de l'arrivée d'une invitation au lancement d'un livre qui ravivait les souvenirs de ma folle jeunesse, m'empêchaient de me concentrer sur mon travail. Puis, alors même que j'étais très occupé à ne pas commencer mon rapport, un e-mail arriva dans ma boîte de réception. Il provenait d'une adresse que je ne reconnaissais pas et portait l'en-tête « Ravie de la rencontre ». Je faillis l'effacer. C'était le genre de titre qu'on s'attendait à recevoir des spammeurs nigériens qui voulaient, de manière parfaitement logique, partager plusieurs millions de

dollars avec vous à condition que vous leur laissiez accès à votre compte en banque deux minutes.

Mais je l'ouvris malgré tout et m'aperçus qu'il provenait de Yasmin. Il me fallut quelques secondes pour la restituer – tant elle était inscrite dans mes souvenirs sous le nom d'Anna. Elle avait été ravie de me rencontrer à ce déjeuner au *Museum Tavern*. Elle aurait bien aimé discuter plus longtemps. Elle regrettait qu'on n'ait pas pu passer ensemble quelques minutes de plus sur le trajet de son lieu de travail cet après-midi-là. Si je voulais qu'on se voie pour déjeuner à une autre occasion, elle était sûre qu'on s'amuserait bien.

Mes joues s'empourprèrent.

C'était peut-être cette idée d'amusement qui me faisait rougir. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? L'amusement, ce n'était pas mon truc. L'amusement et moi nous étions séparés sur la route de l'existence à peu près à l'époque où mes cheveux avaient commencé à se clairsemmer et les articulations de mes genoux à se relâcher, poignée de main rapide, pas de chichis, adieu.

L'amusement.

Je ne suis pas tout à fait sûr de ne pas avoir prononcé le mot tout haut. Je suis persuadé que non, pas plus que je ne fis de mouvement, mais Val leva les yeux de son travail pour me regarder à travers ce vieux bureau au plafond haut. Comment était-ce possible ?

— Tout va bien ? demanda-t-elle avec un sourire aimable.

— Très bien, Val, très bien.

Elle replongea le nez dans son travail. Je fis semblant de me remettre au mien. Cet e-mail avait quelque chose de très bizarre. Je le relus. C'était totalement absurde. Pourquoi une jeune femme séduisante et sexy voudrait-elle s'offrir à un vieux schnock conservé dans la naphtaline comme moi ? Je me méfiais tout autant que si j'avais reçu ce spam nigérian.

J'effaçai l'e-mail, chassai toute pensée de Yasmin, oubliai le nez de Stinx et la soirée de lancement du livre de Charles Fraser. Je reportai plutôt toute l'intensité de mes passions sur le rapport du YOPA à tous les INGYOS.

CHAPITRE 7

Il faisait noir lorsque je rentrai chez moi ce soir-là et je m'aperçus à ma grande surprise que j'avais laissé une lampe allumée. Le grand lampadaire de mon salon diffusait une lumière tamisée. Ça me tracassait. Je ne laisse jamais de lampes allumées. Je me demandai si Fay était passée. Ou l'un des enfants. J'avais fait en sorte que Fay ait la clé de chez moi, ce que je regrettais à présent. Je fais partie de ces gens qui ne comprennent pas quand une relation est finie.

Rien d'autre n'avait été dérangé et rien n'indiquait que quelqu'un soit entré. J'en conclus que j'avais dû laisser le lampadaire allumé en partant ce matin-là. J'avais pas mal de choses en tête, entre les problèmes de Stinx, son absence de progrès sur le livre, et la menace qui planait sur le projet d'Antonia. J'ôtai mon manteau, tirai les rideaux et allai tout droit me verser un verre de mon sauveur en robe rouge.

Je mis de la musique. Je me dis souvent qu'un homme de mon âge qui boit son vin seul dans une pièce à la lumière tamisée devrait écouter des concertos pour violoncelle de Bach, mais ce sont plutôt les Buzzcocks ou The Jam. Pas que j'aie envie de me lever pour pogoter dans toute la pièce, mais ça m'aide à me sentir moins seul.

Le téléphone sonna. C'était mon fils, Robbie.

— Deux secondes, lui dis-je. Je baisse le son.

— Lucien m'a dit...

Je l'interrompis.

— Comment ça va ?

— Très bien. Lucien m'a dit...

— Non, après avoir répondu «Très bien», tu dois me demander « Et toi, papa ? ». Je sais que c'est un petit rituel très formel, mais c'est important.

Il y eut une pause.

— Lucien m'a dit...

— Bon, donc tu ne veux pas respecter le rituel. Qu'est-ce qu'il raconte, Lucien ?

— Il m'a dit qu'il allait payer mes cours de tennis et d'escrime si tu payais Glastonhall.

— Donc si je prends l'entrée, le plat principal et le dessert en charge, il s'occupe du café ?

— Quoi ?

— Je vais te donner une petite leçon de vie, Robbie. Quand tu demandes de l'argent aux gens, respecte les rituels, les échanges de civilités et serre toujours les fesses, quoi qu'il arrive.

— Quoi ?

Je lui raccrochai au nez. Parfois, c'est jouissif de jouer les salauds. Puis je remis les Buzzcocks. À fond la caisse.

Cinq minutes plus tard, nouvelle sonnerie. Cette fois c'était Fay qui voulait savoir ce qui s'était passé.

— Il est furieux, me dit-elle. Il a claqué la porte de sa chambre si fort qu'elle est sortie d'un de ses gonds.

— Va chercher un tournevis. Retire les autres gonds. Dis-lui qu'il récupérera sa porte quand il aura appris à s'en servir correctement.

— Sois un peu sérieux. Il veut te parler de Glastonhall.

— Pardon ? Je t'entends à peine avec la musique à fond.

— Alors baisse le son !

— Je ne peux pas, j'ai du monde. Tu sais comment ils sont, ces jeunes.

— Quels jeunes ?

— Désolé, je n'entends rien. Dis-lui de me rappeler quand il aura fini de bouter. À plus !

Je me versai un nouveau verre d'oubli en robe rouge et allumai mon PC, d'humeur furieuse. Est-ce que je détestais mon gamin ? Absolument pas. Je voulais juste lui secouer les puces et lui rappeler que j'avais passé les années les plus importantes de sa vie à essayer de lui apprendre à ne pas être un petit con.

La colère vous fait boire plus vite. Parfois, quand on est furieux, on ne sent pas descendre le contenu de son verre. Limite si on a conscience qu'il approche de nos lèvres. Quand on est réellement furax, boire revient à conduire un camion-citerne rempli d'essence à cent cinquante à l'heure droit vers une fosse remplie de flammes.

J'avais reçu des mails. J'effaçai le spam à coups de clavier rapides et m'arrêtai sur un courrier intitulé « Deuxième tentative ». C'était encore elle. Anna. Yasmin. Ou Dieu sait quoi d'autre.

Elle s'excusait par avance si je recevais son message en double. Son compte mail lui jouait des tours, expliquait-elle, et certains de ses messages s'étaient égarés. Elle m'interrogeait sur GoPoint et Antonia. Elle ne mentionna pas Ellis. Elle était, disait-elle, « disponible pour aller prendre un café ou un verre de vin » n'importe quand.

Disponible pour un café ou un verre ? *Et c'est reparti*, me dis-je. Mais pourquoi donc ? Que pouvait-elle bien me vouloir ? Je doutais qu'elle s'intéresse aux livres anciens. Peut-être cherchait-elle un boulot, des références, des contacts, quelque chose dans ce goût-là. Tout ça était un peu déroutant. Puis je me demandai si c'était Ellis qui l'envoyait. Ce crétin de poète n'avait aucune confiance en moi concernant son offre sur *Orgueil et préjugés* et il avait raison : simplement, son appendice nasal surdéveloppé flairait la mauvaise personne. C'était sans doute ça. Peut-être pensait-il qu'elle pouvait me sonder autour d'un jéroboam de vin, me faire cracher une ou deux indiscretions.

Non mais quelle idée ! Je crois que mon cœur s'est transformé en outre à vin au fil des ans. Une authentique peau de chèvre tannée à triple couture, étanchéifiée à la poix, agrémentée d'un bouchon hermétique. Rien n'entre ni ne sort. Quelle que soit la quantité que je bois, je ne dévoile jamais rien, à moins de le vouloir. J'enfonçai la touche « suppr. » : *vade retro*, donzelle impertinente.

Mais une boîte de dialogue me demanda : « Êtes-vous sûr de vouloir effacer ? » Et je songeai : *En suis-je bien sûr ?* Je me levai et baissai le son de la chaîne hi-fi. Puis je composai une réponse : légère, joviale mais conservant une distance raisonnable. Et alors même que je cliquais sur « envoyer », j'entendis frapper à la porte.

C'était Stinx.

— Nan mais j'hallucine ! Quinze minutes que je cogne à c'te porte. J'ai fait le tour du pâté de maisons et je suis revenu frapper. J'entendais la musique, mais pas moyen de te faire venir !

Il avait un immense porte-documents sous le bras. Il entra dans la cuisine, l'ouvrit et se mit à déployer son travail sur la table.

— C'est terminé ? demandai-je, plein d'espoir.

Il m'adressa un sourire triomphant.

— Presque.

Il était venu me montrer l'avancée des travaux, pas leur fin. Mon moral retomba dans mes chaussettes. Enfin pas tout à fait, mais il descendit au moins jusqu'au niveau des genoux. Je masquai ma déception et lui servis un verre de pinard tandis qu'il retirait son manteau et me montrait les échantillons.

— Et tu devrais voir le vélin que je suis en train de fabriquer, me dit-il fièrement. Je n'en ai jamais fait d'aussi beau.

J'aurais préféré qu'il s'occupe du livre plutôt que de l'emballage, si magnifique soit-il.

— Parfait.

J'ignorais totalement de quoi il parlait. Je pris un des échantillons de papier qu'il avait posés sur la table. Il était marbré et duveteux et paraissait avoir pile la bonne odeur. Il y avait aussi les planches en semi-marroquin vert aux tranches dorées, prêtes à être vieillies artificiellement. Je n'avais aucune objection quant à ce qui se trouvait là, tout m'avait l'air parfaitement convenable – magistral, même –, mais c'était loin d'être fini. Sans compter qu'il nous fallait deux exemplaires. De toute évidence, il y avait encore du boulot. Je reposai les échantillons.

— Félicitations, Stinx, tu as fait du bon travail une fois de plus.

Il accueillit mon compliment en me gratifiant d'un clin d'œil.

— Comment tu obtiens cette odeur géniale ?

Il détourna le regard. Je n'avais pas envie qu'il me réponde. C'était une question rhétorique.

— On arrose ça, William ?

— On le fera, oui. Quand ce sera terminé.

— T'inquiète, dit-il en replaçant les échantillons dans son portfolio. C'est quasiment fait. Prends ton manteau.

— Ce n'est pas légèrement prématuré ? Enfin je veux dire, quand est-ce que ce sera prêt ?

— En temps et en heure, William, en temps et en heure.

— J'ai bien ferré le type : il ne faudrait pas qu'il se débine.

— Prends ton manteau, je te dis. Jaz est déjà en route. On va au *Lamb and Flag*.

Covent Garden, donc. Stinx laissa ses échantillons chez moi pour passer les récupérer plus tard. On prit un taxi. Je ne cessais de complimenter Stinx sur son savoir-faire, espérant que mes louanges l'encourageraient à terminer le boulot, mais il se contentait de répondre «Lâche-moi un peu, William ».

Le *Lamb and Flag* est un endroit surprenant en plein Covent Garden. Il a l'apparence d'une vieille auberge de relais. La clientèle est hétéroclite et le pub rempli de démons tapis parmi les équipements de bois nouveaux, mais ils vous laissent généralement tranquille pour des raisons que j'ignore. Jaz se trouvait déjà au bar, avec un seau à champagne et trois verres.

— J'aurais préféré un truc moins pétillant, grommelai-je.

— Oh, arrête de chouiner, répondit Jaz. Dis-lui de se réjouir, Stinx.

— Réjouis-toi.

Jaz s'empara du seau, je pris les verres et l'on trouva une table dans un coin. On versa les bulles, on trinqua et on fit comme si l'affaire était bouclée. J'étais parfaitement conscient que toute cette histoire de « faire la fête » ne visait qu'à me rassurer. En pure perte.

En règle générale, Jaz et moi avancions l'argent pour acheter tous les matériaux pour Stinx, et déduisions plus tard cette somme de son tarif franchement modeste. Jaz, qui semblait opérer à la frontière des mondes de l'Art et de la Mode, était très doué pour identifier des acheteurs. De la même manière, Jaz et moi déduisions toutes nos dépenses et les gains considérables allaient au bénéficiaire que nous avions choisi, GoPoint en l'occurrence.

Le silence retomba. Puis Stinx demanda :

— C'était comment, New York, Jaz ?

— Fabuleux. J'ai adoré. Une dose de caféine, une bouffée d'hélium et tu causes comme les autochtones.

J'étais déjà allé à New York. Une fois, j'y étais tombé amoureux, à Central Park. Mais c'était une ruse et elle s'était révélée être un démon. Je n'en dis rien et demandai plutôt :

— Tu as rencontré quelqu'un ?

Jaz rencontrait toujours des gens. Les hommes et les femmes semblaient faire la queue pour s'allonger devant lui. Parfois il nous racontait ses exploits, drôles, audacieux, bizarres. Mais cette fois, son front se plissa et il fit tourner sa boisson dans son verre.

— Ouais. Un ancien soldat.

— Pas encore un soldat de la garde royale ! s'écria Stinx.

Jaz avait déjà eu un petit ami qui faisait partie de la Coldstream Guard².

— Il n’y en a pas aux États-Unis, dis-je.

— Je sais bien, dit Stinx.

— Si, mais ce sont des réservistes, dit Jaz. Non, c’était un officier de haut rang de la 101^e division aéroportée. Un type adorable. Mais complètement déglingué, au niveau physique comme mental. L’uranium appauvri, ça vous bousille l’ADN. Mais il a vu quelque chose. Au combat.

Jaz leva les yeux vers nous et je songeai un instant que son amant-soldat lui avait transmis ce qu’il avait vu dans le Golfe, quoi que ça puisse bien être. Sans doute le dévisageait-on un peu trop fort car il s’écria presque :

— Eh, mais buvez donc ! On fait la fête !

On s’exécuta donc et on se mit à parler de choses plus joyeuses. Ou, du moins, on fit semblant.

Je ne suis pas un grand fan de boîtes de nuit, mais après avoir trop bu sur un estomac vide, je me laissai entraîner dans une sorte de cave éclairée à la bougie et tapissée de velours rouge évoquant un bordel parisien. Jaz y avait ses habitudes. C’était le genre d’endroit où des vedettes quelconques traînent avec des footballeurs étrangers. Jaz appela deux filles splendides et sculpturales avec qui il avait participé à des séances photos. Elles étaient d’une compagnie agréable. Stinx et moi étions de très bonne humeur et les faisons glousser de rire. Je voyais que les footballeurs nous regardaient en se demandant ce que nous pouvions bien avoir à offrir. Du cuir moisi et du vélin, avais-je envie de leur dire : vous devriez essayer de vous enfiler ça dans les narines plutôt que de la came bolivienne.

Puis on fut rejoints par un membre de la petite aristocratie. (Du moins les filles le présentèrent-elles ainsi.) Il subit une demi-heure de vannes sur les aristos, principalement de la part de Stinx, avant de s’enticher de moi, ce qui amusa beaucoup Jaz. Je profitai d’un moment d’intimité pour partager mes inquiétudes avec Jaz. Quand je lui appris que Lucy avait quitté notre ami une fois de plus, il s’accorda à dire que nous aurions sans doute du mal à voir aboutir le projet. On s’accorda à dire qu’on ne pouvait rien faire d’autre qu’attendre tranquillement que Stinx nous rende le boulot.

J’étais saoul et j’avais envie de partir. L’une des filles vint à mon secours – je crois qu’elle s’appelait Tara. Comme elle vivait dans mon quartier, on décida de partager un taxi. En sortant, elle me prit le bras tandis que les deux footballeurs de Chelsea épiaient nos faits et gestes d’un air avide.

J'étais tellement bourré que je mimai un plongeon arrière. L'un des deux leva le menton vers moi tandis que les yeux de son ami le milieu de terrain disaient clairement : *Sale enfoiré*.

À l'arrière du taxi, Tara me dit, d'une voix surexcitée montant dans les aigus, que l'aristocrate était quatorzième dans l'ordre de succession au trône. Je l'avais appréciée jusqu'alors.

— Vous pouvez me laisser là, dis-je au chauffeur.

Tara me serra la cuisse avant que je descende du taxi.

— Tu veux qu'on fasse quelque chose ? demanda-t-elle.

Je me penchai pour l'embrasser sur la joue.

— Je n'ai jamais payé pour ça de toute ma vie, lui dis-je, et je ne compte pas commencer aujourd'hui. Bonne nuit.

Elle haussa les épaules et m'ouvrit la portière. Peu importe la quantité qu'on a bue, si on commence à payer pour un peu de réconfort sexuel, on l'invite à prendre dans sa vie une place phénoménale. Faramineuse.

Lorsque j'atteignis ma porte, j'étais tellement saoul que j'eus le plus grand mal à insérer la clé dans la serrure. Une fois entré, je vidai d'une traite un demi-litre d'eau, ôtai mes chaussures et m'effondrai dans mon fauteuil où je sombrai aussitôt dans un sommeil troublé, rêvant de l'époque où j'étudiais à Derby pour devenir prof.

CHAPITRE 8

J'aperçus Charlie Fraser qui relevait son courrier dans les casiers près des locaux de l'association d'étudiants. Ne voyant personne dans les environs, je filai me placer derrière lui et chuchotai : « Fais gaffe, il est sur ta piste », avant de me remettre en marche.

Je trouvai quelque chose dans mon propre casier quelques mètres plus loin et feignis d'être absorbé par le compte-rendu d'une réunion profs / élèves. Sans même lever les yeux, je sentais ses yeux marron d'épagneul me fixer intensément.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je ne levai toujours pas les yeux de ma lecture d'une importance capitale.

— Je te préviens, c'est tout.

— Qui est sur ma piste ?

Je me tournai en lui souriant.

— D'accord. Comme tu veux.

Puis je m'éloignai. *Fais-toi donc des frayeurs, connard*, me dis-je.

Je pensais qu'il s'écoulerait un jour ou deux avant qu'il se sente obligé de venir me reparler. Mais en réalité, il se dévoila beaucoup plus tôt. Ce soir-là, on frappa un coup bref à ma porte.

Je le trouvai planté avec les mains dans les poches de son jean noir. Son T-shirt noir au col bordé d'un liseré dévoilait l'un de ces idéogrammes chinois qui ornaient les biceps d'à peu près tous les étudiants des classes moyennes à l'époque, et s'il utilisait du déodorant, il avait dépassé sa date limite. Je ne pus m'empêcher de plisser le nez.

— Oui ? demandai-je comme si je croyais qu'il voulait me vendre des assurances.

Il ne répondit pas. Je le vis frapper le sol de la pointe de sa botte, mais pour le reste, il se contenta de me dévisager.

— Tu veux tout me raconter ? (Je le regardai fixement à mon tour un moment. Puis je m'écartai de la porte pour le laisser entrer.) Assieds-toi.

— Non, je préfère rester debout.

— D'accord, va te faire foutre. Alors, c'est quoi cette histoire ?

Il renifla.

— Je ne sais absolument pas de quoi tu parles.

— Ah non ? Alors dégage de ma chambre, tu pues. Et où sont passées les photos ?

Il cligna les yeux. Ce qui me fournit une réponse suffisante. Il avait cligné des yeux. J'avais raison depuis le début en supposant que c'était lui. Et je ne pouvais plus m'empêcher de penser aux photos depuis que je les avais découvertes au grenier, punaisées autour de la tête de bouc.

J'avais eu besoin d'un endroit où entreposer un moment mes livres anciens. Je m'étais lancé dans une opération de rachats d'antiquités avec un sale type nommé Johnno, qui avait réussi à se faire inscrire sur la Liste Quatre-vingt-dix-neuf – celle des professeurs auxquels on interdit d'exercer – et virer de la fac pour avoir dealé du cannabis en grosses quantités. Johnno possédait une entreprise de vide-greniers. Enfin, une camionnette.

Sa technique consistait à aller voir les familles endeuillées ou les pensionnés de guerre incompetents et à leur proposer une belle somme pour une quelconque camelote. Ayant gagné leur confiance, il leur rachetait ensuite tous leurs objets de valeur pour une bouchée de pain. Je récupérais tous les livres et l'aidais à transporter les meubles en échange. C'était d'assez mauvais goût et j'envisageais déjà de laisser tomber avant que le fils cinglé et furibard d'un client de Johnno vienne le trouver avec un levier. Je supposais qu'il en aurait aussi après moi et je voulais cacher certains livres que j'avais récupérés.

Le grenier semblait une planque évidente. Je ne voulais pas que le concierge de la fac sache que j'y entreposais des objets et j'étais donc monté voir s'il était possible de forcer la serrure, voire de faire sortir la porte de ses gonds. Mais à mon arrivée, je vis des débris par terre et constatai que l'un des murs encadrant la porte n'était guère plus qu'une mince cloison de contreplaqué. Par ailleurs, la cloison se détachait au niveau de la plinthe. Quand j'appuyai ma main à plat contre le contreplaqué, toutes les agrafes de la cloison cédèrent d'un côté. Ce n'était pas sorcier de soulever la cloison pour se faufiler dans le grenier.

C'était comme ça que j'avais tout découvert. Le pentagramme – pentacle – dessiné par terre à la craie, les curieux symboles, les formules en latin et en hébreu, les chandelles. Ainsi que la tête de bouc empalée sur le mur.

Et ce qui m'avait soulevé l'estomac.

Autour de la tête de bouc, on avait punaisé et disposé stratégiquement, comme pour imiter la forme de l'étoile du pentacle, les photos de cinq filles. Toutes étudiaient à la fac et je les connaissais personnellement. On avait découpé et grossièrement superposé leur visage à celui de mannequins nus provenant de revues de fesses sur papier glacé.

C'étaient toutes des filles avec lesquelles j'étais sorti depuis mon entrée à l'université, et l'une d'entre elles, Mandy Rogers, était ma copine actuelle.

Je m'étouffai. Le bouc paraissait me regarder, et ses yeux en bouton de bottine étaient couverts d'une pellicule humide comme s'il était toujours vivant. Mais mon lien intime avec chacune de ces cinq filles m'empêchait de partir. Je paniquai en me demandant si tout ça était lié à moi et comment. Je me rappelle que ma peau fourmillait de manière désagréable ; comme si quelqu'un d'autre était entré dans la pièce avec moi et me soufflait son haleine glacée dans le cou.

Je voulais retirer les photos mais le bouc me terrifiait. Quand je passais d'un côté à l'autre du pentacle, il me suivait des yeux. J'étais presque persuadé qu'il me mordrait si je tendais la main. Envahi par la répulsion et la nausée, je décidai de partir. J'ouvris le verrou mais, avant de sortir, j'eus un soudain réflexe de prudence : je remis la cloison en place depuis l'intérieur.

Je laissai la porte se refermer derrière moi et me précipitai dans ma chambre avant qu'on me voie. Ma première impulsion me dictait d'aller trouver Mandy pour lui dire que sa photo s'était retrouvée sur ce mur. Mais ça semblait de très mauvais goût de la lui montrer. Et deuxièmement, je devrais expliquer mon lien avec l'une des autres filles, que Mandy détestait. Assis dans ma chambre, je me mordis les jointures des doigts en me demandant quel genre de taré pouvait bien faire ces choses-là et comment je devais réagir.

À 18 heures, tous les pensionnaires abandonnaient régulièrement le pavillon pour aller dîner dans le réfectoire des étudiants. N'ayant strictement aucun appétit, je me trouvai une excuse pour ne pas y aller et attendis le départ du dernier étudiant. Une fois l'endroit vide, je revins sur mes pas jusqu'au grenier et m'y faufilai, en soulevant cette fois encore la

cloison de contreplaqué. Je remis immédiatement en place les agrafes, m'empressai de décrocher les photos des cinq filles et sortis.

Une fois dehors, dans le parking du pavillon, je brûlai les photos dans un seau de sable. Puis je me lavai les mains.

Je dormis à peine cette nuit-là. Mes pensées s'entortillaient et se retournaient, et mes draps avec elles. Au départ, je réussis à me convaincre que je n'étais pas la cible et que c'était par pure coïncidence qu'il s'agissait de cinq filles avec lesquelles j'étais sorti. Après tout, me rassurai-je, il fallait faire preuve d'un égocentrisme éhonté pour croire que tout était lié à soi. Mais ensuite, je me demandai quel autre étudiant de la fac était sorti avec les mêmes cinq filles et, bien sûr, aucun ne me vint à l'esprit. Même en cherchant bien, je ne voyais qu'*un seul* type qui soit sorti avec *deux* filles du lot. Je ne pouvais rien savoir avec certitude, dans la mesure où il existe de nombreuses sortes de liaisons, certaines aussi éphémères qu'une flamme d'allumette, mais dans une université, on devine assez vite qui sort avec qui.

D'ailleurs, la série de photos ne couvrait pas toute la gamme de mes chères et tendres. Si j'exceptais les grosses bêtises et deux aventures d'une nuit, il y avait deux autres filles que j'aurais qualifiées de relations importantes : des jeunes femmes qui avaient compté pour moi. Donc, si quelqu'un cherchait à retracer mon parcours sexuel et sentimental, il n'avait pas fini le boulot.

Toutes ces pensées traversaient mon cerveau agité tandis que je restais allongé tout éveillé. Vers 2 heures du matin, je me levai pour m'assurer que ma porte était verrouillée. Je vérifiai aussi que les fenêtres étaient bien fermées.

Je cherchai ce que ces cinq filles pouvaient avoir de commun à part moi. En pure perte : elles venaient de cinq régions différentes du pays et étudiaient des matières très variées. Le père de celle-ci était un médecin de Harley Street et le père de celle-là un mineur de charbon. Celle-ci n'aimait pas tellement le sexe alors que celle-ci faisait preuve d'un goût inquiétant pour le fait d'être attachée au lit et de recevoir d'énergiques fessées. Je ne leur trouvais pas le moindre point commun.

Ce fut ainsi que je passai la nuit : c'était une coïncidence. Ce n'en était pas une. C'en était une. Non, pas du tout.

J'étais quasiment persuadé qu'un de mes camarades étudiants du pavillon se trouvait derrière tout ça, mais je n'avais pas soupçonné Fraser

immédiatement. Suite à quelques vols, on avait renforcé la sécurité, et j'en déduisais donc que la personne qui se servait du grenier devait avoir accès à Friarsfield Lodge et y avoir passé assez de temps pour découvrir la cloison de contreplaqué près de la porte.

Vingt-deux étudiants occupaient la résidence.

Il était facile d'éliminer une poignée d'individus joyeux et amicaux qui ne paraissaient rien attendre de plus de la vie que de la bière, des hamburgers et des samedis matin passés à shooter dans un ballon de foot. Ensuite, il y avait les fanas de la politique du rez-de-chaussée, un petit groupe de marxistes qui portaient tous la même salopette et la même coupe de cheveux façon soupe populaire : ils ne connaissaient que le matérialisme dialectique et pratiquaient l'embargo sur toute forme d'humour. Vraiment pas le genre à s'amuser avec une tête de bouc.

Il y avait un petit groupe composé de quatre jeunes chrétiens convaincus et bien propres sur eux, mais je ne les écartais pas totalement dans la mesure où les chrétiens sont bizarres et glissent facilement sur la voie de l'autre maître. Je les observai attentivement mais ne trouvai aucun indice qui me renseigne. Quelques-uns des autres étudiants du pavillon étaient tout simplement trop crétins et ignares pour se plonger dans les symboles hébreux, si bien que je les éliminai eux aussi.

Ne me restaient donc plus que trois candidats – dont un très probable –, mais, à partir de là, je ne pouvais plus avancer, à moins d'affronter chacun d'entre eux directement. Si bien que, afin de débusquer l'apprenti sataniste, j'allai demander l'aide du nain maléfique dans son repaire enténébré.

— Bonjour, le saluai-je cordialement. J'ai du matériel à ranger dans le grenier de Friarsfield. Vous pourriez me l'ouvrir ?

Le cagibi encombré du concierge se situait sous l'escalier qui descendait depuis les couloirs de l'administration de la fac. Je restai planté sur le pas de la porte ouverte. Le berger allemand étendu sous le bureau du concierge avait posé la tête entre ses pattes mais il dressait les oreilles et son œil unique me regardait d'un air mauvais.

Le concierge ne leva même pas les yeux de son tabloïd pour me regarder. Tirant vigoureusement sur sa pipe fumante, il me demanda :

- Vous ne pouvez pas les laisser dans le séchoir ?
- Je préfère éviter. Il y a eu des vols récemment.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Juste un carton de bricoles.

— J'irai demain après-midi. Laissez-le-moi devant la porte du grenier.

— Je ne serai pas là demain après-midi.

— Alors jeudi.

— Jeudi non plus, malheureusement. Et je ne veux pas le laisser dans le couloir. Désolé.

Ses dents jaunes claquèrent avec irritation sur le tuyau de sa pipe. Il posa son journal et m'inspecta pour la première fois, mais sans proposer de solution.

— Vous savez quoi ? lui dis-je. Comme je ne veux pas vous déranger, vous n'avez qu'à me donner la clé et je vous la rapporte tout de suite.

— Ha ! s'exclama-t-il en se levant, ce qui poussa le chien à lever la tête pour regarder son maître d'un air plein d'espoir. Pas de ça, Lisette ! Allez, suivez-moi, mon chien a besoin d'un peu d'exercice.

Je haussai les épaules. Le chien surexcité se tenait prêt, serrant déjà sa laisse de cuir entre ses mâchoires dégoulinant de bave comme si c'était le doigt d'un facteur.

Le minuscule concierge mit une éternité à enfiler son manteau. Il mâchonna de nouveau sa pipe de bruyère, puis l'arracha violemment de sa bouche et me répéta, sans que ce soit nécessaire :

— Pas de ça, Lisette.

Je ne sais toujours pas très bien ce que Lisette venait faire là-dedans mais, ayant obtenu ce que je voulais, je ne dis rien. On se dirigea ensemble vers le pavillon. Je me sentais légèrement ridicule à précéder ainsi un concierge faisant la moitié de ma taille et son chien borgne. Le concierge, traînant dans son sillage la fumée bleue de sa pipe, tenait d'une main la laisse de son chien et de l'autre une meute d'une centaine de clés. Quand on atteignit le pavillon, plutôt que d'attacher le berger allemand dehors, il entraîna l'animal avec nous.

Muni d'une boîte remplie de bric-à-brac que j'avais préparée dans ma chambre – je ne voulais plus entreposer mes livres anciens dans le grenier –, je rattrapai rapidement le concierge qui montait à l'étage d'un pas énergique. Je posai la boîte en équilibre sur mon genou tandis qu'il accomplissait le rituel interminable consistant à identifier la clé. Quand il eut ouvert la porte du grenier, il laissa le chien passer devant lui puis entra.

— Vingt dieux ! s'exclama-t-il.

— Mon Dieu, dis-je en m'avançant derrière lui. Ça ne me plaît pas, ça.

La mâchoire du concierge s'affaissa et il arracha la pipe de sa bouche. Je vis une rangée de plombages métalliques dans sa dentition tachée par la nicotine. Il regardait la tête de bouc.

— Sale truc.

— Ah ça oui, acquiesçai-je. Sale truc.

J'attendais qu'il déclare qu'il allait devoir le signaler aux autorités de l'université, mais il se produisit quelque chose.

Le chien, qui s'était arrêté net au milieu de la pièce comme son maître, inclina la tête comme s'il écoutait attentivement. Puis il la pencha de l'autre côté. Soudain, il claqua des mâchoires dans le vide.

Ensuite, il poussa un cri aigu, roula violemment sur le côté, se redressa puis, sans prévenir, se précipita à fond de train vers la petite fenêtre hublot à l'autre bout du grenier. Sa truffe heurta violemment la vitre, comme s'il donnait un coup de poing. La vitre se craquela mais résista, tandis que le chien reculait en titubant, sonné par l'impact. Puis il se jeta une nouvelle fois sur la vitre, gémit et se rua hors de la pièce en laissant derrière lui une piste d'urine.

— Luther ! Viens ici !

Le concierge tenta de rappeler son chien, mais beaucoup trop tard. La bête avait filé.

Dans un autre contexte, la scène aurait pu m'amuser. Mais ce que je venais de voir ne me disait vraiment rien qui vaille.

— Ça sent mauvais, cette histoire, me dit le concierge en se tournant vers moi, toute sa confiance nonchalante disparue. Vraiment mauvais.

— Je préfère sortir d'ici, lui dis-je.

Je partis le premier. Après avoir balayé le grenier du regard une dernière fois, il claqua la porte derrière lui, comme pour y enfermer quelque chose.

Il ne se produisit rien d'autre ce soir-là. Le lendemain, en milieu de matinée, une lettre apparut, punaisée au panneau d'affichage près de l'escalier, pour nous informer qu'un « grave incident » s'était déroulé et que nous allions être questionnés tour à tour dans notre chambre par Dick Fellowes, l'aumônier de l'université.

Mon projet, très simple, consistait à lâcher « *il est sur ta piste* » à chacun de mes principaux suspects, par ordre décroissant. Mais j'avais visé dans le mille dès le premier essai. Et voilà qu'il se trouvait dans ma chambre, Charlie Fraser, empestant des aisselles, et qu'il venait quasiment de se déclarer coupable.

Il n'avait pas encore avoué, mais le fait qu'il soit venu frapper à ma porte équivalait à une confession. J'étais assez furieux pour avoir envie de lui casser la figure, mais je voulais aussi découvrir ce qu'il trafiquait. Je tentai maladroitement de lui dire les choses de manière oblique :

— Je ne sais pas ce que tu as foutu là-haut, mais tu aurais dû voir le chien du concierge.

Il hocha la tête.

— Non, c'est logique.

— Qu'est-ce qui est logique ?

— Il n'aime pas trop les chiens. En fait, il les déteste.

— Qui ça ?

Il secoua la tête. De toute évidence, il n'allait rien me dire.

— Qui n'aime pas les chiens ?

Charlie Fraser baissa les yeux à terre puis leva la tête, menton tendu vers moi. Il arborait un rictus exaspérant. Mais ce sourire provocateur libéra dans mon cerveau un éclair aveuglant, si bien que je m'avançai et le frappai deux fois, d'abord sur le nez puis sur le menton. Il bascula en arrière contre la porte, mais sans tomber pour autant.

Il leva la main vers son nez, qui saignait déjà. Il le pinça entre pouce et index et s'avança d'un pas.

— Tu m'as cassé le nez, gros porc, dit-il. Passe-moi un mouchoir.

CHAPITRE 9

Très franchement, je n'avais aucune envie de prendre l'argent d'Otto. J'aurais nettement préféré conclure la vente avec Ellis, le poète détestable. J'avais assisté à l'une de ses atroces lectures de poésie, dans une librairie de Charing Cross Road, où Jaz nous avait présentés. Je n'y étais pas allé pour entendre les vers geignards d'Ellis mais pour m'en faire un client.

Je suis manifestement à la ramasse, et de bien des façons. L'idée que je me fais d'un poète, c'est un type qui cache un cœur d'or sous un aspect fruste, vêtu d'une veste d'aviateur élimée, dos voûté, mal rasé et dont l'haleine empeste l'ail et la bière brune : le genre de charmant individu qui croit que son haleine fétide suffit à elle seule à repousser toutes les femmes. Mais mes stéréotypes furent mis à mal quand je rencontrai Ellis, qui se révélait avoir des goûts de luxe en matière de fil et d'étoffe.

Je pourrais vous dire qu'une étiquette Armani voltigeait sur l'un des pans de son manteau trois-quarts lorsqu'il se soulevait, que la semelle de ses chaussures luisantes masquait une étiquette Prada, ou que la ravissante écharpe Daniel Hanson qu'il déroulait si soigneusement de sa douce gorge blanche était faite main en Chine avec de la soie de premier choix. Enfin, je vous le demande, à quoi sert un poète bien habillé ? Je me rappelle avoir songé que ce serait un plaisir de lui prendre son argent en échange d'un livre factice.

Je me souviens également d'avoir remarqué quelque chose de très curieux au sujet du tarin du poète tandis qu'il ôtait son écharpe et observait la maigre assemblée venue le voir en cette soirée humide. C'était comme si son visage s'était figé alors qu'il plissait le nez une fois de trop à cause d'une mauvaise odeur. Il saillait sous sa crinière en désordre comme un glaçon depuis le toit d'une grange, ruisselant lui aussi car un tic nerveux lui faisait passer l'index sous son pif tandis qu'il regardait autour de lui.

Et merde, m'étais-je dit, est-ce que je suis vraiment obligé de rester assis ici à écouter les vers pleurnichards et postillonnants de ce crétin ? La

réponse était oui. Nous avions besoin de cette vente et de cet argent.

Jaz m'avait appris qu'Ellis avait été candidat pour devenir poète lauréat. J'avais dû vérifier ce que ça voulait dire. C'est quelqu'un qui compose des poèmes sur la reine et qu'on récompense par quelques tonneaux de gnôle. Ellis n'avait pas été retenu ; au lieu d'un coup à boire, il avait reçu un coup de pied dans le derche. Mais dans le cadre de mes recherches sur notre pigeon, j'avais étudié un petit recueil de ses œuvres.

Ah, s'il m'était donné de parler la langue des anges pour décrire sa poésie ! De toute évidence, elle doit bien avoir un *sens*, mais me donne l'impression qu'on me raconte une blague qui m'échappe. Mais je soupçonne que ça n'a strictement aucune importance : une partie de l'intention consiste à pousser le lecteur ou l'auditoire à se sentir crétin, et c'est justement cette opacité qui fait toute la valeur de ses poèmes.

Enfin bref, à ma grande surprise, il s'avança et me dit, avec un accent londonien populaire, et assez fort pour être entendu non seulement du public de six personnes mais aussi de l'étage inférieur :

— Punaise ! Fait un peu frisquet pour la poésie.

Je me rappelle avoir pensé : *Ben v' là autre chose*. En voilà un qui était capable de passer sans transition de l'accent d'Oxford à mes propres origines ouvrières du côté d'Old Kent Road et *vice versa* sans la moindre hésitation. Et j'avais songé : *Fais gaffe, trésor, tu foules mon territoire et je ne compte pas me laisser caricaturer sans demander compensation*.

Il s'était peut-être écoulé une semaine depuis notre passage à la boîte de nuit – une semaine au cours de laquelle je n'avais pas reçu la moindre nouvelle de Stinx – quand je profitai de ma pause déjeuner pour aller rendre visite à Antonia chez GoPoint. Comme d'habitude, le foyer s'était vidé de ses pensionnaires pour la journée, à l'exception d'une séance de thérapie dans la petite salle de réunion. Comme la porte de la pièce était munie d'une vitre verticale, j'y jetai un œil. Le groupe était assis en cercle sur des sièges de plastique et Antonia menait la discussion. J'ignore au juste ce qu'ils font lors de ces séances : raconter l'histoire de leur vie, se plaindre du moment où tout a basculé, décider de faire mieux. J'imagine que c'est comme ça que ça marche. Les vedettes camées paient des milliers pour le même programme au Priory⁸ et je ne pense pas que GoPoint, malgré sa peinture écaillée et ses taches d'humidité, soit plus ou moins efficace.

Mal à l'aise, je regardai par la vitre Antonia, bras grands ouverts, expliquer son programme en quatre étapes. Il y avait dans le groupe une

demi-douzaine d'hommes et de femmes, et derrière leur siège, en cercle eux aussi, se tenaient leurs démons respectifs.

Chaque membre du groupe en possédait au moins un, mais une des femmes en avait six, rassemblés derrière sa chaise. Les démons buvaient les paroles d'Antonia.

Un mot sur les démons, comme je ne m'attends pas que vous sachiez précisément de quoi je parle. Ils ne possèdent pas d'ailes membraneuses. Ni de cornes, pieds fourchus, tête de singe ou autres éléments dont les affublent les représentations de la mythologie religieuse. Ils peuvent facilement se glisser dans la forme humaine de leur hôte ou s'en extraire. Mais une fois qu'ils se sont extériorisés – comme ils l'avaient tous fait dans ce cas précis –, ils deviennent passifs, indolents, voire paresseux, bien que ce ne soit peut-être qu'une ruse visant à masquer le danger qu'ils représentent. Ils ne nous utilisent que pour servir leurs propres desseins.

Ils sont trapus, un peu plus petits que des êtres humains, et se déplacent toujours lentement. Leur substance est impossible à décrire, car elle évoque la suie en suspension. Les personnes sensibles aux démons en parlent souvent comme d'une sorte d'ombre, à la différence près qu'ils sont en trois dimensions, séparés des humains et pleinement autonomes. Goodridge, dans son ouvrage *Categorical Evidence*, qualifie leur essence de *vapeur noire solide*. Fraser, dès le départ, la baptisait *substance nuit*.

Croyez-moi, ça n'a rien d'une blague. La première fois qu'on rencontre cette matière sous la forme de ces créatures, on a l'impression de se faire écorcher vif. La terreur qui vous envahit est telle que le fluide de vos yeux paraît geler à leur vue.

L'un des démons prit conscience de ma présence derrière la porte. Il se retourna lentement, me jeta un coup d'œil indifférent puis reporta son attention sur Antonia. Les traits de leur visage sont globalement indistincts : comme si une divinité mineure avait conçu un prototype sans la profusion de détails de la Création. Mais bien que leurs traits soient flous, ce sont des individus uniques, aux expressions lisibles. Pour l'heure, ils paraissaient tous occupés à chercher une faille dans son raisonnement, un moment de faiblesse ou d'épuisement psychique, une fissure. Ils craignaient Antonia. Ils ne pouvaient l'approcher. Pour eux, une lumière invincible brille autour d'elle et c'est pour cette raison qu'elle les fascine.

La chose la plus intrigante chez les démons une fois extériorisés, c'est sans doute leur passivité. Ils paraissent toujours *attendre* quelque chose.

Attendre que quelque chose se produise.

Tout comme le démon avant elle, Antonia perçut ma présence à la porte. Elle regarda par-dessus son épaule, me sourit et leva trois doigts pour m'indiquer qu'elle en aurait fini dans quelques minutes. Elle reprit son récapitulatif, puis tous les membres du groupe se levèrent de leur siège pour s'étreindre tour à tour. Je crois qu'on appelle ça « soutien mutuel ». Mais alors que l'un d'entre eux le faisait, je vis sa chaise menacer de basculer en arrière, jusqu'à ce que l'un des démons tende une main – un membre, une patte, un sabot, je l'ignore au juste – pour la rattraper. Toutefois, les démons reculèrent tous lorsque Antonia s'approcha de leurs hôtes respectifs pour les étreindre.

C'était un spectacle admirable.

Antonia sortit de la pièce et se dirigea vers moi, rayonnante, laissant la porte se refermer sur le groupe, guère pressé de quitter la chaleur de l'intérieur pour les rues glacées. Antonia m'embrassa sur la joue et me prit la main, m'entraînant dans son bureau – un minuscule placard équipé d'un téléphone et d'un poste informatique. Elle fit chauffer une bouilloire électrique et laissa tomber des sachets de thé dans deux mugs.

— Je sais, dit-elle, toujours radieuse.

— Comment est-ce que tu peux être au courant ?

— C'est écrit sur ton visage, William !

— Mais pas du tout, protestai-je. J'ai enfilé mon masque impassible.

— Celui dont le visage est sans rayons ne deviendra jamais une étoile. ⁹

— Pourquoi tu me balances toujours du William Blake ?

Antonia se pencha vers moi et me pinça violemment le genou entre pouce et index.

— Petit malin ! Sacré petit malin !

— Hé ho ! Arrête ça ! Je ne t'ai même pas encore montré le chèque.

— Pas la peine. Tiens, je vais t'embrasser.

Elle m'enfourcha de sa silhouette légère pour s'asseoir sur mes genoux. Nouant les mains derrière ma nuque, elle planta sur mes lèvres un baiser passionné. Je veux dire un baiser d'amoureuse. Un baiser fougueux. Elle m'embrassait toujours lorsqu'une de ses collègues ouvrit la porte.

Antonia rompit l'étreinte.

— William nous offre un sursis, Karen ! Il nous a sauvés une fois de plus. Pour le récompenser, je vais le baiser jusqu'à ce qu'il ait la bite toute bleue. Ensuite, tu pourras faire pareil.

Je m'efforçai d'en rire, mais j'étais gêné.

— Ça ne sera pas nécessaire.

Karen était une rousse un peu grassouillette aux yeux bleu pâle et à la silhouette digne de Rubens.

— Si elle en a envie, tu ne pourras pas l'arrêter. Ni moi non plus. La bouilloire est en train de chauffer.

Karen dit quelque chose à Antonia sur la nécessité de réparer le système de chauffage. Antonia consentit enfin à descendre de mes genoux, ce qui me donna l'occasion, une fois Karen sortie, de lui remettre le chèque.

Sans même regarder la somme, elle l'agita en l'air comme pour en faire sécher l'encre.

— J'ai appris à ne pas te demander d'où il vient.

— Non, abstiens-toi. Ou je serais obligé de te mentir.

Ce que je ferais sans hésiter. Il était hors de question que je lui dise que le chèque qu'elle avait en main provenait de l'argent que j'avais économisé sur les frais d'inscription scolaire de Robbie, agrémenté d'un emprunt considérable sur mon propre compte. Si je le lui avais dit, elle n'aurait jamais accepté. Je m'efforçai de ne pas penser à ce qui se produirait si Stinx ne venait pas à bout du travail, ou si la vente n'était pas conclue. Dans l'un de ces deux cas de figure, j'allais me trouver dans un sale pétrin.

— Je me fous de savoir s'il provient du diable en personne. (Elle me regarda droit dans les yeux.) Qu'est-ce qui ne va pas, William ?

— Rien du tout.

— Tu n'as pas l'air heureux.

— Mais bien sûr que si. Je t'ai apporté l'argent promis. Je suis aux anges.

— C'est ta femme ? Tu dois la laisser partir.

— Je crains qu'elle soit partie depuis longtemps.

— Ne jamais s'attacher, William. On ne peut pas plus s'attacher aux gens qu'aux objets de ce monde.

Il se produisait toujours quelque chose quand elle vous fixait avec ces yeux de braise, comme en ce moment même. Ses yeux étaient des silex. Je me faisais l'effet d'un tas de petit bois qu'elle cherchait à enflammer. C'était toujours extrêmement troublant. Je me levai et préparai moi-même le thé, faute de quoi je risquais de l'attendre longtemps.

— Envoyez-lui une femme, dit Antonia. Oh, par pitié, envoyez-lui une femme. Quelqu'un qui puisse extirper de lui le ver invisible qui vole dans la nuit.

— Je ne sais pas à qui tu parles, Antonia, mais je préférerais que tu arrêtes.

— Tu le sais très bien.

Il fallait absolument qu'elle change de sujet.

— Antonia, tu dois faire attention. Je vais dans les bureaux du gouvernement, tu sais. J'assiste à des réunions avec des huiles. J'entends des choses. Ton nom ressort de temps en temps. Tu les ridiculises. Ils veulent te voir tomber.

— Ils l'ont toujours voulu.

— Ils ont peur de toi. Ils veulent ta peau.

Elle brandit le chèque que je lui avais donné.

— Mais des anges me protègent.

Je voulus lui dire qu'elle faisait aussi l'objet de l'attention prédatrice des démons, mais je laissai courir. J'annonçai plutôt que je devais y aller. En fait, je devais retourner au bureau. Mais avant que je parte, elle insista pour me serrer dans ses bras.

L'étreinte se prolongea trop longtemps. Mais je la laissai faire, car je voulais que sa chaleur, sa lumière dorée, sa bonté à toute épreuve s'infiltrèrent dans mes os ; car sa présence était une bouffée d'air pur dans une ville crasseuse ; sa résolution, une couleur vive parmi la multitude de nos âmes grises et pourrissantes ; parce que son souffle à mon oreille, tandis qu'elle me serrait contre elle, murmurait une promesse de salut.

CHAPITRE 10

J'ignore pourquoi je répondis à l'e-mail de cette jeune femme. Je ne savais pas si c'était l'étreinte excessive d'Antonia ou son appel au ciel pour qu'il m'envoie une femme. Toujours est-il que j'y répondis, ne serait-ce que pour lui dire que non, je ne serais pas en mesure de la revoir.

Vous avez entendu ça ? Un bruit intéressant. Celui que j'émetts quand je me mens. Ce que j'écrivis en réalité dans mon e-mail, c'était que j'avais été ravi moi aussi de la rencontrer au *Museum Tavern* ce jour-là. Je lui dis que j'étais content que nous ayons un point commun en la personne d'Antonia chez GoPoint et que j'étais heureux qu'elle considère cette cause comme digne de soutien. Je poursuivis sans doute sur le thème de la situation pénible des sans-abri, comme si c'était le véritable sujet de notre correspondance. Puis je la remerciai pour son invitation à prendre un café ou un verre, mais lui expliquai que j'étais affreusement occupé ces jours-ci et ne savais absolument pas quand je pourrais trouver le temps.

Voilà la vérité. Je ne lui répondis ni oui ni non. Je me plaignis simplement de ne savoir ni où ni quand. Puis je crus que tout en resterait là. Mais en réalité, je m'étais contenté sans le savoir de lui soumettre un petit problème à résoudre. Et c'est à travers ces failles minuscules que s'infiltrèrent les démons.

Elle répondit à mon e-mail le lendemain. Elle se rappelait que je lui avais dit que mon bureau se trouvait à Victoria (j'étais persuadé que non) et m'apprit qu'elle occupait justement un emploi provisoire dans le coin cette semaine-là (quelle coïncidence), et qu'elle connaissait même un chouette pub qui proposait un très bon choix de la « Belle dame sans merci » (m'avait-elle donc démasqué si vite ?). Ce dernier détail était sans doute censé m'apprendre qu'elle était tout ouïe le jour où je l'avais rencontrée à la *Museum Tavern*.

Mais qu'est-ce qu'elle peut bien me vouloir ? me demandai-je.

Je laissai passer une journée avant de lui répondre. Et je me retrouvai en train de lui fixer rendez-vous pour déjeuner.

En attendant, je m'inquiétais pour Antonia. Bien qu'elle dégage toujours cette même chaleur et cette lumière, je lui trouvais l'air fatigué. Enfin, elle était constamment crevée, compte tenu de son mode de vie, et refusait de s'accorder le moindre répit loin du champ de bataille. Je me demandais quel effet ça produisait sur elle quand ses pensionnaires lui aspiraient chaque jour sa bonté ; ou même quand je m'attardais dans son étreinte en lui disant au revoir, et que je me nourrissais de ses qualités, avidement, comme un parasite.

Ce qui me rappelait la parabole sur Jésus et la femme dont les règles ne s'arrêtaient pas. Elle tendit la main pour toucher son ourlet et Jésus dit avoir senti le pouvoir s'écouler de lui. Je n'avais jamais compris si ça signifiait que les règles de la malheureuse étaient tellement maléfiques qu'elles agissaient sur Jésus comme la kryptonite verte sur Superman, ou que sa bonté s'était échappée de lui pour être transmise à cette femme, ou encore qu'il la réprimandait parce qu'il ne voulait pas être touché par une femme impure. Et pas la peine d'interroger les gens qui disent tout savoir de ces choses-là, car c'est faux. La Bible elle-même est une créature amorphe que chaque nouveau lecteur remodèle à sa propre image. La question qui se pose au sujet d'Antonia et de ses semblables, c'est : est-ce que nous leur volons leur bonté ?

Avant que je quitte GoPoint, elle m'avait dit quelque chose d'étrange.

— Au fait, c'est un drôle de zouave que tu m'as envoyé l'autre soir.

— Hein ?

— Seamus. Le vieux soldat. Le vétéran du Golfe.

— Ah oui. Ça ne t'a pas dérangée ?

— Bien sûr que non. Mais il est en sale état.

— Ouais.

— Il se réveille chaque nuit, et réveille toute la maisonnée avec lui. Il se pisse dessus de trouille. Il passe son temps à traiter quelqu'un de menteur.

— Ah. Ça a l'air terrible.

— Et même pire que ça, en fait.

— Atroce.

— Oui, mais nous autres, en Occident, on va chercher notre pétrole dans le Golfe, alors il y a une forme de justice à ce qu'il fasse des cauchemars. Quand est-ce que ça prendra fin, William ?

— Jamais. On va continuer à faire le mal en essayant de nous persuader qu'on fait le bien. Ça s'appelle être rationnel.

Elle me dévisagea avec les yeux de William Blake regardant un petit ramoneur de sept ans. L'amour l'enflamme. Parfois, ça m'est insoutenable de la regarder. Je lui fis mes adieux et me rendis au travail.

Quand j'arrivai au bureau, Val me tendit les messages qu'elle avait pris pour moi au téléphone.

— Ça va ? me demanda-t-elle. Vous avez l'air épuisé.

— Je suis passé chez GoPoint. Je me sens toujours vidé après.

En réalité, j'étais malade d'inquiétude par rapport au risque que j'avais pris avec mon prêt bancaire.

— Il y avait un article sur Antonia dans un des tabloïds dimanche dernier. Il disait qu'elle avait un casier judiciaire. Et qu'elle avait passé trois ans en hôpital psychiatrique.

— Ça disait aussi que c'est l'ancienne copine du ministre de l'Intérieur ?

— Ah bon ?

— Eh oui. Ils oublient toujours d'en parler. Sauf quand ça les arrange.

Je me retirai à mon bureau. Il y avait un message du bureau du sous-secrétaire d'État qui voulait que je confirme mon soutien vis-à-vis de l'initiative proposée par le gouvernement. Et merde, ça pouvait attendre. Il y avait aussi cette invitation absurde à la soirée de lancement. Je n'avais aucune intention de m'y rendre. Charles Fraser était loin de figurer en haut de la liste d'anciens camarades de fac que je prendrais plaisir à revoir.

En fait, il y avait toujours eu quelque chose de déplaisant chez Charlie Fraser. Dès le début, j'avais vu les mots *candidat au suicide* inscrits sur son front en rides d'inquiétude. Le truc, quand on s'associait à lui, c'était que ça pouvait devenir contagieux. À l'époque de la fac, je n'avais pas envie de passer plus de temps avec lui que le strict nécessaire pour découvrir ce qu'il trafiquait.

J'allai lui chercher un mouchoir pour son nez en sang, comme il me le demandait. Bien qu'il ne m'ait pas donné cet ordre avec assurance, c'était un fin psychologue qui avait deviné, à raison, qu'aucun autre coup ne suivrait le premier. Il avait remarqué que j'avais immédiatement regretté ce coup de poing. Il s'assit et pencha la tête en arrière, contenant l'écoulement du sang à l'aide du mouchoir en papier que je venais de lui donner.

— Je me fous de savoir ce que sont ces trucs au grenier, lui dis-je, mais je veux savoir quel est le rapport avec moi.

Il secoua légèrement la tête. Sa voix était déformée. Le sang s'écoulait de nouveau dans son nez et dans sa gorge, si bien qu'il devait maintenant se pencher en avant.

— Tu n'y comprendrais strictement rien, me dit-il, ou quelque chose dans ce goût-là. Ça ne remontera pas jusqu'à toi.

— Quoi donc ? Qu'est-ce qui ne remontera pas jusqu'à moi ?

Il agita une main en l'air.

— Tu vas devoir me conduire à l'hôpital. Il faut que je me fasse examiner.

Je traversai la pièce pour aller inspecter son nez. Il y avait pas mal de sang, surtout sur le devant de son T-shirt, mais son nez paraissait droit. Je le touchai du bout de l'index.

Il hurla assez fort pour faire trembler les murs. Je voyais maintenant très clairement qu'il faisait semblant. Son nez était intact, ce que je lui dis. Je le saisis et le remuai.

Ce hurlement, beaucoup plus fort que le précédent, m'apprit sans doute aucun qu'il ne cherchait qu'à s'attirer ma compassion.

— Je vais m'évanouir. Appelle-moi un taxi, alors. C'est le moins que tu puisses faire.

— Lâche-moi, Fraser ! Je ne balance pas mon poing dans le nez des gens pour leur appeler un taxi cinq minutes après.

Il se leva, vacilla d'un côté puis quitta la pièce en titubant, serrant toujours le mouchoir trempé et ensanglanté contre son nez. Je voyais bien qu'il me jouait la comédie. Si j'étais de nature un tant soit peu vindicative, je l'aurais frappé de nouveau, et plus fort. Je le suivis dans le couloir.

Je crus qu'il regagnait sa chambre et je comptais l'y poursuivre. Au lieu de quoi il se dirigea vers la porte arrière du pavillon pour entrer dans le parking.

— Où tu vas ? lui criai-je.

Cette fois encore, il me fit signe de m'éloigner. Il monta dans sa Fiesta cabossée au pot d'échappement percé et mit le contact. Passant les vitesses de sa main libre et manœuvrant le volant du creux du coude, il quitta le parking dans un hurlement de moteur.

Je regagnai ma chambre. Du sang avait jailli sur le mur, traçant une diagonale précise. Il y en avait aussi sur la moquette. Je passai les trois quarts d'heure suivants à tout nettoyer avec un soin quasi clinique. Avec le recul, je me demande si j'avais senti intuitivement que le sang de Fraser était contagieux.

Je m'efforçai de me sortir de tout ça de la tête en descendant au bar de l'association étudiante pour y boire six pintes de bière.

— Qu'est-ce que tu as au cou ? me demanda la fille qui tenait le bar.

C'était Lindi, une étudiante à moitié chinoise et l'une des filles apparaissant sur les photos.

— Quoi ?

— Sur ton cou. On dirait du sang.

— Pas du tout.

— C'est quoi alors ?

— Du sang.

Je me détournai de Lindi et me retrouvai embrigadé, moins de cinq minutes plus tard, dans une dispute agressive et absurde avec un autre étudiant pour tenter de décider si Bob Dylan valait quoi que ce soit.

Quand je rejoignis le pavillon, je vis de la lumière s'échapper de sous la porte de Fraser, qui se trouvait être située en face de la mienne. Comme la bière alimentait toujours ma colère, je décidai de retourner m'expliquer avec lui. Je m'apprêtais à cogner comme un sourd à sa porte mais quelque chose me poussa à ne donner qu'un coup léger, presque furtif.

J'entendis brièvement des pas traînants à l'intérieur de la chambre, puis le silence. J'écoutai à la porte. J'entendais qu'on rangeait des affaires. Je frappai de nouveau.

— Un instant.

Fraser ouvrit bientôt la porte. Il me fit entrer et referma derrière moi.

Quelque chose me surprit dans cette chambre. Toutes sortes de trucs étaient épinglés aux murs : pages de livres jaunissantes, articles de journaux, photocopies dont des passages étaient marqués au surligneur. Mais ce qui détourna mon attention de tout ça, ce fut de voir que son nez

avait pris la taille d'une tomate de concours horticole. C'était peut-être à cause de la bière, mais je dus réprimer un ricanement. Il le remarqua.

— Ravi que tu trouves ça drôle. Et l'hosto m'a confirmé qu'il est bien cassé, alors j'apprécierais que tu n'y touches plus. On m'a dit que ça guérirait tout seul, mais ça fait encore très mal.

— Désolé, répondis-je.

— J'accepte tes excuses.

— Mais je ne m'excuse pas ! dis-je.

— Tu viens de le faire.

— Non, j'ai dit « désolé », mais je ne m'excuse pas. Enfin, je suis désolé de ne pas regretter de l'avoir cassé. Je regrette de l'avoir remué, pas de l'avoir cassé.

— T'es complètement bourré.

Je soupirai. Il avait effectivement raison : j'avais bu six pintes de bière sur un estomac vide. Je cherchai un siège et m'y laissai tomber.

— Raconte-moi tout, lui dis-je.

Il posa les mains sur les hanches et me fixa intensément.

— Je vais le faire. Je vais tout te dire. En fait, je mourais d'envie d'en parler à quelqu'un, alors je suis ravi que ça se soit su. Mais je ne te dirai rien tant que tu seras saoul.

— Ravi que quoi se soit su ?

— Le truc dont je te parlerai quand tu seras sobre.

— Dis-moi tout maintenant.

— Quand tu seras sobre.

— Maintenant ou je te casse l'autre nez.

— Tu vois bien que t'es torché. Laisse tomber. Je te raconterai tout demain matin. Mais là, tout de suite, je vais me coucher. Tu peux rester ici ou t'en aller.

Sur ce, Fraser ôta chaussures et chaussettes et sauta dans son lit. Le voir tout habillé, à ces deux détails près, ne m'étonna pas. J'avais toujours supposé à son apparence et à son odeur qu'il dormait habillé, et j'en avais là confirmation. Il me tourna le dos, sans que je sache bien s'il fermait les yeux ou regardait le mur. J'avais le choix entre le chasser de son lit ou m'en aller.

Je balayai de nouveau la chambre du regard. Les articles, les pages arrachées à des livres et les photocopies trahissaient un esprit à la dérive. Je me demandai ce que Dick Fellowes en avait déduit. Quand je m'approchai

pour regarder de plus près ce collage brouillon, je vis que certains papiers n'étaient que des classements de championnats de foot, mais épinglés à côté d'extraits de la Bible, ou encore des notes de lecture voisinant avec des pubs en couleurs pour des tondeuses à gazon.

Fraser ronflait – ou faisait semblant. C'était peut-être l'effet de son nez cassé. J'envisageai de lui donner un nouveau coup de poing, très fort, peut-être sur la jambe. Au lieu de quoi je le laissai ronfler.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

Au retour de sa pause déjeuner, Val m'apprit que quelqu'un s'était enchaîné aux grilles de Buckingham Palace. Exactement le genre de compte-rendu qu'on adore entendre quand on travaille dans l'un des nombreux bureaux de Londres. Pendant ce temps, je devais appeler le bureau du sous-secrétaire d'État au sujet de cette affreuse initiative du gouvernement. Une standardiste enjouée me passa un membre du personnel d'humeur nettement moins guillerette – celui qui poudre le nez des assistants du sous-secrétaire d'État –, qui m'annonça que l'intéressé n'était pas disponible.

— Il ne s'est quand même pas enchaîné à la grille, dites-moi ?

— Pardon.

— C'était une blague. Une boutade.

— Qui est à l'appareil ?

Je m'étais déjà présenté à ce nigaud, mais je lui répétais mes nom, rang et matricule.

— Ah, dit-il. Je crois que nous voulions simplement savoir si nous pouvions compter sur votre soutien.

— J'appelle justement pour parler de ce sujet avec le sous-secrétaire d'État.

— C'est un oui ou un non ?

— Oh, par pitié, répondis-je en me retenant de crier. Dites-lui que je l'ai rappelé.

Puis je raccrochai.

Certains jours sont comme ça : vous n'arrivez pas à joindre quelqu'un et un sentiment d'affaiblissement progresse lentement le long de votre colonne vertébrale pour se loger au niveau des rotules, vous empêchant de vous relever. Ces jours-là, vous pouvez rappeler les gens qui vous l'ont demandé en sachant très bien qu'ils seront indisponibles s'ils ne veulent pas vous parler. Ensuite, ils devront vous rappeler à leur tour, et ainsi de suite. Ça se

produisit sept fois ce jour-là. Mais ça s'apparente un peu aux jeux d'argent : on continue à tenter sa chance pour s'amuser, et elle me déserta à la huitième tentative, lorsque je dus appeler les Scouts qui s'efforçaient de minimiser une sale histoire impliquant un membre de leur conseil de direction surpris à consulter des photos pédophiles sur le Net. Ils voulaient savoir si ça risquait de menacer leur financement. J'avais envie de leur répondre : *Je dirais bien que oui.*

Alors que j'essayais de les conseiller quant à la rédaction d'un communiqué de presse, mon téléphone portable sonna. C'était Antonia. Elle m'appelait très rarement, et presque jamais sur mon portable.

— Salut, Antonia. Je suis pris sur l'autre ligne. Je peux te rappeler ?

— C'est extrêmement grave, mon chéri.

Quelque chose dans ce *mon chéri* me poussa à me débarrasser au plus vite des Scouts sur l'autre ligne.

— D'accord, Antonia. Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu te rappelles Seamus ? Le vieux soldat que tu m'as envoyé ?

— Oui. Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Est-ce qu'il a qui que ce soit ? De la famille quelque part ? Enfin, n'importe qui ?

— Hum, pas que je sache. Quand il n'est pas chez toi, il est dans la rue. Je ne crois pas qu'il ait de famille.

— Tu connaîtrais quelqu'un qui en sache un peu sur lui ? Tout ce qui pourrait nous être utile.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est enchaîné aux grilles de Buckingham.

— Ah, c'est *lui* ! J'en ai entendu parler.

— C'est bien pire que ça. Ils sont allés essayer de le libérer et il a dit qu'il cachait une bombe sous son manteau.

Je sentis picoter mon crâne chevelu. Puis je me rappelai Otto.

— Antonia, il y a un type. Il a servi avec lui dans le Golfe. Peut-être qu'il pourra nous aider.

— Je suis sur place à Buckingham Palace. Enfin, avec la police. Seamus leur a dit qu'il venait de GoPoint et ils m'ont conduite ici. On est dans une impasse. Ils ne savent pas s'il bluffe ou pas. Mais si son ami acceptait de lui parler, ça pourrait nous aider.

— Je l'appelle. Tu es sur place ? Je te rappelle dès que possible.

Antonia me donna le numéro du policier chargé de l'affaire afin que je puisse l'avertir de notre arrivée. J'appelai Otto à la boutique de jouets. Je tombai sur le message d'accueil idiot de son répondeur, enregistré avec une voix idiote de policier hilare. Je laissai un message urgent et, par chance, il me rappela tout de suite. Je lui expliquai la situation et lui fixai rendez-vous pour que nous puissions y aller ensemble.

Je savais qu'il faudrait au moins trois quarts d'heure à Otto pour arriver en ville, si bien que je terminai ce que j'avais à faire au bureau, conseillai aux Scouts de prendre leurs distances avec le pédophile et leur recommandai de renoncer carrément aux shorts. Alors que j'enfilais mon manteau, le téléphone sonna de nouveau. Val prit l'appel et me chuchota que c'était le préposé à la poudre du sous-secrétaire d'État. Ou quelque chose dans ce goût-là. Je lui fis signe de s'éloigner et, tout en partant, je l'entendis mentir très gentiment en prétendant que j'avais déjà quitté le bâtiment.

Je retrouvai Otto à Victoria et on se rua jusqu'au palais. La police avait mis en place un cordon de sécurité autour de Birdcage Walk et de Constitution Hill, et avait repoussé la foule assez conséquente loin derrière le Queen Victoria Memorial. Un policier en gilet pare-balles tendit la main pour nous empêcher d'approcher, mais je lui donnai le nom et le numéro de son commandant et il nous laissa passer après avoir envoyé un message radio. On nous escorta ensuite jusqu'au centre des opérations.

Je vis Antonia, vêtue d'un manteau emprunté à la police, en train de parler à un officier de rang élevé. Ils se tenaient près d'une Land Rover de la police, entourés par tout un tas de policiers armés en gilet pare-balles. Tous semblaient équipés d'écouteurs et de micros. La silhouette isolée de Seamus était appuyée contre les grilles. Je ne voyais que sa tête, car la zone située juste devant lui, ainsi que l'avant-cour du palais, derrière les grilles, avait été protégée par des sacs de sable.

Antonia me présenta au commandant, un grand bonhomme aux cheveux gris, à la mâchoire allongée et à l'expression joviale.

— On vient de découvrir qu'on a été à l'école ensemble, dit Antonia.

— Comment ça, Seamus et toi ?

— Non, dit le commandant en frottant ses grandes mains blanches, Antonia et moi.

C'était bien Antonia, ça. Donnez-lui deux minutes et elle trouvait un point commun avec n'importe qui. Cinq minutes et elle convaincrait le commandant de rejoindre son comité. Ils me regardaient tous deux comme s'ils s'attendaient que je me joigne à leur discussion sur les souvenirs d'école, puis le commandant se reprit.

— C'est vous qui le connaissez ?

Je répondis que non et lui présentai Otto.

— On a fait le Golfe ensemble, dit Otto avec l'air de s'excuser.

— Il dit qu'il porte une bombe sur lui. Il a été formé en matière d'explosifs ? demanda le commandant à Otto.

— Oui. Il était sergent-chef. Il s'y connaissait un peu dans tous les domaines. Mais il ne porte pas de bombe. Vous pouvez me croire.

— Il va me falloir bien plus que ça, dit le policier.

— Ce n'est pas un terroriste. Laissez-moi lui parler. Il n'a que moi. Je vais le ramener à la raison.

Le commandant leva les yeux au ciel, qui était rempli de gros nuages noirs. Quand il les baissa de nouveau vers Otto, c'était comme si la menace de la pluie était descendue sur nous dans un même mouvement. On sentait les nuages se déplacer au-dessus de nous.

— Ce n'est qu'un clochard, insista Otto.

— D'accord. On restera en retrait.

— Soyez gentils avec lui, dit Otto. Il a vécu l'enfer, ce type-là.

— Allez-lui parler, dit le policier.

— Je vous accompagne, déclara Antonia.

Otto la regarda.

— Non, dit-il, avant de se tourner vers moi. C'est toi qui viens avec moi.

Je me tournai vers le commandant qui acquiesça d'un signe de tête. Pour la première fois, je compris réellement les implications de ce qui risquait de se passer si Seamus s'était *vraiment* bardé d'explosifs. Mais tout comme Otto, je savais qu'il n'en avait ni les moyens, ni les ressources, et l'on s'avança ensemble jusqu'aux grilles où le vieux soldat s'était enchaîné, sous le regard des caméras de télévision et d'un millier d'yeux.

On s'arrêta juste devant les sacs de sable. Loin derrière Seamus, dans l'avant-cour du palais, les membres de la garde royale coiffés de leurs bonnets à poil se tenaient au garde-à-vous, impassibles, comme ils le faisaient chaque jour de l'année pour les touristes. Tout ce cirque n'avait même pas égratigné leur routine. *Typiquement anglais*, me dis-je. *Et d'une*

connerie sans nom. Quand viendrait l'heure, j'étais persuadé qu'ils procèderaient au changement de la garde avec toute la pompe nécessaire, ignorant totalement ce qui se passait devant les grilles.

— Seamus, cria Otto, qu'est-ce que tu fous là ?

— Qui c'est ? demanda une voix rauque de l'autre côté des sacs de sable.

— C'est Otto, mon pote. Otto.

— Otto ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— La question, Seamus, c'est plutôt ce que toi, tu fais ici. Je peux venir te parler ?

— C'est qui, avec toi ?

— Un pote à moi. Tu le connais. On peut venir faire un brin de causette ? Parler un peu tactique ? Hein, Seamus ? Dis ?

— Je n'ai rien contre.

Otto se retourna et leva le pouce à l'intention des policiers rassemblés autour de la Land Rover. On entra dans la zone délimitée par les sacs de sable.

Seamus avait pas mal changé. Il s'était rasé le crâne. Quelque chose de volumineux gonflait son manteau. Je n'étais franchement pas ravi de me trouver là. Je me demandais pourquoi Otto avait voulu que je l'accompagne.

— Eh ben, dit Otto, quelle putain d'histoire.

Seamus reporta son regard sur moi. Des particules de givre scintillaient dans ses yeux. Je pensai une fois de plus au vieux marin de Coleridge et me demandai s'il me serait jamais donné d'assister à un nouveau mariage.

— C'est qui, lui ?

— On s'est déjà rencontrés, Seamus, lui dis-je. Je vous ai envoyé chez GoPoint.

Il plissa une narine tannée.

— Je ne vous connais pas.

— Tu veux une clope ? demanda Otto. Tiens, prends-en une. Allez.

— Venant de toi, je veux bien.

Otto alluma une cigarette qu'il tendit à Seamus. Puis il s'en alluma une à son tour. Bien que je ne fume pas, j'en pris une, moi aussi. Puis Otto demanda :

— Alors, c'est quoi toute cette histoire ?

Seamus se tapota la narine.

— Une mission spéciale.

— Il n’y a pas de mission, Seamus. On ne fait plus ces choses-là, toi et moi. On est retournés à la vie civile, tous les deux. Et c’est pas plus mal comme ça.

— C’est pas de ça que je cause.

— Alors de quoi ?

— Tout ça pour des histoires de cul, hein ?

Otto me regarda et se passa le doigt sous le nez.

— C’est quoi cette histoire de bombe ? Qu’est-ce que tu as attaché sous ce manteau ? Tu n’as rien là-dessous. Dis-moi qu’il n’y a rien. Qu’est-ce que tu espères tirer de tout ça, dis ?

— Je veux une audience avec la reine. Pour lui dire tout ce que je sais.

— Quoi ? La reine ? Elle se contrefout des mecs comme toi et moi, Seamus.

— Je l’ai servie loyalement, bordel de merde. Je veux lui dire ce que je sais. Et si elle refuse de descendre jusqu’ici, elle peut toujours filer à cheval jusqu’à Birmingham le cul à l’air si ça lui chante.

Quoi que l’expression puisse vouloir dire, elle sembla beaucoup l’amuser. Il renversa la tête en arrière.

— Ha ha ha ha ha !

Otto se tourna de nouveau vers moi.

— Dis-lui que la reine ne viendra pas. Qu’elle est en train de manger de la tarte dans son palais et qu’elle n’a pas le temps.

— Il a raison, Seamus, lui dis-je. La reine ne viendra pas ici.

Le vieux soldat regarda tout autour de lui le trottoir couvert de sable.

— Ouais, dit-il très sérieusement, c’est un peu crade, non ? Peut-être qu’on devrait passer un coup de balai.

Puis il me regarda. Il était très sincère quand il parlait de nettoyer la rue.

— Ils ont tué cette fille, vous savez, me dit-il. Ils l’ont liquidée. C’est bien connu. Tout le monde le sait.

— Quelle fille, Seamus ?

— Diana. Lady Di. Ils ne voulaient pas qu’elle épouse un Arabe, hein ? Jolie fille. Je l’ai rencontrée une fois. Quand elle faisait campagne contre les mines. J’ai un truc avec les mines, moi.

— Ouais, dis-je en hochant la tête tout en me demandant où tout ça allait nous mener. Ouais.

— Dites à la reine que j’ai besoin d’elle ici. Il faut qu’elle me parle. Et alors, si elle me fait un clin d’œil, je saurai.

— Tu sauras quoi, Seamus ?

— Ce sera entre la reine et moi. Elle ne fait jamais de clins d’œil à personne, hein ? Alors si elle vient ici et qu’elle m’en fait un, je saurai tout ce que je dois savoir.

Il racontait n’importe quoi. Ça ne nous fournissait aucune prise. Je méditais une réponse quand Seamus me regarda avec les traits convulsés. Il y avait un éclat féroce dans ses yeux. Du givre.

— C’est terrible, hein ? me dit-il. J’essaie d’obtenir une tasse de thé.

J’en fus choqué. Ses paroles étaient l’exact reflet de ce qu’il m’avait dit à l’ombre de cette porte le jour où je l’avais fourré dans un taxi pour l’envoyer chez GoPoint. C’était comme si je m’y retrouvais de nouveau l’espace d’un instant, comme si le temps s’était replié.

J’entendis Otto répondre :

— Pas de problème, mon pote. Je vais te chercher une tasse de thé.

Otto m’adressa un clin d’œil. Je crois que Seamus n’était pas censé le voir, mais il le fit, et je le vis se raidir. Une ombre passa sur son visage. Il nous regarda tour à tour, Otto et moi, comme deux conspirateurs. Je sais que ce n’était qu’un détail, mais j’aurais préféré qu’Otto ne m’adresse pas ce clin d’œil.

— Non, dit Seamus, il n’a qu’à aller la chercher, lui. Toi, tu restes avec moi.

Je leur répondis que ça ne me dérangeait pas d’aller faire cette course.

— Vous l’aimez comment, Seamus ? Avec du lait ? Du sucre ?

— Du lait et trois sucres. Et rapportez une tasse pour Otto, vous voulez bien ? Il a été gentil avec moi. Il mérite une tasse de thé. Mon vieux pote. Tenez, prenez ça. Je n’en ai plus besoin.

Il me tendit un objet qui avait été roulé en cylindre. Il était enveloppé dans une vieille écharpe à carreaux rouges et blancs : un *shemagh* traditionnel arabe à glands.

— Ne le regardez pas maintenant, me dit-il. C’est tout ce que je sais. Rangez-le dans votre poche pour plus tard.

N’ayant pas l’intention de le contredire, je suivis ses instructions et sortis – lentement – de la zone délimitée par les sacs de sable – pour retourner au centre des opérations, où Antonia et un petit groupe de policiers me regardaient approcher. Je voyais à présent qu’il y avait parmi les ombres des tireurs d’élite dont les fusils étaient braqués sur Seamus. Tout ça semblait franchement excessif. Mais sans doute pensaient-ils à la reine.

Antonia, le commandant et tous les autres me regardèrent sans un mot tandis que je m'arrêtais près de la Land Rover. Je dis :

— Il veut une tasse de thé.

Quelqu'un souffla de l'air entre ses dents.

— Il veut trois sucres, ajoutai-je d'un air contrit.

— On peut faire ça, répondit le commandant. (Il se tourna vers ses subalternes et quelqu'un s'éloigna pour aller le préparer.) Des fois, on passe des jours entiers ici. Donc, du thé, on a ça. Vous pensez qu'il porte une bombe ?

— Difficile à dire, avouai-je. Otto pense que non. Il a quelque chose sous son manteau mais je ne sais pas ce que c'est.

J'entendais un enregistrement audio qui passait derrière la Land Rover. Seamus et Otto parlaient. Ils avaient également une liaison vidéo. Je compris qu'ils avaient surveillé tous nos faits et gestes pendant que j'étais auprès de Seamus. Le thé arriva. Deux gobelets en plastique.

— Continuez à le faire parler, dit le commandant. C'est tout ce que je veux que vous fassiez.

Le thé était si chaud qu'il me brûla vite les doigts à travers le plastique mince. Je hochai la tête et me retournai vers les grilles en prenant soin de ne rien renverser. Puis je vis un éclair blanc et basculai quasiment en arrière, renversant le thé dans tous les sens. Une détonation assourdissante étouffa tous les bruits sur la place et des tortillons de fumée noire s'élevèrent dans les airs.

Des alarmes de voiture, déclenchées par l'explosion, se mirent à hurler de tous côtés. Une cloche d'alarme à l'ancienne résonnait quelque part et des policiers couraient dans tous les sens. Mes genoux avaient cédé. Une puanteur évoquant l'ammoniac imprégnait l'air. Je tentai de me lever mais mes genoux semblèrent se changer en bouillie et je m'étalai de tout mon long.

Antonia se précipita vers moi pour m'aider à me lever. On regarda tous deux l'emplacement où s'étaient trouvés Seamus et Otto. Les grilles auxquelles Seamus s'était enchaîné étaient affreusement tordues. Un nuage noir planait au-dessus et semblait à peine bouger : à croire que l'air s'était figé sous le choc. Antonia m'inspecta attentivement, le regard inquisiteur. Ses yeux gris évoquaient des cieux d'orage.

Les alarmes résonnaient toujours, inutiles ; la police courait toujours dans tous les sens ; et dans la foule amassée derrière le Victoria Memorial, des

gens hurlaient. Sans savoir pourquoi, je regardai un des gardes du palais, au-delà des sacs de sable, avec son manteau gris et son bonnet à poil.

Il avait bougé. Il n'était pas censé le faire. Mais il avait bougé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 12

Sur les lieux, les policiers nous ordonnèrent de rester exactement où nous étions, mais ce fut Antonia qui décida de ne pas en tenir compte et l'on profita de la confusion générale pour nous esquiver.

— Si on ne file pas maintenant, m'avait-elle dit, on va nous garder ici et nous interroger pendant des heures.

J'admire ça, les gens capables de prendre des décisions alors que tout le monde panique.

Antonia m'accompagna chez moi. Elle tenait à s'assurer que j'allais bien. On marcha jusqu'à Pimlico où l'on réussit à prendre un taxi. Quand on arriva chez moi, elle fit chauffer la bouilloire. Mais je lui dis que j'avais eu ma dose de thé pour la soirée et ouvris un pinot noir Pfeifer de qualité supérieure que je commençai à siffler d'une traite, ce qui était ridicule. Comme c'était un vin excellent, je l'invitai à s'en servir un verre avant que je finisse tout moi-même.

— Je ne verrai pas la différence, répondit-elle.

— Bien sûr que si, répondis-je, un peu agacé. Les gens font toujours comme s'ils ne voyaient pas la différence entre le haut de gamme et l'ordinaire.

Elle accepta un verre avec un petit sourire.

— Mais pourquoi est-ce qu'il aurait bien pu vouloir tuer Otto ?

— Tu es sûr que ça ne s'est pas déclenché par accident ?

Je la regardai fixement. Antonia avait autour des yeux de ce que les gens surnomment des rides d'expression – plutôt des sillons tracés par les larmes. Elle donnait également l'impression d'avoir besoin d'un bon bain. Je veux dire de séjourner un long moment dans de l'eau chaude et savonneuse. Elle avait absorbé la crasse incrustée dans la peau des sans-abri de longue date.

J'avais envie de faire ça pour Antonia : lui ôter ses habits, la plonger dans ma baignoire et la nettoyer très doucement et lentement à l'éponge jusqu'à

ce qu'elle se lève, que l'eau s'écoule de son corps et que cette croûte, cette carapace de crasse, d'altruisme excessif et de compassion usée se fendille et tombe de son corps nu et rose, suite à quoi je l'envelopperais d'une serviette et la garderais ici avec moi, où nous pourrions tourner le dos à tout ça et où elle pourrait se joindre à ma retraite à l'écart de la vie.

Antonia se leva et se mit à examiner mon salon, étudiant les gravures accrochées au mur, buvant des gorgées de vin, touchant des objets tout autour de la pièce.

— Tu vis très bien ici, n'est-ce pas ?

Était-ce là l'occasion rêvée de lui demander de descendre de sa croix pour vivre avec moi ? Antonia n'était pas d'une beauté conventionnelle, mais elle était la lumière de ce monde. Quel projet, si je parvenais à l'arracher au monde et à la garder pour moi seul.

— C'est ma planque.

— De quoi est-ce que tu te caches ?

— Des démons.

— Ah oui. Ceux-là.

— Ne te moque pas de moi. Seamus en était infesté. Comme il était envahi par les poux. Il a fait sauter cette bombe volontairement.

— Je vais te dire ce qu'il a fait. Il s'est fait traiter contre les poux avant de mourir. Il s'est rasé le crâne. C'était une victime, William, non pas des démons mais des gens malintentionnés qui l'ont envoyé dans un enfer qu'ils avaient conçu eux-mêmes en lui disant qu'il agissait pour le bien. Il n'a pas supporté de découvrir qu'on l'avait embobiné. C'est pour ça qu'il s'est tué.

— Mais Otto était son meilleur ami sur cette terre. Il l'a dit lui-même. Pourquoi tuer Otto ?

— Pour le protéger, répondit-elle, le protéger du monde.

— Tu es folle.

— Beaucoup de gens le pensent.

— Tu veux rester ? Passer la nuit ici ? J'ai une chambre d'amis.

— Tu voudrais d'une folle sous ton toit ? J'aimerais bien rester, mais pas dans ta chambre d'amis. J'aimerais bien te baiser, William, et ça me plairait, mais ça représenterait trop pour toi.

Je faillis en lâcher mon verre.

— Quoi ?

— Tu es le genre de personne qui prend le sexe trop au sérieux. Pour les gens comme toi, il a une signification religieuse. Tu t'attaches trop. Donc,

non, je ne vais pas rester. Je vais te sauver de toi-même. Quelqu'un viendra pour toi, mais ça ne sera pas moi.

Antonia me dit qu'elle devait retourner chez GoPoint. Il y aurait pas mal d'agitation et toutes sortes de questions. Elle reposa son verre, m'embrassa légèrement et partit. J'allai à la porte et lui criai que je pouvais essayer d'appeler un taxi, mais elle se contenta de me faire signe et disparut dans la nuit. Je me retrouvai planté là à me demander qui avait bien pu aborder le sujet du sexe, et lequel d'entre nous venait de coller un vent à l'autre.

Les femmes. Autant essayer de comprendre le théorème de Minkowski sur l'espace à quatre dimensions.

Je rentrai et me mis à zapper d'une chaîne à l'autre. Je trouvai bientôt un reportage en direct sur les lieux de l'explosion. Sans donner les noms, on annonça qu'il y avait eu deux morts. Les caméras filmaient de loin et la police avait isolé la zone. Quoi qu'il puisse rester d'Otto et de Seamus, on n'en vit rien. Je fus un peu interloqué de voir de brèves images de moi filmées pendant que je parlais à Seamus. Dans cette séquence, j'étais tourné vers lui, de sorte qu'on ne le voyait pas me tendre quelque chose. Dans la confusion du moment, j'avais totalement oublié ce que Seamus m'avait donné, quoi que ça puisse bien être, mais ces images me le rappelèrent brusquement.

J'éteignis la télé et allai chercher mon manteau. C'était là, dans ma poche : la forme cylindrique enveloppée dans cette écharpe arabe rouge et blanc. On l'avait nouée très serrée mais je réussis à en dégager le contenu.

C'était un cahier, comme ceux que les enfants utilisent à l'école, roulé serré. Je l'ouvris. Sur la première page, on avait dessiné très nettement au crayon une sorte de blason militaire. Stylisé, comme un motif de tatoueur. Trois plumes à l'intérieur d'un nœud de corde, le tout surmonté d'une couronne. En dessous du dessin, une élégante inscription calligraphiée annonçait simplement : *Ich dien*. Je savais que ça signifiait *Je sers* en allemand. Le dessin était exécuté avec soin. En dessous, on avait dessiné un papillon. Bien qu'il soit lui aussi tracé à coups de crayon soigneux, je voyais qu'il était censé représenter un vulcain.

Mais le reste du cahier était rempli d'une minuscule écriture en pattes de mouche. Chaque ligne était utilisée et, sur de nombreuses pages, les interlignes aussi. L'écriture était si petite qu'elle en devenait presque indéchiffrable.

Je tentai d'en lire un passage, et bien que je parvienne à en déchiffrer une grande partie, je compris qu'étudier ces écrits demanderait un sacré boulot et que j'aurais peut-être même besoin d'une loupe pour lire sans difficulté.

J'avais bien conscience que la police voudrait me parler à un moment ou un autre. J'ignorais si elle avait vu Seamus me transmettre ce cahier, mais puisqu'ils avaient tout enregistré en détail, ils allaient certainement étudier ces images et comprendre ce qui s'était produit. À moins, bien sûr, que mon corps ait caché la transaction aux caméras de la police comme à celles des infos.

Je pris le temps de me demander pourquoi c'était si important. Après tout, je pouvais simplement appeler la police, lui dire que ce type m'avait remis un cahier rempli de gribouillis et lui demander si elle voulait l'examiner. Mais je n'en avais pas envie. Pour des raisons que je ne comprenais pas très bien moi-même, je ne voulais pas qu'ils le récupèrent.

Quand Seamus m'avait envoyé lui chercher une tasse de thé, il mettait en sécurité le contenu de son cahier. Il n'avait aucune envie d'une tasse de thé. Il savait très bien ce qu'il faisait et qui j'étais : le type de la City qui l'avait expédié chez GoPoint. Il avait eu la ferme intention d'emmener Otto avec lui en faisant sauter les explosifs, mais il voulait transmettre ce document à quelqu'un. À cet instant-là, juste avant de mourir, il avait décidé de me le confier.

Et je voulais étudier ses écrits avant de les laisser voir à qui que ce soit d'autre.

Quelques années auparavant, j'avais transformé la chambre d'amis de la maison en petit bureau à domicile. Je m'y installai et passai près de deux heures à photocopier le journal de Seamus. Ce n'était pas chose facile. Comme l'écriture était minuscule, il fallait des copies d'excellente qualité et la définition n'était pas toujours suffisante. Mais je finis par en venir à bout. Je rangeai les photocopies dans un tiroir rempli de relevés de compte et me préparai à étudier soigneusement le journal de Seamus.

Avant de regagner le salon, je dénichai une loupe à fort grossissement que je gardais à portée de main pour les livres factices. J'ouvris une deuxième bouteille de pinot noir, insérai un CD de Kraftwerk dans mon lecteur, allumai une liseuse et m'installai dans mon fauteuil.

Ce fut alors que le téléphone sonna.

C'était la police. Une femme du SO13, la branche antiterroriste de la police de Londres. Ce qui signifiait bien entendu que Seamus était

considéré comme un terroriste, plutôt que comme le vieux soldat dérangé qu'il était en réalité. Elle m'apprit qu'on cherchait à me localiser depuis l'incident. Je lui répondis que j'étais chez moi depuis quelques heures et qu'ils n'avaient pas dû faire beaucoup d'efforts. Elle ignora ma remarque. Quelqu'un allait venir me parler, m'apprit-elle.

— Ça ne peut pas attendre demain ? lui demandai-je.

— Je crains que non, répondit-elle. Nous aimerions que vous restiez sur place jusqu'à ce que nous ayons recueilli votre témoignage.

Témoignage. C'était le mot qu'elle avait employé. Ce qui sous-entendait au moins qu'ils ne me soupçonnaient pas d'être de mèche avec Seamus. Entre la PJ qui m'avait questionné sur Fraser et le SO13 qui me cuisinait au sujet de Seamus, la police commençait à devenir un élément récurrent dans ma vie.

Je cachai le cahier dans ma bibliothèque, derrière une rangée de livres de poche. Puis je rallumai la télé pour voir s'il y avait du nouveau en attendant qu'on frappe à ma porte. L'incident faisait encore les gros titres. Mais je savais que, d'ici quelques heures, Seamus deviendrait victime de la guerre de l'indifférence.

Une pensée honteuse me traversa tandis que j'attendais : l'un des acheteurs de mon livre contrefait était mort. Il devenait donc impératif de conclure la vente avec Ellis. S'il laissait tomber, nous allions devoir recommencer à chercher un acheteur – processus qui pouvait prendre des mois.

J'attendis une heure du matin avant d'aller me coucher. Personne ne vint jamais frapper à ma porte.

CHAPITRE 13

Le lendemain, je me retrouvai coincé chez moi. La cellule spéciale antiterroriste ou que sais-je encore de la police m'avait ordonné d'attendre qu'on vienne m'interroger. C'était comme être assigné à résidence. Je fus saisi d'une crise d'impatience en plein milieu d'un bol de céréales Special Krunch (ayant été récompensé d'approcher de la cinquantaine par des accès occasionnels de constipation, j'étais toujours réconforté par les Special Krunch) et reposai mon bol pour composer le 1471. Mais bien entendu, les organisations semi-secrètes laissent rarement un numéro où les rappeler.

J'avais voulu savoir quand je pouvais recevoir cette visite. J'aurais pu me contenter de vaquer à mes occupations habituelles mais j'avais le sentiment un peu ridicule que ça risquait de me compromettre. Je trouvai dans l'annuaire le numéro du standard de la police de Londres.

— Bonjour, dis-je au policier qui répondit, est-ce que je pourrais parler à quelqu'un de la branche antiterroriste ou quel que soit son nom, s'il vous plaît ?

— De la part de qui ?

Je dus donner mon nom, mon adresse et mon numéro de téléphone avant qu'on m'invite à expliquer les raisons de mon appel. On m'informa alors que le message serait transmis et qu'on allait me rappeler. À peine avais-je fini mes Special Krunch que le téléphone sonna. Une femme du SO13 m'apprit qu'on me rendrait visite avant 12 heures.

— 12 heures ? répétai-je. Je n'avais entendu personne employer l'expression « 12 heures » depuis un bail. En général, les gens disent plutôt « midi ».

— Au revoir, me dit-elle.

Dès l'instant où je reposai le combiné, on sonna à ma porte. Quand j'allai ouvrir, je trouvai effectivement un monsieur qui me montra sa carte d'identité et m'annonça qu'il faisait partie du SO13.

— La vache, c'est du rapide.

— Pardon ?

— Je blaguais.

C'étaient peut-être les céréales croustillantes qui me mettaient d'humeur légère et sarcastique en des circonstances qui étaient, après tout, très graves. Quoi qu'il en soit, le monsieur me gratifia d'une expression qui disait clairement *au trucmuche antiterroriste, on ne pratique pas l'humour*.

— Vous feriez mieux d'entrer.

Il avait les cheveux roux, ou plus exactement cuivrés, une barbe soigneusement taillée et d'agréables yeux bleus qui ne clignaient jamais. Il était très petit et portait un long imperméable qu'il refusa d'enlever, même quand je l'eus averti que j'avais poussé le thermostat de mon chauffage central. Il tira un carnet à spirale à l'ancienne ainsi qu'un stylo. On passa tout en revue, comment j'avais rencontré Seamus, pourquoi je me trouvais là avec Antonia, d'où je connaissais Otto. Il tenait particulièrement à savoir ce que m'avait dit Seamus quand Otto et moi lui parlions près des grilles. Je lui répétais tout ce que je me rappelais, dans les moindres détails, jusqu'à la remarque sur la reine en train de manger de la tarte dans son palais.

— Il a dit qu'il avait un secret dont il voulait parler à la reine.

— Quel secret ? De quoi s'agissait-il ?

Je toussai.

— Aucune idée. J'imagine qu'il n'y en avait sans doute aucun, à moins que ce soit cette histoire comme quoi vous avez liquidé Lady Di. Vous n'avez pas fait ça, dites ? Vous êtes sûr que vous ne voulez pas retirer votre manteau ? Vous devez avoir très chaud.

— Comment savez-vous qu'il n'y avait pas de secret ?

— Écoutez, Seamus était un SDF. Avec des troubles mentaux.

— Est-ce qu'il vous a donné quoi que ce soit ?

— Non. Pourquoi voudriez-vous qu'il m'ait donné quelque chose ?

— Vous êtes absolument certain qu'il ne vous a rien donné juste avant que vous reveniez chercher du thé ?

— Absolument, pourquoi ?

— Nous avons un témoin qui affirme qu'il a vu Seamus vous transmettre quelque chose.

— Un témoin ? Quel témoin ?

— Le garde qui se trouvait dans sa guérite devant le palais. Il était à cent cinquante mètres environ mais il dit l'avoir vu vous passer quelque chose.

Évidemment. Le garde. Je me frappai le front du plat de la main, pris d'un « souvenir » soudain.

— Mais oui ! (Je me redressai d'un bond et il m'imita.) L'explosion avait chassé ça de mon esprit. Il m'a donné une écharpe enroulée. Je dois encore l'avoir dans la poche de mon manteau.

Je me dirigeai vers le vestibule, soulagé d'avoir remis l'écharpe arabe de Seamus dans ma poche, et sans le cahier. L'enquêteur s'empessa de me suivre. Je fouillai d'abord la poche gauche de mon manteau, puis la « trouvai » dans la droite.

— La voilà. (Je fis mine de dérouler l'écharpe.) Je me demande ce que ça peut bien être ?

Il voulut s'en saisir mais je réagis trop vite pour lui et reculai.

— Vous allez devoir me la remettre, monsieur Heaney.

— Je ne peux même pas regarder ce que c'est ? Après tout, c'est à moi qu'il l'a donnée.

— C'est une preuve. Je suis désolé. Nous pourrions peut-être vous la rendre plus tard.

L'espace d'un moment absurde, j'envisageai de la soulever dans les airs comme la petite brute de l'école le ferait d'un cartable afin que la demi-portion soit obligée de sauter pour l'atteindre. Mais je la lui cédaï.

— Merci, dit-il.

Sur ce, il regagna le salon et reprit son carnet et son stylo. Visiblement, il en avait fini avec moi.

— Je peux sortir maintenant ? lui demandai-je.

Si je tenais tant à sortir, c'était que j'avais rendez-vous à l'heure du déjeuner. J'en étais convenu avec Yasmin, la ravissante et intrigante jeune femme du *Museum Tavern*, et je ne savais toujours pas comment ni pourquoi je l'avais fait. J'ignorais quel était au juste le but de notre rencontre. J'avais l'intuition tenace que c'était ce qu'on appelle un rendez-vous galant.

Enfin bref, j'étais un peu nerveux quand j'entrai au *Plumber's Arms* de Lower Belgrave Street. C'est un petit bistro un rien miteux, mais qui offre un répit bienvenu au milieu de la jungle de Victoria. La moitié des piliers de l'endroit devaient être présents en cette soirée de 1974 où une lady Lucan terrifiée et ensanglantée s'y était réfugiée après que lord Lucan avait

assassiné leur bonne puis s'était volatilisé. Nos chers aristocrates, ils ne perdent jamais de temps, n'est-ce pas ? Le pub est correct, mais je me sens toujours observé par des yeux fantomatiques.

Quoi qu'il en soit, elle s'y trouvait déjà, car elle était arrivée assez tôt pour nous réserver une table dans ce pub rempli. Yasmin, je veux dire, pas lady Lucan.

Elle me sourit. Un verre de vin m'attendait sur la table et il avait exactement la même couleur que son rouge à lèvres. J'ignorais si c'était volontaire. Une ruse. La lumière provenant de derrière le bar se reflétait dans le vin et faisait également luire ses yeux. Ses cheveux avaient changé par rapport à la fois où je l'avais rencontrée au *Museum Tavern* : un acajou plus riche et plus sombre qui contrastait avec la pâleur de sa peau. Sa jolie robe lui laissait les bras nus. L'un de ses bras exposés reposait sur la table à dessus de cuivre. Un bracelet mince mais à l'air coûteux luisait à son poignet, attirant l'attention sur son teint pâle et sur les minuscules veines bleues au creux de son coude.

Je m'assis et déroulai mon écharpe de soie. Elle me regarda sans ciller. Privé du rituel consistant à commander à boire, j'éprouvai le besoin de détourner le regard en direction du bar, des tableaux ornant les murs, n'importe quoi. Puis je le reportai sur elle et je jure avoir vu ses sourcils remuer de manière quasi imperceptible.

— Bon, lui dis-je.

— Bon.

— Vous êtes ravissante, réussis-je à articuler.

— Merci.

Elle releva légèrement la mince bretelle de sa robe sur son épaule.

— Vous avez regardé la carte ? lui demandai-je.

Deux larges menus reposaient sur la table près de son bras à la peau blanche et aux veines magnifiques. Je m'emparai d'un des deux, soulagé qu'il s'agisse de la variété pliante derrière laquelle je pouvais cacher un moment mon visage. Quand j'en émergeai pour exprimer mon envie de commander un sandwich baguette, son menton reposait au creux de sa paume et elle me souriait toujours. Elle appela un serveur et commanda un sandwich pour chacun d'entre nous.

— Je suis désolé, lui dis-je, mais je ne me rappelle pas le sujet de notre rendez-vous.

Elle feignit d'étouffer un cri.

— Ha ha ! fit-elle. Ha ha !

J'ignore pourquoi, car ma question était sérieuse. Enfin je crois.

— Ce que je veux dire, c'est que je ne me rappelle plus si c'est moi qui vous ai invitée ici ou l'inverse.

— Je crois que nous nous sommes invités mutuellement.

— Ah oui ?

— Oui, en effet.

Elle écarquilla légèrement les yeux et ce geste me rappela quelqu'un sans que j'arrive à retrouver qui. Je chassai cette idée. Elle possédait des yeux très mobiles : je veux dire par là que, alors que certaines personnes ont des yeux ternes et mornes, les siens paraissaient en mouvement constant. Ils me rappelaient le code machine invisible à l'œuvre derrière un moniteur d'ordinateur. Du moins, je préférais penser que ça dénotait une vive intelligence plutôt qu'un tempérament d'automate.

La plupart des clients qui déjeunaient autour de nous portaient des complets. Je lui demandai où elle travaillait et elle m'en parla un peu. Quand je lui demandai depuis combien de temps, elle répondit « trop longtemps ». Le sujet l'ennuyait visiblement, car elle cherchait toujours à ramener la conversation à moi. J'identifiai la ruse et tentai donc de faire de même en sens inverse. De temps en temps, tandis qu'elle parlait, elle remontait délicatement – et tout à fait inconsciemment – la bretelle de sa robe sur son épaule. Je ne crois pas un instant que c'était délibéré, mais ce réflexe attirait constamment mon attention sur ses épaules et son cou.

Les sandwiches arrivèrent. Avant d'y mordre, je lui demandai :

— Vous êtes sûre que ce n'est pas vous qui me l'avez demandé en premier ? De venir ici, je veux dire.

— Eh bien, si, mais c'était en réaction.

J'y réfléchis un moment.

— En réaction ?

— Oui. À la façon dont vous m'avez regardée. L'autre fois, au *Museum Tavern*.

— Pardonnez-moi, lui dis-je d'un ton dégagé, mais je ne crois pas vous avoir regardée d'une façon particulière. Au *Museum Tavern*.

— Ah bon ? (Elle arrivait parfaitement à adopter la même légèreté.) J'ai dû me tromper.

Je repensai à ce jour-là. Je suis très doué pour masquer mes sentiments et mes pensées, et je suis certain de n'avoir rien montré. Pas qu'il y ait eu quoi

que ce soit à montrer, cela dit. Sinon que je me rappelais l'avoir trouvée séduisante et avoir éprouvé une bouffée d'envie à l'idée qu'Ellis soit intime avec elle, mais elle n'avait sans doute pas pu le voir. Puis une idée désagréable refit surface. Peut-être Ellis avait-il chargé Yasmin de m'espionner. Peut-être l'avait-il envoyée se renseigner sur la progression de la vente du livre. Voilà qui expliquerait au moins l'intérêt exagéré qu'elle me portait.

— Comment va le père Ellis ? lui demandai-je.

— Le père Ellis ? Aucune idée. Je ne l'ai pas beaucoup vu ces temps-ci.

— Ah non ? Vous ne le voyez plus ?

— Je ne l'ai jamais vraiment vu, vous savez. C'était juste un ami.

— Un ami.

— Vous ne l'aimez pas, hein ?

— Je préférerais me faire couper les oreilles qu'écouter ses poèmes.

— Comme je vous le disais, c'est du passé.

— Et que réserve l'avenir ?

Elle me regarda en clignant des yeux. Longuement, calmement.

— Vous croyez que les gens peuvent vous parler sans vous dire un mot ?

Ce jour-là, au *Museum Tavern*, vous m'avez regardée et vous m'avez parlé. Sans même ouvrir la bouche.

— Ah oui ? Et qu'est-ce que j'ai dit ? Sans ouvrir la bouche.

— Oh, je ne peux pas vous le dire aujourd'hui. Je vous l'apprendrai. Mais pas maintenant.

J'éclatai de rire. Pas un rire de politesse ou de convention, de ceux qui servent à huiler la conversation. Celui-là était sincère, un vrai gloussement de rire, du genre que la présence d'une femme n'avait pas suscité depuis des années

— Yasmin, vous êtes étrange ! lui dis-je.

— En effet. Votre verre est vide. Vous en voulez un autre ?

CHAPITRE 14

Le lendemain matin, quand Fraser eut soigné son nez ensanglanté par une bonne nuit de sommeil et que j'eus cuvé ma demi-douzaine de pintes, je retournai le trouver dans sa chambre. Il était déjà debout. Il m'invita à inspecter les dégâts que j'avais infligés à son appendice nasal. Lequel avait pris une teinte bordeaux, mais je n'étais pas d'humeur compatissante. Je voulais des réponses.

— Je dois prendre mon petit déj, me dit-il. On n'a qu'à parler sur le chemin du réfectoire.

Le réfectoire se situait dans l'un des grands pavillons de brique rouge, quelques centaines de mètres plus loin sur Uttoxeter New Road. On devait passer devant un cimetière victorien peuplé d'anges de pierre et séparé du trottoir par une grille de fer noir. Puis il fallait gravir une petite colline pour entrer dans le bâtiment à la population entièrement féminine qui abritait le réfectoire. Fraser marchait très vite.

— C'était quoi cette histoire de chien ? Tu as parlé de quelqu'un qui n'aimait pas les chiens ? lui demandai-je.

— Quelque *chose*, rectifia-t-il. Pas quelqu'un.

— Quel genre de *chose* au juste ?

Il toussa dans sa main.

— On dirait que j'ai invoqué quelque chose.

Je regardai par-dessus mon épaule. L'un des anges de pierre du cimetière, les ailes à demi déployées, se dressait au-dessus de moi. Sans trop savoir pourquoi, je baissai la voix jusqu'au murmure.

— Écoute, je ne comprends rien à ce que tu racontes.

Il se mit soudain en colère, mais sans ralentir l'allure.

— Mais que veux-tu que je te dise, bordel ? Je ne sais pas moi-même ce que j'ai fait ! Comment je pourrais te dire quelque chose quand je n'y comprends rien ?

Plusieurs des étudiants qui se dirigeaient vers le cimetière le virent s'énerver contre moi tandis que nous quitions la route principale pour approcher des grilles du pavillon des filles.

— Ces rituels, dis-je calmement, ces dessins à la craie par terre.

— Oui, répondit-il. Je ne sais pas ce que j'ai fait. Mais cette chose que j'ai invoquée... elle est encore là.

Je m'arrêtai net et il m'imita.

— Quoi ?

— Je viens de te le dire.

Je le regardai bien droit dans les yeux et y lus une trouille authentique. Toute sa bravade exaspérante avait disparu. Je le voyais maintenant tel qu'il était en réalité : un gamin effrayé, complètement dépassé.

Une centaine de questions fourmillaient dans ma tête, se bousculant pour occuper la première ligne. La route menant à la grille du pavillon me faisait soudain l'effet d'un goulet d'étranglement. Au milieu du chaos et des bousculades, je me sentais sonné ; je n'avais plus les idées claires. Une poignée de feuilles couleur tabac, charriées par le vent, s'agglutinaient autour de mes talons. Fraser se remit en marche.

Je m'empressai de le rattraper, mais on parcourut les cent mètres suivants en silence. Puis je m'entendis demander :

— Cette chose que tu as invoquée. Qu'est-ce que c'est ?

— Je n'en sais rien.

— Elle ressemble à quoi ?

— À une ombre. Mais on la devine plus qu'on ne la voit. Et elle a une odeur bizarre – enfin une odeur bizarre l'accompagne.

On franchit la porte battante du réfectoire et on prit place dans la queue. D'autres étudiants se trouvaient juste devant nous lorsqu'on se munit de nos plateaux de plastique, et d'autres encore s'alignaient derrière nous. Impossible de poursuivre la discussion.

Je pris mon assiette de bacon grasseyé, d'œufs et de pain grillé et remplis un mug de café gris et fumant. Quelque chose tremblait dans mon estomac. Sans doute Fraser n'avait-il guère plus d'appétit, car il choisit des corn flakes. On se trouva une place dans un coin, mais à peine avions-nous posé nos plateaux sur la table qu'une autre étudiante nous rejoignit.

— Salut, l'étranger !

C'était Mandy, ma copine, une fille du Yorkshire aux jambes interminables, coriace et joyeuse. Elle avait des allures de sorcière : longs

cheveux noirs de jais, yeux bleus comme les eaux d'une piscine, une oreille transpercée de toute une série d'anneaux d'argent. C'était l'une des cinq filles de la constellation de photos. Fraser se raidit.

Son salut habituel était aujourd'hui à double tranchant, car j'avais passé plusieurs soirées sans la voir.

— Mandy, je te présente Charles.

— On s'est déjà croisés, répondit-elle cordialement. Qu'est-ce qui est arrivé à ton nez ?

— Je suis tombé dans l'escalier.

Mandy se désintéressa vite de lui et se retourna vers moi.

— Où tu te planquais ?

Fraser me regardait fixement. Il s'inquiétait peut-être de ce que je risquais de dire à Mandy. J'entrepris de beurrer mon pain grillé avec de grands gestes théâtraux.

— Me planquer. Alors, voyons voir. Où ai-je bien pu me planquer.

Je marquai une pause. Je regardai Fraser, qui me rendit mon coup d'œil.

— Vous avez fumé ou quoi ? demanda-t-elle d'un air dégoûté. Si tôt le matin ?

— Non, répondis-je très sincèrement.

Par jeu, elle me donna une gifle derrière la tête : elle était comme ça.

— menteur. (Elle sentait qu'il se passait quelque chose de bizarre mais sans savoir quoi au juste.) Si ce n'est pas le cas, vous donnez l'impression de communiquer par télépathie, tous les deux.

Je me cachai de nouveau derrière mon petit déjeuner. Au bout d'un moment, je sentis son bras bronzé et son bracelet d'argent se poser sur mon bras. Quand je levai les yeux, je la vis me sourire. Ce fut alors que quelqu'un laissa tomber un plateau rempli d'assiettes près du passe-plat de la cantine ; ce qui était, pour des raisons mystérieuses, toujours accueilli par des vivats bruyants de toute la salle. Profitant de ce que Fraser reportait son attention ailleurs, Mandy me regarda avec l'air de me demander pourquoi je traînais avec lui.

Mais je ne pouvais pas lui répondre, et elle dut bientôt partir suivre son cours magistral de sociologie. Alors qu'elle rassemblait ses affaires, elle me lança :

— Tu es au courant pour Sandie English ?

Je levai les yeux. Fraser aussi. Sandie était l'un des piliers de l'association des étudiants chrétiens, mais possédait des appétits sexuels

plus obscurs qu'elle gardait secrets.

— Qu'est-ce qui lui arrive, à Sandie English ?

— Tu sais qu'elle était allergique aux cacahouètes ?

— Oui.

— Elle est allée à un mariage. Elle a mangé un sandwich du buffet qui contenait des traces de cacahouète et ça l'a tuée.

— Quoi ?

Mandy se tourna vers Fraser.

— C'était une des ex de William, dit-elle avant d'ajouter, sans nécessité : Une de ses *nombreuses* ex.

Ce que Mandy ne pouvait pas savoir, c'était que Sandie faisait partie de la galerie de photos de Fraser.

— Ça arrive tout le temps, répondit celui-ci, la gorge serrée.

— Quoi donc ? rétorquai-je. Se faire tuer par une cacahouète ?

J'étais choqué. Nous n'étions pas restés longtemps ensemble mais j'avais rencontré les parents de Sandie. Des gens adorables. En fait, j'appréciais ses parents plus qu'elle-même. Je me demandais ce qu'ils ressentaient. Ils devaient être anéantis.

— Ben ouais, dit Fraser.

Je secouai la tête. Comme Mandy devait partir, on se donna rendez-vous plus tard. Fraser lui tendit la main dans l'optique de serrer la sienne, geste totalement démodé parmi les étudiants à l'époque.

— Au revoir. Ravi de t'avoir rencontrée.

Mandy lui serra la main avant de partir, mais d'une manière indiquant qu'elle se demandait si elle devait chercher un lavabo avant de rejoindre son cours.

— Ouf ! s'exclama Fraser après son départ.

— Comment ça, « Ouf ! » ? lui demandai-je d'une voix brusque.

Mais je savais parfaitement ce que signifiait ce *ouf*. La quasi-totalité des éléments masculins de la fac, étudiants ou personnel, éprouvaient ce *ouf* en présence de Mandy. C'était comme se tenir devant la porte ouverte d'une chaudière. Mais ça me foutait en rogne que, après avoir appris la mort d'une des cinq filles des photos, sa seule réaction consiste à flirter de façon mielleuse avec ma copine.

— Je dis juste que tu es un petit veinard, répondit Fraser.

— Ah ouais ? Eh ben, boucle-la, tu veux bien ? Boucle-la.

— C'est bon, du calme !

Je devais penser à mon cours magistral de neuf heures et demie. Sur Alexander Pope. Je décidai de le sécher. J'avertis Fraser que j'allais devoir également rater son cours. Ignorant ses protestations, je ramassai nos plateaux respectifs et les rapportai au passe-plat, puis l'entraînai de force jusqu'à Friarsfield Lodge.

J'avais décidé qu'il devait me montrer précisément ce qu'il avait fait.

— Quoi, tu veux que je répète le rituel ?

— Mais non, crétin, je veux juste que tu me décrives précisément ce que tu as fait et comment tu t'y es pris.

— Ça n'a aucun lien, tu sais. Ce qu'on vient d'apprendre au sujet de Sandie.

— Je le sais bien, pauvre taré. Tu me prends pour un demeuré ? Je veux juste savoir ce que tu as fait.

Fraser m'invita de nouveau dans sa chambre, dont j'avais décidé qu'elle sentait les champignons. Il me montra quelques gadgets – bougeoirs, pots à sel, plusieurs types de bâtonnets d'encens au bois de santal, à la myrrhe, au patchouli. Puis il m'expliqua comment il avait dessiné les marques sur le sol du grenier et répété une série d'incantations.

Je l'interrompis.

— Mais comment est-ce que tu as su quoi faire ? Quoi dessiner par terre ? Quels mots réciter ? Tout ça ?

Il cligna des yeux.

— J'ai tout trouvé dans un livre.

— Mais quel livre, bordel ?

— En fait, ça fait un moment que je collectionne les bouquins sur le sujet. Et j'en ai trouvé un par hasard.

— Alors tu as simplement suivi les instructions ? Et ça ne te dit pas comment te... te débarrasser de... enfin bref ?

— Non, il était incomplet.

— Incomplet ?

Je commençais à avoir un mauvais pressentiment.

— Tout n'était pas là. C'était un livre et un manuscrit que j'ai trouvés au grenier.

La pièce se mit à tanguer autour de moi.

— Tu as trouvé un manuscrit au grenier ?

— Il était abandonné là-haut. Presque comme s'il attendait que je le trouve.

— Fais voir ! Fais-moi voir ce livre !

J'avais le vertige. Et la nausée.

— D'accord, calme-toi. Le voilà.

Il le conservait dans une cachette, manifestement pour le protéger du regard de Dick Fellowes. Il retira un tiroir d'un placard et le retourna sur son lit, déversant sur sa couette miteuse les chaussettes, sous-vêtements et T-shirts qu'il contenait. Sur le dessous du tiroir était scotchée une enveloppe kraft matelassée. Il l'ouvrit et en tira le livre en question. En réalité, il s'agissait plutôt d'un fragment d'un livre jaunissant. La couverture s'était égarée, le dos avait été arraché et il manquait une bonne moitié du livre. Entre certaines des pages restantes s'intercalaient plusieurs pages de papier pelure d'oignon, sur lesquelles des schémas et descriptions de rituels étaient tracés à l'encre de Chine en une élégante écriture manuscrite.

Je me sentis mal quand je le pris à Fraser. Je connaissais bien ce livre, vous comprenez. Il m'appartenait. Par ailleurs, j'étais l'auteur du manuscrit complémentaire.

CHAPITRE 15

Cet après-midi-là, on but cinq ou six verres de vin chacun au *Plumber's Arms* et on parla de je ne sais quoi. Au bout du deuxième verre, j'avais déclaré que je devais retourner au travail et Yasmin avait répondu qu'elle aussi. Mais j'avais dit « Oh et puis zut, prenons-en un autre » et elle avait répondu «Après tout pourquoi pas ? ». Après ce troisième verre, elle avait appelé son employeur sur son portable et annoncé qu'elle ne viendrait pas car elle avait mangé quelque chose au déjeuner qui ne passait pas. Elle avait donné ce coup de fil en me regardant droit dans les yeux.

C'est ça la jeunesse. Les plus cavaliers mentent. Les irresponsables racontent des craques. Les plus désinvoltes se moquent des conséquences. Une petite malhonnêteté qui fait naître le frisson d'une ouverture narrative dans leur vie. Je pris moi aussi mon portable pour appeler Val et lui dire que je me sentais un peu patraque et que je ne reviendrais sans doute pas au bureau cet après-midi-là.

Aucun de nous ne commenta ce que nous venions de faire ou ce que signifiait le fait de nous libérer plusieurs heures simplement pour être ensemble. Mais nous étions passés dans un mode plus fluide, plus souple, et nous éprouvions tous deux le plaisir de voir l'autoroute se dérouler devant nous. Ce qu'on arrosa en commandant un quatrième verre de vin.

Est-il possible de tomber amoureux d'une personne rien qu'à cause de la façon dont elle remonte la bretelle de sa robe ? Pourquoi la conjonction d'événements imprévisibles qu'on baptise amour s'attacherait-elle à une si petite chose pour s'en nourrir ? Mais tandis que nous parlions, je guettais presque impatiemment, goulûment, le moment où elle le referait. Et il y avait autre chose : l'impression qu'elle me rappelait quelqu'un. Mais je ne la prenais pas trop au sérieux car ça s'était déjà produit quand j'avais commencé à fréquenter Fay. C'est une ruse de la nature, un fantasme, une illusion. On éprouve la vague impression d'avoir déjà connu cette personne dans une autre vie, d'avoir attendu qu'elle s'intègre à votre monde, comme

une pièce de puzzle manquante ou un accord perdu. Tout se passe dans les yeux : là, dans la compression de la pupille ou le scintillement qui entoure l'iris. On reconnaît cette personne sans pourtant la reconnaître, si bien qu'il ne peut s'agir de la hideuse nature aléatoire de la biologie ; il faut que ce soit le destin, une forme de réunion spirituelle, une redécouverte, un alignement planétaire, un retour chez soi.

C'est là le démon surnois du coup de foudre. Goodridge le recense comme le démon numéro cinq cent soixante-sept. Tout le monde ou presque en est victime à un moment ou un autre de sa vie ; et certains crétins, plusieurs fois de suite. (Ne soyez pas tenté d'attribuer la moindre signification à ce numéro, car si vous le faites, vous succombez au démon de la numérologie, qui tisse son filet malfaisant autour de simples coïncidences.)

Je ne crois pas à cette idée de « coup de foudre ». Je crois que la foudre en question est d'abord de nature sexuelle, et qu'après le sexe il faut choisir entre basculer du côté de l'amour ou décamper. Je veux dire par là que l'amour n'est pas du genre à prendre les choses comme elles viennent. Je veux dire par là que les quatre verres de vin m'affectaient plus qu'en temps normal, et que le fil de mes pensées commençait à m'inquiéter.

Par-dessus tout, je me disais : par pitié, faites que ça ne se transforme pas en histoire d'amour à ce stade de ma vie. Surtout pas ça, car plus personne n'a de compassion pour ces choses-là. Et de toute façon, ça m'était désormais interdit. Je m'en étais moi-même vacciné.

— Quel âge avez-vous ? lui demandai-je.

— Vingt-neuf ans. Mais intérieurement, je suis plus âgée. Plus sage.

— Et comment avez-vous acquis cette sagesse ?

Elle le refit alors : elle remonta légèrement la bretelle sur son épaule et balaya du regard le pub qui se vidait doucement. L'heure du déjeuner était terminée et la plupart des clients n'étaient pas coincés là, comme moi, telle une mouche dans une cuillerée de miel. Elle demanda :

— Vous croyez qu'il est possible que certaines personnes vivent une vie bien remplie, par exemple qu'elles traversent des guerres, tombent amoureuses de nombreuses fois, voient des régimes changer autour d'elles, et qu'elles meurent ensuite sans en avoir appris grand-chose ?

— Je suis sûr que ça arrive.

En réalité, malgré tous ces échanges, ça ne ressemblait pas à une véritable conversation. Nous étions juste en train d'émettre des bruits. De

chanter l'un pour l'autre, en quelque sorte. De trouver des points d'harmonie. D'échanger de vieilles blagues. Ça ne devait pas nécessairement signifier quelque chose. Au bout du sixième verre de vin – à moins que ce soit le cinquième ou septième ? – il ne restait plus au bar que le personnel et nous deux, planqués dans un recoin. Sa main pâle et gracieuse reposait à plat sur la table. La mienne aussi, les doigts à quelques centimètres des siens. Mais l'intervalle séparant le bout de nos doigts était un canyon, un désert rocheux. Je savais que je pouvais, tel un super-héros, franchir ce gouffre d'un seul bond. Je savais aussi que je ne devais pas. Que je ne le ferais pas.

Je me dirigeai en titubant vers les toilettes situées au fond du pub. Je m'y lavai les mains et m'aspergeai le visage d'eau froide. Je restai planté là une minute ou deux pour me scruter dans le miroir. Curieusement, je me demandai ce qu'en penseraient Stinx et Diamond Jaz, ou ma secrétaire Val, ou encore Fay et les enfants, nom d'un chien.

— Quoi ? Quoi ? (Et le plus dingue, c'est que je me parlais réellement tout haut dans le miroir, comme si je me disputais avec l'homme qui s'y reflétait.) On a juste bu quelques verres de vin, c'est tout !

Cette vigoureuse défense auprès de moi-même fut interrompue par un barman qui entra dans les toilettes pour hommes. Il avait dû m'entendre aboyer car il me regarda bizarrement avant de disparaître dans l'un des cabinets. Je feignis d'être en train de chanter des paroles de chansons de death metal comme celles que mon fils écoutait dans sa chambre à fond la caisse. Je ne crois pas avoir convaincu le barman.

Et bien entendu, ce n'était *effectivement* rien du tout. Rien que quelques verres avec une jeune femme étrange et mutine dont je ne savais rien. Je me ressaisis et retournai la trouver dans le bar.

— Je croyais que vous m'aviez abandonnée, dit-elle d'un ton léger.

— Je ne ferais jamais ça.

Car ce n'était rien. C'était trop. Je me sentais en route vers une collision imminente et je devais redresser le tir. Je me rassis sur ma chaise. Je consultai ma montre.

Comme elle sentait la ligne se détendre, elle se mit à parler de la télé. Elle me dit qu'elle avait pu se tromper, mais qu'il lui avait semblé voir mon visage au journal télévisé la veille au soir, devant Buckingham Palace.

— Quelle sale histoire, fut tout ce que je parvins à dire.

Après une pause gênée, elle reprit :

— Si nous allions marcher le long des quais ? C'est mon activité préférée au monde.

J'en fus soulagé, d'autant que j'avais hâte de quitter le *Plumber's Arms*, mais résoudre la question de l'étape suivante était au-delà de mes forces. Je manquais tellement de pratique avec les femmes – surtout avec celles de sa génération – que je redoutais les choses les plus évidentes. Si elle avait demandé « Chez vous ou chez moi ? », il m'aurait fallu refuser sans savoir comment. D'un autre côté, sa proximité m'exaltait : j'avais passé les dernières heures à vouloir suivre le tracé des veines bleues sur la peau blanche de ses bras ; et son parfum me rendait fou ; et je voulais goûter sur ses lèvres le vin que nous avons bu. Mais je n'étais pas prêt pour que ces choses-là se produisent et je ne le souhaitais pas. La redescente était trop abrupte.

Mais je n'avais pas davantage envie de mettre fin à la conversation, quel que puisse en être le sujet. On marcha donc le long des quais de la Tamise, depuis Lambeth Bridge, on dépassa le Palais de Westminster et on continua. Il faisait froid, mais un froid sec. Elle passa son bras sous le mien, d'un geste très naturel, et je commençai par me raidir mais me détendis rapidement. Il y avait un soleil diffus qui tissait des filaments de chaux sur la Tamise. Londres vaquait à ses affaires à fond les gamelles des deux côtés du fleuve, mais pas là où nous nous trouvions. On marcha jusqu'à Blackfriars Bridge en ayant l'impression de n'avoir parcouru que quelques pas. J'ai marché là des centaines de fois, mais cette fois-ci, tout paraissait comme neuf. Le vent frais provenant de l'eau ne me rendait que plus sensible à la chaleur de son corps près de moi ; la lumière hivernale semblait effriter l'air, évoquant les projecteurs d'une scène de théâtre ; le bruit du moteur de la ville faiblissait jusqu'au ronronnement, loin de nous, sans atteindre notre espace inviolable.

Arrivés à Blackfriars, on s'attarda un moment, essayant de nous dire au revoir sans savoir que faire ensuite. Je vis le fantôme du banquier du Vatican pendu par ses ennemis sous l'arche du pont à marée basse quelques années plus tôt : ce n'était qu'une illusion, un simple pan d'histoire, en train de s'effacer.

— Est-ce qu'on va se revoir ? demanda-t-elle.

— Vous en avez envie ?

— Je viens de vous le dire, non ?

— Quand ?

J'avais envie de répondre : *Dans cinq minutes. Tout de suite.* Je me demandais si le lendemain soir serait trop précipité. Puis je me rappelai que c'était la soirée du Club des Chandelles. J'éprouvai une bouffée d'irritation à l'idée de devoir fréquenter Stinx et Jaz alors que j'avais envie d'être avec Yasmin. Je ne l'avais même pas encore quittée que j'étais déjà prêt à laisser tomber mes fidèles amis pour la retrouver. Où est la logique dans tout ça ?

— Mardi ? Mardi, vous pouvez ?

— Où ça ?

— On est obligés d'en décider maintenant ? Je vous rappellerai.

— D'accord.

Elle me regardait sans ciller, bras ballants. Je me penchai pour planter un baiser d'adieu sur sa joue mais, sous l'effet de ma maladresse, de *notre* maladresse peut-être, nos lèvres se frôlèrent. Un baiser échangé par des lèvres sèches, refroidies par l'air frisquet. Mais je sentis quelque chose passer entre les siennes et les miennes, quelque chose de léger, comme de la fumée mais en plus doux, comme une promesse mais en moins précis.

Et pourtant, ce n'était même pas un baiser. Si elle m'espionnait pour le compte d'Ellis, elle jouait le jeu jusqu'au bout.

Sur le fleuve, un remorqueur nous lança un mugissement de plaisir ou de dérision. La lumière faiblissait vite tandis que je la regardais appeler un taxi et y monter. J'enviais déjà le chauffeur qui bénéficiait de sa compagnie.

CHAPITRE 16

Naturellement, je n'en dis pas un mot à Stinx ni à Diamond quand je les retrouvai au *Viaduct Tavern* le lendemain soir. Je dis «naturellement» alors que le Club des Chandelles avait été formé et se réunissait toujours, en apparence, afin de servir d'atelier de discussion, d'outil permettant de dessiner les contours de nos vies sentimentales respectives. C'est-à-dire que Jaz s'obstinait dans ses périples, explorant les vertes vallées et les sommets scintillants d'un Shangri-La qui semblait toujours se transformer du jour au lendemain en crevasses glaciales battues par des vents funestes ; Stinx en restait aux collines onduleuses et aux sombres forêts de sa relation avec Lucy ; et moi, j'arpentais les plaines arides et monotones, sans rien d'autre à leur rapporter que mes communications intermittentes avec Fay et les enfants. Je n'avais pas envie de leur parler de Yasmin. Pas encore, en tout cas. Je voulais la protéger, nous protéger, des rires macabres qui caractérisaient les soirées du Club des Chandelles.

Stinx me regarda, essuyant de sa lèvre supérieure de la mousse crémeuse de Guinness.

—Y a un truc qu'a changé chez lui, dit Stinx à Jaz.

Jaz but une gorgée de sa canette de bière et me regarda en plissant les yeux.

—Ouais. T'as raison.

Je balayai le pub du regard dans un effort futile visant à détourner leur attention. Mauvaise stratégie. Je ne réussis qu'à leur confirmer qu'ils étaient sur une piste.

— Allez, bonhomme, me dit Stinx. Accouche.

Le *Viaduct Tavern* est sans aucun doute l'un de mes endroits préférés, pas trop rempli le soir, en plus d'être un ancien bar à gin. De l'acajou sombre et sculpté qu'allégeaient les dorures, miroirs d'argent et verre gravé. Au mur de marbre sont accrochés d'immenses tableaux représentant trois jeunes filles à la poitrine généreuse qui incarnent l'Agriculture, la Profession

bancaire et les Arts. Celles des Arts est blessée, car un soldat ivre de la Première Guerre mondiale lui plante une baïonnette dans la fesse. Le pub est bâti sur le site de l'ancienne prison de Newark et les caves sont d'anciennes cellules destinées aux assassins et à la racaille du Londres victorien.

Et l'endroit, bien sûr, a ses fantômes. Des tas. Compte tenu des conditions d'emprisonnement atroces, des pendaïsons et tout ça. Les maçons, cavistes et plombiers se plaignent constamment qu'on leur tape sur l'épaule. Ai-je besoin de vous préciser que les fantômes et les démons ne sont pas la même chose ? Les fantômes sont les esprits des morts, j'imagine. Pas que je croie en eux, cela dit. Mais les démons, en revanche, sont les esprits des vivants.

— Il avait l'allure plutôt sautillante quand il est arrivé ce soir, dit Jaz.

— C'est ce qu'il m'a semblé aussi, répondit Stinx. Sautillante. Bondissante. « Zboing ! »

Stinx était déjà surexcité à mon arrivée, et Jaz ne faisait que le remonter davantage. Je guettais une occasion, une pause dans la conversation qui me permettrait de m'enquérir de l'avancée de la contrefaçon. Le fait que Stinx n'en ait pas parlé lui-même était mauvais signe. Je me surpris à étudier la couleur de son nez, pour voir si je détectais davantage de capillaires éclatés ou de cartilage ramolli que précédemment.

— « Boing ! » fit Jaz.

Le *Viaduct* servait un bordeaux tout à fait honnête. Je vidai mon verre.

— Ma tournée, annonçai-je avant de me lever pour rejoindre le bar.

Quand je revins avec mon plateau chargé de verres, Stinx et Jaz m'observaient avec insistance, mais ils s'étaient tus. Ils clignaient des yeux. Je les imitai. Il s'écoula quelques minutes de plus dans un silence total ponctué de clignements. Sans doute le plus long silence que je me rappelais depuis notre rencontre.

— Bon, repris-je, si vous voulez jouer à ça, je vais *tout* vous dire. Mais pas avant que la grande aiguille soit sur dix, heure à laquelle j'aurai bu au moins une bouteille complète.

— Il s'est remis avec Fay, dit Stinx. C'est ça !

Jaz secoua la tête. C'était le plus perspicace des deux.

— Non, c'est autre chose. Je crois qu'il a une autre copine.

Malgré mon visage impassible, un tic microscopique, ou le tremblement d'un nerf minuscule dans ma mâchoire, ou le hérissément d'un seul poil de

mes sourcils me trahit. Jaz bondit sur ses pieds et applaudit de ravissement, renversant son tabouret par la même occasion.

— N’importe quoi, aboyai-je trop vite, me trahissant de nouveau.

Jaz dansait à présent : une petite danse exubérante, exaspérante, qu’on appelait autrefois le *twist* et qui impliquait de garder les bras collés au corps. Stinx me regardait fixement, à la fois stupéfait et profondément impressionné.

Jaz redressa son tabouret et s’y laissa de nouveau choir.

— Allez, William, la soirée est à toi.

— Ce n’est rien du tout, leur dis-je. Rien du tout.

Je leur parlai de mon déjeuner avec Yasmin et de notre balade le long de la Tamise.

Je leur jetais des os à mâchonner mais ça ne leur suffisait pas.

— Vous avez déjeuné où, tu dis ? protesta Stinx. Au *Plumber’s* ? Alors comment c’est possible, comment c’est possible que vous ayez remonté les quais ? Après déjeuner, vous auriez dû aller dans l’autre sens. Non ?

— J’avais l’après-midi libre.

— T’avais ton après-midi libre ? répéta Jaz. Et elle aussi ? Vous vous êtes séparés à quelle heure ?

— Mais c’est pas vrai, on dirait la police !

— Coupable ! beugla Stinx.

Ils s’esclaffaient sur mon dos, à deux doigts de tomber de leur tabouret. Je ne voyais pas ce qu’il y avait là de si drôle, mais ils se réjouissaient de ma gêne. Puis Stinx retrouva son sérieux.

— Pourquoi tu nous fais des cachotteries ?

Je lançai un coup d’œil par-dessus mon épaule. Personne ne nous écoutait, mais je baissai la voix malgré tout.

— Ça ne mènera à rien.

— Nan nan nan, dit Stinx en agitant vers moi un doigt taché de nicotine. Ne te laisse pas avoir. Il essaie juste de détourner l’attention.

Je revins donc en arrière et leur racontai tout, soit guère plus que ce que je leur avais déjà révélé. Je mentionnai notre baiser d’au revoir. Ils écoutèrent comme si tout ça était très sérieux. Puis ils commencèrent à m’offrir des conseils, comme s’ils étaient soudain fermement décidés à s’assurer qu’elle atterrisse dans mon lit.

Naturellement, l’idée m’avait traversé – évidemment. Je n’avais pas eu de relations sexuelles avec quelqu’un d’autre que moi-même depuis trois

ans, et des images de Yasmin nue ondulaient sur le fond de mes rétines avec une variété déroutante. Ce que je m'abstins de leur dire, c'était que je ne pensais pas avoir besoin de stratégies, de ruses ou de programmes pour que ça se produise. Je ne me l'étais pas avoué jusqu'à cet instant, mais je sentais qu'il y avait là quelque chose d'inéluctable, à un point stupéfiant. J'aurais beau faire deux bonds de côté ou un en diagonale, ça ne changerait rien : si je voulais que ça arrive, ça arriverait.

Seulement, je ne pouvais pas me le permettre.

Jaz s'était encore levé. La perspective de me voir rompre trois ans de célibat appelait au champagne, déclara-t-il.

— Oh mon Dieu, protesta Stinx, on va sans doute encore finir dans cette boîte pourrie avec les footballeurs et les putes. D'ailleurs à ce propos, Jaz a trouvé un nouveau pigeon.

« Pigeon », c'était le terme par lequel Stinx désignait les acheteurs potentiels de nos livres contrefaits.

— Ah oui ?

— Sauf que je voulais te dire un truc : l'autre jour, y avait un type qui posait des questions. Est-ce que je connaissais William Heaney ? Et Jaz Singh ?

— Ah bon ?

Je me demandais si c'était également lié à Ellis. Voire à Yasmin.

— Écoute, William, je suis peut-être parano, mais ça m'a paru louche. Je ne peux pas t'en dire plus.

Je bus une gorgée du nectar noble et salubre. La police n'était encore jamais venue fouiner, mais on s'attendait tous que ça se produise un jour. C'était inévitable. Je pourrais vous l'expliquer par les lois de la démonologie, mais pour l'heure, représentez-vous seulement la police en train de vous protéger jour et nuit.

— Et Jaz, qu'est-ce qu'il en dit ?

— Que c'est à toi de décider.

Je ne m'étais jamais considéré comme le «chef» de notre petite entreprise, mais je l'étais sans doute de fait. J'assurais la liaison entre acheteur et produit ; j'avais l'argent à Stinx pour les matériaux ; je négociais le prix et je livrais le produit fini. J'imagine que ça faisait de moi le *capo*.

Quand Jaz revint avec le champ, je le laissai remplir trois verres avant de lui demander :

— Quand est-ce que tu as identifié le client ?

Il pigea aussitôt de quoi nous venions de parler.

— La semaine dernière. Enfin je lui ai dit que je le mettrais en contact avec toi.

— Et ces questions, Stinx, ça remonte à quand ?

— Trois jours. C'était un étranger.

Tout ça ne me plaisait pas.

— C'est trop proche. Qu'est-ce que tu sais de ce client ?

— Pas grand-chose, répondit Jaz. C'est encore un qui a une dégainée à sortir d'écoles privées. Un ancien militaire. Homo. C'est tout.

— Il a des livres ?

— Aucune idée.

— Il va falloir que tu entres chez lui, Jaz. Que tu regardes ses étagères pour voir s'il est sincère.

— Et comment il va s'y prendre ? demanda Stinx.

Jaz leva son verre.

— Enfin bref, trinquons à l'abolition du célibat.

Eh bien devinez quoi : on se retrouva une fois de plus dans cette boîte pourrie. Je ne me rappelle jamais son nom, vu qu'on y débarque toujours bourrés et que ma réserve de cellules cérébrales pour l'heure précédant notre arrivée et la majeure partie des deux heures suivantes est par conséquent effacée comme des dessins dans le sable par la marée. Je n'aime pas ça. Ça m'inquiète de penser au nombre d'heures de ma vie qui me sont inaccessibles. Je veux tout me rappeler en détail. Je veux l'intégralité des archives. Je ne veux pas penser qu'une sinistre organisation a volé la moitié des dossiers de ma vie comme ça s'est produit lors de l'enquête sur la mort de Lady Di. Je ne m'attends pas à présenter ces archives aux portes du paradis, vous comprenez : mais simplement, si je n'ai pas toutes les preuves, comment puis-je juger par moi-même ?

Oh et puis merde, appelons-le le *Red Club*. Je n'avais rien contre. Jaz insistait toujours pour payer la note quand nous allions là, et mes finances avaient sérieusement diminué après cet emprunt et les remboursements à des taux qui feraient pâlir un vampire. Je devais parler à Stinx avant qu'il soit trop beurré.

— Lucy est revenue ? lui demandai-je.

Il s'essuya le nez et secoua la tête.

— Stinx, écoute-moi bien. Je dois savoir si tu as avancé sur *Orgueil et préjugés*.

Pour toute réponse, il vida d'un trait son verre de champagne et agita sa grande main dans les airs.

— Ça vient. Ça vient.

Il balaya la boîte du regard en quête d'une compagnie plus intéressante.

— Allez, mon pote. Je veux une réponse.

Il me tapota l'épaule.

— T'inquiète, ça y est presque.

Puis il s'éloigna en se dandinant pour aller chercher un autre verre.

Je n'appréciai pas cette boîte davantage que la fois précédente. Tara, ma voisine toujours prête à s'amuser, se donnait en spectacle, mais les footballeurs n'étaient pas les mêmes. Elle m'en présenta un d'un air enjoué. Un garçon sympa, mais il me sembla un peu trop jeune pour sortir si tard.

— Vous en vivez ? lui demandai-je.

— Évidemment, gloussa Tara. Il joue au foot pour l'Angleterre !

— Formidable, répondis-je. On a vraiment besoin de ça. De jeunes hommes qui jouent pour l'Angleterre.

Je vidai mon verre et regardai autour de moi en quête d'un moyen de m'extraire de cette conversation.

Tara fit signe à d'autres personnes qui entraient dans la boîte et le footballeur me toucha le coude.

— J'ai fait quelque chose d'un peu idiot.

— Quoi donc ?

Il me contourna pour venir se placer de l'autre côté. La musique était très forte. Il dut se hisser sur la pointe des pieds pour me parler à l'oreille.

— J'ai les journalistes sur le dos. Les paparazzi. La totale.

Je ne comprenais absolument pas de quoi il me parlait. Je reposai mon verre, le plantai là et descendis aux toilettes pour hommes, où un Nigérian très élégant travaillait contre pourboire. J'étais en train d'asperger l'email quand le footballeur entra, m'ayant apparemment suivi. Il glissa un billet au préposé aux toilettes et montra quelque chose du pouce par-dessus son épaule. Le préposé s'esquiva très vite. Après m'être lavé les mains, je dus m'abaisser, comme il n'était pas revenu, à prendre moi-même une serviette en papier.

— Je dois me débarrasser d’eux, me dit le footballeur. Tara m’a dit que vous aviez des relations. Y aura du fric à la clé.

— Je ne peux pas vous aider, répondis-je.

— Je comprends. Je sais tout ça. Mais c’est officieux. Juste entre vous et moi. Vous faites partie du gouvernement, hein ?

— Du gouvernement ? Mais qu’est-ce qu’elle a bien pu vous raconter ? Vous n’avez personne pour vous aider à Chelsea ? Quoi que vous puissiez bien avoir fait ?

— Je ne joue pas pour Chelsea.

— Non. Écoutez, quoi que Tara ait pu vous dire, elle se trompe.

Le jeune footballeur m’agrippa furieusement le bras. Je regardai sa main sur mon bras, ce qui suffit à le faire reculer. Puis, à ma grande stupéfaction, il se tourna vers le lavabo et se mit à pleurer. Ce n’était qu’un gamin. N’ayant pas un cœur de pierre, je tendis la main pour tenter de le consoler, mais ce que je vis dans le miroir me fit reculer.

Un démon s’accrochait à lui. Il paraissait d’une tristesse infinie. Je savais très bien ce que ça signifiait.

Mon estomac se souleva. Je dus me ruer dans l’un des cabinets pour vomir, vidant le contenu de mon estomac, essentiellement du vin rouge, dans la cuvette de céramique. Le footballeur n’avait rien remarqué. Lorsque je sortis du cabinet, le démon tenta de croiser mon regard, mais sa tristesse, sa douleur et la soudaine puanteur liée à sa présence me firent sortir des toilettes en courant. Le préposé patientait à l’extérieur.

— Retournez l’aider, lui dis-je.

Une fois de retour à l’étage, je me versai un nouveau verre de salut et taxai une cigarette à Jaz.

— Ça va ? me dit-il. Je te trouve un peu pâle.

— Elle est où, l’autre garce de Tara ?

— Sous la table avec une rock star sur le retour. Qu’est-ce qu’elle a fait ?

— Oh, nom d’un chien !

— Relax, William ! Tiens, assieds-toi. Il faut qu’on cause.

Jaz me conduisit vers un canapé situé dans un coin, recouvert d’un épais velours rouge assez hideux. Le *Red Club* me donnait toujours l’impression de me trouver à l’intérieur d’une gorge géante, à me frotter contre une paire d’amygdales. Il appela un serveur.

— Juste de l’eau pour moi, dis-je. J’ai la tête qui tourne.

— Écoute, il faut que tu m'écrives de nouveaux poèmes. Ces crétins veulent que je parte en tournée, maintenant.

— En tournée ? Où ça ?

— En Afrique du Sud, rends-toi compte.

— Mon Dieu, mais ça ne finira jamais ?

La nouvelle n'avait rien d'encourageant. Deux ou trois années plus tôt, Jaz et moi avions monté une sorte de canular. Le Regional Arts Council avait la réputation de distribuer des bourses au compte-gouttes aux écrivains appartenant aux minorités. Pour plaisanter, nous avions monté un dossier de toutes pièces, l'idée étant que je gribouille des poèmes franchement atroces que Jaz présenterait. Le conseil en question s'en était léché les babines. C'était une véritable aubaine : comme il était asiatique, homo et rentrait donc dans leurs catégories de minorités, ils avaient immédiatement accordé à Jaz une bourse de cinq mille livres. Quand nous avions cessé de rigoler, nous avions investi tout cet argent dans notre entreprise de contrefaçon de livres avec Stinx.

Mais la situation avait commencé à nous échapper. Les journaux aimaient tellement le visage de Jaz qu'ils n'arrêtaient pas de l'afficher dans la rubrique Arts. C'est vrai qu'il est plutôt séduisant, et avec ma poésie atroce, ils pensaient tenir quelque chose. On avait commencé à lui demander de faire des lectures publiques, des tournées, la totale. Je lui avais conseillé de jouer les reclus ou les timides, quelque chose dans ce goût-là, mais il avait insisté en disant qu'il s'en tirerait très bien. Et c'était vrai.

En fait, toute cette attention le ravissait. Les lectures et les spectacles paraissaient toujours attirer un public qui voulait faire bien plus qu'admirer sa poésie. Avant que j'aie le temps de comprendre ce qui se passait, il récitait mes vers de mirliton au centre culturel de South Bank et à l'Institute of Contemporary Arts. Et maintenant, c'était carrément le British Council qui lui finançait des tournées internationales ! Pis encore, je n'avais pas eu le cœur de mettre fin à tout ça car Jaz faisait don à GoPoint de chaque penny gagné grâce à ce canular.

— Il faut que tu me fournisses de nouveaux textes, me dit Jaz. Je ne peux pas continuer à lire les mêmes vieux trucs.

— Tu préfères quel genre, lui demandai-je, pince-sans-rire, gay asiatique ou asiatique gay ?

— Quelque chose de plus léger, je crois. Mes textes récents sont devenus un peu... misérabilistes.

Je le regardai de travers. Le problème, dans ce petit jeu, était que plus sa réputation grandissait dans le circuit de la poésie, plus il devenait difficile de l'éliminer : Jaz connaissait tout le monde dans ce milieu. C'était lui qui m'avait présenté Ellis, après que le presque lauréat avait publié une critique très spirituelle des poèmes de Jaz dans un canard littéraire. Ellis était censé me fournir – pardon, fournir à Jaz – une accroche publicitaire à faire paraître sur la couverture de mon / son / notre recueil quand il paraîtrait chez Cold Chisel Press dans le courant de l'année. Ellis se disait fan et avait invité Jaz à dîner un soir ; c'était ainsi que Jaz avait découvert son intérêt pour les livres anciens et que je l'avais rencontré.

Songer à lui alors que je me trouvais au *Red Club* me fit évidemment penser à Yasmin. À mon envie d'être avec elle. J'avais le sentiment que je pourrais tout lui dire. Sur les livres contrefaits et les faux poèmes ; sur ma peur paranoïaque de nous faire fatalement coïncider pour ces arnaques ; sur le footballeur hanté ; sur Fay et les enfants ; sur les démons et la façon dont tout avait commencé.

Jaz parlait mais sa voix ressemblait à une station de radio qui luttait pour émettre, se précisant puis s'estompant tour à tour. Je regardai autour de moi les murs rouges et gonflés. Ils paraissaient veinés, tordus, animés d'une légère pulsation, comme un larynx géant. J'eus une horrible vision de moi-même et de toutes les autres personnes présentes dans cette boîte comme de fragments individualisés dans la gorge palpitante d'un démon ivre.

— Tu es tout blanc, me dit Jaz. Tu ne vas pas vomir, dis ? Fais gaffe !

CHAPITRE 17

J'ignore si elle a des espions, mais on dirait que tout finit toujours par arriver jusqu'à Fay. Absolument tout. Elle m'appela le soir qui suivit mes exploits embarrassants quoique impressionnants au *Red Club*.

Elle m'appelait soi-disant pour parler des enfants. Sarah était rentrée de l'université de Warwick pour les vacances de Noël avec un petit ami qui ressemblait, d'après Fay, à Nosferatu en moins séduisant. Est-ce qu'il se droguait, à mon avis ? Claire, de son côté, avait eu des démêlés avec la police après avoir volé à l'étalage un Chocolate Flake de Cadbury.

— Un quoi ?

— Un Cadbury's Flake. Arrête de faire comme si tu ne savais pas ce que c'est.

Robbie, quant à lui, passait un sale moment à sa nouvelle école. Des filles l'avaient attiré dans les toilettes afin de lui baisser son pantalon.

J'étais en train de songer que je n'avais jamais la chance qu'il m'arrive ces choses-là quand Fay demanda :

— J'ai entendu dire que tu bois beaucoup.

— Quoi ? Qui t'a dit ça ?

— Et qu'on t'a vu le long des quais de la Tamise, bras dessus bras dessous avec une jeune femme.

— Vu ? Comment ça, vu ? Je ne me rappelle pas avoir cherché à me rendre invisible.

— William, j'espère que tu ne traverses pas de crise de la cinquantaine.

J'y réfléchis quelques secondes. Aucun des indicateurs habituels n'était présent : n'étant pas marié, je ne pouvais pas avoir de maîtresse, et l'idée d'acheter et de posséder une voiture de course équivalait dans mon esprit à marcher dans la rue avec le pénis à l'air. Et puis c'était quoi, cette histoire de « crise de la cinquantaine » ? De mon point de vue, la crise avait commencé quand on m'avait arraché bébé au sein maternel et la situation restera critique jusqu'à ce que je sois réconforté par le noir tétin de la mort.

Rien à voir avec la cinquantaine. La vie *elle-même* est une crise du berceau à la tombe.

— Si je traverse une crise, dis-je à Fay, je compte le faire discrètement. Donc, tu appelles à quel sujet ?

— Rien du tout, regimba-t-elle. Enfin, je voulais juste savoir si tout allait bien.

— Tout va bien. D'accord ?

— Je voulais aussi te signaler que je n'ai pas reçu ta pension alimentaire.

— Ah oui, j'ai changé de compte. Je vais régler tout ça. Faire un versement double le mois prochain, quelque chose comme ça.

— Ça ne te ressemble pas d'oublier un versement. Tu ne vas pas nous abandonner, dis ?

— Vous abandonner ?

Je rappelai à Fay que c'était elle la spécialiste des disparitions subites en compagnie de chefs vedettes.

— Je veux dire, tu ne vas pas te volatiliser de sorte qu'on ne te voie plus jamais ? Dis-moi ?

— Non, lui assurai-je. Je ne vais pas me volatiliser.

La seule fois où j'avais effectivement failli le faire, c'était quand j'avais découvert que Fraser s'était inspiré de mon livre pour invoquer ses démons. En fait, je m'étais fait un mauvais trip, pour utiliser le langage de l'époque. Je me rappelle avoir fixé le livre moisi ainsi que mes propres pages manuscrites comme s'il s'agissait d'une fosse aux serpents dans laquelle on allait me jeter.

— Il ne va pas te mordre, me dit Fraser.

J'étais paralysé. Je ne pouvais plus parler. J'avais envie de détruire ce livre et d'étrangler Fraser en même temps. Mais je devais également masquer ma réaction face au manuscrit. Il était hors de question que je lui avoue que j'étais l'auteur des gribouillis factices sur ces pages pelure d'oignon.

Je m'efforçais aussi de réfléchir aux implications démentes de toute cette histoire. Quoi que Fraser ait bien pu invoquer, ça l'avait rendu à moitié fou de peur. Bien sûr, il s'était peut-être simplement conditionné lui-même ; mais en dehors de ça, j'avais sans aucun doute senti une présence dans le

grenier. Tout comme le concierge. Ainsi que son chien. Je m'efforçai de me rappeler le contenu de mon manuscrit.

Le livre d'origine, l'ouvrage moisi, avait atterri entre mes mains en même temps que plusieurs autres volumes abîmés enfouis au fin fond d'un carton que j'avais récupéré chez la veuve d'un médecin lors d'une de mes opérations vide-greniers. Le carton contenait essentiellement de la camelote, mais j'avais été intrigué par le contenu occulte du livre. Comme je l'ai déjà dit, il en manquait une bonne moitié, et la couverture ainsi que les frontispices avaient disparu. On ne pouvait pas espérer le revendre. Il était impossible de déterminer qui l'avait publié, quand, et qui en était l'auteur.

Le texte était rédigé dans un style prolix mais impliquait la préparation extrêmement détaillée de rituels magiques. Le livre contenait des schémas et des formules, mais à ma grande frustration, aucune instruction quant à la mise en œuvre des rituels eux-mêmes. J'avais supposé qu'ils figuraient dans la partie manquante du livre.

Il y avait à l'époque un intérêt accru pour les publications occultes. Les étagères des librairies ployaient sous la masse de titres imbéciles comme *Trouvez votre esprit égyptien* ou encore *Lancer les runes pour votre chat*. J'avais eu l'idée de me servir de ce livre comme base pour un manuscrit prétendant dévoiler les secrets des rituels magiques. J'avais acheté le papier pelure d'oignon et l'encre de Chine et, après quelques recherches, j'avais entrepris de composer moi-même les rituels. J'avais le projet idiot de présenter le manuscrit à un éditeur sous la forme d'une « fabuleuse trouvaille ».

J'avais consacré des heures aux textes rédigés d'une élégante écriture moulée et aux illustrations imitant minutieusement le style des dessins techniques, pour abandonner ensuite le projet bien avant sa fin. C'était beaucoup trop de travail. J'avais calculé qu'il me faudrait un an pour obtenir un manuscrit un tant soit peu présentable à un éditeur. Si bien que j'avais rangé le livre et mon manuscrit occulte inachevé avec tous mes autres vieux livres dans le grenier de Friarsfield Lodge, où ils prenaient la poussière.

Et Fraser était tombé dessus.

— Je vais embarquer ces papiers, lui dis-je ce matin-là.

— Ça, jamais de la vie. J'en ai besoin.

— Pour quoi faire ?

— Ils m'aideront peut-être à trouver un moyen de... de tout remettre dans la boîte.

J'aurais pu tout simplement en revendiquer la propriété. Mais dans ce cas, je me serais senti beaucoup plus impliqué. Et bien que j'hésite à le dire, beaucoup plus menacé par ce que Fraser avait fait. C'est totalement irrationnel – cela dit, rien n'était rationnel dans toute cette histoire –, mais je songeais que, si Fraser apprenait mon rôle dans toute cette histoire, alors ce qui le contaminait risquait de bondir vers moi tel un virus.

— Je voudrais juste les étudier. Je m'y connais un peu dans ce genre de trucs.

— Ah oui ? demanda Fraser, incrédule.

Je mentionnai quelques détails comme la clé de Salomon et d'autres fragments de jargon magique. Ça suffit à l'impressionner. Il me céda les papiers.

— J'ai besoin de savoir précisément ce que tu as fait.

— J'ai seulement suivi les instructions qui sont écrites là. C'est clair comme de l'eau de roche.

Une eau funeste et polluée, avais-je envie d'ajouter.

— Et les photos ? Les filles ?

Il remua, mal à l'aise.

— C'était l'objet du rituel.

— Pour quoi faire ?

Il me regarda en écarquillant les yeux.

— Tu as fait tout ça, lui demandai-je, dans le vague espoir d'arriver à les sauter ?

Il cligna des yeux. J'eus envie de réparer son nez cassé juste pour pouvoir le briser de nouveau.

— Fraser, espèce de pauvre connard. Pourquoi toutes *mes* copines ?

— Parce que c'était facile de me procurer leurs effets personnels quand elles étaient ici. Dans la salle de bains, je veux dire. Leurs brosses à cheveux. L'eau du bain.

— L'eau du bain ? Tu as volé l'eau de leur bain ?

— Volé ? Ce n'est pas comme si elles voulaient la garder ! Dans un ou deux cas, ça a été facile de me faufiler pendant que l'eau se vidait. Je veux

dire que si elles avaient eu une meilleure hygiène, si elles avaient rincé la baignoire...

— Toi, ta gueule. T'es mal placé pour parler d'hygiène.

— Je disais ça en passant.

— Tu ferais mieux de t'en abstenir. Et les photos ?

— C'était facile, William. Y avait qu'à faire semblant de photographier quelque chose derrière elle.

— Je suppose que ça n'a pas marché.

— Pas exactement.

— Pas exactement ? Ça veut dire quoi ? Ça a marché ou pas, bordel de merde ?

— Eh bien non, pas encore.

Je me remémorai sa poignée de main flippante ce matin-là quand il avait dit au revoir à Mandy.

— Je m'en vais, lui dis-je. Et j'embarque ça avec moi.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? me cria-t-il tandis que je m'éloignais.

Je l'ignorais. J'avais moi-même très envie de prendre un bain.

Je regagnai ma chambre et m'installai à mon bureau, étalant devant moi les pages de papier pelure d'oignon, cherchant à me rappeler la source de mes rituels fabriqués. Je me rappelle avoir été pris d'un violent mal de tête tandis que je parcourais les pages couleur de nicotine du livre déchiré pour tenter de retrouver l'inspiration de mes pentagrammes, pentacles et formules en latin.

Je compris que Fraser ne m'avait pas tout raconté. Son pentacle, ou pentagramme, ou quoi que puisse être la saloperie qu'il avait dessinée à la craie dans le grenier, n'était pas l'un de mes dessins minutieux, autrement je m'en serais souvenu. C'est vrai qu'il présentait une ressemblance superficielle avec les miens – tous les pentacles se ressemblent, n'est-ce pas ? –, mais le texte, les symboles, tout ça était entièrement nouveau pour moi et ne pouvait provenir des dessins que j'avais composés si minutieusement au rapporteur et au compas.

Tandis que ma tête me lançait, j'étudiai de près les feuilles de pelure d'oignon. Un spécialiste du sujet serait sans doute parvenu à rassembler les fragments que j'avais empruntés à de nombreuses sources : charmes égyptiens trouvés sur des papyrus ; clés de Salomon majeure et mineure ; malédictions latines ; il y avait même des trucs que j'avais inventés moi-même. Je me rappelais une soirée que j'avais passée à fumer un joint corsé

et à parler en langues inconnues pour m’amuser, simplement pour écrire ensuite le charabia qui sortait de ma bouche. Ça ne me semblait pas possible que tout ça puisse finir par former un rituel effectif invoquant des choses en lesquelles je ne croyais même pas.

Ça semblait tout bonnement impossible.

Sur une page, j’avais dessiné une étoile classique à cinq branches entourée d’un double cercle. Dans la roue du double cercle, j’avais inscrit les mots ShBThAI, TzDQ, MADIM, ShMSh, NVGH, KVKB et LBNH. En dessous, j’avais griffonné ce passage fauché quelque part :

Sachez que les heures du jour et de la nuit s’assemblent pour former le nombre vingt-quatre, et que chaque heure est gouvernée par l’une des sept planètes, en commençant au plus haut pour descendre vers le plus bas. L’ordre des planètes est le suivant : ShBThAI, Shabbathai, Saturne ; en dessous de Saturne, TzDQ, Tzedeq, Jupiter ; en dessous de Jupiter, MADIM, Madim, Mars ; en dessous de Mars, ShMSh, Shemesh, le Soleil ; en dessous du Soleil, NVGH, Nogah, Vénus ; en dessous de Vénus KVKB, Kokav, Mercure ; et en dessous de Mercure se trouve LBNH, Levanah, la Lune, la plus basse de toutes les planètes. Sachez que l’heure de votre invocation doit correspondre à la planète qui la gouverne.

Un ramassis de conneries. J’avais mélangé tout ça avec d’autres trucs dénichés ailleurs :

Lors des jours et des heures de Saturne, vous pouvez pratiquer des expériences visant à rappeler les âmes depuis l’Hadès.

C’était du grec, bien sûr, car j’avais mélangé mon grec avec mon latin et mon hébreu, et mon égyptien avec du grand « n’importe nawak ». J’avais dessiné un autre double cercle, contenant cette fois un triangle, avec d’autres lettres et symboles empruntés à un manuscrit copte dont j’avais trouvé une reproduction dans la bibliothèque de la fac. Je me demandai si

c'était de là que s'était inspiré Fraser pour son rituel pervers car, juste en dessous, j'avais copié depuis une autre source :

LVI. vii Éveille-toi pour moi, esprit, de quelque sexe que tu sois, et rends-toi en chaque lieu, chaque quartier, chaque maison, et lie Kopria, que porta sa mère Taesis, dont tu possèdes les cheveux, à Ailourion, que porta sa mère Kopria, et qu'elle ne puisse ni manger ni boire ni dormir ni jouir de la santé ni connaître paix de l'âme ou de l'esprit tant l'affligera son désir pour Ailourion, que porta sa mère Kopria, jusqu'à ce que Kopria, que porta sa mère Taesis, dont tu possèdes les cheveux, jaillisse de chaque endroit et chaque maison, brûlante de passion, et vienne vers Ailourion, que porta sa mère Kopria, aimante de toute son âme, de tout son esprit, liée par un lien érotique incessant, tenace et constant, Ailourion, que porta sa mère Kopria, avec un amour divin, à compter de ce jour, de cette heure, pour le restant de la vie de Kopria.

Je fus surpris par un coup léger frappé à ma porte. En réalité, il me fit sursauter. Je reposai le manuscrit et me levai. J'ouvris la porte mais ne vis personne.

J'inspectai le long couloir. Le bâtiment tout entier était désert. Les femmes de ménage n'avaient pas encore atteint le pavillon lors de leur service quotidien et tous les autres étudiants assistaient à des cours magistraux, à part Fraser et moi.

— Fraser ? m'écriai-je.

Je me dirigeai vers sa chambre et frappai à la porte.

— Fraser ?

Pas de réponse. J'appuyai mon oreille contre la porte mais n'entendis rien à l'intérieur. Puis il me sembla entendre un minuscule bruit de pas dans l'escalier derrière moi.

Il n'y avait personne. Un deuxième escalier montait depuis l'arrière du pavillon, manifestement hérité de l'époque où la maison possédait des serviteurs, et je songeai que, si je me faufilais par là, je parviendrais peut-être à attraper la personne qui me faisait marcher, quelle qu'elle soit. Mais quand j'atteignis le haut de ces marches-là, je trouvai le palier vide et la maison toujours silencieuse. Un peu plus loin dans le couloir ombragé, la porte de ma chambre était entrebâillée, telle que je l'avais laissée.

J'entendis un autre minuscule grincement de marches. Mais il provenait cette fois de l'escalier en colimaçon menant au grenier. Je m'avançai jusqu'au bas de ces marches et levai les yeux. Cet escalier obscur était vide. Mes tempes cognaient à présent pour s'aligner sur mon pouls. Je posai nerveusement le pied sur la première marche et entrepris de gravir l'escalier du grenier.

Je n'étais plus monté là-haut depuis que je m'y étais rendu en compagnie de Dick Fellowes, après quoi la porte avait été de nouveau verrouillée. Je la trouvai légèrement entrouverte. J'appuyai le doigt sur la porte mais sans exercer la moindre pression. Je me contentai de tendre l'oreille.

Je me concentraï. De derrière la porte me parvint le bruit le plus terrifiant que j'aie jamais entendu. Je devais me concentrer fort pour le percevoir.

Je ne peux le décrire qu'en le comparant à des grains de sable. Une infime poignée de grains tombant sur une feuille de métal ou de plastique. Un bruit d'écoulement léger, puis une chute soudaine du sable vers sa cible. Ensuite, tout s'arrêtait. Sur le moment, j'eus l'impression que quelque chose m'écoutait depuis l'autre côté de la porte : on m'écoutait écouter. Le bruit de sable versé reprit. Puis cessa.

Je pivotai sur mes talons et me ruai vers ma chambre. Je m'emparai de ma veste et de mes clés et verrouillai ma chambre derrière moi. Puis je me précipitai à la lumière du jour et partis à la recherche de Mandy.

CHAPITRE 18

— C'est chouette ici ! dit Sarah en s'asseyant et en déroulant son interminable écharpe d'une manière qui me rappelait ma propre gestuelle.

Elle portait un pull élimé aux coudes dont les manches trop longues atteignaient ses ongles peints en noir. Ma fille aînée, de retour de l'université de Warwick, était ravie de me voir. Elle voulait aussi me présenter son petit ami, qui s'appelait Mo. Je m'efforçai de ne pas me demander pourquoi. Enfin bref, je les invitai à déjeuner en ville. Je suggérai un restaurant thaï de Soho.

C'est toujours un bonheur d'être en présence de Sarah. Ça l'a toujours été et ça le sera toujours. Je crois que je suis amoureux de ma propre fille – pas au sens érotique du terme, je ne suis pas Sigmund Freud -, mais dans le sens où j'aime sa compagnie mieux que celle de qui que ce soit d'autre et où elle me manque quand elle n'est pas là.

— Ça vous convient, Mo ? demandai-je.

— Largement, répondit Mo qui s'installa puis s'empara du menu. C'est gentil de nous amener ici.

Mo ne ressemblait pas du tout à Nosferatu. Enfin c'est vrai qu'il se rasait le crâne et que je me demandais s'il avait travaillé dans une mine de charbon ou appliqué de l'eye-liner. Mais quelle importance ? Même chose pour les deux anneaux d'argent qui lui transperçaient le sourcil : quelle importance ? Il portait un caban par-dessus un T-shirt blanc, et puis des Dr. Martens assez impressionnantes, comme celles d'Antonia chez GoPoint.

— Je commande du vin, dis-je. J'imagine que vous préférerez une bière thaïe, Mo.

— Non, le vin me va très bien.

— Vous avez un point commun, dit Sarah. Mo est connaisseur en matière de raisin.

Je reposai mes baguettes de surprise.

— Je fais semblant de venir de la classe ouvrière, dit-il d'un air contrit, mais mon père possède un vignoble en France.

Il y avait quelque chose chez Mo qui donnait une envie terrible de l'embrasser, la même que suscitent les chiots.

— Il vient vraiment de la classe ouvrière, dit Sarah. Son père est bookmaker. On prend plusieurs plats et on partage ?

— Ah oui ? Bookmaker ? Ce sont un peu les aristos de la classe ouvrière, non ? Oui, commande un tas de trucs. Je suis pour. Comment va maman ?

Sarah secoua rapidement la tête et émit un petit bruit en faisant vibrer ses lèvres. Mo ricana. Une serveuse adorable et minuscule aux yeux noirs scintillants approcha et Sarah chantonna le nom de plusieurs plats.

— Ça fait trop, papa ?

— Non, continue. Vous avez l'air d'avoir besoin d'un bon repas, tous les deux. Ah, voilà le vin. Dieu merci.

Je laissai Mo goûter le vin et imitai ce que venait de faire Sarah. Ce bruit avec ses lèvres.

— Ça voulait dire quoi ?

Sarah haussa les épaules. Mo jugea le vin acceptable et déclara :

— La mère de Sarah m'avait fait croire que vous étiez dans la dèche. Vous ne me donnez pas cette impression.

— Dans la dèche ?

Sarah lui décocha un regard menaçant qu'il ignora.

— Lucien aussi. Enfin il vous a qualifié de « pauvre type ».

— Le courant n'est pas vraiment passé entre Lucien et Mo, dit Sarah.

— Ah non ?

— Lucien n'arrête pas de le critiquer. Ses habits, tout ce qu'il dit. Il ne résiste jamais à la tentation.

La nourriture arriva, fumante, parfumée de splendides épices. Je me demandai si les deux jeunes me jouaient un numéro. Mo appréciait le vin. Mo n'aimait pas Lucien. J'ai tendance à vider d'un trait mon premier verre de vin et je remarquai que Mo s'alignait soigneusement sur mon rythme.

— Attaquez, leur dis-je.

On s'y appliqua tous, et on se retrouva bientôt en train de vider notre deuxième bouteille de vin. Derrière nous, l'une des serveuses thaïes s'occupait du petit autel au fond de la boutique. Elle réarrangea les oiseaux miniatures sur leur perchoir, ralluma une bougie et posa un minuscule vase de fleurs à l'intérieur. Mo parut s'y intéresser. Je lui expliquai qu'en

Thaïlande la plupart des gens possèdent un autel dans leur jardin et que s'en occuper régulièrement garantit la bonne humeur des esprits.

— Alors il y a des esprits dans ce restau ? demanda Mo sur un ton léger.

— Oui, plusieurs, répondis-je. En fait, il y en a un qui se tient derrière vous en ce moment même.

Mo lâcha sa fourchette et regarda derrière lui. Sarah leva les yeux vers moi et secoua légèrement la tête d'un air réprobateur.

— Ha ! dit Mo. Ha ha !

— Vous savez ce que représente ce tatouage sur votre avant-bras ? demandai-je à Mo.

— Lequel, celui-ci ?

— Oui, celui-ci.

— Non. Je trouvais juste qu'il avait l'air sympa.

— C'est une amulette protectrice.

Mo le regardait à présent comme si on venait de le lui tatouer à son insu. Sarah s'en mêla. Elle ne semblait guère apprécier la tournure que prenait cette conversation.

— Maman pense que tu fais une sorte de dépression. Je suis censée lui faire mon rapport.

— Eh bien comme tu le vois, je suis un être humain pleinement intégré et parfaitement fonctionnel, prêt à commander une nouvelle bouteille de vin. Avec votre approbation, les jeunes, bien entendu.

Mo vida son verre, imité par Sarah. Il avait suffi que je mentionne une nouvelle bouteille pour qu'ils se comportent comme si c'était leur anniversaire. Mais aucun d'entre eux ne tenait bien l'alcool. Lorsqu'on entama la quatrième bouteille, Sarah était en train de renverser son *gang kiau wan gai* sur la nappe.

Soudain, elle jeta sa fourchette.

— Putain de bordel de merde, papa, on ne peut pas rester un jour de plus avec l'autre connard de chef. Va falloir qu'on vienne pieuter chez toi. Hein, Mo ?

Eh bien voilà. Je donnai sans doute mon accord. Puis ce déjeuner qui se déroulait si bien, comme sur des roulettes, commença à partir en vrille quand Sarah lâcha :

— Maman dit que t'as une copine.

Je ne répondis pas.

— C'est vrai ?

Mo, moins sensible que Sarah aux effets du vin, perçut mon expression irritée. Il parut un peu nerveux.

— Alors ? C'est vrai ?

— Non, ce n'est pas vrai. D'accord ?

— Ce n'est pas très important, papa. Que ce soit vrai ou pas.

— On peut changer de sujet ?

— Qu'est-ce qu'il y a à changer ? Enfin, ce n'est pas comme si c'était important dans un cas ou dans l'autre ! Enfin, pourquoi tu es si cachottier ? Si secret ? Je veux dire, très bien, si tu l'as fait, tu l'as fait, tu ne l'as pas fait, tu ne l'as pas fait ; enfin ce n'est pas comme si c'était d'une importance capitale ; enfin ce n'est pas comme si qui que ce soit s'en souciait ; enfin, je suis assez vieille pour que tu m'en parles, mais qu'est-ce que j'en ai à foutre si tu ne veux rien me dire ?

Mo lui donna un coup de pied sous la table, mais en s'assurant que je le voie.

Sarah se tourna vers lui.

— Pourquoi tu me donnes un coup de pied ? C'est mon père, merde ! Il est toujours comme ça. Il fait de grands secrets de rien du tout. Alors, je me trompe ? Je me trompe ?

Je jetai ma serviette.

— Je vais aux chiottes, annonçai-je.

En regagnant la table, je passai régler à la caisse. Ma carte de crédit fut refusée. Je n'avais pas effectué les remboursements. Je dus régler avec ma carte de débit, ce qui augmentait chaque fois mon découvert. Quand je rejoignis les jeunes, ils étaient silencieux. Je leur expliquai que je devais retourner au travail.

En sortant du restaurant, ils me demandèrent de leur indiquer un pub correct. Je fis remarquer que le café serait plus adapté, mais comme ils ne voulurent rien savoir, je leur montrai le *French House* de Dean Street, célèbre pour la fois où Dylan Thomas avait introduit son majeur dans l'anus d'un singe apprivoisé. Oui, je sais, c'est bizarre. Quoi qu'il en soit, avant qu'on se sépare, Sarah m'étreignit chaleureusement sans un mot sur notre prise de bec. Je les laissai en train de tituber sur Dean Street après leur avoir confié, non sans hésitation, la clé de chez moi. Ils avaient menacé de rentrer à la maison récupérer leurs affaires.

Je leur promis de régler tout ça avec Fay.

Enfin c'est comme ça qu'on pourrait décrire le coup de fil strident et assourdissant que je reçus de Fay dans la soirée. Apparemment, Sarah et Mo étaient rentrés dans un état d'ébriété totale et avaient rassemblé leurs affaires d'un air désinvolte tout en formulant des remarques insultantes sur la pâtisserie de Lucien. Il y avait eu des échanges de paroles. Des claquements de portes. Des piques changées en grenades.

J'étais apparemment tenu responsable d'avoir « monté Sarah contre eux ». Je répliquai que c'était injuste. Fay me demanda ce que je pensais de « Nosferatu » et sa fureur redoubla quand je répondis qu'il m'avait fait l'effet d'un jeune homme très bien. Elle voulait des excuses, et Lucien aussi.

Je promis de demander à Sarah de rappeler Fay quand « Nosferatu » et elle auraient fini de cuver.

En réalité, quand j'étais rentré tôt du travail, j'avais trouvé ma cuisine dans un état qui aurait pu laisser croire qu'un blaireau avait farfouillé dans la poubelle. Une tentative de sandwich inachevée reposait par terre à côté du couteau qui avait servi à le beurrer. Un morceau de fromage, sur la table, comportait des empreintes de dents. Sarah et Mo avaient atteint mon lit sur lequel ils ronflaient de bon cœur sans avoir réussi à retirer leurs chaussures. J'avais la vague impression de revivre l'histoire de Boucle d'or et des trois ours.

Cette pagaille dans mon foyer d'une propreté généralement obsessionnelle ne me dérangeait pas *trop*. En fait, la soudaine apparition d'un peu de chaos était presque la bienvenue. Elle me rappelait cette époque de ma vie où les enfants étaient petits et où je ne pouvais pas sortir du lit sans hurler parce que mon pied venait d'atterrir sur un Lego aux angles acérés ou un autre jouet en plastique n'ayant rien à faire là. Ce qui me dérangea en revanche, ce fut de voir ma bibliothèque mise à sac.

Je veux dire par là que quatre ou cinq livres avaient été retirés de l'étagère du milieu puis ouverts ou jetés négligemment sur le canapé. La cachette du cahier rempli par Seamus avait été dérangée et le cahier lui-même délogé. Il reposait sur le canapé, ouvert à la troisième page. La personne qui avait commencé à le lire – Sarah ou Mo – l'avait abandonné prématurément avant de traîner ses bottes sur la couette blanche comme neige de mon lit. Je remis les livres – ainsi que le cahier – en place sur l'étagère. Puis je préparai un arabica corsé.

Ils dormaient toujours à poings fermés quand j'entrai dans la chambre avec le café fumant. *Qui vais-je réveiller en premier ?* me demandai-je. Oui, Nosferatu.

Il se réveilla en reniflant brusquement et s'assit sur le lit, passant sa large main sur son crâne rasé. Sarah ouvrit les yeux en clignant des paupières.

— Oh mon Dieu, dit-elle. Oh mon Dieu.

Mo était d'une pâleur mortelle. Il me regarda en clignant des yeux.

— Je vous laisse ça ici, leur dis-je. On se retrouve en bas.

Environ une demi-heure plus tard, Sarah apparut après avoir pris sa douche. Elle portait mon peignoir de bain blanc et s'était confectionné un turban à l'aide d'une autre serviette selon cette méthode provocatrice propre aux femmes. Elle me regarda en clignant des yeux.

Je haussai les sourcils.

— Ta mère veut que tu l'appelles.

— Oh mon Dieu.

— Je crois qu'elle voulait des excuses.

— Oh mon Dieu.

Mo nous rejoignit. Il ne fit pas grand-chose. Il se contentait de tripoter la ferraille enchâssée dans son sourcil, comme pour vérifier que personne ne la lui avait retirée pendant son sommeil.

— Tu as tout rangé, dit Sarah. Tu n'aurais pas dû. On a laissé une vraie pagaille.

— Pas de souci.

— Mais si. Je te connais : tu vas nous faire monter dans un taxi pour nous renvoyer chez l'as des pâtisseries.

— Pas de souci, je te dis. Écoutez, je dois sortir.

— Pour aller où ? demanda Sarah qui arracha son turban et entreprit de sécher vigoureusement ses cheveux humides.

— Prenez tout ce que vous voulez dans la maison. Il y a du vin sous l'escalier. Simplement, ne touchez pas aux livres, d'accord ? Je suis très maniaque avec mes livres.

— OK, répondit Mo.

— C'était moi, avoua Sarah. Désolée.

— Qu'est-ce qui t'a fait choisir ces livres-là en particulier ?

— Aucune idée. Où tu vas ?

— J'ai un rendez-vous. Je veux dire, pourquoi ceux-là parmi tous les autres ? Ça m'intéresse, c'est tout.

Elle haussa les épaules.

— Peut-être qu'ils dépassaient. Quel rendez-vous ?

— Ils ne dépassent pas. Je suis un grand maniaque et je les aligne tous bien soigneusement. C'est une sorte de maladie.

— Écoute, ça ne me dérange pas que tu voies quelqu'un, dit-elle.

— La ferme, lui répondis-je un peu trop brusquement, ou je te renvoie chez ta mère pour de bon.

Je me demandais si c'était un démon qui l'avait guidée vers cette étagère en particulier.

— OK, dit-elle, calmée. OK. Pas de souci.

J'atteignis la porte de la salle de bains et la lui fermai au nez. Je laissai la douche couler un long moment.

CHAPITRE 19

On se retrouva au *Windsor Castle* de Notting Hill. C'était elle qui avait choisi l'endroit, mais je le connaissais bien. En fait, je connais tous les pubs. Je pourrais vous bien. En fait, je connais tous les pubs. Je pourrais vous raconter toute l'histoire récente de Londres à travers ses auberges et hostelleries, mais ça vous gaverait vite. Ou vous expliquer sa géographie à travers les itinéraires choisis par les haquetiers. Comme je m'y connais également un peu sur les ombres qui hantent les tavernes, je savais parfaitement, avant qu'elle en parle, ce qui est enterré dans les caves du *Windsor Castle*.

Chaque pub a ses ombres. Enfin, pas tous ; mais ceux qui n'en ont pas ne méritent pas qu'on s'y arrête. J'ai une théorie selon laquelle l'ensemble des pubs forme une encyclopédie des démons. Le *Windsor Castle* est effectivement lugubre et ombrageux ; entièrement lambrissé et séparé en sections distinctes par des portes taillées à même le bois à travers lesquelles il faut passer.

Je l'attendis dans la deuxième section, à une table surmontée de tableaux encadrés qui faisait l'angle. Dès l'instant où je la vis entrer, je fus submergé par une sainte terreur. Son démon intérieur ne se cachait plus.

Ils deviennent plus audacieux, vous comprenez. Une fois qu'ils savent que vous savez.

Elle arrivait vêtue d'un cheongsam de soie noire à col montant brodé de rouge. Un rouge merveilleux, comme les lèvres d'une courtisane orientale entrevue à travers les minces voiles d'une chaise à porteurs ; celui de la gorge ouverte d'une victime dans un Londres victorien gris et embrumé. Ce rouge-là. Elle franchit les portes de bois avec des bas gris satinés et des talons aiguilles. Par-dessus l'ensemble, elle portait un manteau de cosaque croisé et aux boutons dorés qui lui tombait aux chevilles. Si j'avais jamais cru qu'il ne s'agissait pas d'un rendez-vous galant, l'illusion venait de se dissiper.

Je me levai trop vite pour l'accueillir, conscient que les autres types tournaient la tête. Leurs yeux la balayèrent mais, à ma grande satisfaction, elle ne les récompensa d'aucun coup d'œil tandis que je l'aidais à ôter son manteau. Peut-être faisaient-ils des conjectures sur les secrets mythiques des hommes d'âge mûr. Si elle leur avait glissé ne serait-ce qu'un regard furtif, ils auraient pu se détendre et croire que c'était l'argent, la gloire, le pouvoir ou autre formule tout aussi banale qui l'avait attachée à moi. Mais ces hommes-là ne connaissaient rien aux méthodes des démons. Ils ignoraient les enjeux.

— Désolée d'être en retard.

— Pas du tout. Aucun souci. (Je posai son manteau sur la banquette et elle se laissa glisser dans un fauteuil qui me faisait face.) Vous êtes superbe.

— Vous avez fait des efforts, vous aussi.

Possible. J'étais sorti m'acheter une veste en lin et une chemise bleu pastel. J'avais taillé les poils les plus indisciplinés de mes sourcils. Toutes ces choses-là me paraissaient ridicules, mais sans doute faut-il parfois pomponner son troll intérieur.

— J'ai déjà commencé à boire. (Elle sembla percevoir ma tension.) Vous avez faim ?

Elle fit signe que oui. Elle ne paraissait pas pouvoir cesser de me sourire. Le démon du sourire des femmes : elles sourient toujours trop. Je m'efforçai d'adopter un ton badin.

— Vous savez quoi ? J'ai envie de prendre le sanglier sauvage aux pommes.

— Moi aussi. Et des huîtres.

Tout en prononçant le mot « huîtres », elle leva brièvement les yeux vers moi comme s'il s'agissait d'un code. Derrière ma fascination feinte pour le menu, je l'observais attentivement. Simplement, je ne voulais pas qu'elle le sache. Vous comprenez, les démons sont malins. Ils font des allées et venues furtives. Ils n'entrent pas en quelqu'un pour s'y établir. Ils se laissent facilement effrayer, comme des oiseaux sur les branches. Puis ils se posent de nouveau. Ils peuvent rester des mois. Ou bien quelques secondes.

Au fil des ans, j'ai acquis une certaine expertise pour reconnaître les signes de présence démoniaque. On les remarque par exemple à la façon dont les doigts tambourinent sur la table ; ou dans un geste qui consiste en apparence à se lisser les cheveux ; mais la plupart du temps, ils se lisent sur

le visage. Dans un tic des paupières, par exemple. Une façon de dilater les narines. Mais la plupart du temps, c'est dans les yeux.

Bien sûr, on peut facilement confondre toute activité normale des replis du visage humain avec le signe de la présence d'un démon. Mais au fil des années, on devient expert. Dans son cas, ce fut comme si une allumette s'enflammait brusquement derrière ses yeux : non pas un rougeoiement, des braises ardentes ou d'autres indices aussi peu subtils, mais un bref éclat couleur miel dont on pouvait aisément séparer les éléments combustibles : empathie, pitié, appétit.

Tout arrivait trop vite. J'allais devoir la décourager et je songeais que, pour ce faire, j'allais peut-être lui dire quelque chose ce soir-là. Tout lui raconter.

— Moi aussi, j'ai failli être en retard, lui dis-je après avoir passé notre commande auprès du serveur.

Deux hommes buvaient d'un air morose dans un coin. Aucun ne s'intéressait à la compagnie de l'autre et ces salopards ne la quittaient pas des yeux. Je me sentis insulté. J'avais envie de me lever pour leur dire de se ressaisir, mais elle ne semblait rien remarquer. Était-elle vraiment si peu consciente de l'effet qu'elle produisait sur les hommes ? Je finis par me retourner et décocher à l'un des deux types un regard glacial. Il détourna les yeux d'un air coupable.

— Pourquoi ça ? me demanda-t-elle. Pourquoi avez-vous failli être en retard ?

— Ma fille et son copain. Ils reviennent de l'université et logent chez ma femme, mais ça ne se passe pas très bien.

— Votre fille s'appelle comment ?

— Sarah. Elle a ramené son copain avec elle et ils ont contrarié le mec de mon ex.

— Votre ex. La dernière fois, vous avez dit « ma femme ».

— Mon ex. Oui, le mec de mon ex.

— Le pâtissier ?

— Ouais, le papa gâteaux. Ils sont tous deux à l'université de Warwick. Vous m'avez dit avoir fréquenté quelle université ?

— Je ne vous ai rien dit de tel.

— Vous ne me l'avez pas dit, ou vous n'y êtes pas allée ?

— Je n'y suis pas allée.

— Ah bon ? J'aurais juré que si. Vous m'avez bien roulé.

— Pourquoi est-ce que je voudrais vous rouler sur ce sujet ? (Elle avait répondu un peu brusquement. Puis elle se radoucit et ajouta :) Non, je n'ai fréquenté que l'université de la vie.

— Ah, cette excellente institution. Je crois que vous avez été une élève studieuse.

Voilà qui sonnait faux.

— C'était un peu condescendant.

— Ah bon ? Désolé.

J'étais sincère. J'avais prêté trop d'attention aux ombres qui passaient sur son visage et autres infimes indicateurs, en quête de signes démoniaques, et je n'avais pas assez surveillé mes paroles.

— Juste un peu. Régulièrement, au cours de ma vie, je suis tombée sur des hommes et des femmes qui étaient moins intelligents que moi mais avaient reçu une meilleure éducation. Les gens éduqués affichent leurs qualifications comme la cravate d'un club ; si vous êtes la seule personne à table qui n'en porte pas, ça saute aux yeux. Avant, ça me dérangeait ; et puis j'ai découvert à quel point il est facile d'apprendre les codes et les langages.

— Ce que je voulais dire, c'est que vous paraissiez aussi maligne que n'importe qui d'autre.

— Vous voulez que je vous parle des matières dans lesquelles je suis spécialisée ? Vous n'allez peut-être pas me croire. J'ai un doctorat en dépravation. Ça vous fait quel effet, William ? Un diplôme en accoutumance et en guérison. J'ai suivi la formation de la confrérie des aventuriers, des resquilleurs, des danseurs et des parasites...

— Holà ! Pas si vite ! (Quelque chose allait de travers. C'était moi qui avais résolu de la repousser, mais elle semblait à présent bien déterminée à jouer au même jeu.) Qu'est-ce que vous me racontez ?

— Je veux que vous sachiez par où je suis passée. Ce que je suis.

Je le sais bien, me dis-je. Je suis au courant de tout. De nouveau, ce sentiment de la connaître depuis des années. Cette curieuse impression de me réveiller en plein milieu d'un roman, comme si l'on partageait une histoire ou un contexte qui ne nous avait pas encore été pleinement révélé. Comme une réincarnation.

Mais c'étaient là des pensées dangereuses. J'étais déjà en train de l'intégrer à mon destin. Ça me confirmait aussi que le démon qui l'habitait me poussait à croire que je tombais amoureux d'elle, ce que je devais empêcher. Mais c'était ma propre voix qui parlait en un murmure

amoureux, formulant exactement ce que je voulais dire ou entendre. «C'est curieux. J'ai l'impression de vous connaître depuis des années. » Je faillis m'en trancher la langue à coups de dents, car ça ressemblait aux propos les plus ridicules qu'échangent les amoureux.

— Vous me connaissez effectivement depuis des années.

Je revins à la raison.

— Pardon ?

Elle secoua la tête.

— Ce que je voulais dire, poursuivit-elle, c'est que je ressens exactement la même chose.

Mais j'avais l'impression qu'elle faisait marche arrière, comme quelqu'un qui s'apprête à jouer un coup aux échecs puis se ravise avant de retirer les doigts de la pièce. On échangea d'infimes sourires. Sa main reposait sur la table et j'avais envie de tendre la mienne pour caresser, en la frôlant à peine du doigt, la veine à son poignet. Je ne doutais pas de parvenir à lui faire naître un frisson le long du bras. Au lieu de quoi je retirai la main, peut-être trop soudainement.

Comme la plupart des hommes, il m'est arrivé au cours de ma vie de faire des avances, habiles ou maladroites, ineptes ou rusées. Mais jamais je n'avais éprouvé une impulsion si terrifiante me dictant de caresser une veine à l'intérieur du poignet d'une femme. C'était la preuve que mes sens n'étaient pas blasés. Ça m'apprenait aussi que mes sentiments étaient en proie au chaos le plus total.

On nous servit nos plats. Je commandai une autre bouteille de vin. Je savais que j'allais trop vite. J'espérais peut-être arroser le démon de vin afin de l'endormir et le rendre passif. Je remplis son verre et lui dis :

— Vous savez, il y a des hommes dans ce bar qui ne vous quittent pas des yeux.

— Vous voulez dire qu'il y a d'autres personnes dans ce bar ?

Elle me fit rire. Nous étions en train de tomber le long d'un tunnel, d'un terrier de lapin, et cette fois encore tout se produisait plus vite que je l'avais prévu. J'avais envie de lui dire que ça ne servait à rien, qu'elle était possédée par un démon, que je n'étais pas dupe et que ça ne mènerait nulle part. J'envisageai même de m'adresser directement au démon, à travers elle pour ainsi dire. Au lieu de quoi je demandai :

— Comment sont les huîtres ?

— Excellentes ! Tenez, goûtez-en une. (Elle versa le contenu de la coquille dans ma bouche.) Pourquoi vous êtes-vous marié ? Par amour ?

— En partie. Mais aussi pour me cacher, je crois. Les années qui ont suivi la fac ont été un peu dingues. Je crois que j'étais une sorte de victime. Je me suis marié en partie pour cette raison.

— C'est drôle. Moi aussi.

— Vous avez été mariée, vous aussi ? Et suite à quelle folie ?

— Ah non. Vous ne m'avez pas parlé de la vôtre.

Je posai mon couteau et pinçai la peau entre mes sourcils. Je me demandai ce que je pouvais lui dire et quelle partie je serais en mesure de garder sous silence.

CHAPITRE 20

À la fin du trimestre, je fus ravi de quitter la fac, de mettre un peu de distance entre Fraser, les événements de ces dernières semaines et moi-même. Mes parents étant divorcés, je me retrouvais face au choix habituel entre aller à Daventry chez mon père, qui ne souhaitait pas ma présence, ou à Rugby chez ma mère, qui ne la souhaitait que trop. Chez papa, il n'y aurait ni conversation, ni frigo rempli. Chez maman, il y aurait des petits plats à volonté, mais gâchés par d'interminables questions sur l'endroit où je faisais la lessive et le supermarché où je faisais mes courses. Répondre à une seule de ces questions en générerait cinq autres, dont chacune à son tour en générerait cinq nouvelles. Je reconnais à présent dans les bavardages angoissés de ma mère une sorte de maladie, mais sur le moment, ça me donnait juste envie de sortir chercher un chaton à noyer.

On dîna ensemble le soir de Noël, maman et moi. On avait chacun un diabolotin qu'on tira chacun son tour. Un chapeau en papier bleu tomba du mien et un orange du sien. Comme ne pas les enfiler paraissait un geste plus désespéré que le contraire, on le fit.

— Que dit ta devise ?

Je cherchai le bout de papier enroulé. La mienne, si banale que j'osais à peine la répéter et imprimée avec une encre verte si pâle qu'on la lisait à peine, affirmait : « Une journée sans sourire est une journée gâchée. »

— Eh bien tu vois, dit ma mère.

— Quoi ? répondis-je, contrarié et dérouté tout à la fois. Quoi ?

Mais elle ne répondit rien et feignit de se concentrer pour tailler la cuisse du petit coq qui ornait la table.

Après quoi on s'installa sur le canapé. Maman aimait regarder le discours de la reine à la télé, ce qui eut au moins le mérite de la faire taire un moment. Quand ce fut fini, elle renifla comme si elle était experte en discours et déclara : « Pas terrible cette année. » Puis elle m'interrogea sur ma marque de lessive en poudre préférée.

Je crois que je tins le coup jusqu'aux émissions spéciales du 26 décembre avant d'appeler Mandy pour la supplier de me laisser passer le reste des vacances avec elle dans le Yorkshire. Elle obtint l'accord de ses parents, à la condition que je dorme sur leur canapé-lit plutôt que dans la chambre de Mandy, alors que j'aurais bien volontiers accepté de dormir sur une lame de rasoir dans la remise à charbon si elle ne m'avait rien proposé de mieux.

Mandy et moi, on passa les vacances à nous tenir la main en marchant dans les superbes et glaciales landes du Yorkshire sous un fabuleux ciel couleur d'acier. Le vent tourbillonnait, s'agitait et tourmentait les freux, qu'il délogeait des arbres comme des bouts de papier noir. On marchait jusqu'aux pubs en empruntant des chemins humides et couverts de feuilles et je sentais ma tête se vider sous cette splendide lumière hivernale.

Quand je me trouvais seul avec Mandy, je me sentais à l'abri, loin de Fraser et de l'idée de démons dangereux. Elle était heureuse, elle aussi. Sans être au courant des événements des jours précédents, elle avait eu le sentiment qu'elle me perdait, que je m'éloignais d'elle. Ici, sous ces cieux tourmentés et ces nuages tumultueux, on entrait dans une bulle d'intimité protectrice. Nous étions Heathcliff et Catherine, mais sans rien qui puisse nous enlever l'un à l'autre.

Un soir, je me saoulai au point que j'eus l'impression de me dissoudre sous le regard de Mandy et la demandai en mariage. Quand elle répondit oui, je fus envahi d'une euphorie sans nom. Le retour à la maison nous prit des heures car on s'arrêtait constamment pour s'embrasser passionnément. J'avais le sentiment que le paysage spectaculaire qui se déployait des deux côtés de la route me comblait.

Mais le lendemain, on fit tous deux comme si rien ne s'était passé.

D'accord, on était saouls, donc ça ne comptait peut-être pas. Mais aucun d'entre nous n'aborda le sujet, ne serait-ce que pour en rire comme d'une bêtise commise en état d'ivresse. Aucun d'entre nous ne dit : «Au fait, est-ce qu'on était tellement saoul que... » Au lieu de quoi on s'engagea, sans un mot, dans une conspiration visant à faire comme si ça ne s'était jamais produit.

Encore aujourd'hui, je ne comprends pas pourquoi.

Ce n'est pas comme si j'avais oublié ce qu'on avait dit. Et bien que je n'aie jamais posé la question à Mandy, je mettrais ma main au feu qu'elle non plus. Car il y eut toujours entre nous cet instant de bêtise alcoolisée. Oui, comme un démon, si vous voulez. C'était comme si nous avions créé

quelque chose, l'avions fait éclore, lui avions insufflé la vie ; et bien que nous ayons tenté de l'abandonner, ça nous avait poursuivi en rendant impossible tout espoir de construire un avenir ensemble. On rentra ensemble à Derby ; elle regagna sa chambre meublée en colocation et moi Friarsfield Lodge.

De retour à la fac, tout le monde parlait d'une fille nommée Sharon Bennett qui était partie passer les vacances de Noël en Australie. Plus précisément, en Australie via la Colombie après avoir avalé six préservatifs remplis de cocaïne et en avoir caché une dizaine d'autres dans son vagin. On avait parlé de son arrestation aux infos nationales.

L'histoire prenait une gravité particulière pour moi car, en plus d'être une de mes ex, elle figurait aussi sur l'une des photos du grenier. Ça ne m'étonnait pas tellement de sa part : c'était une allumée, une habituée des drogues euphorisantes. Sa rengaine était *cul sec* et j'avais toujours du mal à la suivre. Malgré tout, c'était une nouvelle consternante.

Dans le bar de l'association étudiante, je m'apprêtais à commander une pinte de bière brune pour moi et une vodka Coca pour Mandy quand une fille vêtue d'une veste de treillis et d'une écharpe rose tendit le bras et me posa doucement la main sur le genou.

— Tu es au courant pour Rachel ?

Rachel Reid était une autre fille de la collection des cinq. La fille à la veste de treillis était sa colocataire.

— Non, qu'est-ce qui lui arrive ?

— Elle est morte pendant les vacances.

— Quoi ?

— Un accident de spéléo.

— De spéléo ?

Rachel était passionnée d'alpinisme et de spéléo. Elle m'avait initié à ce petit jeu. Après avoir rejoint son club, j'avais passé deux samedis après-midi à ramper à plat ventre à travers des passages humides et froids avant de décider que je n'appréciais pas particulièrement ce jeu-là.

Rachel et une autre spéléologue s'étaient retrouvées prises au piège par une crue subite qui avait inondé une caverne dans le parc national de Peak District. Quand on les avait tirées de là, elles étaient mortes. La fille n'avait pas pu m'en apprendre plus. Elle-même était toujours sonnée par la nouvelle et sa réaction pour digérer l'événement consistait à prévenir tous les gens qui avaient connu Rachel.

Mandy me tira de ma paralysie en me prenant le verre de vodka. Elle me serra la main.

— Ce n'était pas une de tes ex, elle aussi ?

— Tu sais très bien que oui.

— Tu portes la poisse, dit Mandy. Allez viens, on va chercher une place.

Je ne crois pas que je portais la poisse. Je pensais que tout ça n'était qu'un enchaînement extrêmement désagréable de catastrophes qui avaient frappé les filles des photos. Les deux autres – Mandy près de moi, et Lin qui remplissait gaiement des verres de bière et servait des vodkas à prix réduit au bar – paraissaient en pleine forme.

Ma réaction initiale consista à chercher Fraser pour lui rapporter ce que j'avais appris. Mais en réalité, j'avais déjà décidé de ne pas trop m'approcher de lui. Il me restait deux trimestres avant de quitter la fac avec un diplôme. Je comptais passer ces quelques mois à réviser pour rattraper mon retard en vue des examens et à déshabiller Mandy aussi souvent qu'elle me laisserait faire.

Je rationalisais toute cette histoire ainsi :

Un : Sandie était allergique aux cacahouètes et un traiteur négligent avait oublié de signaler le contenu des sandwiches. Comme le disait Fraser, ça arrivait parfois.

Deux : Sharon passait de la drogue en contrebande et s'était fait prendre. Comme le dit Bouddha, c'est vraiment pas de bol.

Trois : Rachel exerçait un sport dangereux et avait eu un gros coup de malchance. Ouais.

Je parlai de tout ça à Mandy sans jamais mentionner les photos.

— Ces trucs-là arrivent toujours par trois, me dit-elle.

— Ah bon ?

— C'est ce qu'on dit.

— «On» ? C'est qui d'abord ce «on», bordel ?

— Personne ne sait. On n'en parle pas. Et ça porte la poisse de jurer quand on parle de ce « on ».

— Ah ouais.

Bon, me dis-je. Tant qu'on ne parle pas de choses qui arrivent par cinq.

Les jours passèrent, puis les semaines, et Fraser ne retourna pas à la fac après les vacances de Noël. Quoi que je n'en sois pas franchement désolé, je ne pouvais m'empêcher de m'interroger sur ce qu'il était devenu. J'allai jusqu'à me demander si lui aussi avait été victime de cette série de catastrophes. J'aurais pu me renseigner – peut-être obtenir son numéro de téléphone auprès des autorités de la fac –, mais je n'en fis rien. Curieusement, bien que l'une des femmes de ménage m'ait confirmé qu'il n'avait pas regagné sa chambre de Friarsfield Lodge depuis le début du trimestre, je me retrouvai à plusieurs reprises en train d'attendre devant sa porte et de tendre l'oreille.

J'ignore ce que je cherchais. J'avais l'idée irrationnelle que Fraser embobinait tout le monde, qu'il était bel et bien rentré mais se cachait. Je pensais que si je restais assez longtemps avec l'oreille collée à la porte, il émettrait peut-être un bruit qui le trahirait. Et il y en avait, des bruits. Rien qui confirme sa présence ou son activité dans la pièce, mais de curieuses ponctuations rompant le silence qui régnait derrière la porte.

À une occasion, j'entendis ce que je pris pour le bruit d'un bout de papier – comme un avion en papier – heurtant le sol. Un jour, j'entendis un bruit de fermeture Éclair, mais seulement pendant une fraction de seconde, pas assez longtemps pour qu'il s'agisse réellement de ça. Une autre fois, il y eut un très bref claquement, comme le bruit d'un tapis qu'on enroulait, mais de deux tours à peine. Je collais l'oreille à la porte, retenant ma respiration, me concentrant pour mieux entendre, mais il n'y avait jamais rien d'autre.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Je sursautai. Je dus même poser la main sur mon cœur.

— Ah. Je vérifiais juste si Charles était là. Il n'est pas rentré depuis les vacances.

C'était Dick Fellowes. Il avait dû s'approcher de moi à pas de loup. J'ignorais depuis combien de temps il me regardait coller l'oreille à la porte de Fraser.

— Il semblerait que non. Nous allons devoir enquêter sur son compte.

Quand mon cœur affolé se calma, je me demandai soudain ce que Fellowes trafiquait là. Ce n'était pas dans ses habitudes de passer au pavillon. Il n'avait rien à faire ici de manière régulière. Sa présence était toujours liée à un sujet particulier. Il me regarda fixement à son tour, soit parce qu'il attendait une réponse, soit parce qu'il souhaitait partir.

— Alors je vais retourner dans ma chambre, commentai-je bêtement.

— Oui, vous devriez.

Je la regagnai bel et bien, les joues en feu, mais laissai ma porte entrouverte. Je voulais savoir ce que trafiquait Fellowes. Je ne le voyais pas et le plus exaspérant, c'est que je crois qu'il resta simplement planté là quelques minutes. Je crois qu'il attendait de voir si j'allais sortir voir ce qu'il faisait. À moins que ma présence l'ait empêché de faire quelque chose, comme entrer dans la chambre de Fraser ou un truc du genre. J'avais le sentiment que chacun attendait que l'autre cède en premier. Cette situation absurde se prolongeait depuis une vingtaine de minutes quand je craquai et rassemblai de la monnaie sous prétexte d'aller passer un coup de fil à Mandy depuis le téléphone du vestibule.

Mais quand je sortis dans ma chambre et me retrouvai dans le couloir, je vis que Fellowes avait disparu.

J'appelai Mandy malgré tout et me rendis chez elle. Nous n'avions pas baisé depuis quelque chose comme six heures et j'avais envie de me trouver de nouveau en elle. Avec ma langue dans sa bouche et mon sexe dans sa chatte, j'avais le sentiment que tout était à sa place dans l'univers. Ou que je pouvais en tout cas me cacher à l'abri du monde.

Quand j'arrivai chez elle, elle venait de prendre un bain et était toujours enveloppée d'une serviette. Elle poussa un cri aigu quand je la lui arrachai pour la renverser sur le lit. Je plongeai la langue dans sa chatte et elle m'agrippait les cheveux à deux mains pour m'attirer plus profondément en elle quand je perdis soudain mon érection. Je ne sais pas pourquoi. Elle disparut simplement.

— Ça va ? demanda Mandy en m'attirant vers elle.

— Ouais. C'est seulement... J'en sais rien.

— Je t'aime, William. Viens là.

— C'est bien vrai, dis ? Toi et moi ?

— Bien sûr que c'est vrai. Pourquoi tu te sens obligé de poser la question ? Viens sous les couvertures.

On se mit au lit et on resta étendus à s'étreindre. Dehors, le crépuscule s'épaississait, puis la lueur ambrée des lampadaires situés devant ses fenêtres apparut. Au bout d'un moment, il y eut un mouvement tourbillonnant sous les lampes.

— Il neige, dit-elle.

Je l'entendis à peine. Je réfléchissais à ce qu'avait répondu Dick Fellowes quand il m'avait surpris en train d'écouter à la porte de Fraser.

Oui, vous devriez. Pourquoi avait-il bien pu dire ça ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21

Fraser finit par revenir à la fac, alors que le trimestre était déjà bien avancé, mais je le croisais le moins possible. Déjà, il empestait encore plus qu'avant – jamais je n'avais connu quelqu'un qui sente si mauvais. Je ne comprenais pas comment quelqu'un d'aussi intelligent – je ne doutais pas un instant qu'il ait un cerveau en parfait état de marche – ne prenne pas la peine de se laver la figure et de se brosser les dents le matin. Je l'évitais.

En fait, j'évitais au possible de rester dans ma chambre et logeais chez Mandy tant qu'elle m'y autorisait. Quand je retournais dans ma chambre, je trouvais des mots de Fraser : des bouts de papier glissés sous la porte pour demander à me voir. Je les ignorai totalement. J'en trouvai d'autres qu'il m'avait laissés dans les casiers de la fac. Je connaissais assez bien ses trajets pour l'éviter facilement.

Au fil des semaines, les mots prirent une tonalité plus désespérée, assortis de points d'exclamation aux allures de javelots m'exhortant à le *contacter* ! ! ! ! ! J'ignorai tous ces mots et restai terré chez Mandy, à plancher dur pour préparer mes examens et à m'oublier dans la fornication.

On baisait jusqu'à en être endoloris puis on recommençait. On sortait rarement, d'abord parce que je ne voulais pas tomber sur Fraser, mais aussi parce qu'on passait pas mal de temps défoncés à l'herbe. Son odeur me rendait fou. Sans le mauvais exemple donné par Fraser, j'aurais cessé de me laver pour garder son parfum. L'odeur de l'herbe et celle de sa chatte se mêlaient dans mon esprit. Je crois que j'étais défoncé aux deux.

Une fois, nous étions nus sur son lit et elle me roulait un joint. Je plongeai un doigt en elle, étalai ses fluides sur le papier à cigarette et sur le mélange d'herbe et de tabac, puis le fumai. Je *la* fumai. Mandy me regarda en secouant la tête.

Elle repliait ses douces ailes autour de moi. Elle savait que quelque chose me tracassait mais ne me demanda jamais quoi. Je commençai à la laisser prendre des décisions pour moi. J'arrêtai carrément de sortir. Elle faisait

mes courses et rendait mes dissertations pour moi. Je la voyais comme mon salut. J'avais juste envie de terminer la fac, d'obtenir mon diplôme, de trouver un boulot et, oui, de lui demander une nouvelle fois de m'épouser. Je savais que j'étais en train de fuir, mais je m'en moquais. Je l'aimais et je ne faisais pas semblant.

Puis, un soir, elle réussit à me convaincre de sortir de mon trou. L'enfermement la rendait nerveuse. Elle voulait aller au bar de l'association étudiante, respirer l'air hors de sa chambre. J'acceptai à contrecœur.

Quand on atteignit le bar, on plongea dans le vacarme habituel, énergique et bas du front, de la vie étudiante. Mandy vit des amis à elle rassemblés autour d'une table et m'envoya au bar commander des verres. Sans savoir pourquoi, je me sentais nerveux, à cran. Je m'étais à peine aventuré hors de sa chambre depuis trois semaines et je me sentais déboussolé.

Après m'être bagarré pour me faire servir au bar, je commandai des verres pour Mandy et moi-même. Je remarquai que Lindi n'était pas là ce soir-là et demandai de ses nouvelles. La fille qui me servit me regarda bizarrement. Elle reposa la bouteille de boisson gazeuse qu'elle venait de vider dans le verre de Mandy et contourna le bar pour s'approcher de moi.

— Lindi est à Good Hope¹⁰, me sembla-t-il l'entendre dire.

Je me rappelle avoir ricané tout en cherchant un billet pour payer les verres.

— Et c'est où, ce truc ?

La serveuse étudiante avait des yeux d'un bleu délavé et le visage lourdement criblé de taches de son.

— Elle se trouvait sur un château gonflable qui a éclaté.

— Quoi ?

— Il n'était pas fixé correctement.

— Quoi ?

— C'était à une fête pour enfants. Enfin, après la fête.

— Quoi ?

— Elle s'amusait à sauter dessus en fin de journée et il a éclaté. Elle est tombée sur la tête. C'est horrible.

La fille me regarda de ses yeux délavés. Puis quelqu'un d'autre demanda à être servi. Je restai planté là, consterné, à tenir bêtement ma pinte d'une main et la vodka Coca de Mandy de l'autre.

Mandy apparut quelques instants plus tard.

— Alors ça vient, ces verres ? demanda-t-elle.

Ce que je ne pouvais pas lui dire, bien sûr, c'était que Lindi était la quatrième d'une liste dont elle occupait elle-même la cinquième place.

On s'installa avec ses amis, mais tandis qu'ils discutaient gaiement et que Mandy rattrapait les ragots, je gardais le silence. Ils me crurent simplement d'humeur morose alors que j'étais sonné par la nouvelle de l'accident insensé de Lindi. Ce n'était pas que Mandy et les autres s'en soient moqués. C'est seulement qu'ils ne voyaient pas l'équation mathématique derrière tout ça, ni la place de Mandy dans cette équation occulte.

Après la fermeture du bar, on retourna chez Mandy comme d'habitude. Je roulai un joint tandis qu'elle allait aux toilettes. L'alcool l'ayant rendue d'humeur folâtre, elle se déshabilla et se mit à danser autour de moi pour tenter de m'égayer. Je m'étais assis sur une chaise pour préparer mon joint sur la table. Mandy mit de la musique et se mit à danser comme une stripteaseuse autour de moi tandis que la fumée s'élevait de mon joint sans que sa légèreté contamine mon humeur pour autant. Mandy me prit le joint, tira dessus et le remplaça entre le V formé par mes doigts avant de me souffler la fumée au visage.

Elle monta sur moi, appuyant très fort son entrejambe sur ma cuisse. La musique s'arrêta. Mandy descendit et me dévisagea, mains sur les hanches. Puis, sans un mot, elle éteignit le lecteur de cassettes et se mit au lit.

Je restai assis sur ma chaise une heure environ. Lorsque je la rejoignis au lit, elle dormait déjà. J'éteignis la lumière et me glissai entre les draps en m'efforçant de ne pas la réveiller. Mais je n'arrivais pas à me détendre. Je me contentai de la fixer en me demandant quel genre de souffrance ou de malédiction j'avais attirée sur elle. Oui, c'était Fraser qui avait tout fait, pas moi, mais j'avais créé cet effrayant rituel à partir de fragments de savoir ésotérique. J'étais sérieusement impliqué dans l'affaire et d'une façon dont je ne pouvais même pas envisager de lui parler. Je voulais la défendre, faire obstacle à l'ombre maléfique qui s'était abattue sur elle, mais comment ?

Penché au-dessus de son adorable et frêle corps endormi, je la surveillai et me sentis hideux et protecteur à la fois, comme une gargouille de pierre saillant de quelque rempart se détachant sur un ciel nocturne, les traits déformés par les ténèbres.

Je savais ce qu'il me restait à faire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 22

Nous avions terminé le dessert. Une crème caramel dont la saveur sucrée me donnait envie de céder et d'embrasser Yasmin. Je voulais goûter le sucre sur ses lèvres. Sa main reposait à plat sur la table et j'avais toujours envie de la caresser, de la toucher, mais sans prix à payer. Je cherchai le serveur du regard.

— Ne commandez plus de vin, me dit Yasmine.

— Ah non ?

— Non. Vous savez pourquoi j'ai conseillé ce pub ?

— Il paraît que les os de Tom Paine sont enterrés dans la cave.

— Voilà. *Les Droits de l'Homme*. Tom Paine est mon héros. À l'époque, le propriétaire de ce bâtiment a racheté les os de Tom et les a fait rapporter de la fosse commune de New York. Il comptait lui accorder des funérailles dignes d'un héros, mais ensuite il a perdu son argent. Le bâtiment a été vendu et le sac contenant les os de Tom a été abandonné dans la cave. Puis emmuré.

— Quel rapport avec moi ?

— Aucun, en fait. Si ce n'est que vous êtes emmuré dans la cave. Comme Tom.

J'éclatai de rire mais sentis mon front se plisser.

— Pardon ? Je crois que j'ai *vraiment* besoin d'un autre verre de vin.

Je fis signe au serveur.

— Je viens d'ajouter un nouveau droit fondamental à la liste de Tom Paine.

— Et lequel ?

Le serveur, un jeune homme séduisant coiffé de boucles sombres et aux yeux couleur de raisins secs, apparut à la table un sourire aux lèvres, mains jointes devant lui et se pencha vers nous. Elle ne remarqua même pas sa présence.

— Le droit d’être baisé jusqu’à ce que mort s’ensuive par une belle femme qui craque totalement pour vous.

Je clignai des yeux. Je ne pus m’en empêcher : pour éviter son regard intense, je regardai le jeune serveur, comme pour l’inviter à commenter la situation. Peut-être lut-il une nuance de supplication dans mon expression, car il détourna le regard de moi pour le baisser plutôt vers la table.

— Si c’est ce qu’elle veut, ajouta-t-elle. Et c’est le cas.

Puis elle se tourna vers le serveur et lui sourit.

— Nous voudrions simplement l’addition. S’il vous plaît.

Le serveur s’éloigna et je cherchai maladroitement ma carte de crédit.

— Eh bien, il aura de quoi raconter aux cuisines.

— Je me moque bien de ce qu’ils pensent à la cuisine. Amenez-moi chez vous.

Mais je n’aurais pas pu l’amener, même si je l’avais voulu, car ma fille et son copain s’y trouvaient.

— Alors chez moi, dit-elle, mais je vous préviens que ce n’est pas terrible.

Je cherchai un moyen de résister mais elle avait pris les choses en main et n’écoutait même pas mes faibles protestations. Une fois sortie du pub, elle arrêta avec assurance un taxi et elle me tint la portière ouverte tandis que son moteur Diesel tournait au ralenti. Elle donna au chauffeur l’adresse d’un endroit qui se situait tout juste au sud de la Tamise.

À l’arrière du taxi, elle se pencha vers moi, abaissa d’un coup de pied le siège situé devant elle et y posa un talon, dévoilant sous son manteau une jambe vêtue de ces élégants bas gris. Je fus contraint de m’avouer qu’elle m’effrayait un peu.

— Écoutez, je ne suis pas sûr de pouvoir vous apporter grand-chose de bien.

C’était vrai. Je voulais dire sur un plan sexuel autant que sentimental. Je manquais cruellement de pratique. Je me sentais comme un animal traqué ; je me demandais si les femmes étaient soudain devenues beaucoup plus prédatrices depuis la dernière fois que j’avais joué à ce jeu-là. Quand j’étais plus jeune, j’avais couru après des filles ; je ne me rappelais pas avoir déjà vécu l’inverse.

Elle porta un doigt nonchalant à ses lèvres et plaça l'autre main sous mon manteau.

— Chhht ! Je vous emmène chez moi pour vous dire quelque chose. Quand vous l'aurez entendu, vous ne voudrez peut-être plus de moi de toute façon.

Le taxi nous transporta à travers Londres. Les lampadaires baignaient ses traits d'une lueur ambrée, ce qui me permit de scruter ses yeux sans qu'elle me voie. Avec cette lumière qui se posait sur elle de manière intermittente, l'éclat de ses yeux lui donnait l'air d'un fauve. Nous avons parcouru quelques kilomètres quand je vis ce que je cherchais. Elle regardait par la vitre en plissant à demi les yeux tandis que la ville défilait autour de nous. C'était une minuscule flamme d'allumette derrière l'iris, bref instant de terrifiante luminescence.

— Arrêtez-vous, dis-je au chauffeur.

Il feignit de ne pas m'avoir entendu.

— Arrêtez-vous, bordel.

Cette fois, il entendit. Il freina brusquement.

— Ça va pas, non ! s'exclama-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qui ne va pas ?

J'ouvris la portière à toute volée et descendis sur le trottoir. Elle me suivit, stupéfaite.

— Je ne peux pas vous accompagner chez vous, lui dis-je. C'est aussi simple que ça.

Je me passai la main dans les cheveux et aperçus par hasard le chauffeur, qui me regardait avec une expression dégoûtée.

— Vous jouez à quoi ? cria-t-il.

Je lui tendis une poignée de billets.

— Ramenez-la chez elle.

Elle sortit du véhicule, régla le chauffeur avec mon argent et glissa la monnaie dans ma poche. Le taxi s'éloigna à toute allure.

— Eh bien, dit-elle, en voilà un développement surprenant.

— Désolé. J'ai paniqué.

— Pas de problème. Écoutez, la Tamise n'est pas loin. Si nous marchions ? Personne ne nous attend où que ce soit.

Nous nous étions arrêtés très près de Westminster Bridge. En réalité, j'avais envie de rentrer tout droit chez moi, mais je lui devais de ne pas

terminer la soirée sur cette note quelque peu théâtrale, si bien que j'acceptai de longer le fleuve jusqu'aux quais de Victoria Embankment.

Comme il faisait frisquet, je la laissai se serrer contre moi pour se réchauffer. Le ciel nocturne était lourd, d'un bleu quasi polaire. Le fleuve prenait l'aspect écaillé d'un dos de dragon là où les lumières des quais jouaient sur sa surface ondulée et possédait une voix basse qu'on ne peut s'empêcher d'écouter tout en sachant qu'il ne faut pas. J'avais toujours associé la Tamise à un flux de vie plutôt que de mort ; mais elle paraissait maintenant rebelle et cruelle, affichant une indifférence souveraine à l'égard de nos vies minuscules. Sans compter qu'elle paraissait glaciale et profonde.

— Tout va bien ?

— Oui, répondis-je. Tout va bien.

— C'est ma faute, dit-elle. J'ai précipité les choses.

— Non. C'est compliqué.

Elle parut satisfaite d'en rester là, du moins pour l'instant. Je regardai dans ses yeux et constatai que cet éclat, cette illumination, avait disparu. Ma réaction brutale avait effrayé le démon. Mais je savais qu'il ne devait pas être loin.

J'avais raison.

Alors que nous approchions de Hungerford Bridge, une ombre remua sous les poutres croisées du pont et une voix me cria :

— Si c'est pas malheureux. J'essaie juste d'obtenir une tasse de thé.

Mon cuir chevelu s'embrasa. Je m'arrêtai net.

— Seamus ?

Je vis s'approcher d'un pas traînant le vieux soldat du Golfe au long manteau, crâne rasé, yeux pareils à de sombres cavernes. J'entendis mes oreilles bourdonner. Ma langue resta collée à mon palais.

Je sentis le bras de Yasmin me presser d'avancer, mais j'étais figé. Lorsque la silhouette s'avança à la lumière, je vis clairement que c'était bel et bien Seamus ; puis, l'instant d'après, une lueur passa sur son visage et ce n'était plus lui, mais un autre mendiant qui demandait l'aumône. Mais j'étais trop paralysé pour lui répondre.

Yasmin s'avança pour lui tendre quelques pièces. Puis elle glissa le bras sous le mien.

— Venez, souffla-t-elle.

Lorsque le clochard fut loin derrière nous, elle me dit :

— Vous ne passez pas une très bonne soirée. Qu'est-ce que vous avez vu, là-bas ?

— Le vieux soldat. Celui qui s'est fait sauter devant Buckingham Palace.

— Vous avez eu une hallucination ?

— Oui, répondis-je. Non. Vous savez quoi ? J'ai vraiment envie de rentrer maintenant. Je ne me sens pas très bien.

Elle parut inquiète mais ne protesta pas. On traversa la route afin de pouvoir prendre un taxi chacun pour regagner nos foyers respectifs. Lorsqu'un véhicule s'arrêta enfin, j'insistai pour qu'elle le prenne. Elle y monta. Je fermai la portière sur son expression perplexe et le taxi s'éloigna. *Eh bien, me dis-je, maintenant, au moins, elle sait à quoi elle se frotte : je ne la reverrai plus.*

OceanofPDF.com

CHAPITRE 23

Fay m'appela au boulot. Il y avait eu des ennuis : Robbie avait été tabassé à l'école. Elle voulait que je passe à la maison, ce que je fis.

Claire m'étreignit comme elle le fait toujours. C'est la personne la moins compliquée que j'aie jamais connue. Elle est totalement dépourvue de démons. Ils ne trouvent ni failles ni défauts auxquels s'accrocher. Ils glissent sur elle comme l'eau sur la porcelaine. Ce n'est pas l'esprit le plus brillant qui soit mais elle possède une liberté enviable. Je n'ai pas de préférés ; mais c'est elle ma préférée.

Quand j'entrai dans la cuisine, Lucien s'affairait à déboucher une bouteille de vin. Il avait fait entièrement rééquiper la pièce, alors même que Fay et moi avions acheté une cuisine neuve à peine douze mois avant son installation. La nouvelle possède tout un tas de casiers à vin, étagères à épices, porte-casseroles, porte-ustensiles et présentoirs à condiments en Inox. Lucien est un sale enfoiré. Je n'aime pas la vue de quinquas bedonnants dont les longs cheveux gris et grasseux pendouillent sur leur col. D'énormes masses de poils lui poussent aussi dans les oreilles. Même s'il ne m'avait pas volé ma femme et mes enfants, je crois que même le plus doux des hommes aurait des envies de le tabasser à coups de batte de cricket.

Ce fut avec grand plaisir que je refusai le verre de Mouton-Rothschild qu'il m'offrit et qu'il venait d'ouvrir exprès pour m'impressionner.

— C'est un peu tôt pour moi, lui dis-je.

Il émit un drôle de bruit. Ça ressemblait au mot *houx*. Mais étiré. Fay paraissait à deux doigts de m'étrangler, surtout maintenant que la bouteille était débouchée.

— Alors, demandai-je, où est Robbie ?

— Dans le salon.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais. Peut-être à lui voir la lèvre fendue ou du sang sur sa chemise. Il jouait à un jeu vidéo baptisé « Kill the bitch » sur

l'énorme écran de télé plat que Lucien avait installé là. Mais il n'affichait pas une égratignure.

— Tu as fait la guerre ? lui demandai-je.

Il ne quitta pas son jeu des yeux.

— Ouais.

Je m'assis et le regardai quelques minutes exercer une revanche gratuite sur une femme ninja électronique qui bondissait partout, tandis que la lumière bleue de l'écran LCD se reflétait sur son visage.

— Ça va, Robbie ?

Il haussa les épaules.

Il ne me laisserait pas l'atteindre. Je ne pouvais rien faire et, à dire vrai, mon cœur était en lambeaux. Où et quand l'avais-je perdu ? J'avais vénéré ce garçon pendant ses dix premières années, et lui aussi m'adorait en retour. Parfois, la relation entre un père et son fils peut être encore plus tendre que celle qui l'unit à ses filles. Et puis un jour il avait fourré une arrogance toute nouvelle dans un sac de voyage et avait pris la mer en direction d'une contrée lointaine inconnue de moi.

— Bon, puisque tout va bien, alors je file.

Nouveau haussement d'épaules tandis que ses pouces s'activaient fébrilement sur sa manette de jeu.

— Sarah loge chez moi. Passe la voir quand tu veux.

— Ouais.

Je retournai dans la cuisine. Fay et Lucien semblaient attendre que je prenne la parole. Perchée sur un haut tabouret dans le coin, Claire s'efforçait de déchiffrer mon expression.

— Il va bien, déclarai-je.

Fay se hérissa.

— Tu n'as pas vu dans quel état il est rentré.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Une petite brute l'a poussé contre un mur.

— Il m'a l'air plutôt en forme.

Fay croisa les bras et me tourna le dos. Lucien intervint et dit :

— William, il faut qu'on parle.

— Allez-y. Je suis tout ouïe.

— Il faut qu'on le sorte de cet enfer.

— Qu'on le sorte de là ? À vous entendre, on croirait qu'il faut l'évacuer d'Irak. C'est une bonne école. J'ai regardé les statistiques. C'est l'une des

meilleures écoles publiques de tout Londres. Autrement, je ne l'aurais pas envoyé là.

— On devrait le renvoyer à Glastonhall. Lui donner une petite chance.

— Et je vous en empêche ?

— C'est une question d'argent, bien entendu.

— Cette cuisine vous a coûté combien ?

— Oh, par pitiééé, répondit Lucien.

C'était l'une de ses rengaines dans son émission de télé. Je consultai ma montre de manière un peu appuyée.

— Je dois être en ville à 19 heures, déclarai-je.

Fay se retourna pour me faire face.

— Espèce de sale dégonflé, me lança-t-elle.

— Maman ! s'exclama Claire.

Je regardai fixement mon ex-femme.

— Fay, je n'ai jamais levé la main sur toi, je ne t'ai jamais maltraitée, ni même insultée comme ça en vingt-deux ans. Mais si jamais tu m'insultes encore une fois devant Claire ou un de nos enfants, je t'en colle une.

Lucien voulut parler, mais je me retournai pour le dévisager et une bouffée de rage brûlante l'atteignit en pleine figure. Il eut le bon sens de ne pas ouvrir la bouche, et il eut raison. J'étais dans une rage noire.

— Claire, raccompagne-moi à la porte.

Elle m'embrassa avant que je quitte la maison et je tremblais quand je me mis à marcher dans la rue. Intérieurement, je bouillonnais. Bon Dieu, je n'aurais pas dit non à un verre de cet excellent Mouton-Rothschild.

Combien de coïncidences sommes-nous prêts à tolérer, de hasards extraordinaires, de coups du sort, quel degré de synchronisme, combien d'étranges corrélations serons-nous prêts à ignorer avant de lever enfin les bras au ciel et d'affirmer que les causes et les effets ne sont pas le seul jeu de l'univers ? Quand admettons-nous que la rationalité est simplement un outil que nous inventons pour nous aider à avancer ? Une carte et une boussole ne permettent pas de repousser la nuit. Combien de progrès scientifiques désastreux faisons-nous avant d'arrêter de les baptiser progrès ? Quand cessons-nous de faire comme si la raison instrumentale n'avait pas de face sombre ? À l'époque, j'étais étudiant et je n'avais même pas encore reçu mon diplôme : je ne me posais pas toutes ces questions, je voulais simplement trouver un moyen de sauver Mandy.

Quatre filles sur cinq. Lin, Sandie et Rachel avaient été éteintes comme des flammes de bougies et la vie de Sharon était gâchée. J'additionnais et recalculais tout ça d'une manière puis d'une autre. Je me disais que ce n'était qu'une coïncidence. Un concours de circonstances flippant. Je regrettais d'avoir brûlé les photos retirées du grenier. Je me demandais s'il y avait moyen de défaire tout ça.

J'avais des envies de meurtre vis-à-vis de Fraser. Je réfléchissais bel et bien à des moyens de le tuer en faisant croire à un accident. Sérieusement. Je me demandais s'il pouvait faire l'objet d'un troc. Ce n'était pas parce que ces pensées me traversaient que j'étais prêt à les mettre en œuvre. Mais plus je pensais à Mandy, plus j'éprouvais le besoin de la protéger.

L'idée de m'offrir à sa place me traversa.

J'improvisais. Je ne savais pas vraiment ce que je cherchais à faire, à défaire ou à refaire. Tout ce que je possédais, c'était le faux manuscrit et ses rituels que je n'avais concoctés que pour voir Fraser y poser ses pattes malsaines. Ça, et le cadre du grenier.

Je cessai de faire l'amour avec Mandy : je me sentais contagieux. Je m'inventai une grippe imaginaire. Puis un autre mensonge pour détourner ses soupçons : je lui dis que je rentrais quelques jours voir ma mère. En réalité, je regagnai ma chambre à Friarsfield Lodge et m'isolai quasiment du reste du monde pendant trois jours.

Un déluge de messages s'entassait devant ma porte, provenant tous de Fraser. Je ne les lus pas. Je n'avais même pas envie de toucher quoi que ce soit qui ait été en contact avec lui. Je rassemblai ses mots dans la poubelle métallique, les arrosai d'essence de briquet et les incinérai. Puis je me lavai les mains.

Je ne quittai Friarsfield Lodge qu'à une occasion, et ce fut pour acheter du pain et des boîtes de soupe, denrées que je pouvais manger froides dans ma chambre. De toute façon, j'avais peu d'appétit, et j'avais effectivement contracté une légère fièvre qui m'empêchait de bien dormir. Chaque matin, j'attendais que le Lodge se vide à l'heure des départs en cours avant de me servir de la salle de bains. Les femmes de ménage n'entraient dans nos chambres qu'une fois par semaine, ce qui les rendait faciles à esquiver. Bien sûr, il y avait toujours une poignée de faux malades qui n'avaient pas le courage de se lever le matin pour les cours magistraux, mais même ceux-là s'attardaient rarement dans le Lodge pendant la journée.

Je passai mon temps à étudier le manuscrit que j'avais fabriqué. Je rendis également quelques visites préparatoires au grenier. La porte était toujours verrouillée, mais je savais bien sûr comment entrer en soulevant la cloison de contreplaqué.

L'endroit était sinistre et sentait le renfermé. Chaque fois que je m'y faufilais en soulevant la cloison, un soupir d'air frais désespéré parcourait la pièce. Je redessinai le pentacle à la craie et disposai des bougeoirs, mes pots de céramique contenant sel, bois de santal, etc., aux pointes de l'étoile. Je n'eus pas le courage d'ajouter la tête de bouc. J'ignorais si elle était nécessaire ou servait juste d'ornement dans ces circonstances.

Le troisième jour, j'attrapai la grippe au sujet de laquelle j'avais menti à Mandy. Je n'aimais pas songer que je l'avais provoquée moi-même mais je savais que si. Malgré la fièvre, je devais continuer. On était vendredi et c'était ma dernière chance avant plusieurs jours : ensuite, le pavillon serait rempli et animé pendant tout le week-end et je n'aurais plus la tranquillité nécessaire pour poursuivre.

Une série de rêves affreux de carnage intégral m'ayant tenu éveillé une bonne partie de la nuit, je me levai bien avant l'heure où mes camarades étudiants allaient prendre leur petit déjeuner au réfectoire avant les cours. Je calai un miroir en position debout sur mon bureau et m'y observai attentivement. J'avais compté me couper les cheveux avant de me raser minutieusement la tête. On dit que c'est nécessaire pour ce type de rituel. Compte tenu de mon état d'esprit du moment, je voulais prendre toutes les précautions et suivre les instructions à la lettre.

Mais à la dernière minute, une sorte de résolution m'envahit, comme si je cédaï face à l'inéluctable. Elle me remplit de la conviction inébranlable que tous ces trucs rituels n'étaient qu'une façade, ou du moins une sorte d'entraînement spirituel. Je me sentais au-delà de tout ça. J'avais le sentiment d'être tellement lié aux forces en présence qu'il me suffirait de m'asseoir et d'attendre qu'elles viennent à moi.

Après avoir entendu le dernier pensionnaire claquer la porte derrière lui, je me changeai pour enfiler une épaisse robe de chambre en laine. Comme ma tête me lançait, je pris trois aspirines et les avalai à l'aide d'un grand verre de whisky de supermarché. Puis je montai au grenier.

Je crois qu'il devait y faire très froid, mais je le sentais à peine à cause de la fièvre. J'allumai les bougies aux cinq pointes de l'étoile du pentagramme et plaçai une photo de moi-même à l'emplacement où j'avais trouvé celles

des cinq filles. Puis je m'assis en tailleur, en robe de chambre, au milieu du pentacle.

Vous devez comprendre que je ne faisais qu'exercer machinalement le rituel en allumant les bougies. Je ne prêtais plus la moindre foi aux improvisations de mon faux manuscrit. J'étais résolu à invoquer l'entité que je m'apprêtais à rencontrer, quelle qu'elle soit, par ma seule force mentale. J'avais des mantras que je comptais n'utiliser que pour m'empêcher de me déconcentrer ou de m'endormir.

J'avais ôté ma montre mais le clocher de l'église sonna neuf coups assourdis aux alentours du centre-ville, et ce fut alors que je commençai à me répéter les mantras, ou plutôt l'incantation qu'on m'avait donnée ou que j'avais inventée (je ne m'en souvenais plus). Je savais que la persévérance était la clé absolue et que, même si j'étais autorisé à faire une pause pour, par exemple, boire une gorgée d'eau, toute interruption sérieuse me renverrait au début du processus. J'avais la conviction que quelque chose qui ne se fondait sur aucun rituel authentique – si la chose existe – avait fonctionné pour Fraser et qu'il se produirait donc quelque chose de semblable pour moi.

Je connaissais une *clé*, qui n'était pas de mon invention mais sur laquelle j'étais tombé dans deux sources différentes au moins. Il est très difficile, sur une période de plusieurs heures, d'empêcher l'esprit de vagabonder. Il y a des moments de distraction, de vide, des instants où l'on oublie presque ce qu'on est en train de faire. On peut combler ou contourner ces lacunes grâce à la clé que j'avais découverte, qui consiste à répéter les chiffres *cinq*, *six*, *sept*, dans n'importe quelle langue : cinq étant le chiffre de l'Homme, six celui de l'enfer et sept celui du paradis. Je savais le faire en grec, en latin, en hébreu, en français, en allemand et bien sûr en anglais. Dans ces moments où l'esprit s'éloigne de son objectif, cette clé est d'un grand réconfort, et l'on croit presque entendre et ressentir, même de très loin, une serrure de proportions cosmiques en train de s'actionner.

Fünf, sechs, sieben.

Ce procédé devient une réaffirmation des rythmes cérébraux, et l'emploi de différentes langues réveille le suppliant de la transe inévitable mais contre-productive.

Pende, exi, epta.

Ce décompte à trois temps fonctionnait comme une corde de rappel chaque fois que je me sentais dériver. C'était un repère. C'était comme

remonter chercher de l'air. C'était aussi une amulette numérique.

Je n'interrompis ma psalmodie que pour boire une gorgée d'eau de temps à autre et me servais de cette clé pour retrouver mon rythme incantatoire. Après deux ou trois heures passées à répéter les mantras, gestes et mouvements, l'esprit s'ouvre aux visions les plus horribles : de hideuses créatures ricanantes qui émergent du limon des profondeurs les plus insondables de l'inconscient. Je compris que chacun des gestes et des psalmodies n'était qu'un nœud d'une corde d'argent qui s'étirerait jusqu'au moment adéquat, et que ces viles créatures représentaient l'affaiblissement de la résolution dans la psyché, une tentative visant à défaire chaque nœud, et que le décompte les tenait à distance avant de faire le nœud suivant.

Cinq, six, sept.

Je sentais couler ma transpiration. Elle courait le long de ma colonne vertébrale, de mon cou, de mon aine. J'éternuai bruyamment et pris peur quand je songeai qu'il n'y avait personne pour me dire « à tes souhaits ». J'étais en train de m'abaisser devant des démons et je m'inquiétais qu'un éternuement leur ouvre la porte.

J'entendis sonner la cloche à midi. Un bruit réconfortant mais terriblement lointain. Un immense paysage montagneux aux cieux maussades semblait s'être ouvert entre moi et ce qui avait dû être l'emplacement de l'église. Mais il avait reculé, s'enfonçant plus profondément dans un espace intime ; ou alors, c'était moi.

À 13 heures, j'entendis de nouveau la cloche, unique coup éloigné. Mes os me faisaient mal et mon cerveau était en feu. Je crus que je n'allais pas pouvoir continuer. Ma gorge était enflée et asséchée. J'avalai péniblement une cuillerée d'eau.

À 14 heures, je fus ramené à la raison non pas par la sonnerie du clocher mais par une porte qui claquait quelque part dans le pavillon. À présent, j'avais des hallucinations. De l'autre côté du grenier, je voyais une autre version de moi-même qui prononçait les mantras, assise en tailleur à l'intérieur d'un pentagramme, tandis que des bougies brûlaient aux cinq pointes. Cet alter ego prit soudain conscience de ma présence et ouvrit une bouche atrocement béante où sa langue remuait lascivement.

L'instant d'après apparut une femme – ou une créature nue, car bien que je préfère croire que c'était une femme, il pouvait s'agir d'une créature obèse rongée par les asticots – en train de copuler avec lui, assise sur ses

genoux, le regardant amoureusement droit dans les yeux. Je me rappelai de compter.

Quinque, sex, septem.

Et la vision cauchemardesque disparut.

Je m'appliquai de nouveau. Puis, à 15 heures, j'entendis la cloche de l'église émettre un bruit sourd et creux au loin, comme une cloche qui se serait fêlée lorsqu'on l'avait fondue. À 16 heures, ce n'était même plus un bruit sourd ; ça rappelait désormais une créature s'éclaircissant la voix. Ma peau picotait atrocement ; ce n'était pas simplement la chair de poule mais une sorte d'ondulation, comme si des créatures vivantes s'étaient faufilees en dessous et cherchaient à s'échapper. Puis la sensation s'arrêta brusquement.

C'était terminé. Dehors, le ciel était noir. Je savais que le rituel était accompli.

Ce fut presque un de ces moments où toute tension retombe, mais pas tout à fait. Il n'y eut pas d'événement soudain ou théâtral ; les bougies ne vacillèrent pas, les flammes ne doublèrent pas de hauteur, la température ne chuta pas. Mais quelque chose avait changé dans le grenier, au-delà de ma compréhension mais pas de ma perception. Quelque chose avait également changé en moi. Un poids s'était déplacé. Une certaine densité s'était modifiée.

Et quelque chose de sombre se déversait doucement dans la pièce, comme du sable noir dans le goulot d'un sablier, comme par une minuscule fissure, une lézarde que j'aurais créée dans l'étoffe du monde par la seule force de ma concentration.

J'eus une impression de lente décantation, comme si une présence s'était dissoute dans un espace et se reconstituait ici dans un autre. Je l'appréhendais de façon plus intuitive que visuelle, et même alors, ma vision semblait comme brouillée par la fumée, comme si l'on avait étalé quelque chose de sale sur mes rétines. La pièce sembla se charger d'une matière que je suis tenté de décrire comme des particules de suie, lesquelles commencèrent à se transformer en rangée d'inquiétants chevrons pointant droit vers moi telle une fléchette. Je ressentis une immense pression, une énorme solidité de l'air. La pression qui s'exerçait sur mes oreilles rappelait celle qu'on éprouve dans la cabine d'un avion.

Je me mis à frissonner, non de froid mais de terreur. Mon sang s'assécha dans mes veines comme s'il s'était changé en sel ; mon cœur affolé voulait

fracasser ma cage thoracique. Je sentis descendre un filet d'urine tiède le long de ma jambe. Fraser m'avait mis en garde contre la perte de contrôle de mon corps. Il m'avait dit qu'il était important de parler, de reprendre le contrôle de mes fonctions corporelles. Qu'il était vital de paraître en position de force.

Mais les mots ressemblaient à du ciment humide sur ma langue. Je devais déployer de gros efforts pour les faire sortir de mon larynx et ma voix tremblait. Je me sentais comme une petite fille terrifiée par la vue d'un immense chien noir.

— Non, dis-je fermement, à ma propre surprise. Tu dois trouver une autre forme, sinon je ne peux pas te parler.

Les particules de suie noire cessèrent soudain de se figer. La substance évoquant la fumée commença à se dissiper dans la pièce. La pression s'atténua. Je suis sûr d'avoir senti mes oreilles se déboucher brusquement.

Quelques instants plus tard, cette sensation avait disparu.

Ma respiration se calma de nouveau. Puis j'entendis des pas étouffés montant les marches du grenier, approchant presque à la dérobée. Je tendis l'oreille. On grimpa quelques marches de plus, puis on s'arrêta. J'écoutai de nouveau. Les pas gravirent deux marches supplémentaires puis s'arrêtèrent.

Ma respiration était si superficielle que je crus que ma tête allait éclater. Les pas atteignirent enfin la marche supérieure devant la porte du grenier. Je savais que la porte était verrouillée et retins de nouveau mon souffle. Mais elle s'ouvrit avec une infinie lenteur. Une silhouette spectrale entra.

Visage tourné vers la lucarne, elle n'était qu'à peine esquissée. Mais je compris qui était venu. Ses yeux brillaient comme des nébuleuses au cœur du halo d'ombres qui formaient son visage. C'était Dick Fellowes. Il me fixa un long moment.

Il remua la mâchoire comme s'il cherchait à retrouver la maîtrise de ses mots avant de parler. J'ai revu ce geste depuis. C'est un signe indiquant une occupation démoniaque temporaire.

— Il nous faut conclure un accord, déclara-t-il enfin. Vous ne pourrez jamais faire marche arrière ensuite.

Je hochai la tête.

— Mais le seul moyen pour vous d'y échapper, dit-il d'une voix réduite à un murmure tendu, consiste à quitter l'université. Vous ne pouvez rester ici.

Je hochai de nouveau la tête. Je le savais.

— Mais marché conclu ? demandai-je.

— Conclu ? Oui. Marché conclu.

Le temps que j'atteigne le *Crown* sur Monmouth Street, près du quartier de Seven Dials, j'avais presque digéré mon altercation avec Fay. Presque. Au *Crown*, il est difficile de trouver où s'asseoir. J'y suis souvent allé seul et il ne reste généralement de place que debout au bar. Mais traditionnellement, quand le Club des Chandelles choisissait de s'y réunir, nous trouvions toujours une table vide au fond. D'après Stinx, c'est parce que nous faisons partie de l'essence des années 1820, où l'endroit s'appelait le *Clock House* et accueillait la pire espèce de maquereaux et d'assassins. C'était ici que le « Roi des pickpockets » s'entourait de sa cour et divisait le butin gagné en dépouillant toutes les personnes assez stupides pour s'aventurer dans le coin passé le crépuscule. Avec notre affaire de contrefaçon de livres, Stinx nous voyait comme la réincarnation de toute cette racaille.

Mais il n'y avait pas de places ce soir-là. J'arrivai le premier et restai debout au bar, commandai un verre de cabernet et étudiai les tableaux représentant les voleurs et assassins qui devaient se saouler dans ce même établissement quelques siècles plus tôt. La présence de leurs fantômes était palpable. Si, je vous assure. La puanteur du crime ne s'est jamais effacée de cette partie de la ville.

Une fois, j'étais allé voir un psy aux doigts tachés par la nicotine qui consultait tout près de cet endroit. Je lui avais parlé de mes démons. La totale. Je n'avais rien gardé pour moi, et je l'avais payé une belle somme pour le privilège d'entendre toute mon histoire.

Il m'avait écouté très attentivement en prenant des notes et m'avait demandé depuis combien de temps je voyais ces démons. Puis il avait posé son crayon et déclaré :

— Vous n'avez rien qui cloche.

— Hein ?

— Vous présentez les symptômes de la schizophrénie mais ça ne semble pourtant pas vous gêner ou même vous perturber outre mesure. Vous êtes ce que je suis tenté de qualifier de *shizoïde fonctionnel*.

— Jolie expression, lui dis-je, mais je sais que d'autres personnes voient ces démons.

— D'après vous.

— Vous pensez que je vous mens ?

— Écoutez, vous pensiez qu'il existe une ligne à franchir pour basculer du côté de la schizophrénie ? Ce n'est pas comme souffrir d'une infection visible au microscope. La schizophrénie est un fourre-tout qu'on applique à toutes les formes de comportement mental dérangerant qu'on ne peut expliquer. Et même si cette « ligne » existait, il faudrait la tracer en croyant qu'une moitié de la population au moins est rationnelle. Je ne vois rien qui appuie cette hypothèse.

— Je n'en sais rien. C'est juste que je ne tiens pas tellement à me faire qualifier de schizophrène.

— Écoutez, supposons un instant que ces démons que vous voyez soient réels. Si vous arriviez à me convaincre de les voir, est-ce que ça changerait quoi que ce soit à votre vie ?

— Non.

— Et si vous n'y arriviez pas ?

— Non plus.

— Dans ce cas, monsieur Heaney, si vous le souhaitez, nous pouvons en parler d'un point de vue philosophique une fois par semaine à mes tarifs.

Je le quittai ; je voyais qu'il mourait d'envie de fumer une cigarette. J'avais l'impression qu'on venait de m'offrir le choix entre une pilule bleue et une rouge, dont l'une changerait ma vie à jamais. Je sais qu'il voulait juste m'éviter de gaspiller mon argent, mais je ne savais pas trop s'il m'avait aidé ou s'il avait fait empirer les choses.

Diamond Jaz entra nonchalamment dans le pub avec une demi-heure de retard, portant des lunettes de soleil et un superbe manteau couleur fauve. Pour autant que je sache, le journal replié et fourré sous son bras servait peut-être à ajouter une habile touche de décalage à son style impeccable. Un accessoire de mode. Toutes les têtes se tournèrent brièvement vers lui, comme toujours. Au même instant, une table se libéra.

Jaz y laissa tomber son journal pour la réserver avant la dizaine d'autres clients qui aurait pu la vouloir. Tirant une troisième chaise pour Stinx d'un geste flegmatique, il me sourit et s'assit tandis que je commandais sa boisson préférée.

— Pourquoi ces lunettes ? demandai-je en m'installant près de lui.

Il les souleva brièvement. Un bleu, de petite taille mais d'une teinte violente, dessinait un croissant sous son œil droit, qu'il cacha de nouveau derrière ses lunettes.

— Tu devrais faire gaffe quand tu lèves des grosses brutes, lui dis-je en trinquant avec lui.

— Oui, je crois que je suis prêt à réessayer les femmes.

— Sois prudent.

— J’ai bien vu quel effet ça te fait. Tu passes ton temps à essayer d’effacer ton sourire mais tu n’y arrives pas.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Elle est canon, dis ? Le genre à te filer la trique rien qu’en s’asseyant face à toi ?

— Où est Stinx ? Il devrait déjà être là.

— De quoi tu as peur, William ?

Pas la peine d’essayer de faire taire Jaz. Quand il savait avoir touché en plein dans le mille, il en rajoutait d’autant plus. Je répondis donc :

— De tomber amoureux d’elle, voilà tout.

Il retira ses lunettes pour mieux me regarder.

— Ça ne va pas retarder mes poèmes, hein ?

— Oh, j’en ai quelques-uns pour toi ici.

Je tirai de ma poche de poitrine quelques pages pliées. C’étaient des échantillons pour son nouveau recueil. Moins cyniques et moins misérabilistes, comme il me l’avait demandé.

Il s’en empara et se mit à les lire avec avidité. Pendant ce temps, j’ouvris le journal qu’il avait apporté. Il y avait la photo d’un suicidé en première page. Le type m’avait l’air familier. C’était un footballeur.

— Hé, m’écriais-je, ce mec fréquentait ce club pourri où tu nous emmènes tout le temps.

Jaz leva les yeux de mes vers de mirliton.

— Ouais. Il s’est flingué. On lui faisait du chantage.

— À quel sujet ?

— Il était homo.

Jaz se remit à lire attentivement les poèmes.

— Le pauvre. Mais de nos jours, le fait que quelqu’un soit gay ne doit plus déranger personne.

— Atterris un peu, William. Tu imagines les slogans dans les gradins ? Tiens, c’est un poème d’amour, ça !

— Plus ou moins.

Jaz se remit à étudier le deuxième poème. Mes pensées allaient toujours à ce pauvre jeune homme. Il avait essayé de me parler dans cette boîte. Cela

dit, je n'aurais rien pu faire pour lui – Tara la bonne vivante l'avait induit en erreur sur ce point. Mais j'avais vu son démon dans les toilettes pour hommes. Son démon triste, trapu, en souffrance. Même alors, c'était un démon sans espoir. Qui attendait. Comme tous les démons que je vois. Il se contentait d'attendre.

— J'aime bien la nouvelle phase dans laquelle je suis en train d'entrer. C'est bon, ça.

— J'espère bien – ça m'a demandé un quart d'heure de boulot.

C'était vrai. J'avais passé trois heures à penser à Yasmin et ce poème – qui ne semblait pas du tout parler d'elle, mais qui le faisait malgré tout comme je le constatai plus tard en le relisant – avait coulé de ma main en un acte d'écriture automatique ou presque inconsciente. Soyons honnêtes, c'était mauvais ; mais d'une médiocrité très naturelle.

— Non, William, je suis sincère. C'est très chouette.

— Oh, arrête. Je vais passer un coup de fil à Stinx. Voir ce qu'il trafique.

Mais je ne réussis pas à le joindre. Je lui laissai un message pour demander qu'il me rappelle. Je tentai de rendre ma voix un peu insistante.

Tout en attendant Stinx, on parla de notre autre projet de livre. Le faux. Pas la fausse poésie, le faux livre ancien. Il allait nous falloir un nouveau pigeon. Mais Jaz avait flippé. Il disait qu'il y avait toujours quelqu'un qui fouinait et posait des questions. Il ignorait totalement qui était cette personne, mais elle était venue le trouver par le biais d'un tiers : quelqu'un avait demandé comment Jaz et moi nous connaissions.

— Pas de problème, répondis-je. Après celui-ci, on arrête un moment nos activités. On ferme. Pour les empêcher de poursuivre. On reprend dans un an.

— Pourquoi ne pas fermer dès maintenant ?

Je ne pouvais pas lui dire que je m'étais endetté pour aider GoPoint et que j'avais besoin de cet argent.

— Non. On termine celui-ci. Si Stinx arrive au bout.

Jaz me regarda fixement.

— Tu as l'air de penser qu'il risque de ne pas le faire.

— C'est plus compliqué que d'habitude. Tu te rappelles l'original à partir duquel on a fait notre copie ? Stinx en a esquiné un volume lors d'un accident dans son studio et je dois absolument le rendre. Donc il doit fournir deux exemplaires. Et illico.

— Il ne nous a encore jamais laissé tomber, hein ?

— Non. Mais qu'est-ce qu'il trafique ? Je me pose la question, c'est tout.

On avançait quelques hypothèses quant à l'identité de la personne qui posait ces questions, mais on fit chou blanc. On commanda une autre tournée. Jaz me raconta quelques anecdotes marrantes sur ses tournées de poésie. Le Lambeth Council lui avait commandé un court poème qui devait être gravé dans la pierre autour du socle d'une sculpture à l'extérieur d'un nouveau foyer des jeunes. Le projet était financé par l'argent de la Loterie nationale. Les gens qui sont sans le sou achètent leur ticket d'espoir impossible et une partie du pourcentage touché par le gouvernement leur est en partie rendue sous forme d'art médiocre et de poésie bidon. Comme on les malmène, les pauvres. Et doublement.

Cold Chisel Press réclamait également un nouveau recueil et Jaz tenait beaucoup à ce que je l'écrive vite. On se mit d'accord une fois de plus pour en verser les bénéfices, qui ne voleraient toutefois pas très haut, à GoPoint.

Sans transition, Jaz me demanda :

— Écris-moi un poème érotique.

— Va te faire foutre, Jaz.

— S'il te plaît. Écris sur cette femme dont tu es amoureux.

— Ha, répondis-je. Je ne suis pas amoureux, sale maquereau.

— Allez. Écris-moi un poème érotique délicieusement cochon. Moi, je dirais que tu es *vraiment* amoureux, en fait.

— Ha ! répétai-je. Ha !

CHAPITRE 24

Bien sûr, Jaz avait raison. Mes pires craintes s'étaient confirmées. J'étais en adoration devant Yasmin, et jusqu'au cou. Mais ma tête, mes oreilles, ma gorge et mon nez cherchaient encore à résister. Mon cerveau rationnel, pareil à une calculatrice défectueuse aux piles mortes, cherchait à calculer un nombre différent de celui qu'affichait l'écran. Car je n'avais aucune envie de consentir. De sombrer. Je vivais dans la crainte mortelle de l'amour éphémère aux ailes enflammées, qui compte parmi les plus effrayants des démons.

Vous croyez que je parle par métaphores. Pas du tout. Parmi tous les démons les plus difficiles à décrire, celui de l'amour éphémère est le plus facile à voir ou à identifier. Sa présence vous rend humble. Vous voilà frappé de honte et de terreur, rossé, compassé. Et malgré tout, votre cœur mortel accélère, votre peau fourmille, vos yeux se liquéfient. Vous perdez toute faculté de jugement. Ainsi que le contrôle de toutes les émotions raisonnables. Vous devenez un gorille que le démon mène au bout d'une chaîne d'or incassable. Et quand l'objet de votre fascination n'est tout simplement pas prêt à en subir tant et s'en va, vous restez seul en votre propre compagnie.

Comment sait-on quand il a disparu ? On le sait, tout simplement. Un éclat qui s'efface, un charme qui s'estompe ; des contours d'un flou délicat qui se précisent. Une certaine pression disparaît dans l'air. Le démon qui vous transportait sur ses ailes jusqu'à des hauteurs grandioses vous laisse choir comme une pierre.

Puis l'enfer se déchaîne.

Il y a longtemps, je me suis juré de ne plus jamais, au grand jamais, le laisser retrouver une telle emprise sur moi.

Quand je quittai Mandy à la fac, j'abandonnai les cours sans parler à qui que ce soit. Je ne dis rien à Mandy ; je n'en parlai pas à ma mère – en réalité, à l'heure actuelle, elle croit toujours que j'ai eu mon diplôme et je

ne vois aucune raison de lui ôter ses illusions ; et je ne pris pas la peine de prévenir la fac.

Je me contentai de faire mes bagages et de partir. Ça me rendit malade physiquement, mais je le fis malgré tout. Je vomis dans une poubelle derrière l'arrêt de bus le matin où je quittai Mandy à jamais. Je me rendis à Londres parce que c'est la ville des réfugiés. La quasi-totalité des gens qui s'y installent fuient un démon ou un autre. Certains le savent même.

J'avais peut-être agi comme un lâche par rapport à Mandy, mais pas comme un égoïste. Je cherchais à la sauver. Je savais qu'elle connaîtrait le même sort que les quatre autres filles si je ne scellais pas ce pacte, ce marché, cet échange. J'étais toujours fou amoureux d'elle, mais je refusais de devenir l'instrument de sa destruction.

Toutefois, je n'étais pas parvenu à embobiner totalement le démon. C'est une chose de savoir quand il va battre des ailes et s'envoler ; c'en est une autre de partir avant qu'il en ait fini avec vous. Celui-ci me suivit jusqu'à Londres où il bousilla ma vie trois ans avant de me laisser tranquille. Je souffrais d'avoir quitté Mandy. Je pleurais. Je tentai de détruire ma vie par l'alcool, la drogue et les comportements imprudents. Mais pendant ces trois ans, la première chose qui me traversait l'esprit le matin au réveil, c'était Mandy ; et elle était la dernière à laquelle je pensais lorsque je m'endormais le soir, quelle que soit la personne avec laquelle je me trouvais et la quantité de poison que j'avais infligée à mon organisme.

Pendant un millier de nuits, je me détruisis. Mon démon me flagellait et me brûlait. Le vieux Londres est un endroit parfait où s'abandonner aux flammes. Il y a là tant de compagnie, en proie au même genre de combustion.

Quand le démon en eut fini avec moi, je me promis de ne plus jamais le laisser m'approcher. Je conçus une sorte de technique mentale de yoga pour le tenir à distance. Un système méthodique de pensée et de vigilance. Et ça fonctionnait ! Il y avait toutefois un effet secondaire consistant à soulever la surface du monde en me dévoilant l'incroyable gamme d'activité démoniaque qui exerçait une traction, pareille à celle de la lune sur les marées, sur chaque existence humaine dans la capitale et au-delà.

Ils sont des milliers, et sous de multiples formes, qui vivent derrière notre dos. Des myriades, nocifs ou inoffensifs, solitaires ou grégaires, fascinés par nous ou d'une totale indifférence. Tous parfaitement invisibles sauf aux yeux des initiés.

La vérité sur les démons est un choc pour ceux qui ne les voient pas. Ceux d'entre nous qui ont ouvert une fois les yeux ne peuvent plus jamais faire marche arrière. Et leur existence, leur présence constante dans l'éther, deviendrait presque banale sans la discipline nécessaire pour les empêcher de s'attacher à nous.

J'avais pris des mesures méthodiques pour les tenir à l'écart de ma vie.

Quand j'avais rencontré Fay, elle m'avait beaucoup plu et j'avais su que je ne tomberais pas amoureux d'elle. Pas dans les larmes et les cris, toutes griffes et dents dehors. Je voyais qu'elle ferait une agréable compagne et une bonne mère si nous avions la chance de mettre des enfants au monde. Mais aussi qu'aucun de nous deux ne serait vulnérable aux démons.

Ils sont si malins. Ils entrent dans notre vie à la dérobée et ne restent qu'aussi longtemps que ça leur chante, aussi longtemps qu'ils peuvent se nourrir de nos émotions. Quelques secondes ou bien quelques années. Ceux qui connaissent ces choses-là parlent d'interventions spectaculaires dans le bon ou le mauvais sens du terme. J'avais un jour rencontré un type qui affirmait que c'était un démon qui avait inspiré le Christ, qui l'avait possédé dans sa jeunesse puis abandonné sur la croix. Ces histoires-là ne doivent pas être répétées.

Mais depuis le jour où j'avais vu l'un d'entre eux investir Dick Fellowes dans la pénombre du grenier de Friarsfield Lodge pour conclure un pacte avec moi, le monde avait changé à mes yeux. Il existe si peu de spécialistes. Si peu de personnes avec qui aborder ces sujets-là. Je connaissais Fraser, bien sûr. Et au fil des ans, j'avais parfois fait appel à un ou deux experts en la matière. Ceux qui n'étaient pas des charlatans étaient d'une excentricité impressionnante, quand ils n'étaient pas simplement déséquilibrés. Et il y avait eu quelques rencontres accidentelles avec des gens qui savaient. Seamus, le vieux soldat pas plus âgé que moi, en était un bon exemple. Mais il ignorait ce qu'il voyait, et eux se nourrissaient cruellement de lui. J'aurais pu l'aider. J'aurais dû.

Et à présent, il y avait Yasmin qui hébergeait des démons à son insu. Ils entraient en elle et en sortaient tels de sombres oiseaux se perchent dans un arbre avant de reprendre leur envol.

Je ne m'attendais pas à revoir Fraser et n'y tenais pas spécialement. Je l'avais toujours considéré comme le principal artisan de mon supplice par

rapport à Mandy. Je sais bien que j'étais l'auteur du faux document qui avait invoqué le démon, mais c'était lui qui avait mis en œuvre le premier rituel et disposé les photos de Mandy et des quatre autres filles autour de la tête de bouc.

Les jeunes sont obsédés par la maîtrise de leur sang-froid, et il est toujours judicieux de ne pas effrayer l'objet de son amour en lui témoignant une ardeur excessive. J'étais fou amoureux de Mandy mais je ne le lui avais jamais vraiment dit. Je ne m'étais jamais davantage approché d'une déclaration sérieuse que lors de cette nuit d'ivresse dans les vallons brumeux du Yorkshire. Mais j'avais tout fait foirer. Et j'avais fini par me résoudre à ce sacrifice pour la protéger. Est-ce que ce n'est pas censé être ça, l'amour, le véritable ?

En réalité, je finis par revoir Fraser, mais pas avant une bonne quinzaine d'années. Je me trouvais dans un café à Ealing – l'un de ces bistrots baba cool branchés riz brun et théories alternatives où les démons n'osent jamais entrer – quand mon regard tomba sur son nom au milieu des petites annonces pour colocations et réunions anarchistes épinglées sur un panneau de liège. Il participait à une série d'ateliers organisée par une association baptisée « Conscience karmique ». Son atelier s'intitulait « Comment voir les esprits ».

C'était forcément lui. La coïncidence était trop grosse. Je jetai un coup d'œil aux autres ateliers. Le sien s'intercalait entre un atelier sur les « Tambours holistiques (intermédiaire) » et un autre sur un traitement portant le nom inquiétant de « Bougies auriculaires ». Les ateliers se déroulaient dans un centre de formation pour adultes des environs les samedis après-midi. Je balayai le café du regard. Comme tout le monde était très concentré sur son tofu, je réussis à retirer l'annonce du panneau et à la fourrer dans ma poche.

J'étais dans tous mes états les jours précédant celui de l'atelier. J'allais le voir ; je n'allais pas le voir. Mais si ; mais non. Je ne craignais pas Fraser, mais plutôt ce qu'il représentait. À l'époque, j'étais déjà marié à Fay avec trois jeunes enfants. Je travaillais pour mon organisation pour la jeunesse et je menais une vie tranquille. Mais le voilà qui apparaissait dans mon secteur pour polluer les étangs et empoisonner les puits.

Le samedi arriva. J'hésitai. Puis décidai enfin de m'y rendre.

Je fis exprès d'arriver tard à son atelier. Il y avait une assistance de dix-huit personnes environ, assises sur trois rangées de chaises en plastique.

Comme il inscrivait des mots sur un grand tableau de conférence à l'aide d'un marqueur fluorescent, il avait le dos tourné quand je me glissai dans la pièce et m'assis au fond du groupe. J'espérais passer inaperçu.

Et ce fut le cas pendant quelques minutes, car Fraser était totalement concentré sur ce qu'il racontait. Son style de conférencier consistait à décrire des cercles en se caressant le menton comme s'il était plongé dans ses pensées, sans jamais croiser le regard de sa classe ou presque. Il portait une chemise de soie noire et un pantalon assorti retenu par une ceinture ornée d'une boucle d'argent dans le plus pur style pirate. Il avait pris beaucoup de poids depuis notre dernière rencontre. Les doigts de ses mains larges et pâles étaient chargés d'argent et de pierres aux couleurs criardes, et il tripotait ses bagues chaque fois que sa main quittait sa mâchoire proéminente. Un autre anneau d'argent transperçait son sourcil gauche. Je remarquai qu'il bégayait légèrement. C'était une vraie boule de nerfs.

Je crois qu'il n'aurait jamais pu me reconnaître. D'une part, j'arborais à présent une barbe bien taillée et une moustache soignée, ce qui, bien qu'engendrant de nos jours une hilarité universelle justement méritée, était alors à la mode. Par ailleurs, j'étais coiffé d'un bonnet et portais des lunettes noires pour faire bonne mesure.

Et pourtant, même déguisé de la sorte, il me repéra. Il était en train de décrire un procédé ésotérique de préparation mentale quand il leva les yeux vers moi et s'arrêta net. Il me regarda fixement. Un ou deux membres de sa classe toussèrent et remuèrent sur leur siège, tant il resta longtemps à me fixer sans ciller.

C'était visiblement un professionnel en matière d'enseignement, car il se ressaisit et parvint à reprendre où il s'était interrompu. Il passa l'heure suivante à débiter des conneries de première à son groupe, parfaitement conscient que je me trouvais là et que je savais qu'il racontait n'importe quoi ; pourtant, sa concentration ne parut jamais faillir.

Je me demandais pourquoi on appelait ça un atelier. En réalité, ce n'était qu'un cours magistral avec quinze minutes de questions et réponses à la fin. Une dame avec une baguette dans les cheveux lui demanda s'il pensait que l'Église spirite pouvait apporter une aide réelle ; un jeune homme très sérieux avec une vilaine peau posa une question sur l'Arbre de Vie de la Cabbale puis entreprit plus ou moins d'y répondre lui-même.

Deux ou trois personnes, parmi lesquelles la dame à la baguette, s'attardèrent pour questionner Fraser quand tout fut terminé. J'attendis

qu'ils dégagent le terrain. Après leur départ, il rassembla ses papiers et m'ignora. Je patientai près de la porte, bras croisés.

Il finit par approcher de moi. Je crus qu'il allait franchir la porte d'un air dégagé, mais il n'en fit rien. Il se campa devant moi d'un air résolu.

— Quelle surprise, dit-il.

Je hochai la tête :

— Tu fais souvent ce genre de trucs ?

Il renifla.

— Je gagne ma croûte, répondit-il.

— Je ne pensais pas que tu me reconnaîtrais.

— J'ai failli ne pas le faire, dit-il avec un signe de tête vers mon épaule, mais j'ai vu ton démon d'abord.

— Ah oui ? Et j'en ai combien ces jours-ci ?

Il balaya la pièce du regard.

— Un seul, à ce qu'il semble.

— D'accord. C'était pour te tester.

— Tu passais ton temps à me tester, William. En permanence.

— On va boire un verre, proposai-je, en souvenir du bon vieux temps ?

Il devait récupérer son manteau et son chapeau au vestiaire. Le manteau était un long trench-coat de cuir noir ; le chapeau, un fédora noir avec une bande blanche. Je trouvais que ça lui donnait l'air très con, comme je le lui dis alors qu'on traversait la route en direction du pub.

— C'est quoi, ce déguisement d'Halloween ?

Il s'arrêta au milieu de la route.

— T'es vraiment obligé de m'insulter ?

— Allez, Fraser, on dégage de la route. Tu vas te faire renverser et tu y gagneras quoi ?

Nous venions à peine d'entrer au *Red Lion*, face aux Studios Ealing, quand Fraser me dit :

— J'aurais dû me douter que tu choisirais cet endroit.

En réalité, je n'avais pas choisi. C'était le pub le plus proche, et je le lui dis.

— Des fois, ces endroits ont une façon de nous trouver eux-mêmes, tu as remarqué ?

Il me regarda de travers.

Mais il avait raison. Cet endroit était infesté. Sérieusement. Il faut dire que toutes ces photos de comédiens morts n'aident pas. D'où croyez-vous

que vienne ce genre d'humour ? Certainement pas des gens heureux.

— On pourrait aller au *Drayton*, dit-il. Ho Chi Minh y a travaillé aux cuisines.

Je lui répondis que je n'en avais rien à battre de Ho Chi Minh. Je commandai un verre de vin rouge et il prit une pinte de Fuller. Au fond du pub, quelqu'un le chambra sur son chapeau, qu'il finit par retirer. Il vida la moitié de sa pinte avant de bredouiller :

— Mais pourquoi t'as jamais répondu à mes messages ? Des dizaines et des dizaines de messages ! T'as jamais répondu.

— Ça remonte à si loin, répondis-je en essuyant ses postillons du revers de ma veste.

— Et tu es allé où ? Tu n'as jamais rien dit à personne. Toute la fac en parlait. Où est passé William Heaney ?

— Eh bien...

— Tu n'as même jamais rien dit à Mandy, hein ? Dis-moi ?

Ah, Mandy.

— Non.

— Tu lui as brisé le cœur. Tu le sais bien, non ? Elle n'arrivait pas à croire que tu puisses lui faire ça. Je crois que tu n'imagines pas à quel point tu l'as déçue.

— Je devine.

— Eh bien, ne t'en réjouis pas trop. Elle n'a pas traîné avant de se retrouver quelqu'un, c'est le moins qu'on puisse dire.

Cette fois, je n'eus aucun mal à rappeler pourquoi je lui avais bousillé le nez.

— Est-ce que Dick Fellowes t'a jamais dit quoi que ce soit ?

— Non. Pourquoi ?

Je ne répondis pas. J'esquivai le sujet : je dis que j'avais dû quitter la fac, que ça me rendait dingue, que tout était devenu trop compliqué. J'ignore s'il accepta mes bobards. Il parla un peu de la façon dont il avait obtenu de justesse son diplôme. Il ne fit pas la moindre allusion à cette histoire du grenier de Friarsfield Lodge. On commanda d'autres verres. Puis il se remit à monologuer au sujet de Mandy et je me sentis m'énerver contre lui une deuxième fois.

— Écoute, Fraser, tu sais très bien pourquoi je suis parti. Tu sais ce qui est arrivé à ces filles. Tu le sais mieux que personne.

Son visage vira au rouge betterave. Des particules de salive blanche apparurent sur ses lèvres. Il reposa bruyamment sa bière sur la table. Elle menaça de déborder de son verre.

— Mais c'était ça, justement !

— Quoi donc !

Nous attirions trop l'attention des autres clients du pub. Fraser ne paraissait même pas remarquer.

— C'est de ça que parlaient les messages. Tous ces messages que je t'ai envoyés et que tu as ignorés !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'ils disaient ?

Quand Fraser m'en dévoila le contenu, je faillis en tomber de ma chaise.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 25

Au bureau, Val et moi préparions les papiers pour l'assemblée générale annuelle de notre organisation quand je reçus la visite surprise de Tony Morrison – alias le commandant Morrison de la police de Londres, ou Tony pour moi. En réalité, je ne sais jamais trop s'il vaut mieux l'appeler commandant Morrison ou Tony, comme il le préfère. Ça dépend s'il vient en civil ou dans son impressionnant uniforme de serge aux épaulettes ornées de chevrons d'argent dans une couronne de lauriers. Je levai les yeux de mon bureau et le vis debout sur le pas de la porte en costume intégral. Un léger pincement de culpabilité me saisit, comme chaque fois qu'un policier me regarde, même quand je n'ai rien fait de mal.

— Il y aurait moyen d'avoir un café ? demanda-t-il.

Val se précipita aussitôt vers la cuisine. Devant les personnes représentant l'autorité, c'est tout juste si elle ne se prosterne pas.

— Tony ! Qu'est-ce qui vous amène ?

— Je ne fais que passer. Je ne peux pas rester longtemps – mon chauffeur est garé en stationnement interdit.

— Faites attention – les flics du coin font du zèle. Asseyez-vous.

C'est vrai que le commandant Morrison « passait » de temps en temps. Il avait rendu de grands services à notre organisation. Il nous avait aidés à rassembler des fonds pour financer des projets visant à travailler avec des ados voleurs de voiture, des fugueurs et de jeunes mères célibataires, prenant aussi bien sur son temps libre que sur son temps de travail officiel. Nous nous entendions à merveille. Il cherchait toujours à me convaincre de jouer au golf avec lui, mais ce petit détail mis à part, c'était vraiment un type adorable.

— On va s'installer dans la salle de réunion, vous voulez bien ?

Dès qu'il formula cette remarque, je sus qu'il ne faisait pas que passer cette fois. Il avait quelque chose à me dire et ne voulait pas que Val

l'entende. J'étais en train de me lever pour gagner la salle de réunion quand le téléphone sonna. Val décrocha puis couvrit le combiné de sa main.

— Le ministère de l'Intérieur, articula-t-elle tout bas.

— Ça ne vous dérange pas que je prenne l'appel ? demandai-je à Tony.

— C'est dans votre intérêt.

On m'invitait à présider une nouvelle commission. D'après les chiffres récents, le nombre d'enfants sans-abri avoisinait les 130 000 dans le pays. J'eus envie de répondre : « Pourquoi ne pas virer toute la commission et utiliser l'argent que va leur coûter cette putain de commission pour construire quelques putains de foyers de secours et quelques putains de refuges ? » Au lieu de quoi, bien sûr, je répondis que j'acceptais.

— Combien d'enfants sans-abri ? demanda Tony quand je lui expliquai le motif de l'appel. Oui, ça ne me surprend pas trop.

— Mais on est en 2007, répondis-je. Pas en 1807.

— En effet.

Il ôta sa casquette à visière et gonfla les joues. Je voyais bien qu'il n'avait pas vraiment envie de parler des chiffres des sans-abri. Tony a le teint très pâle et les cheveux plantés en V sur le front. La tentation de faire des blagues sur les vampires était très forte et je me demandais si ses hommes parvenaient à y résister. Mais il possédait un sourire chaleureux qui compensait cette forte ressemblance avec les morts-vivants.

Val lui apporta son café. Elle se rappelle toujours comment il l'aime : sans lait, avec deux sucres, et il ajoute toujours *doux comme le péché, noir comme la mort*. Il flirte avec elle. Et elle adore ça. Je souris avec bienveillance pendant tout ce temps puis il en vint au fait quand elle referma la porte derrière elle.

— William, votre nom est apparu dans des circonstances curieuses.

— Ah bon ?

Ça y est, me dis-je. Les livres. Ils sont remontés jusqu'à nous. C'est pour ça que des gens fouinaient.

— Oui. Très curieuses.

— Quel genre ?

— Écoutez, je viens ici en tant qu'ami, pas en tant que flic, d'accord ?

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Je vais tout avouer.

La blague sembla lui plaire.

— Rien du tout. Mais j'ai eu vent de certaines enquêtes. Je ferais bien des sacrifices pour vous, William, vous le savez bien. Mais j'ai eu envie de

venir voir ce que vous avez à dire.

— Et ?

— Cette histoire de terroriste. Devant Buckingham.

— Seamus ? Ce n'était pas un terroriste. C'était un vieux soldat désespéré. Il avait l'esprit complètement déglingué.

— Une bombe, c'est une bombe. Enfin bref, là n'est pas mon propos. Le problème, c'est que vous avez menti à l'enquêteur au sujet d'un objet que le vieux soldat vous avait remis.

— C'est vrai. J'ai menti.

— Pourquoi ? Pourquoi ce mensonge ?

Je le regardai droit dans les yeux.

— Tony, je ne sais pas moi-même pourquoi j'ai menti. Vous devez savoir comment ça s'est passé : j'étais là ce soir-là à cause de mon association avec GoPoint...

— Ce sont de sacrés emmerdeurs, ces gens de GoPoint. Il faudrait les obliger à fermer une bonne fois pour toutes...

— Et il m'a donné ce... cette écharpe et, je ne sais pas, j'ai juste eu envie de protéger ce vieux bonhomme du reste du monde. C'est idiot. Je n'ai pas d'explication.

Il hocha la tête, songeur. Il y avait de la douceur et de la compassion dans ses yeux bruns mais leur fixité était troublante. Il fit tourner sa tasse dans sa soucoupe, encore et encore, comme s'il cherchait à déloger une goutte de café.

— D'accord, dit-il en prenant une gorgée.

Sa pomme d'Adam se souleva dans sa gorge. Il reposa sa tasse et se laissa aller sur son siège.

— Mais pourquoi ça, William ? reprit-il ensuite. Pourquoi avoir menti à l'enquêteur quand il est venu chez vous ?

Comment allais-je le lui dire ? Peu importe dans quelle mesure je trafiquerais la vérité, elle n'allait pas faire bon effet. J'aurais pu répondre : « Eh bien voilà, j'ai menti au sujet de Seamus parce qu'il faisait partie des rares personnes capables de voir les démons, comme moi, et parce que je voulais savoir ce qu'il en pensait, alors j'ai gardé son écharpe parce qu'elle contenait un cahier, dont vous ignorez l'existence, soit dit en passant. Vous voyez ? Tout est très clair. Laissez tomber ; j'accepterai même de jouer au golf avec vous. »

Ouais.

Je connaissais Tony depuis plus de sept ans. Pas une fois, depuis le début de notre amitié, je n'avais fait allusion aux démons ou à des sujets similaires, pour d'évidentes raisons. Bien sûr, j'aurais pu tenter le coup. Il avait certainement dû entendre des histoires assez improbables lors de sa longue carrière de policier, mais je ne doutais pas un instant que ça lui semble un poil tiré par les cheveux si ça tombait dans ses oreilles expérimentées. Même si c'était la vérité.

— Je ne peux pas vous l'expliquer, Tony. Je sais que je suis idiot. Je n'ai peut-être pas la conscience tranquille, mais chaque fois qu'un policier m'interroge, j'ai tendance à résister, à recourir à des faux-fuyants, à...

— À mentir.

— Et merde, je sais que vous êtes en rogne contre moi. Je suis désolé de ne pas pouvoir m'expliquer. J'étais là. Renvoyez-moi votre type et je lui dirai tout.

— Ce n'est pas mon type, William. Il n'a rien à voir avec moi. C'est seulement qu'un ordinateur du SO13 a établi un lien entre votre nom et le mien. Donc ils sont venus me demander de me porter garant.

— Et vous l'avez fait ?

— Oui. Mais à partir du moment où vous avez commencé par leur mentir, ça ne fait pas très bonne impression, n'est-ce pas ?

— J'imagine.

— Ils pensent qu'il y a autre chose, vous comprenez, me dit le commandant Morrison alors qu'il se levait pour partir et se recoiffait de sa casquette à visière. Mais ce n'est pas le cas, hein ?

— Non, répondis-je. Vous pouvez leur dire que Seamus n'était rien d'autre que ce qu'il paraissait.

J'avais envie d'ajouter que moi aussi, mais je ne voulais pas mentir une fois de plus.

Je le raccompagnai jusqu'à l'ascenseur. De bien des façons, être pris en flagrant délit de mensonge me faisait un effet bien pire que si la police avait découvert notre trafic de livres anciens. On se serra la main et il me dit que je n'entendrais sans doute plus parler de cette histoire. Alors que les portes de l'ascenseur se refermaient sur lui, il me montra du doigt et me demanda :

— Vous avez réfléchi à cette partie de golf ?

J'étais pas mal secoué quand je regagnai mon bureau. Je dus m'éponger le front à l'aide d'un mouchoir.

— Tout va bien ? me demanda Val.

— Non, répondis-je. Non.

Je rentrai tard chez moi ce soir-là car nous devions terminer les papiers pour l'assemblée générale annuelle, mais j'y trouvai Stinx assis à la table de la cuisine avec une tasse de thé. Sarah et Mo lui tenaient compagnie et paraissaient en pleine séance de soutien moral.

Stinx avait une mine affreuse. Il avait une barbe grise de trois jours et les yeux injectés de sang. Il y avait un peu de sang dans son oreille. Ses habits avaient une puanteur âcre de Guinness et de tabac. Il m'apprit ce qui s'était passé, bien que je l'aie déjà deviné.

— Lucy m'a encore quitté.

Inutile de préciser qu'il ne m'apportait pas les livres terminés.

— Cette Lucy, lui dis-je, j'ai envie d'aller la trouver pour lui balancer un bon coup de pompe dans le derche.

— Papa ! s'exclama Sarah.

Mo se laissa aller sur son siège et me regarda en clignant des yeux.

— Non mais franchement. Elle passe son temps à te faire ça, Stinx, et moi, pour tout te dire, ça m'exaspère pour toi. Franchement, tu devrais lui botter les fesses.

— Mais je l'aime, se mit à brailler Stinx, qui buvait peut-être du thé mais n'en était pas moins bourré. Je l'aime, cette nana !

— N'écoutez pas mon père, dit Sarah. Il n'est pas expert en la matière.

Stinx se leva de sa chaise, un rien instable, et s'avança vers moi en titubant.

— Nan, mais votre père aussi, je l'aime. (Il m'entoura de ses deux bras pour m'étreindre.) Tu sais qu'vous m'avez manqué l'aut' soir. J'aurais dû être là. Jaz va bien ?

— Ouais, il va bien.

— Mais ça va avec Jaz, hein ? T'es sûr ? Il ne m'en veut pas ?

— Personne ne t'en veut, Stinx. Assieds-toi.

— Lucy m'en veut. T'es sûr pour Jaz ?

— Mais oui, Stinx. Assieds-toi. Finis ton thé.

— Passque je l'aime, lui aussi. Vous deux. Toi et Jaz. Tu le sais bien.

— Écoute, tu veux bien t'asseoir ?

— J'ai presque fini, tu sais. Le livre. Presque fini.

Ouais, me dis-je. À d'autres.

— On en parlera demain, Stinx.

— C'est vrai. Presque fini.

— Demain.

Je réussis enfin à m'extraire de son étreinte pour le pousser à se rasseoir. Des larmes ruisselaient sur ses joues et sur sa barbe naissante. Il tira de sa poche un mouchoir répugnant, l'approcha de son nez et y souffla trois énormes décharges. J'ignore pourquoi, mais le voir se moucher dans ce vieux chiffon sale donna le fou rire à Sarah et à Mo. Bien que toujours furieux que Stinx n'ait pas terminé les livres, je me laissai contaminer. On fit de gros efforts pour qu'il ne nous voie pas ricaner, mais en pure perte. Il nous regarda tour à tour.

— Et puis merde, dit-il. Je rentre si c'est pour qu'on se moque de moi.

— Mais non, lui dis-je. Tu restes ici.

Il tirait la tronche. Je dus insister pour qu'il reste et lui expliquer qu'on ne se moquait pas de lui mais de son vieux mouchoir sale. Il se radoucit. Je lui dis qu'il pouvait dormir là et demandai à Mo de lui faire couler un bain, mais pendant que la baignoire se remplissait, Stinx s'endormit sur le canapé du salon. Je lui retirai ses chaussures et le recouvris d'une couette, et on le laissa là avant de retourner à la cuisine.

Sarah avait préparé une sauce au chili. On mangea dans la cuisine et je leur parlai de Stinx et de Lucy, expliquant que c'était un artiste génial mais qui n'avait jamais trouvé la reconnaissance qu'il méritait.

— Il dit que quelqu'un l'espionne, dit Mo.

— Il vous a dit ça ce soir ?

— Oui. Je crois que c'est pour ça qu'il est venu te voir. Mais ça lui était sorti de la tête quand tu es arrivé.

J'allai me coucher en laissant les gamins veiller. La journée avait été fatigante et je m'endormis vite. Mais vers deux heures du matin, je sentis quelqu'un me secouer, assis dans mon lit. C'était Stinx.

— Quoi, Stinx ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Désolé de te réveiller, dit-il. Je ne me sens pas bien.

— Tu es malade ?

— Non. C'est cette pièce, en bas. Où je dormais sur le canapé. J'ai toujours l'impression qu'il y a quelqu'un dans cette pièce avec moi. J'ai allumé la lumière trois fois et je n'ai rien vu. Mais ensuite, quand j'éteins, c'est comme si je voyais quelqu'un en train de m'observer.

— Je descends.

J'enfilai ma robe de chambre et l'accompagnai en bas. On alla dans la cuisine et je fis bouillir du lait pour préparer du cacao. C'était ce que je faisais toujours quand les enfants étaient petits et qu'ils n'arrivaient pas à dormir. J'allumai une petite lampe et on baissa la voix pour ne pas réveiller Sarah et Mo.

— Je suis un sacré emmerdeur, mon pote. Je devrais te laisser tranquille.

— Mais non, pas du tout. Reste ici tant que tu veux.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive. Peut-être que j'ai pris trop de drogues et bu trop d'alcool au fil des ans. Mais c'était comme ce moment où tu es en train de t'endormir et où tout se met à bouger. Tu sais quoi, ça me file la chair de poule. Ça m'a tout retourné.

— Tiens, bois ça.

— Et si on y versait une goutte de rhum ?

— Tu n'as pas besoin de ça, Stinx, crois-moi.

Je le laissai grommeler sur mon chocolat au lait. Je fis semblant de devoir me rendre aux toilettes, mais je voulais simplement vérifier le salon par moi-même. J'ouvris la porte. La pièce était plongée dans l'obscurité totale. J'écoutai un moment le silence. Rien.

Puis, juste pour me rassurer, j'allumai le lampadaire. Ce que j'aperçus alors me fit reculer. On a beau les avoir déjà rencontrés, leur vue vous frappe toujours comme un coup de poing en plein ventre. C'était un démon. On les voit sous certaines lumières mais pas sous d'autres, et maintenant que le lampadaire était allumé, je le voyais tapi dans le coin de la pièce, appuyé contre la bibliothèque. Il paraissait extrêmement malheureux ; il se couvrait le visage à l'aide de ses mains et me regardait entre ses doigts avec l'air d'attendre quelque chose.

Je regagnai le vestibule et fermai la porte. Je dus inspirer profondément pour reprendre mes esprits avant de rejoindre la cuisine.

— Tout va bien ? demanda Stinx.

— Ouais. Je monte juste à l'étage deux secondes.

Je devais aller jeter un coup d'œil à Sarah et à Mo. Parfois, les démons en amènent d'autres avec eux. Ils sont comme un virus de faible activité. J'ouvris la porte de leur chambre. Il y avait assez de lumière en provenance du palier pour que je les voie dormir, et pour que je distingue l'ensemble de la pièce, mais après ce qui s'était passé en bas, je devais prendre mes précautions, si bien que j'allumai la lumière de la chambre.

Sarah remua dans son sommeil ; Mo continua à dormir. Rien n'était entré. Rien ne les observait. J'en fus soulagé. Je ne m'attendais pas que ce soit le cas, mais je devais me rassurer. Le démon du salon en avait après Stinx.

Sarah et Mo étaient couchés sur le côté, tournés l'un vers l'autre, à l'abri de toute menace. Leur souffle léger et assoupi les protégeait mutuellement. Ils me rappelèrent Mandy et moi au même âge. Ils planaient en altitude. Ils n'étaient pas encore tombés. Leur innocence me donnait envie de sourire, de pleurer.

Je redescendis.

— Écoute, il y a un débarras. Si tu n'es pas à l'aise dans le salon, tu peux aller pioncer là-bas.

— Non, ça va aller. J'ai dû confondre un rêve avec la réalité, quelque chose comme ça.

— Comme tu veux.

Quel que soit l'endroit où il choisirait de dormir, ça n'y changerait rien. La créature se contenterait d'y réapparaître. Les démons vous ont à l'usure et partent quand ils sont prêts. C'est tout ce qu'ils font. Je n'aimais pas la forme de la créature que je venais de voir dans le salon, mais je savais d'après mon amère expérience que je ne pouvais rien y faire. Rien de rien.

CHAPITRE 26

La persévérance de Yasmin m'étonnait. Elle m'envoyait des e-mails. Je l'ignorais. Elle m'en envoyait d'autres. Pourquoi, je n'en sais rien. Après la façon dont je m'étais comporté en sautant hors de ce taxi puis plus tard sur les quais, elle aurait dû avoir appris que je ne suis qu'un pauvre crétin et me laisser tranquille.

Mais bien entendu, j'avais envie de la voir. Simplement, je n'étais pas à l'aise quand je me trouvais seul avec elle. Mes activités sociales se limitaient *grosso modo* au Club des Chandelles et je ne pouvais pas l'inviter à passer une soirée avec les garçons. D'une part, les femmes n'étaient pas admises au Club et, d'autre part, aucune femme douée d'un tant soit peu de bon sens n'aurait voulu passer une soirée avec nous. Mais une solution se présenta d'elle-même.

J'appelai Yasmin.

— Vous voulez m'accompagner à la soirée de lancement d'un livre ?

— Au lancement d'un livre ?

— Oui. Un vieil ami à moi publie un livre. Il s'appelle Charlie Fraser.

— Jamais entendu parler. Comment dois-je m'habiller ?

Si l'invitation au lancement de *Comment amadouer les démons* m'avait pris par surprise, je m'étais étonné encore davantage moi-même en invitant Yasmin. Quoi qu'il en soit, j'étais assez curieux pour vouloir y aller et je songeai que ça m'offrait une bonne occasion de passer un moment avec Yasmin sans me retrouver seul avec elle. On eut un peu de mal à trouver l'endroit. La soirée était hébergée par une petite boutique ésotérique de Hampstead et le vin qu'on y servait était lui aussi atrocement ésotérique. On l'avait fabriqué en faisant fermenter des mûres anglaises et des pensées positives, mais tous les convives de cette soirée levaient leur verre à la lumière en déclarant : « Comment amadouer les démons ? Pas en leur servant cette piquette, ha ha ha ! »

Il y avait une petite pile du livre de Fraser près de la caisse située à l'entrée. Yasmin en prit un exemplaire qu'elle feuilleta.

— Vous êtes cité au début, me dit-elle.

Elle me montra une page de remerciements où je faisais partie d'une liste de noms inutilement longue. En fait, j'étais cité comme « William Heaney, ma source d'inspiration, qui a initié la quête ». Me voir ainsi célébré me dérouta. C'est-à-dire que je n'avais aucune envie d'être mis en avant.

— Quelle célébrité, commenta Yasmin.

Je secouai la tête et feuilletai le livre. C'était un ramassis de conneries, mais au milieu de tout ce verbiage spirituel se trouvait un rituel que le lecteur devait suivre. Je lui trouvai l'air familier.

— L'enfoiré ! me dis-je, mais tout haut. Il l'a carrément publié.

— Quoi donc ? demanda Yasmin.

Je n'avais pas envie de lui répondre. Je ne voulais pas lui apprendre que Fraser avait publié un rituel à la noix que j'avais composé à partir de fragments de savoir magique un quart de siècle auparavant. Un rituel factice et inachevé qui avait réussi à faire apparaître de sombres entités pour lesquels mon vocabulaire ne possédait que le nom de *démons*. Il venait d'encourager les touristes spirituels du grand public à le tester par eux-mêmes.

J'étais toujours en train de parcourir les pages, aussi stupéfait que contrarié, lorsqu'un attaché de presse transsexuel de la maison d'édition me fit remarquer que ceux qui étaient exposés étaient à vendre. Je lui adressai un sourire mauvais et remis mon exemplaire sur la pile d'un geste brusque.

— Je vais en acheter un, me dit Yasmin.

— Ah ça non, hors de question.

Je voyais Fraser au fond de la boutique. Il était d'humeur exubérante et accueillait tout le monde avec effusion, vidant verre sur verre. Il portait une chemise noire avec trop de boutons ouverts et dont le tissu était trempé de sueur à force de faire des allées et venues dans la petite pièce. Je savais qu'il nous avait repérés quand nous étions rentrés, Yasmin et moi, car il détourna trop vite le regard pour s'embarquer d'un air résolu dans une intense conversation en tête à tête avec une dame anorexique vêtue d'une coiffure ornée de perles.

— Venez, dis-je à Yasmin, je vais vous présenter.

Je retournai à la pile de livres, en pris un et abordai franchement le Grand Auteur. Je sortis un stylo et me penchai vers lui. Je dus interrompre sa

conversation avec la fille à la coiffure emperlousée.

— Pardonnez-moi, dis-je, mais je peux ?

Sa mâchoire s'affaissa mais il fit semblant d'être ravi de me voir. Il signa le livre d'un grand geste. Avec d'énormes boucles dans sa signature. Amitiés.

— Je peux te présenter quelqu'un ? Voici Yasmin.

Elle tendit la main qu'il serra et recouvrit de l'autre main.

— William a toujours eu beaucoup de chance avec les femmes.

Elle me jeta un coup d'œil et lui dit qu'elle était impatiente de lire son livre. Puis il relâcha enfin sa main d'entre ses pattes.

— Je t'ai remercié dans le livre, me dit Fraser.

Quelle générosité.

— J'ai vu ça. J'aimerais te toucher deux mots quand tu auras un moment, lui dis-je.

— Eh bien, pas maintenant. Comme tu le peux t'en douter.

— Alors quand ?

— À quel sujet ?

— Eh bien je ne vais pas te dire ça maintenant. Comme tu peux t'en douter.

Il regarda autour de lui. Je crus un instant qu'il allait appeler son attaché de presse transsexuel pour qu'il me vire de la boutique *manu militari*. Au lieu de quoi il décida d'écrire son adresse. Au départ, il faillit la noter sur la page de garde du livre, mais il se ravisa. Il tira de sa poche un ticket de tiercé périmé et griffonna au dos.

— On parlera plus en détail une autre fois, William. J'ai plein de gens à voir pour le moment. (Il se tourna vers Yasmin.) J'étais ravi de vous rencontrer.

— Moi aussi, répondit-elle. Bonne chance avec votre livre.

Fraser se tourna aussitôt vers quelqu'un d'autre.

Je me dirigeai vers la caisse et réglai le livre signé sous l'œil torve de l'attaché de presse. Fraser vida un nouveau verre de tord-boyaux tout en nous lorgnant du coin de l'œil. Je lui adressai un signe joyeux, chaleureux même, car je n'avais pas besoin de lui gâcher encore davantage sa soirée.

On s'attarda encore quelques minutes. Puis Yasmin reposa son verre entre une assiette de cacahouètes et un présentoir de livres sur l'autohypnose.

— Je n'en peux plus de cette piquette, dit-elle.

— Moi non plus. Allons-y.

On fila discrètement. À l'instant où l'on sortait, un taxi se gara et recracha un couple sur le trottoir. Yasmin me planta son coude dans les côtes.

— Regardez qui voilà ! chuchota-t-elle.

C'était Ellis le poète avec sa nouvelle copine. Ils serraient dans leur main des invitations pour le lancement du livre. *Comme le monde de l'édition est petit*, me dis-je.

Je me cachai dans une entrée toute proche. Yasmin me crut sans doute gêné qu'il nous voie ensemble. Mais pas du tout : simplement, je ne voulais pas qu'il me parle de son exemplaire d'*Orgueil et préjugés*, car je n'avais rien à lui apprendre.

Mais il ne nous vit pas et on ne s'attarda pas pour le saluer.

Yasmin et moi, on se rendit plutôt au *Dove*, un pub du XVIII^e siècle au bord de la Tamise, équipé d'une cheminée qui déliait les langues après le vin de mûre. Graham Greene venait y boire. Hemingway aussi, mais pas avec Greene. Oh, et puis quelle importance, qui buvait là ? C'était surtout Fraser qui me préoccupait. Le voir en chair et en os avait fait remonter pas mal de choses à la surface.

— Je vous trouve un peu distant ce soir, me dit Yasmin.

— Ah bon ? Désolé. C'est cet emmerdeur de Fraser. Il a remué des souvenirs.

— Vous voulez m'en parler ?

Ah ça non, surtout pas. Je repensais à ce qu'il m'avait dit ce jour-là quand je l'avais coincé après son cours. Je le revoyais nettement essuyer du dos de la main la mousse crémeuse sur sa lèvre supérieure.

— C'est ce que j'essayais de te dire, m'avait expliqué Fraser au *Red Lion* à Ealing. C'est de ça que parlaient les messages.

Il désignait par « messages » les tas de papiers fourrés dans mon casier et les confettis de notes pliées qu'il avait glissés sous ma porte. Je les avais ramassés et flanquées à la poubelle sans en ouvrir un seul.

Fraser avait tambouriné des doigts sur la table.

— Enfin je veux dire, c'était un sale accident, cette histoire de château gonflable.

— Mais on nous avait dit qu'elle était morte !

— En réalité, on nous avait dit qu'elle était dans le coma. Ou en tout cas, on me l'avait dit à moi. Ce n'est pas la même chose. Enfin bref, Lin a parfaitement récupéré. Peu après ton départ du collège, elle a recommencé à servir des bières au bar des étudiants, comme si de rien n'était.

— Eh bien, je suis ravi de l'apprendre, évidemment, répondis-je à Fraser. Mais pour Sharon ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ah, dit-il. Là, c'était différent. La Sharon Bennett qui a fini en taule en Australie n'était pas celle avec qui on allait à la fac. Enfin, c'est un nom assez courant. Je ne sais pas trop comment on a eu la mauvaise info. Le téléphone arabe, sans doute.

— Alors qu'est-ce qui est arrivé à Sharon ? Notre Sharon ? Enfin celle avec qui j'étais sorti ?

Je ne voulais pas donner à Fraser la satisfaction de m'entendre dire « la Sharon dont la photo surmontait le pentacle tracé à la craie dans le grenier de Friarsfield Lodge ».

— Elle a juste abandonné ses études. C'était un numéro celle-là, hein ? Tu disais toi-même que c'était une allumée.

Je me revois en train de me ronger les ongles, ce que je ne fais pas en temps ordinaire.

— Mais les deux autres ?

— Eh bien, c'était...

Donc, deux des filles étaient mortes. Rachel et Sandie. Mais ça ne suffit pas à établir un schéma, hein ? Une hirondelle ne fait pas le printemps, et deux non plus. Il faut les voir toutes les cinq, me dis-je.

Je me sentis obligé de lui demander :

— Tu as eu des nouvelles de Mandy ?

Il se tirailla le lobe de l'oreille avant de répondre.

— J'en ai eu de temps en temps par la suite. Et puis on a perdu contact.

— Tu la voyais souvent après mon départ ?

— Oh, William, nom d'un chien ! Tu es parti comme ça en l'abandonnant sans rien dire. Elle était vraiment dans un sale état.

L'idée que ce soit Fraser qui l'ait « réconfortée » après mon départ m'était insoutenable. Mais je ne supportais pas davantage celle de continuer d'en parler avec lui.

Ce jour-là, je ne lui dis rien de ce que j'avais fait juste avant de quitter la fac toutes ces années auparavant, alors que j'aurais peut-être dû. S'il y avait une personne au monde capable de comprendre et même de soutenir mon

geste, ç'aurait été lui. Mais je ne mentionnai jamais mon rituel d'adieu ; je ne lui fis jamais comprendre que j'avais tenté de sauver Mandy de ce que j'avais cru être une catastrophe imminente ; et je ne fis pas référence au fait qu'un démon m'était apparu sous la forme de Dick Fellowes pour conclure un pacte.

La seule fois où j'approchai un tant soit peu du sujet de nos aventures dans le grenier, ce fut lorsque je demandai :

— Tu as reçu d'autres visites de Dick Fellowes ?

— Il a fait récurer le grenier, il l'a fait désinfecter par fumigation et redécorer. Il a même donné une sorte de bénédiction, apparemment. Mais ensuite, il est parti en butte aux soupçons, lui aussi.

— Ah bon, à quel sujet ?

— Oh, tu les connais, ces religieux. Une histoire de jeunes garçons nus.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 27

Marcher le long de la Tamise avec le col relevé, regarder les lumières en clignant des yeux, étaient nos activités préférées. Faire partie de la ville tout en étant à l'abri de ses courants et marées ; observer les travailleurs qui faisaient la navette entre ville et banlieue, le commerce, le passage des gens et la multitude de ponts enjambant le grand fleuve.

C'était une façon d'être avec Yasmin tout en me cachant d'elle. On parlait : Dieu sait qu'on avait des conversations interminables, mais je ne lui disais jamais rien. Elle n'était pas au courant de mes activités nébuleuses. Elle ne m'interrogeait même jamais sur mon étrange relation avec Fraser ni sur le fait que je sois remercié dans le livre qu'il venait de publier. Évidemment, je voulais lui en parler, mais j'avais une conscience trop aiguë de l'impression que ça produirait.

Quand nous longions les quais avec les doigts entremêlés, le froid ne semblait pas nous atteindre, ni l'humidité pénétrer en nous. Et si nous avions besoin de nous reposer ou de nous réchauffer, il y avait toujours l'ambiance joyeuse des pubs londoniens. Nous marchions, nous buvions, nous parlions.

Parfois, je m'attardais simplement pour éviter d'affronter la pagaille que Sarah et Mo semaient chez moi. Un soir, je trouvai en rentrant un tas de papiers et d'ordures entassés autour de la poubelle. Je décidai qu'il était temps de leur en toucher deux mots.

Je nettoiais les dégâts quand la porte d'entrée s'ouvrit et que Sarah apparut en chaussettes.

— Ah, tu es rentré ! Quelqu'un a essayé de te joindre.

— Vous ne pouvez pas garder les choses un minimum en ordre ici ? (Je dus la contourner rien que pour entrer chez moi.) C'était qui ?

— Il n'a pas voulu le dire. Mais il a appelé deux fois.

Je regagnai la cuisine, ignorai les assiettes sales, les tas de lessive et ouvris une bouteille d'un brunello di Montalcino épicié et goûteux. J'étais

d'humeur à ça. Mo était assis à table où il mangeait des céréales de petit déjeuner. Il était 19 heures, nom d'un chien.

— Ce type t'a dit ce qu'il voulait ?

— Eh bien, il voulait te parler.

— Oui, ça, je m'en doute bien, mais à quel sujet ?

— Il n'a rien dit.

— Il a laissé son nom ?

— Non.

— Un numéro ?

— Non.

Je lançai un coup d'œil éloquent à Mo, qui s'affairait à enfourner des cuillerées de céréales au lait dans sa bouche angélique.

— Donc, il aurait tout aussi bien fait de ne pas m'appeler, toi de ne pas répondre et certainement de ne pas m'en parler.

— T'es un peu grincheux ce soir, papa, non ?

— Pas du tout. Tu aimerais du vin avec tes corn-flakes, Mo ?

— Je veux bien, merci.

Je remplis trois verres. Je n'aimais pas la façon dont Sarah me regardait.

— Papa, pourquoi tu n'amènes pas ta copine ici ?

— Oh, ce serait génial. Elle vous verrait en pyjama en train de tremper des gressins dans du lait.

— Ooooo, fit Mo.

— On te dérange, papa ?

— Écoute, il se passe beaucoup de choses, c'est tout. Tu es sûre qu'il n'a pas laissé de nom ?

— Qui ça ?

Je renonçai, emportai le reste de la bouteille dans le salon et allai mettre Tangerine Dream sur la platine. Quelqu'un avait farfouillé dans ma collection de vinyles – Mo, sans doute. Les pochettes d'albums étaient dans le désordre et, bien qu'éprouvant un agacement irrationnel, je parvins à ne pas me ridiculiser. Rien à voir avec l'ordre des disques, c'était juste l'impression que ma vie entière était en pagaille de tous côtés. Je me sentais tiraillé. Je sentais une main invisible faire intrusion dans mon petit monde, salir ma cuisine et déplacer le jazz-rock-fusion A-E pour le ranger dans électronique-trance G-M après l'avoir remplacé par le blues-R'n'B P-S. Rien que pour s'amuser.

Je voulais retrouver mon univers bien ordonné, avec mes dettes acquittées, mes disques et mes bouteilles de vin bien rangés et mon lit bordé. D'un autre côté, la plus grande menace envers ce monde n'était pas Mo fouillant parmi mes disques ou Sarah entassant sa lessive sale par terre ou la police frappant à ma porte, ni la menace des huissiers si je n'arrivais pas à rembourser mon emprunt : c'était Yasmin.

Je me sentais comme John Barleycorn¹¹ : je me retrouvais labouré, hersé, semé, battu, moissonné et broyé. La soudaine intrusion de Yasmin dans ma vie m'avait ébranlé. Tout comme la visite «amicale» du commandant Morrison et le fait d'avoir été pris en flagrant délit de mensonge aux services de sécurité. Il y avait aussi la paranoïa qui s'emparait de moi, profitant de ma certitude que quelqu'un avait percé à jour notre trafic de livres anciens. À présent que Lucy avait quitté Stinx, je commençais à désespérer qu'il produise jamais les contrefaçons. En temps ordinaire, il était solide comme un roc, mais je songeais que ses excès de boisson – en plus de saboter notre projet – risquaient de le pousser à parler de notre modeste opération à la mauvaise personne. Et il y avait la haine que me vouait mon fils. Ajoutez-y Mo et Sarah qui confondaient le jour et la nuit et laissaient le tube de dentifrice débouché. Ah oui, j'ai failli oublier : il y avait aussi le léger détail de la prolifération des démons.

C'est dans ces périodes-là qu'ils apparaissent, lorsque vous vous sentez comme un cerf acculé et blessé. Ils se nourrissent de ce genre d'angoisses. Je balayai la pièce du regard en quête de mon vieux démon. Je le sentais tout proche. Mais il n'était pas encore là.

Je me reversai du vin pour noyer cette idée. Puis je recommençai. J'ignore si je le rêvai ou l'imaginai simplement, mais je me vis dans la peau d'un jongleur d'assiettes de cirque. Comme nous le savons tous, ces fabuleux jongleurs trichent en creusant des encoches dans le fond de leurs assiettes pour les maintenir en équilibre ; dans mon rêve, les encoches s'étaient inversées pour devenir des tétons et je n'arrivais même pas à placer les assiettes au bout des baguettes.

En attendant, dans la vie réelle, l'une de ces assiettes en rotation s'apprêtait à chuter pour se briser à terre.

— Papa, réveille-toi. Il y a quelqu'un pour toi au téléphone. Réveille-toi.

C'était Sarah qui me secouait. Elle tenait le téléphone dont elle couvrait le micro d'une main. J'avais dû m'assoupir sur ma chaise. L'espace d'un

instant, je ne me rappelai pas où je me trouvais. Je dus balayer la pièce du regard pour reprendre mes esprits.

— Zéquoi ? réussis-je à articuler.

— C'est ce type qui essayait de te joindre.

— Kessiveu ?

— Parle-lui, tu verras bien ! répondit-elle en me tendant le téléphone.

— Allô ? dis-je en regardant Sarah.

— Vous êtes bien William Heaney ?

— En effet.

— Ici Matthew Stokes. Je vous appelle de la part du *Sunday Observer*.

— Ah oui.

— Nous avons une info sur laquelle nous aimerions entendre vos commentaires avant de la publier.

— Mes commentaires ? (Sarah, penchée vers moi, scrutait mon expression. Je la chassai d'un geste.) Attendez un instant. (Pour faire bonne mesure, je fermai la porte car je savais qu'elle allait essayer d'écouter.) Commenter quoi ?

— Il s'agit de vos activités éditoriales, monsieur Heaney.

Nous y voilà : on vient de se faire coincer, me dis-je. Je commençai par nier.

— Mes activités éditoriales ? C'est intéressant.

— Nous avons toute l'histoire ou presque. Vous pouvez choisir de ne rien dire ou de nous présenter votre version des faits.

— Suis-je autorisé à ne rien dire ?

Je me sentais devenir Oscar Wilde.

— Vous pouvez. Cet appel n'est qu'une faveur ; nous vous laissons une chance de présenter votre version des faits.

— Ma version ? Quelle version ?

— Écoutez, ça ne sert à rien de faire semblant. L'info va paraître quoi que vous disiez. Nous avons une déclaration de Michael Ellis. Vous ne pouvez pas nier le connaître. Et bien que Jaz Singh ait refusé de dire quoi que ce soit, nous savons que c'est un ami que vous retrouvez souvent autour d'un verre. En fait...

— Qu'est-ce qu'Ellis vous a dit, au juste ?

— C'est lui qui se trouve à l'origine de la déclaration d'origine. Nous avons mené l'enquête et maintenant nous avons des preuves.

— Des preuves de quoi ? Quel genre de preuves ?

— Nous avons trouvé des brouillons rédigés de votre main. Nous les avons toujours.

— Mais qu'est-ce que vous me racontez, bordel de merde ? Quelle écriture ? Quelle déclaration ?

Matt Stokes soupira à l'autre bout du fil. Comme s'il était très, très las.

— Michael Ellis a attiré notre attention sur le fait que vous étiez l'auteur des poèmes de Jaz Singh.

Je faillis en lâcher le téléphone.

Et moi qui avais cru qu'il parlait de notre trafic de livres anciens ! Alors qu'il s'agissait de l'autre jeu. Celui auquel je n'avais pas pensé un instant. J'étais partagé entre l'envie de me forcer à produire quelques sanglots pour tout avouer ou changer de voie pour tout nier en bloc. Je choisis cette seconde option.

— Oui, et je suis aussi l'auteur de ce nouveau folio de Shakespeare qu'on vient de découvrir. Et de deux ou trois gravures de William Blake.

— Alors vous allez tout nier catégoriquement ?

— On dirait que vous en savez plus que moi sur cette histoire.

— Écoutez, monsieur Heaney, nous avons les manuscrits rédigés de votre main. Nous les avons trouvés dans votre poubelle.

— Vous avez fouillé dans ma poubelle ? De mieux en mieux !

— Écoutez, vous n'avez rien fait d'illégal. Vous avez simplement arnaqué quelques personnes qui se la racontaient déjà beaucoup trop. Entre nous, je vous conseille de faire passer ça pour un canular littéraire. C'est presque un genre en soi. Et de toute manière, nous allons publier cette info dans la rubrique Arts, que vous le vouliez ou non. Mais ça ferait une meilleure histoire, pour vous comme pour moi, si vous acceptiez de l'étoffer un peu. Si vous preniez les choses avec un sourire impertinent.

— Je ne suis pas très doué pour ça. Vous voulez bien me donner une minute ?

J'avais besoin de réfléchir. Au bout de quelques secondes, je demandai au journaliste s'il avait parlé à Jaz. Il me répondit que oui, juste avant de m'appeler, et que Jaz s'était abstenu de tout commentaire. Je lui demandai de promettre de ne rien publier avant que je le rappelle. Il me répondit qu'il me donnait jusqu'à la fin de la semaine, mais pas plus.

Je passai un coup de fil à Jaz mais ça sonnait occupé. Je laissai un message sur sa boîte vocale en demandant qu'il me rappelle. Puis je regagnai la cuisine. Sarah et Mo me regardèrent avec l'air d'attendre

quelque chose. Ça paraissait ne servir à rien de leur cacher toute cette histoire.

— Alors si je comprends bien..., répétait Sarah à tout bout de champ.

— J'ai un de ses livres ! me dit Mo.

— Dis-moi que tu ne l'as pas payé cher.

— Ben, Jaz Singh, comment dire, il a vraiment la cote chez les étudiants en ce moment. Franchement, il est bluffant. Enfin je veux dire, c'est un génie. Je veux dire que ses poèmes... ces poèmes... vos poèmes... ils sont *vraiment* d'enfer.

— Oh par pitié, Mo, c'est du charabia.

— Non, ils sont divins... Ils sont carrément d'enfer.

— Ils ne peuvent pas être divins et « d'enfer » à la fois, hein ? C'est de la merde. J'en sais quelque chose : c'est moi qui les écris.

— Alors si je comprends bien...

— C'est pas de la merde ! s'exclama Mo, le regard humide d'ardeur. Toutes ces histoires de démons tapis derrière vos émotions, c'est, c'est...

— Mo ! Arrête, s'il te plaît ! Je rentre chez moi, j'ouvre une bouteille de vin, et quand j'ai fini la bouteille j'ai un nouveau poème de merde à fournir à Jaz. Tout ça, c'est une blague.

Mais il ne voulait rien entendre.

— N'importe quoi. (Il secoua la tête très lentement.) N'importe quoi.

— Écoute, je les écris, ces saloperies ! C'est quand même moi le mieux placé pour en parler ! Si je dis que c'est de la merde, c'est que c'en est !

— Alors si je comprends bien..., dit Sarah.

Le téléphone sonna et la sonnerie retentit en même temps. C'était Jaz dans les deux cas. Je veux dire que j'allai ouvrir en même temps que Sarah décrochait et que Jaz parla à Sarah depuis son téléphone portable pour lui demander, sans que ce soit vraiment nécessaire, de m'avertir qu'il se trouvait à la porte.

— On a été découverts, déclara-t-il en me tapotant l'épaule et en entrant dans le vestibule.

On se réunit tous dans la cuisine, qui sembla aux yeux de tout le monde l'endroit idéal pour les moments de crise. J'ouvris une autre bouteille. Jaz vida un verre d'un trait, comme si c'était du Lucozade. Mo regarda fixement Jaz. Il n'arrivait pas à se faire à l'idée qu'il rencontrait quelqu'un qui était encore son idole cinq minutes plus tôt, mais qui ne l'était plus désormais.

— Dieu merci, dis-je à Jaz. Au départ, j’au cru qu’il appelait pour me parler des livres.

— Ouais. Ouais.

Il se passait lentement la main sur le visage comme pour la nettoyer.

— Quels livres ? demanda Sarah.

— Il faut qu’on bricole une histoire, Jaz. C’est la seule façon de nous en sortir.

— Tout le monde va se moquer de moi, dit-il.

— Non, on va inventer une histoire. C’est ce que les ministres font tout le temps au gouvernement.

— Un jour, tu m’as dit que raconter des histoires, c’était comme mentir, me dit Sarah avec rudesse.

— Oui. On va mentir. Dire qu’on a coécrit ces poèmes. Dire que, comme les poètes préfèrent la compagnie de leur propre malheur, il n’y a jamais eu de tradition de collaboration dans la poésie, et que nous avons voulu changer ça. Dire que les poèmes n’auraient pas été autant pris au sérieux autrement. Et comme je suis quelqu’un de plutôt réservé, je refusais d’avoir affaire au démon de la gloire et j’étais donc ravi que Jaz joue le rôle du poète. On dira que T.S. Eliot et Ezra Pound avaient fait pareil.

— C’est vrai ? demanda Mo.

— On s’en fout, non ? répondis-je.

On vida tous un nouveau verre de vin et, avec l’assistance de mon conseil de cuisine, on élabora une déclaration écrite. Mo m’inventa une phobie des voyages. Sarah fouilla dans des livres et découvrit qu’Ezra Pound avait effectivement écrémé les vers pleurnichards d’Eliot de moitié sinon plus avant qu’ils voient la lumière du jour. Jaz, qui avait modifié le titre de l’un des premiers poèmes, s’empressa de décrire un processus au cours duquel j’écrivais le premier jet et lui le deuxième. Arrivé en fin de soirée, je commençais même à croire à ce méli-mélo.

Une fois notre déclaration terminée, je tentai de rappeler le journaliste mais tombai sur un standard automatique. Je supposai qu’il était rentré. J’envoyai donc notre déclaration par e-mail à une adresse qu’il m’avait fournie puis allai me coucher, laissant Jaz continuer à boire du vin et à discuter avec les gosses jusqu’à pas d’heure.

— Tu n’as pas eu de nouvelles de Stinx ? demandai-je à Jaz avant de me retirer.

J’entendais une nuance désespérée dans ma propre voix.

— Absolument rien.

Jaz eut sa photo dans le journal beaucoup plus souvent que moi. Pourquoi pas – il est beaucoup plus beau. Il y eut une photo de moi prise devant ma maison, sur laquelle j'ai l'air d'un banlieusard mélancolique. Elle parut dans la rubrique Arts de l'*Observer*. En l'étudiant de près, on distingue l'ombre d'un nouveau démon qui se manifeste dans un coin. Enfin c'est soit ça, soit une ombre normale parce que le photographe est venu en fin d'après-midi alors que le soleil se couchait. De toute façon, personne ne remarqua quoi que ce soit.

Jaz eut quelques spectacles annulés et une ou deux personnes semblèrent considérer qu'on s'était moqué d'elles. Je ne comprenais pas bien pourquoi : de mon point de vue, elles étaient déjà ridicules quand elles se pâmaient devant mes vers de mirliton. D'un autre côté, si elles avaient trouvé cette poésie excellente au départ, j'aurais cru qu'elles voudraient maintenir leur position.

J'avouai toute l'histoire à Yasmin. Celle de l'arnaque sur les poèmes, je veux dire, certainement pas l'autre.

— C'est tout ? me dit-elle. Je croyais que tu allais me dire quelque chose d'important.

Le pire, pour moi, fut de me retrouver associé aux poèmes que j'avais écrits. La dernière chose dont j'avais envie à cette période de ma vie, c'était qu'on me prenne pour un poète. C'était profondément embarrassant. Surtout par rapport au contenu des poèmes ouvertement sexuels. Au bureau, Val refusa de me regarder pendant deux jours entiers. Elle avait sans doute lu quelque part celui sur les secrétaires qui portaient des jupes écossaises. Ce qu'elle faisait souvent.

CHAPITRE 28

Enfin, on savait maintenant qui fouinait et pourquoi. Avec mon habitude consistant à mentir à la police, la dernière chose dont nous avions envie, c'était que les flics viennent m'interroger sur notre trafic de livres anciens, et cette menace semblait enfin écartée.

Mais pour garder cette assiette-là en équilibre, il fallait absolument que je retrouve Stinx pour qu'il reprenne l'opération. Il fallait aussi que je voie le détestable Ellis avant qu'il perde tout intérêt. Mon problème consistait à le contacter alors que je n'avais pas d'infos sur l'avancée d'*Orgueil et préjugés*. Comme je ne pouvais pas franchement l'appeler pour lui apprendre que je n'avais rien à lui dire, je décidai de lui apprendre l'existence d'un ou deux autres trésors qui venaient d'apparaître sur le marché. Une chouette petite première édition de Dickens, par exemple. Peut-être *Un chant de Noël*. Ou alors le *Tristram Shandy* de Sterne. Peut-être un livre pour enfants, secteur toujours lucratif.

Je ne me frottais pas vraiment les mains à l'idée de le revoir. Un autre point de détail me tracassait au sujet de ce salopard d'Ellis. C'était cet enfoiré qui avait lancé le *Sunday Observer* sur notre piste. Je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvaient être ses motivations, la jalousie mise à part. Après tout, Jaz était le play-boy du monde de la poésie, alors qu'Ellis ne serait jamais rien d'autre qu'un raté au grand tarin. Non, je devais une visite au père Ellis.

J'en devais également une à Antonia chez GoPoint. Je supposais qu'elle avait déjà dû dépenser l'argent que je lui avais versé et j'aimais de toute façon l'idée, à quelques jours à peine de Noël, de lui annoncer en accord avec l'esprit des fêtes qu'il y aurait encore de l'argent à venir plus tard.

Je voyais désormais Yasmin quasiment chaque soir après le travail. Nous dînions tôt, marchions le long de la Tamise et nous arrêtions prendre un verre. Ces soirées n'allaient jamais plus loin et j'étais intrigué de la voir s'accrocher malgré tout, mais elle semblait satisfaite d'en rester là. L'idée

qu'elle puisse m'espionner pour le compte d'Ellis me tracassait toujours, mais je savourais tellement chaque minute passée avec elle que je repoussais cette idée. Enfin bref, comme elle occupait toutes mes soirées, je pris une longue pause déjeuner au cours de laquelle je comptais revoir à la fois Antonia et Ellis.

Les rues étaient déjà décorées pour Noël et, bien qu'on ne soit qu'à l'heure du déjeuner, les lumières étaient allumées dans tous les magasins lorsque je bondis à bord d'un bus rouge qui descendait Oxford Street en direction de Bloomsbury. Un autre passager tenait absolument à me parler de quelque chose d'incompréhensible et je hochai vigoureusement la tête sans vraiment comprendre. Non, ce n'était pas un démon, juste un usager avec une case en moins. Il y en a des centaines.

Quand j'atteignis GoPoint, la fille de Manchester à la veste matelassée traînait près de la porte, frissonnante.

— Vous savez quand il sera 16 heures ? me demanda-t-elle tandis que je sonnais pour qu'on me laisse entrer.

— Ça approche, répondis-je, ce qui parut la satisfaire.

L'un des assistants d'Antonia me fit entrer et m'apprit qu'elle se trouvait dans son bureau.

Il y avait quelque chose de curieux dans la pièce, mais je n'eus pas le temps de mettre le doigt dessus car Antonia, dont le « bureau » aux allures de cagibi faisait face à la porte, leva les yeux de son ordinateur. Elle m'accueillit par son sourire habituel, mais il me sembla plus lent à venir que d'ordinaire. Elle se leva de son siège et m'étreignit comme toujours. Mais il manquait quelque chose.

— Pas de poème de William Blake aujourd'hui, Antonia ? D'habitude, tu as toujours une citation obscure et spirituelle à me balancer.

Elle relâcha son étreinte.

— Je suis un peu fatiguée. (Elle me dégagea de l'espace et me tira une chaise de plastique.) Assieds-toi.

— Dis-moi quelque chose, Antonia. Où est-ce que tu puises la force de faire tout ça ?

— Quoi donc ?

— Tout cet altruisme. Ces sacrifices. Cette patience. Cette générosité.

Elle me regarda de ses yeux limpides.

— Si tu me poses cette question, c'est que tu n'as rien compris.

— Tu ne vas pas me demander pourquoi je viens ?

— Non, mais toi, tu vas me le dire.

— D'accord. J'ai la quasi-certitude que nous serons peut-être en position de faire un autre don d'ici au printemps.

Elle secoua la tête et détourna le regard. Puis le reporta de nouveau sur moi pour me dévisager. Elle avait un sourire aux lèvres, mais forcé. Les rides s'étaient accentuées au coin de ses yeux. Celles qui encadraient ses lèvres évoquaient aujourd'hui des marques de griffes.

— C'est formidable, William, mais c'est inutile.

— Quoi ? Ils essaient encore de vous faire fermer ? Mais ça fait des années qu'ils essaient ! Et alors ?

— Ce n'est pas ça. Nous arrivons à la fin du projet.

— La fin ? Pourquoi ?

— C'est moi, William.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle m'offrit de nouveau ce maigre sourire.

— Ô rose, tu es malade.

— Quoi ?

— Le ver invisible a découvert ma couche. Je suis malade, William.

— Quoi ?

— J'ai un cancer à un stade avancé. Je le sais depuis un moment. J'ai subi un traitement mais des métastases apparaissent partout. On le traite quelque part, il réapparaît ailleurs. Ils ont fait tout leur possible.

Je me levai par réflexe.

— Mais on doit pouvoir te fournir un meilleur traitement. On va te le trouver, Antonia, m'entendis-je crier comme avec la voix de quelqu'un d'autre.

— William, William, mon chéri. Assieds-toi. Viens, assieds-toi. J'ai un excellent cancérologue. Il n'y en a pas de meilleur. Simplement, les dés ont été jetés. Maintenant, écoute, je suis en train de tout organiser pour la fermeture de GoPoint.

C'était comme apprendre qu'une guerre était perdue. Qu'un empire s'effondrait.

— Tu veux dire que tout est vraiment fini ?

— Je ne vois pas comment ça pourrait continuer après moi. Tout le monde le sait. On m'a donné trois mois, quatre grand maximum. Nous allons vendre ce bâtiment aux promoteurs immobiliers et faire don des

gains à une organisation similaire. La cause doit se poursuivre. Tu n'arrêteras pas de faire des dons, hein ? Ils en ont encore tous besoin.

C'était bien elle. En train de mourir d'un cancer et elle pensait encore aux autres. J'éprouvai une grande honte.

— Ne pleure pas pour moi, William ! Ça rendra les choses encore plus dures pour moi.

— Je verse des larmes si j'en ai envie, bordel ! m'écriai-je.

Puis elle m'étreignit une fois de plus et on ne se relâcha pas avant un bon moment. Puis elle me repoussa enfin et me dit qu'elle avait beaucoup de travail en attente. Je l'embrassai de nouveau et balayai du regard la pièce minuscule. Je ne distinguai rien. Rien de démoniaque ne trouvait de prise, si minuscule soit-elle, autour d'elle. Elle brûlait d'une lumière trop vive. Elle avait chassé tous les démons à l'aide d'une lumière éclatante et blanche qui avait fini par se retourner contre elle-même.

Quand je quittai le bâtiment, la femme matelassée me harangua de nouveau. Elle tira de sa bouche une mince cigarette roulée pour me lancer :

— Hé ! Quand est-ce qu'il sera 16 heures ? Dites !

— Oh, vous allez la boucler, oui, aboyai-je.

Elle se redressa, outrée.

— Pas la peine de le prendre comme ça, me cria-t-elle. Vraiment pas la peine.

J'étais déjà remonté comme une horloge quand je traversai Bloomsbury en direction de Holborn pour y retrouver Ellis. J'étais furieux contre lui et contre toute la saleté de ce monde. Je sondai la dureté de mon propre cœur et observai cette grande capitale où nous n'avons ni meneurs ni figures à admirer. Nos ministres sont des fraudeurs, des menteurs et des escrocs dont la seule idéologie consiste à s'accrocher au pouvoir ; nos commerciaux sont des loups qui festoient de sang et d'os ; nos religions s'attaquent aux petits enfants et nous nourrissent d'histoires cauchemardesques ; nos médias nous empoisonnent par le consumérisme, hideux ver gonflé qui mange sa propre queue ; nos stars du foot battent leurs femmes et violent des jeunes filles ; nos vedettes du cinéma et nos mannequins sont des camés et des ivrognes ; nos poètes sont obscurs.

J'enrage ! J'enrage ! Quand je vois gaspiller les vies des gens ordinaires. Celles de jeunes hommes et femmes aussi faibles que moi, victimes des

drogues qui envahissent les quartiers défavorisés de la nation ; des sans-abri qui errent comme des spectres ; des gens qui mangent pour oublier et s'abrutissent de mauvais programmes télé ; de jeunes soldats courageux sacrifiés dans les déserts pour l'ambition d'individus possédant d'obscènes fortunes. Comme j'enrage ! Et je pleure ! De voir la vie ainsi bradée ! Et je ne possède comme antidote, perdu parmi ces dirigeants qui n'en sont pas, ces démons cachés dans l'âme des hommes et des femmes, que ma rage et mon humanité.

Les démons se nourrissent de nous de toutes parts. Ils lapent, ils bâfrent. Ils nous dévorent en un ralenti cruel. Et seule l'illusion de l'amour promet de nous défendre, mais elle aussi finira par s'effondrer. Et je savais que même Yasmin, venue à moi sous l'apparence de l'amour, était habitée par le plus cruel des démons qui ne cherchait qu'à nourrir mes espérances.

Et ce fut en proie à cette fureur que je traversai la ville en direction du pub où j'avais prévu de retrouver Ellis – le *Cittie of York*, l'une des plus anciennes auberges de Londres. La rumeur affirmait que dans ce pub... Oh, et puis on s'en fout de la rumeur, c'était là qu'il voulait me retrouver, délaissant l'obscurité de la zone la plus spacieuse du bar pour nous planquer au fond, dans les recoins plus intimes. Mais ça me dépasse que quiconque puisse vouloir partager un espace intime avec Ellis. Savoir qu'il y avait emmené Yasmin une fois me restait aussi sur le cœur.

Il m'attendait.

— Billy, dit-il d'un ton pince-sans-rire, ironique et raffiné, agitant son verre vide. Apporte-moi un grand whisky. Avec plein de glace.

En réalité, j'avais voulu le retrouver pour essayer de gagner du temps sur *Orgueil et préjugés* tout en feignant de l'informer de l'existence d'autres livres anciens susceptibles de l'intéresser ensuite, afin que je puisse peut-être lui « trouver » un exemplaire ; ou peut-être lui livrer quelques titres dont je « savais » qu'ils se trouvaient sur le marché. Comme la nouvelle annoncée par Antonia avait chamboulé mes motivations quant à ce petit jeu, j'appréciais encore moins que d'habitude la compagnie d'Ellis. Mais je devais rester dans ses petits papiers afin de conclure la vente pour rembourser le prêt dont j'avais fait don à GoPoint.

— Non mais je n'en reviens pas ! dit-il tandis que je posais son whisky sur la table. Toi et cette taffiole d'hindou. Hé, t'as oublié la glace.

Je le regardai en haussant un seul sourcil. En plus d'être un poète exécrable, c'était un raciste homophobe.

— Joli costard, Ellis. Armani ?

Il haussa une épaule sous sa veste.

— Vous auriez continué combien de temps ? Tous les deux ?

— Des années, sans doute, si personne ne nous avait dénoncés.

— Eh bien, c'est vraiment pas de chance. (Il détourna le regard pour boire une gorgée de scotch.) Quel dommage que la mèche ait été vendue.

Je l'observai. Ignorait-il vraiment que je savais que c'était lui qui avait donné l'info au journaliste ?

— Je ne sais vraiment pas comment ils ont eu vent de l'histoire. Ensuite, ils ont trouvé des bouts de papier dans ma poubelle.

— Oui, j'ai lu tout ça dans les journaux du dimanche. J'étais stupéfait.

C'était bien vrai. Il croyait que je n'en savais rien !

— Le truc, c'est que je n'en ai parlé à personne. Absolument personne.

— Vraiment ? répondit-il en tournant vers moi des yeux écarquillés et sincères. Alors c'était sans doute quelqu'un de très proche de toi.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Eh bien, cette personne a dû reconnaître sans doute certaines de tes tournures. Des expressions récurrentes. Des tics verbaux. Si elle les avait remarqués, elle aurait peut-être pu noter qu'ils réapparaissaient dans le style familial très particulier de Jaz Singh.

Cet enfoiré me révélait carrément comment il nous avait percés à jour. Et il s'amusait. Il me raillait.

— Tu as peut-être raison.

Je me demandai si je pouvais le piéger au sujet de Yasmin. Lui faire révéler qu'il savait que je la voyais. Je décidai de risquer le tout pour le tout.

— Comment va la jolie fille qui t'accompagnait au *Museum Tavern* ?

— Ah, elle ? demanda-t-il en étouffant un bâillement factice. Yasmin ? Aucune idée. Elle était jolie, mais un peu dérangée.

— Ah oui ? C'est inquiétant.

— Oui, c'est une de ces filles aux mœurs dangereusement légères. Bon, alors, tu me l'as obtenu ?

— Encore quelques jours.

— Oh, par pitié. J'en ai marre.

— On est en train de procéder à des tests, lui dis-je. Ça fait partie du service. Tu n'aimerais pas payer une somme pareille sans être sûr à cent pour cent de ce que tu obtiens. Mais ça prend du temps.

Il me regarda avec insistance. Je changeai de sujet et me mis à parler des affaires en général. Je commençai par dire que le marché était stagnant et qu'on ne voyait pas apparaître grand-chose d'intéressant. Puis je citai quelques noms. Dickens et tout le reste. Je lâchai quelques allusions à des livres dont j'avais appris l'existence.

— Comment se fait-il, me dit-il en agitant vers moi sa large main répugnante de poète, que je n'en entende jamais parler ? Je cherche partout sur le Net et je passe mon temps à demander à d'autres fournisseurs mais je n'en entends jamais parler. Quelles sont tes sources ?

Je bus une gorgée de vin, qui était plus que correct. Puis je le gratifiai d'un sourire délicieux et meurtrier.

— Et il y a des prix annoncés pour ceux-là ?

— Je ne parle jamais des prix avant de savoir ce qui est effectivement disponible. Tu le sais bien. Et ça dépend des autres acheteurs.

— Des autres acheteurs, dit-il avec mépris. Tu me prends pour un crétin ? Il n'y a personne d'autre sur ce coup, hein ?

Il y avait eu quelqu'un, bien entendu. Mais plus maintenant.

— Je crois que je t'en ai déjà un peu parlé.

— Quoi, l'autre connard de marchand de jouets ? Il n'existe pas, hein ? Tu te crois très malin, Billy, mais tu es transparent. Tu sais ça ? Transparent. S'il existe, donne-moi son numéro.

— Tu sais bien que je ne peux pas faire ça.

— Soit tu me donnes son numéro, soit on annule tout. C'est aussi simple que ça.

Il était d'humeur revêche et je pense qu'il était sincère. J'ignorais comment réagir. Si je lui donnais ce numéro, Otto ne serait pas là. Quelqu'un risquait même de lui apprendre qu'il était mort.

Je bus une gorgée de vin. Puis je tirai de mon portefeuille la carte de visite d'Otto que je tendis à Ellis.

— Très bien, déclarai-je. S'il me confirme qu'il est prêt à surenchérir, le livre est à lui. Point final.

Ellis m'arracha la carte et tira de sa poche son téléphone portable qu'il ouvrit d'un geste brusque. Il me dit qu'il allait vérifier l'offre d'Otto. Il composa le numéro et j'attendis bras croisés. Ellis tenta de me faire baisser les yeux tandis que le téléphone sonnait.

J'ignore si quelqu'un répondit ou si Ellis tomba sur un répondeur. Dans tous les cas, il raccrocha. Il referma le couvercle de son téléphone et le

laissa retomber dans sa poche. Je le regardai en haussant un sourcil. Il avait perdu. Si seulement j'arrivais à obtenir de Stinx qu'il termine le boulot, la vente était conclue.

Puis Ellis aborda le sujet du vélin, dont j'avais déjà utilisé un échantillon pour le tenter. Il exigea qu'il soit inclus dans mon prix « extravagant ». Comme je refusais purement et simplement, il me cracha à la figure un type de poésie assez unique, d'une brièveté métrique et d'une virulence remarquables. Incisif, auraient dit les critiques littéraires. Musclé.

— Et toi, Billy, tu reçois quelle commission sur ces ventes, exactement ? J'estime qu'il faudrait que je sache combien tu touches chaque fois que je t'achète un nouveau livre.

— Ça, c'est une *information*, répondis-je d'un air satisfait, que tu n'as pas besoin de savoir.

Puis il se lança dans une diatribe spontanée. Au sujet de ses éditeurs. De son agent. De ses *traducteurs*, nom d'un chien. De moi-même. Comme quoi nous étions une bande de parasites et de vampires qui aspirions sa vitalité et vivions de son talent. Au bout d'un moment, je cessai d'écouter et admirai la façon dont sa mâchoire s'agitaient, dont ses lèvres s'écartaient et dont il mâchait certains de ses mots. C'était comme regarder un chien mâcher un énorme steak cru ; des postillons jaillissaient de ses lèvres au-dessus de la table tandis qu'il trouvait des remarques bien choisies pour décrire toutes les personnes qui avaient gravité autour de lui.

Je me rappelle avoir pensé : « Comment oses-tu dire toutes ces choses-là alors qu'un peu plus loin une sainte femme est en train de mourir d'un cancer, et comment oses-tu parler de Yasmin en ces termes, et comment peux-tu rester assis ici et faire comme si tu ne nous avais pas vendus à la presse, Jaz et moi, et qu'est-ce qui te fait penser que tu peux me railler comme ça ? »

Il n'en avait pas fini.

— Et ne crois pas que je ne sois pas au courant que tu te tapes cette salope de Yasmin. Tu crois que je ne vous ai pas vus quitter la soirée de lancement du livre de Fraser ? Tu te cachais pour que je ne te voie pas ! C'était pitoyable.

Et l'instant d'après, c'était comme si un esprit s'était emparé de moi, car je tenais Ellis par la gorge. Je l'avais repoussé contre la banquette et je l'étranglais. Mes doigts s'enfonçaient dans son cou comme des serres et serraient sa trachée. J'étais à deux doigts de l'étrangler et j'y prenais plaisir.

Il produisait des bruits absurdes entre crachotements, sifflements et sanglots ; son visage avait viré au bleu pâle, il donnait des coups de pied dans l'air et tentait faiblement d'écarter mes doigts de sa gorge.

Alors que je serrais toujours, je pris conscience que les autres buveurs présents nous regardaient. Je levai la tête. L'effort m'avait fait retomber les cheveux sur mes yeux. Au bar, deux hommes me regardaient. Un troisième, qui se tenait à l'écart, était Seamus, le vieux soldat. Il me regardait avec un vague intérêt.

En réalité, je voulais que quelqu'un m'arrête. Mais quand, tremblant d'effort, je les regardai droit dans les yeux, les hommes du bar se détournèrent et reprirent leur conversation. L'un des serveurs fut interrompu alors qu'il encaissait un paiement. Le spectacle l'horrifia, mais quand il me vit le fusiller du regard, il se contenta de se passer un doigt sous le nez et de poursuivre la transaction.

Je fus consterné de constater que personne n'intervenait dans un endroit public pour empêcher un homme de se faire étrangler à mort. Voilà qui était révélateur de notre société moderne et indifférente.

Je relâchai Ellis.

— Pauvre taré ! me cracha-t-il d'une voix râpeuse, tâtant les bleus autour de son cou. Mais qu'est-ce qui te prend ? Pauvre taré !

Je me rassis sans rien dire. Je lissai mes cheveux. Je m'étonnai de me retrouver à ce point essoufflé.

Ellis se leva et s'empara de son manteau.

— Taré ! me brailla-t-il de nouveau. Pauvre taré !

Puis il se dirigea vers la porte d'un pas décidé, sans un coup d'œil en arrière.

— Ça t'apprendra à être un poète exécration, lui criai-je tandis qu'il s'éloignait.

Quelques instants plus tard, j'allai au bar et me commandai un verre de Château Pichon-Baron 1997 (pauillac, 2^e cru classé).

— Dans un petit verre ou un grand, monsieur ? me demanda le barman qui, trois minutes plus tôt, me regardait étrangler quelqu'un.

— Grand, plutôt. Et laissez-moi la bouteille, vous voulez bien ?

— Sans problème, monsieur. Je reviens tout de suite.

Je ne retournai pas travailler après mon agression contre Ellis. Je passai l'après-midi à boire comme un trou au *Cittie of York*. J'avais le sentiment de me trouver dans une situation dangereuse et j'éprouvais le besoin de m'assommer à l'aide de vin. Mon soudain accès de violence envers Ellis n'avait rien résolu. Il n'avait fait qu'enclencher un processus.

J'avais perdu ma motivation, ma *raison d'être* par rapport à cette histoire de livres anciens, ainsi que notre meilleur client, tout ça en un après-midi. Pis encore, je venais de brutaliser le seul moyen par lequel je pouvais espérer rembourser mes dettes conséquentes.

Le barman me gardait à l'œil mais mon comportement demeura impeccable jusqu'à ce que je me retrouve coincé dans les toilettes pour hommes. J'ignore comment la chose se produisit. Je me revois en train de pisser debout contre l'urinoir de porcelaine. Je dus m'endormir quelques minutes car je me réveillai avec la joue collée au mur carrelé. Il y avait un graffiti. J'étais certain qu'il ne s'y trouvait pas quand j'avais commencé à uriner. Il disait :

Cinq, six, sept.

Rien que ça.

— Ha ! m'écriai-je.

Je voulus sortir des toilettes mais ne trouvai pas la porte. Je fis le tour complet de la pièce à genoux, rasant les murs, cherchant l'issue sans jamais la trouver. Affalé contre le mur, j'appelai Yasmin sur mon portable. J'étais censé la retrouver après le travail mais je lui demandai de venir me chercher.

Quelqu'un entra, urina puis ressortit, ce qui me rassura quant à l'existence d'une porte.

Au bout d'un moment, le barman descendit.

— Je m'inquiétais pour vous, dit-il nerveusement. Je peux vous aider ?

— J'aimerais bien.

Il m'aida donc à me relever. Par bonheur, il découvrit la porte et on sortit, moi d'un pas instable, lui en me guidant d'une main mais me touchant à peine. Il voulut m'appeler un taxi.

— Non, répondis-je, quelqu'un vient me chercher.

— Sérieusement ?

— Une jeune femme. Elle arrive. Je sais ce que vous pensez.

— Je ne pense rien du tout, répondit le barman.

Je trouvai un siège. La clientèle du bar s'était clairsemée pendant l'après-midi, mais la clientèle d'après le travail commençait à arriver. Ils se tenaient à distance respectueuse de moi. Sans savoir pourquoi, je me remis à penser à Seamus et à son document.

Puis Yasmin arriva enfin.

Elle se pencha vers moi, perplexe.

— Tu es torché.

Mon Dieu, qu'elle était belle. J'avais envie d'elle, là, dans ce pub. Le barman s'approcha d'elle et ils échangèrent quelques mots trop loin de moi pour que je les entende. Il me regarda puis se tourna de nouveau vers elle. Il se planta un doigt dans l'oreille et le secoua comme pour en ôter le cérumen. Je savais ce qu'il pensait.

Yasmin me fit monter dans un taxi. J'ignorais où nous allions. J'essayais constamment de reconnaître l'itinéraire, mais en vain. Une idée affreuse me traversa. Et si je m'appelais Seamus ? Et si elle me conduisait chez GoPoint ? Une bouffée de panique monta en moi.

— Où est-ce qu'on va ? demandai-je.

— Je te ramène. Chez toi, je veux dire.

Ça me parut acceptable.

Notre arrivée occasionna une scène ridicule. Sarah et Mo étaient en pyjama – une fois de plus – mais vinrent à la porte voir ce qui se passait. Bien que ce soit parfaitement inutile, Yasmin m'entourait d'un bras comme si elle devait me soutenir pour remonter l'allée. Je ne devais pas être saoul à ce point car j'eus pleinement conscience de l'échange de regards entre Yasmin et Sarah. Elles firent ce truc que font les femmes : calcul rapide, classement d'un millier de petits détails dans une centaine de cases différentes, toutes étiquetées, tamponnées, cataloguées, jugées et méprisées. Tout ça le temps d'un clin d'œil. Enfin bref, il n'y eut pas de présentations formelles. Derrière Sarah, je me rappelle le visage de Mo au sourire espiègle.

— Il faut qu'il aille se coucher, dit Yasmin.

— Par ici, répondit Sarah en pivotant sur ses talons.

— Je vais l'aider à monter, dit Mo.

— J'ai bas b'zoin de l'aide d'un p'tit blanc-bec comme toi, répondis-je gaiement.

On m'aida à rejoindre ma chambre et on m'étendit sur mon lit. Sarah voulut m'ôter mes chaussures mais Yasmin lui dit :

— Je m'en occupe.

— C'est mon père, répondit Sarah. Je vais le faire.

— Allez, Sarah, dit Mo.

— Quoi ? répondit-elle brusquement.

— Laisse-les tranquilles ! dit Mo.

Quelque chose parut contrarier Sarah. Je lui envoyai un baiser et elle s'en alla avec Mo. Yasmin ferma doucement la porte.

— Tu veux que je reste ? demanda-t-elle.

— Évidemment.

Elle ôta son manteau et le jeta sur une chaise. Elle retira mes chaussures, déboutonna ma chemise, souleva mon épaule gauche puis ma droite pour la retirer de sous moi. Puis elle défit ma ceinture. J'essayai d'ouvrir la sienne en retour. Tout ça manquait quelque peu de dignité.

— Non, dit-elle. Ce n'est pas le moment.

Cette réponse me dégrisa un peu. Elle avait tout à fait raison : le sexe était la dernière chose dont j'aie envie à ce moment-là. Je m'assis et regardai mon reflet dans le miroir en clignant des yeux. Je ne savais pas ce que je faisais dans la chambre. Je n'avais aucune envie de m'endormir. Je me levai et repoussai doucement Yasmin.

— Où est-ce que tu vas ?

Je me rendis dans mon bureau et tirai de sa cachette le cahier de Seamus. J'avais besoin de savoir qu'il était là, que personne ne l'avait volé. Seamus me l'avait confié. Dans ma confusion et mon état d'ébriété, je crus même un instant qu'il l'avait écrit pour moi.

CHAPITRE 29

Voici mon testament et mes dernières volontés, à moi, Seamus Todd, soldat ordinaire de la reine qui n'a pas fait grand-chose d'autre de sa vie. Au niveau des volontés, ce n'est pas la joie, ce qui ne nous laisse que le testament. Mais il est sincère, exact, factuel et ne parle que de choses que j'ai vues par moi-même. Si ce n'était pas le cas, ou si je les avais seulement pensées ou entendues de la bouche d'un autre soldat ou de quelqu'un d'autre, alors je les aurais exclues. On raconte déjà bien assez de conneries sans que j'en rajoute moi-même.

J'ai fait mes vingt-deux ans de service. Né en 1955, j'ai rejoint l'armée à dix-huit ans. Les deux ou trois dernières années n'ont pas été terribles, mais je ne m'en plains pas, vu que c'était ma faute, et je n'ai pas été très économe avec les quelques milliers de livres que m'a données l'armée quand on m'a rendu à la vie civile. C'est moi qui ai cafouillé, personne d'autre n'est responsable et je n'aime pas les geignards. Je n'ai jamais aimé ça.

Je n'ai pas grand-chose à dire de l'époque qui précède l'armée, mais dans l'ensemble, ce n'était pas génial. Je n'ai jamais connu mon père, et ma mère, bénie soit-elle, était un peu simplette. Moi, je peux le dire parce que c'était ma maman, mais si un autre soldat le disait, je lui casserais la figure. Même avant de m'engager, quand j'entendais raconter des histoires sur son compte, je faisais toujours payer le médisant. Tout ce que je sais de mon père, c'est qu'il était soldat. Je ne sais pas quel régiment. Si j'ai pris le chemin de l'armée, c'est à cause de la fois où un connard m'a dit que mon père n'était pas un soldat mais toute une caserne. Je l'ai fait payer pour ça aussi, mais j'ai eu affaire à la loi. C'est mon contrôleur judiciaire de l'époque qui m'a parlé de l'armée, alors je me suis rendu tout droit au bureau de recrutement de Halford Street et l'armée m'a sauvé et tiré des griffes du contrôleur.

Bien qu'elle soit morte d'une chute alors qu'elle était saoule en 1988, je refuse toujours qu'on raconte des choses sur ma mère. Alors que je servais à Belfast, on m'a accordé une permission exceptionnelle pour que je rentre assister à son enterrement. J'ai une sœur quelque part mais elle n'est jamais venue. J'ai entendu parler d'un demi-frère, mais s'il existe, je ne l'ai jamais rencontré. L'armée était ma famille et, après l'incinération de ma vieille maman, je suis retourné tout droit signer pour sept nouvelles années.

J'ai commencé comme deuxième classe dans le régiment du Staffordshire et je suis monté en grade jusqu'à sergent-chef. Après trois affectations en Irlande du Nord, j'ai rejoint les forces d'assaut amphibies dans les Malouines en tant que remplaçant des pertes au combat. J'étais déjà un vétéran quand la guerre du Golfe a éclaté en 91. La plupart de mes bidasses étaient des petits gars de dix-huit ou vingt et un ans au nez tout rose. J'étais leur papa soupe au lait et je m'occupais de chacun d'entre eux. Ils disaient tous que j'étais dur mais juste. Que voulez-vous, je ne les contredirai pas. Je m'occupais de mes garçons. Ils le savaient. Je leur disais que je voulais « de la loyauté et le sens de l'humour », mais que « le sens de l'humour, vous pouvez vous asseoir dessus », ce qui les faisait toujours marrer. Je ne sais pas pourquoi. Il n'y a pas de quoi rire quand on est sous le feu de l'ennemi.

J'ai perdu le bout d'un doigt dans le sud du comté d'Armagh lors d'une patrouille, alors qu'un autre soldat me racontait une blague sur trois bonnes sœurs qui vont cueillir des champignons. L'annulaire de la main gauche. Heureusement pour moi, le tireur isolé de l'IRA était minable. J'ai aussi eu la jambe cassée dans les Malouines, mais c'était pendant une partie de foot, après qu'on avait repris les îles à l'Argentine. J'ai glissé sur une crotte de mouton. Ce sont les seules blessures à noter de toute mon expérience au combat.

Quand la guerre du Golfe a éclaté, ce n'était qu'une affectation de plus, à la différence près que je m'occupais maintenant de mes petits gars et que c'était mon boulot de leur dire à quel point tout était normal. Vous savez : la guerre est normale.

Et ça l'était. C'est bien pour ça que c'est un boulot rémunéré. On ne demande pas : pourquoi on est dans le Golfe ? Pourquoi on est en Irlande ? Pourquoi on est sur une île de l'Atlantique Sud dont personne n'a jamais entendu parler, infestée de crottes de mouton ? On ne conteste pas les ordres de la reine. En rangs. On avance. Sans traîner.

Si bien qu'en janvier 1991 je me suis retrouvé dans le désert en tant que membre des forces de la coalition liguées contre les troupes irakiennes de Saddam Hussein pour les chasser du Koweït. À en croire Saddam, ça allait être « une guerre sans précédent » et il affirmait qu'il allait nous mettre la pâtée. Mais les choses ont tourné autrement.

On savait qu'on allait partir bien avant Noël. Personne ne vous a encore rien dit, mais vous entendez les tambours. Je ne peux pas l'expliquer. On est en service actif et il y a une cadence de tambour, un écho, c'est peut-être votre cœur qui bat très doucement, et ça continue à cogner jusqu'à ce qu'il se passe quelque chose ou qu'on reçoive l'ordre de cesser le combat. On entend la cadence, on reçoit l'ordre. En rangs. On avance. Sans traîner.

Alors que les forces blindées étaient déjà en mer, on devait être largués par avion après Noël, ce qui me permit de dire à mes gars : « Allez baiser votre copine, embrasser votre femme et préparez-vous au départ. » Je disais toujours ça et ils en rigolaient chaque fois. Mais chez les pères de famille, ceux qui avaient des petits bouts de chou à la maison, je voyais toujours s'éteindre un éclat dans leurs yeux. Ouais, il vaudrait mieux que le bonhomme ait son nouveau vélo cette année. Ouais, il vaudrait mieux offrir un gros nounours à la petite.

Mais je n'avais pas ce genre de considérations, ni de famille avec qui passer Noël. Je préférais ma propre compagnie. Réchauffer une cuisse de dinde au micro-ondes, ouvrir une caisse de bière brune, se vautrer devant la télé. Je recevais bien quelques invitations. Quelques-uns des gars voulaient que je réveillonne avec leur famille. Ce pauvre vieux n'a nulle part où aller, vous voyez le truc. Nan, ça ne me disait rien. Ça n'aurait servi qu'à rendre la soirée plus sinistre au moment de repartir.

Donc, le jour de Noël, je suis vautré dans ma piaule en désordre et je bois de la bière à même la canette en regardant le discours de la reine. Dehors, ce n'est pas franchement un Noël blanc. Il pleut des cordes. Je l'écoute parler du fait de se tourner vers le passé et je me demande si elle va faire allusion à nous autres qui partons pour le Golfe, et je ne saurai jamais si elle l'a fait ou non car je m'endors dans mon fauteuil.

Un coup très léger me réveille. Au début, je crois que c'est quelqu'un qui frappe à la fenêtre avec une pièce de monnaie, quelque chose comme ça, mais je ne vois rien. Ma bouteille vide est tombée par terre et la reine a terminé depuis longtemps. Une émission comique aligne les gags à la télé et j'entends de nouveau ce bruit, mais il provient de la porte. La moitié

supérieure de ma porte est faite d'une vitre dépolie, donc si quelqu'un passait me souhaiter un joyeux Noël, je verrais sa silhouette à travers la vitre et je me préparerais à le lui en coller une. Mais voilà que ce bruit recommence : un petit *toc toc toc* rapide et métallique.

Je me frotte les yeux, je me lève et j'ouvre la porte. Mais il n'y a personne. Ou du moins, personne d'humain. Car en baissant les yeux, je vois ce qui fait ce bruit. C'est un corbeau. Il donne des coups de bec contre la porte, vous comprenez.

Je ne sais pas pourquoi j'ai rougi en voyant là ce corbeau, noir de chez noir. Ses plumes sont en désordre. Il est ébouriffé par la pluie. Puis il lève la tête et me regarde droit dans les yeux.

Je lui demande tout haut :

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Et là, il chie sur le pas de ma porte, sautille par-dessus mon pied et entre chez moi.

C'est un gros corbeau. Un très gros. Je reste planté avec la porte ouverte sans trop savoir quoi faire. J'ai envie de la laisser ouverte pour lui, mais il fait un froid de canard dehors et toute la chaleur de mon chauffage à gaz est en train de s'échapper. Donc je la referme.

— Te v'là bien avancé, hein ? Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

Le corbeau pénètre un peu plus loin dans la pièce en sautillant. Je me gratte la tête. Je ne veux pas qu'un oiseau vivant passe le reste de la journée ici. Mais le corbeau a dû prendre un câble exposé pour un ver, vu qu'il fonce dessus, le saisit dans son bec et tire ; ensuite, il y a une violente détonation et de la fumée et des étincelles s'échappent du téléviseur.

Et là, je me retrouve dans mon fauteuil.

Sérieusement, je suis revenu dans mon fauteuil. La télé a explosé. Il n'y a pas de corbeau. Nulle part. J'ai rêvé, non ? J'ai dû rêver.

À un détail près. *Un détail*, les gars. La porte, bien qu'elle ne soit pas ouverte, est entrebâillée. Et il y a ce petit ver de fiente d'oiseau sur le seuil. Et vous savez quoi ? Il y a deux autres choses.

Je n'en ai jamais parlé à personne. Je l'ai juste écrit ici dans mon testament. Parce que j'ai arrêté d'y penser, à ce qui s'est passé ce jour de Noël. Quand on est faible, on peut laisser ce genre de choses vous dégligner l'esprit. Et quand on part à la guerre et qu'on a des garçons dont on doit s'occuper, on ne veut pas que ces choses-là vous jouent des tours et vous tapent sur l'épaule. Vraiment pas.

J'ai repoussé cette histoire tout au fond de mon esprit. Et de toute façon, la cadence du tambour battait toujours. En rangs. On avance. Sans traîner. Quelques jours plus tard, les guirlandes, les cartes de vœux et les noix du Brésil n'étaient plus qu'une case cochée sur le calendrier de l'année précédente et on débarquait dans le désert saoudien.

Le désert ne me faisait pas peur, mais ce n'était pas le genre de combat dont j'avais l'habitude. De rue en rue, de maison en maison, parmi les ombres des villes, c'est ça mon truc, et c'est comme ça que j'ai appris le [B.A.BA](#) de la vigilance en Irlande ; et cette formation m'a bien servi quand j'étais casque bleu en Bosnie ; ou avant ça, j'avais testé des terrains plus rudes quand je crapahutais dans les tourbières des Malouines. Donnez-moi un coin d'ombre et des fourrés, je suis votre homme. Mais le désert plat et sans chemins : pas mon truc.

Dans le désert, il faut des tanks. On les aligne. On rassemble la puissance aérienne pour zigouiller autant de tanks ennemis que possible avant d'approcher nous-mêmes. Pas compliqué. Mais quand on tombe sur un village ou un poste de défense, il faut que l'infanterie – c'est-à-dire moi – suive le rythme des tanks dans des Warrior, pour qu'on puisse descendre et engager le combat, nettoyer le terrain avec des balles, des grenades et des baïonnettes. Ça, c'est mon truc. Vous voyez cette baïonnette ? Je n'ai pas souvent à m'en servir mais j'adore la garder brillante et affûtée. C'est comme ça que je suis heureux.

Mais tout ça allait principalement se régler par les tanks, pas à coups de baïonnettes. Et pour la première fois depuis la Première Guerre mondiale, on était réellement menacés par des gaz et des produits chimiques. On s'entraînait à n'en plus finir pour apprendre à fixer ces masques à gaz flippants. Ça puait. Et on s'entendait respirer bruyamment. Tous vos potes avaient des yeux d'insectes et cherchaient à voir votre visage derrière le masque. Ce n'est pas du combat. Mais il faut bien le faire de temps en temps.

Et c'est l'ennui démentiel de toute cette routine qui peut vous bouffer.

Un soir, on venait de finir l'entraînement et j'étais là, dégoulinant de sueur, en train de reprendre mon souffle après avoir braillé sur les gars à travers mon masque. Ils venaient de rompre les rangs et je me tenais là, mains sur les hanches, à regarder le ciel au-dessus des étendues sableuses.

— Vous regardez quoi, chef ?

C'était un mec nommé Dorky. Un brave gars, mais jamais foutu de la boucler. Il passait son temps à me suivre comme un petit chien. Et à poser des questions. «C'est quoi, ci ? C'est quoi, ça ? »

— V'nez ici, Dorky. Regardez là-bas. Vous voyez quoi ?

— Rien, chef. Y a rien du tout. Le désert, rien que le désert.

— Regardez mieux que ça, gamin.

— J'vois rien. Que dalle.

— Regardez ce ciel. Vous en avez déjà vu un de cette couleur ?

— Non, sergent.

— Chef, pas sergent, petit con. Il est de quelle couleur, Dorky ?

— Rose, chef.

— Il n'est pas rose, couillon. Regardez mieux que ça.

Plusieurs des gars passent en traînant les pieds, serrant leur masque à gaz poisseux et demandent ce qu'on regarde. Je leur réponds :

— Dorky dit qu'il n'y a rien. Ensuite, il me dit que c'est rose, mais moi je dis que non. Il est de quelle couleur, ce ciel ?

— Lavande, répond Chad, un gamin du Pays noir.

— Nan, c'est pas lavande, dit Brewster, un petit gars de Liverpool issu de la classe ouvrière et doué pour la bagarre. C'est pas lavande.

L'instant d'après, il y a sept ou huit gars en train de regarder dans le vide pour décider de la couleur de ce vide. En réalité, je ne sais pas du tout ce qu'est cette couleur. C'est le plus beau ciel que j'aie vu de ma vie et je ne connais même pas sa couleur.

— Vous voyez ce ciel, les gars ? C'est pour ça que vous vous êtes engagés. Pas pour vous faire les Irakiens. C'est pour voir des choses miraculeuses. Comme ce ciel.

Sur ce, je m'éloigne en les laissant se gratter la tête. Ils ne savent pas si je suis en train de me payer leur fiole. À dire vrai, je ne sais pas trop moi-même. Mais je me rappelle avoir pensé : *Regardez bien ce ciel, les gars, parce qu'il va bientôt s'assombrir.*

L'attente, les exercices. Saddam s'est servi de gaz contre les Iraniens, les Kurdes et les Arabes des marais, alors on s'attend qu'il nous en balance à la figure. C'est imminent, comme on dit. Mais ça ne se produit pas. Suivent d'autres crépuscules au cours desquels les attaques aériennes affaiblissent par bombardements intensifs les Irakiens qui occupent le Koweït. Il s'avère

que l'ennemi n'a pas de forces aériennes dignes de ce nom pour riposter et je suis déjà en train de me dire que la guerre va être courte.

Où sont leurs forces aériennes ? Où est leur artillerie, censée nous balancer du gaz et des produits chimiques ? Ils sont censés être la plus grosse armée du Moyen-Orient. Qu'est-ce qu'ils trafiquent ? Ils poireautent dans leurs tranchées en affûtant leurs épées ? L'attente rend nos garçons nerveux. On ne peut pas éternellement leur faire regarder un ciel rose. Ou lavande.

Quand les garçons parlent, ils ne causent que de la taille de l'écran de télé qu'ils achèteront avec leur salaire ; et comme c'est la première guerre entièrement télévisée, ils comptent bien la regarder sur ces gros écrans une fois rentrés. Ça me fout en rogne.

— Ça vous servira à quoi ? Ça ne vous suffit pas de la vivre ? Il vous faut la version hollywoodienne ? Moins l'ennui ? Avec une jolie fin à l'eau de rose ? Vous croyez que c'est un putain de jeu télé, c'est ça ?

— Non, chef.

— Ne me racontez pas de craques. Y a pas de *non chef* qui tienne, bande de couillons.

Les bombardements sérieux commencent mi-janvier et, pendant tout ce temps, on n'a rien d'autre à faire qu'attendre et nous entraîner. Il y a bien quelques duels avec l'artillerie mais les seuls attaquants sont des hélicoptères. Les unités MLRS crachent leurs roquettes et quand je vois ces petits trucs qui ressemblent à des insectes – des aérodynes télépilotés – qui vrombissent dans le ciel pour envoyer des coordonnées à nos ordinateurs afin qu'on puisse balancer encore plus de roquettes, je commence à me dire : « Ça y est, mon gars. Les soldats comme toi sont au chômage, touche ta paie, raccroche tes bottes. » Vous comprenez, il n'y a pas de réaction en face. C'est une guerre unilatérale s'ils n'ont pas la bonne technologie. Et puis, fin janvier, les Irakiens commencent à se réveiller et traversent la frontière du Koweït pour entrer dans Khafji. Ça ne dure pas. On entend des rumeurs comme quoi les prisonniers irakiens pris à Khafji n'ont aucune envie de se battre.

La troisième semaine de février, les divisions irakiennes voient bombarder toutes leurs voies de ravitaillement et commencent à manquer de nourriture et d'eau. On a démoli une quantité effarante de leurs tanks et de leur artillerie. Et nous, on continue à nous entraîner avec nos masques et à regarder les couchers de soleil. Tout ça, ce sont de bonnes nouvelles pour

nous. L'offensive terrestre sera peut-être plus facile qu'on le pensait. Mais ça ne me plaît pas. Ce n'est pas la guerre, hein ?

Je n'aime pas quand c'est trop facile. Si la vie est trop facile, elle n'en vaut pas la peine. Jamais.

Personne n'est plus soulagé que moi quand on nous dit que c'est parti. Vous entendez ce tambour ? Je n'ai pas besoin qu'on me prévienne. J'écoute les tirs d'artillerie augmenter chaque jour. Personne n'a besoin de me le dire. On va traverser le Wadi el Batine puis foncer droit sur Koweït, et même si mes gars ont l'air un peu malades, à part Brewster qui ne tient plus en place, je ris et je chante *Le Wadi, le Wadi, on va traverser le Wadi* et mes gars me disent «Vous êtes fêlé, chef, franchement ».

Je ne suis pas fêlé. C'est juste que je ne suis jamais aussi heureux que quand je fais ce que je suis censé faire. En rangs. On avance. Sans traîner. Le 24 février 1991, notre division blindée est en route. On entend le bruit des engins de guerre. Et devinez quoi ? Le ciel est couvert, il fait froid, il pleut. Un climat anglais, dans le désert. L'état-major se déplace dans les Warrior, juste derrière les tanks, et on avance cahin-caha bien qu'il n'y ait pas de chemins dans le désert.

Je suis déçu de ne pas faire partie de la première vague. Les marines américains sont partis sous couvert de la nuit pour ouvrir la voie à travers les champs de mines, les barrières et les premières couches des postes de défense irakiens. Après le lever du soleil, je commence à entendre des rapports de combat. Ce que j'ignore, c'est que les Ricains et les Français ont frappé au nord pour claquer la porte de derrière sur les Irakiens. Comme l'ennemi n'a pas de reconnaissance aérienne, il ne peut pas le savoir. Pas de renforts et pas d'issue. On vient de leur claquer la porte du four au nez et on s'apprête à le pousser à 200°C. Vous l'aimez cuite comment, votre dinde ?

Ce n'est que plus tard le premier jour qu'on repart vers l'ouest pour attaquer les troupes blindées irakiennes autour de la frontière koweïtienne. J'ai l'étrange impression que la guerre est déjà terminée après ce premier jour car on se contente d'avancer. Des volutes de fumée noire dérivent au-dessus du sable et le bruit des tirs d'obus devant nous n'approche pas. On s'arrête pour nettoyer quelques emplacements mais, à part quelques salves tirées, la résistance est faible. On capture quelques-uns de leurs hommes – des conscrits, des gamins qui essaient de nous sourire – et on les fait tous passer de l'autre côté de la ligne de front en tant que prisonniers de guerre.

Il n'y a pas de conflit. On n'en rencontre pas. On s'enfonce simplement dans le désert avec une épaisse fumée noire qui tourne autour de nous et une puanteur bizarre. Je passe mon temps à me dire : *Je vois la fumée, j'entends les tirs, mais où est la guerre ?*

On avance pendant des heures, on dépasse des carcasses cramées de tanks tous irakiens. Des flammes lèchent encore les tourelles, de la fumée s'échappe des entrailles des véhicules. Le métal est gauchi et plié. Les véhicules sont enfoncés dans le sable, leurs chenilles enfouies profondément, et la poussière les recouvre comme s'ils étaient là depuis des années. Tout ça donne l'impression d'une bataille finie depuis longtemps. La seule chose qui vous donne la certitude que ce soit récent, ce sont quelques cadavres de soldats éjectés de véhicules bombardés. Ou la moitié d'un corps toujours dans un véhicule, comme le bout de sardine qu'on n'arrive pas à dégager du coin d'une boîte. Malgré tout, on balance des salves à tous les tanks en flammes qu'on croise, soit avec le canon Rarden de 30 mm, soit en les mitraillant au *chain gun*. Juste par sécurité. Enfin, même pas ; plutôt par frustration de n'avoir rien à canarder.

On dirait qu'on ne va pas avoir grand-chose à faire, nous autres. Ce n'est pas que je sois en manque, comme certains des gamins qui rêvent de passer à l'action. Je le ferai si nécessaire, mais j'en ai appris assez sur la comptabilité de la guerre. Mieux vaut éviter de se retrouver dans la colonne rouge juste parce qu'on est restés trop longtemps.

Je suis dans la tourelle avec le chauffeur. Des éclairs phosphorescents bizarres apparaissent à des kilomètres devant nous, suivis par ce que j'ai envie de qualifier de « papillonnements » ; c'est comme si vos yeux palpaient un bref instant. Et il y a cette odeur dans l'air, qui n'a rien à voir avec la puanteur habituelle de la combustion et des explosifs. Et je n'aime pas ça. En matière de combat, je n'aime pas beaucoup ce que je n'ai pas déjà vu ou senti.

Enfin bref, je suis en train de me dire qu'on ne va pas voir beaucoup d'action, et que cette guerre se déroule très loin de nous, quand on se fait tirer dessus. Au mortier et aux armes légères.

— Des bougnoules, à cinq cents mètres, sur la gauche, dit mon chauffeur Cummings, un petit dur à cuire hargneux de Bristol qui a le cou recouvert de tatouages pourris.

— On se planque derrière cette pente, à droite.

On essaie de se cacher derrière cette dune. Notre véhicule s'arrête dans le sable et les moteurs s'éteignent. Je balance mes jointures dans la tempe de Cummings.

— Je ne veux plus jamais vous entendre appeler l'ennemi « bougnoules », « ratons » « négros » ou l'appeler autrement que « l'ennemi », c'est compris Cummings ? Compris, bordel ?

— Oui, chef !

Ils devraient pourtant le savoir. Je ne veux pas de ça. Pas en plein milieu du combat. Au pub, dans le mess ou au bordel, ils les appellent comme ils veulent. Mais pas ici. Pas question. Je lui demande :

— Et pourquoi ? Hein, pourquoi, merde ?

Nouvelle chute de mortier, et il y a de petits bruits métalliques lorsque des balles atteignent notre blindé. Les gars du fond me croient cinglé. On se fait canarder et je suis en train de leur donner des instructions de champ de manœuvres. Mais je sais que les mortiers sont tombés loin de nous et que les balles sont épuisées quand elles heurtent les flancs du Warrior.

— Allez ! Je veux une réponse !

— Parce qu'on sous-estime l'ennemi, chef, répond Brewster.

Il s'apprête à en dire plus mais je l'interromps.

— On sous-estime l'ennemi ! Je ne sais pas ce qu'on a là, mais juste derrière eux, il y a la Garde républicaine. Nettement plus éduqués que vous, ces cons-là, Cummings. Des soldats de première bourre, espèce de crétin. Fidèles à Saddam. Ce ne sont pas des bougnoules, des ratons ou des négros, ce sont des ennemis et vous allez respecter leur capacité à vous faire sauter les couilles, c'est bien compris, Cummings ?

— Oui, chef ! me lance Cummings, tout rouge.

Une nouvelle salve de balles tinte contre les flancs du Warrior.

— Ces mecs-là ont inventé la lecture et l'écriture alors qu'on vivait encore dans des huttes de terre et qu'on dansait comme des crétins autour de Stonehenge avec la figure peinte en bleu, c'est bien compris, Cummings ?

— Oui, chef !

Bon, ça suffit comme ça. Tous les gars du fond me regardent, je change mon fusil d'épaule et leur adresse un grand sourire, comme si au fond j'étais une crème.

— Braves gars. Et maintenant, qu'est-ce qu'on a ?

On découvre un petit emplacement pour canon creusé dans le sable, toujours actif derrière notre ligne de front, et c'est justement ce pour quoi on est là. Pour tout nettoyer. Façon Monsieur Propre. On enfile ses gants en caoutchouc, on sort la Javel et l'encaustique et on fait tout reluire. Notre système de détection infrarouge devrait pouvoir nous dire combien de corps ils ont planqués mais il est détraqué, ce qui est normal. Tout cet attirail fonctionne très bien jusqu'à ce qu'on ait besoin qu'il fonctionne avec du sable à l'intérieur ; mais je suppose qu'il déconne plutôt à cause de ces éclairs phosphorescents. Peu importe. Notre cuirassé est bien équipé pour démolir l'ennemi.

Ce terrain nous convient. Comme il y a une légère côte à l'est, j'y envoie deux gars pour attaquer le poste pendant qu'on les couvre à l'aide de tirs de canon. Brewster et Dorky se portent volontaires, plus un ou deux autres. J'acquiesce et ensuite – je ne sais pas trop pourquoi – je décide d'aller leur tenir la main. Ce n'est pas qu'ils aient besoin de moi. C'est juste qu'un détail me tracasse. Sans que j'arrive à mettre le doigt dessus.

J'ordonne au chauffeur d'allumer le moteur et on avance d'une cinquantaine de mètres pour tirer quelques grenades au phosphore blanc afin de créer un écran de fumée qui nous permettra de sortir et de nous faufiler derrière cette côte en espérant ne pas être vus. Quand on l'atteint, on aperçoit un tank irakien cramé dans le sable à une centaine de mètres de nous. On passe tout à l'infrarouge. Il y a des cadavres, ou des morceaux de cadavres, étendus tout autour. Pas de vie. Rien à signaler. Ça nous fournit une cachette utile et on va se planquer derrière pour préparer notre matos afin d'aider le Warrior à canarder le bunker irakien.

— Putain de merde, s'exclame Dorky.

Il regarde un torse tout près. Ou du moins, je pense que c'en est un. Mais il possède encore ses bras et ses jambes. Il a une drôle de forme. Ratatiné. Répugnant.

Je lui braille :

— On s'en fout de ce qu'il y a autour. Tenez-vous prêts !

Mais ce truc paralyse Brewster et Dorky. Ils sont hypnotisés. Ils ont un mal de chien à détourner le regard.

— Allez, les gars, je leur dis d'une voix grave et grondante.

L'entraînement reprend le dessus et ils s'y mettent, en cafouillant un peu, ils sont sur les nerfs mais ils s'y mettent. Et je regarde ce truc, mais du coin

de l'œil pour ne pas montrer aux gars que ça me fout les boules, à moi aussi. Et c'est vrai. J'ai les boules.

C'est le cadavre – ou ce qui y ressemble – d'un soldat irakien éjecté du tank. Il lui manque une partie de la tête mais à peu près tout le reste est là. Enfin, je ne vois ni mains ni pieds. Rien de tout ça ne me dérange. J'ai vu assez de bouts de cadavres dans ma vie pour que ça ne fasse plus grande différence, au bout d'un moment, avec le contenu de mon hamburger. Il y a quand même un truc : c'est un cadavre, mais réduit à environ un tiers de sa taille normale. Je me dis que c'est peut-être un gamin, mais il a une barbe et de toute façon il n'a pas l'aspect d'un gosse, c'est plutôt comme s'il s'était déformé comme un sac plastique auquel on met le feu. Et ça a laissé une ombre bizarre derrière lui sur le sable, une ombre en forme d'homme.

Les gars sont prêts, mais je dois déplacer cette saleté. Je m'avance vers elle et j'essaie de la planquer sous le tank en la poussant avec le pied, hors de notre vue, mais mon pied la traverse en partie. Rien ne me retourne l'estomac. J'ai les tripes en acier trempé, mais pour la première fois depuis une éternité, mes boyaux ramollissent. Une partie de ce truc me colle à la chaussure. Je l'essuie contre le sable et les débris et j'essaie de pousser ce truc aussi loin que je peux sous le tank.

Je me retourne. Dorky et Brewster me regardent.

— Tout est en place, les gars ?

— Oui, chef !

Brewster appelle le Warrior par radio et on regarde le canon s'élever lentement avant d'être verrouillé. Il y a une pause avant que le Warrior se mette à bombarder l'emplacement irakien. Dorky surveille le résultat avec des jumelles et nous rapporte ce qui se passe. Je dois faire des efforts pour ne pas penser à la saloperie qui me colle à la botte.

— Canardez-les !

— Au *chain gun* ! dit Brewster dans sa radio.

Il n'y a pas grand-chose de plus. Quand le canon et le *chain gun* les ont amadoués, ils sortent et on n'a plus qu'à pointer nos armes sur eux. Ce ne sont pas des gens de la garde républicaine. Ce sont des conscrits ; ils en ont assez et ils s'avancent en titubant, mains sur la tête. Ils ont l'air de nous prendre pour les Ricains. Leur façon de se comporter en prisonniers, c'est de nous parler en irakien.

Une fois que les prisonniers sont passés de l'autre côté de la ligne de front, on reprend la même méthode de nettoyage. La seule chose qui ait

changé, c'est la poussière. Les tanks et les blindés soulèvent tellement de sable et de poussière qu'on a du mal à y voir devant nous. On avance en grande partie grâce aux coordonnées radio et à l'infrarouge. On s'arrête plusieurs fois pour inspecter un tank détruit ou un autre véhicule et on retombe sur ces corps en plastique ratatiné, avec leurs ombres sur le sable, et je me demande chaque fois : quel genre d'arme peut réduire un corps humain sans détruire un tank ? C'est-à-dire que les tanks sont brûlés mais que la coque est intacte. Je suis obligé de séparer mes gars en petits groupes et ils restent plantés là, hypnotisés, à regarder ces corps ratatinés.

— Ne regardez pas, les gars. On avance.

Une dizaine de kilomètres plus loin, la radio nous dirige vers un autre emplacement à nettoyer. Même chose que précédemment : quelques salves pour soulever du sable autour d'eux et on y va. Les Irakiens sortent comme des fourmis d'un nid empoisonné, mais je ne veux pas que mes garçons sous-estiment la tâche. Il y a toujours des durs à cuire et je ne veux pas qu'on précipite les choses. Moi, je me conforme toujours aux règles, et je compte bien voir tous mes petits gars rentrer chez eux avec leur froc intact.

Un fort vent d'est fait tourbillonner le sable et la poussière. Il charrie une odeur d'épice, de fumée de moteur et de cet autre truc qui ne m'inspire pas confiance, et pour éviter que tout ça nous étouffe, on avance désormais en se protégeant le visage à l'aide d'écharpes, rien que pour empêcher son nez et sa bouche de se remplir. Cette fois, je me détache de la formation avec cinq de mes gars, parmi lesquels Dorky et Brewster. Devant nous, des snipers nous tirent dessus mais ils ne soulèvent que de la poussière. On se cache derrière un escarpement.

Ils connaissent la marche à suivre. Je fais un grand détour ; ils vont ramper sur le ventre à intervalles réguliers mais en restant à portée de vue, sous couvert du nuage de poussière. Pendant ce temps, mes autres gars nous soutiennent à l'aide du *chain gun* du Warrior.

Je m'écarte de trois cents mètres pour avancer. J'entends rapporter les actions du sniper lorsqu'il tire sur le Warrior, mais je ne le vois pas moi-même. La poussière s'épaissit. Un vent fort se lève et je ne sais pas dans quelle mesure la poussière est générée par le mouvement du véhicule ou par une tempête de sable ordinaire soulevée par le vent, mais elle tourbillonne et fouette l'air comme la queue d'un lézard des sables.

Je regarde de l'autre côté de la ligne de front. La poussière est tellement épaisse que je vois à peine Brewster, qui est mon appui le plus proche. Je lui

fais signe. Il me voit et je désigne mon œil pour lui demander de rester à portée de ma vue et de celle de mon autre voisin. Je ne veux pas me faire tirer dessus par mes propres hommes : ça arrive tout le temps au combat. Brewster lève le pouce pour m'indiquer qu'il a compris.

On progresse lentement en direction de l'emplacement irakien. Ils continuent à tirer dans tous les sens et à intervalles irréguliers. J'ai l'intuition qu'ils ne sont qu'un ou deux, à environ trois cents mètres de nous. J'avance sur le ventre.

Puis la poussière se soulève de nouveau, violemment, agressivement. On voit carrément le sable décrire des spirales dans l'air, comme un feu follet, quelque chose de mystérieux, comme une créature vivante mi-sable mi-fumée. La poussière est tellement épaisse que je perds Brewster de vue.

S'il se rappelle sa formation, il ne va pas bouger d'un pouce jusqu'à ce qu'on rétablisse le contact. Mais pour l'heure, je n'y vois qu'à sept ou huit mètres devant moi dans ce brouillard jaune et grumeleux. Nous avons tous éteint notre radio : rien de tel que quelqu'un qui braille dans votre poste quand vous êtes en train de ramper sur le ventre à quinze centimètres de l'ennemi. Je pourrais peut-être utiliser la radio sans danger, avec ce vent et ce vacarme, mais je ne veux pas courir le risque. On attend. Derrière le bruit du vent, j'entends notre artillerie canarder les tranchées-abris des Irakiens à quelques kilomètres devant nous. Puis même ce bruit-là disparaît.

Au bout d'un moment, la tempête de sable commence à se calmer. J'ai une mince écharpe de coton sur la bouche, quasi raidie par la poussière qui s'y est incrustée. Mes yeux brûlent et la sueur coule le long de ma colonne vertébrale. Je balaie du regard le dernier endroit où j'ai vu Brewster, mais bien que la poussière se dissipe, je ne le vois pas, ni lui ni personne d'autre.

En revanche, je vois la tranchée-abri irakienne et j'en suis beaucoup plus proche que je devrais. Il n'y a aucune activité. La tranchée a été touchée de plein fouet et il y a des corps éparpillés. Toujours pas de Brewster en vue et, pour peu qu'il reste un seul fusilier dans la tranchée, je suis exposé.

J'ai deux grenades, dont une au phosphore blanc. Je décide d'utiliser celle-là car, en plus de tout nettoyer à quinze mètres autour de son point de chute, elle permet de lancer un signal. Je la balance dans la tranchée et me couche en évitant de regarder l'éclair pour ne pas être aveuglé. Elle éclate et la fumée s'élève très vite. Tout ce qui va sortir de la tranchée va se retrouver en plein dans ma ligne de tir.

Mais il n'y a toujours rien.

J'attends toujours de voir si je croise le regard d'un de mes gars. Dans cette poussière, la visibilité oscille entre vingt et trente mètres environ, pas plus, et un calme plat suit la détonation de ma grenade. Je n'entends même plus l'artillerie devant moi et les vols à basse altitude se sont carrément arrêtés. Je décide de rallumer la radio.

Comme toutes celles de notre formation, c'est une saloperie vieille de vingt ans, complètement bousillée, et qu'on n'a toujours pas remplacée bien qu'on ait signalé le problème. Je dois appeler plusieurs fois avant que quelqu'un me réponde depuis mon Warrior.

Je demande :

— C'est qui ?

— Renard, où êtes-vous ?

— À la tranchée. Où sont Écho et Vaillant ?

Ce sont les indicatifs de Brewster et de Cummings : interdiction d'employer les vrais noms à la radio.

— Ils vous ont perdu, Cobra.

— Vous avez vu l'éclair ?

— Quel éclair ?

— Ma grenade au phosphore, crétin. Vous n'avez pas pu la rater. Si vous n'arrivez pas à me trouver Écho et Vaillant, envoyez-moi deux autres gars pour nettoyer cette tranchée.

Tout ça est contraire à la procédure habituelle pour parler à la radio. La conversation normale aussi est interdite, mais on est sur un réseau fermé à courte portée et tout ça commence sérieusement à me courir.

— Pas d'éclair, Cobra. Donnez-moi vos dernières coordonnées.

Je m'assieds et j'attends. L'épais nuage jaune de sable et de poussière ressemble à un gaz, à un brouillard sulfureux, et je n'y vois toujours qu'à trente mètres. Personne ne vient. Je tente un nouvel appel radio.

— On ne vous trouve pas, Cobra.

— Faites chier, bordel. Je balance mon autre grenade. Suivez la détonation, bande de nouilles !

— Oui, chef !

Je fais ce que j'ai annoncé. S'il y avait quoi que ce soit de vivant dans la tranchée, il ne doit en rester que du hachis. Nouvel appel radio.

— Pas de détonation, chef.

— Quoi ?

— Pas de détonation. On regarde. On écoute. Ne bougez pas.

J'attends une demi-heure de plus. Ce qui m'ennuie, c'est que je n'entends aucun bruit en provenance du désert. Pas très normal, je trouve, en temps de guerre. Les tirs d'artillerie ont cessé au loin. Je n'y comprends rien. Je tente un nouvel appel radio, mais cette fois je n'obtiens même pas de signal.

Mon instinct me dicte que la tranchée est nettoyée devant moi. Je fais donc ce que j'ai dit à mes gars de ne jamais faire : je tente une approche solo. Pas dans un élan de courage mais parce que je m'ennuie. Je m'ennuie en plein milieu d'un combat, et quand ça m'arrive, je commence à trop réfléchir et ça me fout la trouille encore plus que l'ennemi.

La tranchée est bien protégée par des sacs de sable et il y a un gros canon noir, brisé en son milieu, au-dessus des sacs. Je sens une odeur d'huile et d'acier déchiré. J'approche en silence, lentement, depuis l'arrière. La tranchée est vide. Je veux dire par là qu'il n'y a pas d'ennemis vivants. Mais plein d'ennemis morts. Pas à cause de mes grenades, vu qu'ils sont tous réduits, ratatinés, comme ceux que j'ai vus un peu plus tôt. Avec leurs ombres brûlées dans le sable. Des particules éparses de ma grenade fument encore, mais personne ne va nulle part.

Je renverse d'un coup de pied les cantines. Je ne vois rien là qui me renseigne et je dois rejoindre ma formation. Le problème, c'est que je ne sais pas où elle se trouve et que ma radio déconne toujours. Je sors de la tranchée pour remonter la côte et voir si j'obtiens un meilleur signal. À une dizaine de mètres des sacs de sable, j'entends un déclic.

Le genre de chose qui n'arrive jamais dans la vraie vie : on voit ça dans les films de guerre, comme ceux sur le Vietnam, où un soldat marche sur une mine et il y a un gros plan sur son visage au moment où il comprend ce qu'il vient de faire. Puis il y a une pause. Boum !

Nan. Ça ne se passe pas comme ça. Quand on marche sur une mine moderne, il n'y a pas de pause et on n'a plus de visage pour afficher d'expression. On ne s'en rend même pas compte.

Mais j'ai marché sur quelque chose et entendu un déclic très net. Je ne sais pas ce que c'est mais je sens une surface plate et métallique sous mon pied. J'ai marché sur quelque chose et actionné un mécanisme à ressort.

Je n'ai aucune idée de ce dont il s'agit. Peut-être une mine, ou bien un objet piégé improvisé. Mais je sais que si je ne garde pas le pied appuyé dessus, ça va éclater en emportant ma jambe et peut-être beaucoup plus que ça. Enfin bref, je suis coincé. Je ne peux aller nulle part.

Voilà une situation intéressante. Avec ce brouillard jaune, la visibilité est toujours réduite à une vingtaine de mètres environ, mais si jamais des Irakiens approchent en titubant à travers cette poussière, je suis mort. Si je lève le pied, je suis mort. Je ne vois pas sur quoi j'ai marché mais je perçois sans doute possible la forme de métal dur sous ma botte pointure quarante-trois. C'est peut-être une mine défailante. Ou une vieille saloperie que les Irakiens ont laissée là après leur guerre contre l'Iran, et ça ne va pas éclater. Je n'ai aucun moyen de le savoir.

Je sens un filet de sueur me couler le long de ma colonne vertébrale. J'ai la bouche pleine de poussière. Sans bouger le pied, je lance un appel radio. Par miracle, la première tentative aboutit.

— Cobra. Où êtes-vous ?

— Écoutez-moi attentivement. J'ai marché sur une mine.

— Merde ! Tout va bien ?

— Non, écoutez. Elle n'a pas éclaté. J'ai le pied dessus et je ne peux aller nulle part, sinon elle va se déclencher.

— Merde ! Ne levez pas le pied.

— Je n'ai aucune intention de le lever, pauvre tache ! Mais j'ai besoin que vous me rejoigniez illico. Il faut que quelqu'un trouve un moyen de me tirer de là.

— Oui, chef ! Quelles sont vos coordonnées ?

— Exactement les mêmes que celles que je vous ai données.

— Pas possible, chef. On a déjà cherché dans toute cette zone.

— Demandez à Brewster. C'est le dernier homme que j'ai vu.

— C'est justement ce qu'on a fait, chef.

— Eh ben recommencez, bordel ! Je commence un peu à me chauffer les meules ici, caporal !

— Oui, chef !

— Je vais tirer trois salves, attendre quinze secondes et ensuite tirer trois nouvelles salves. Écoutez bien.

— Ça ne va pas être facile avec ce bruit, chef.

Et là, je me dis : quel bruit ? Le désert est totalement silencieux. Et je me rends compte que j'entends des tirs d'artillerie dans la radio du caporal-chef Middleton. Je mets fin au contact radio et je tire trois salves en l'air. Je compte jusqu'à quinze et je recommence. J'essaie de contacter Middleton pour qu'il me confirme qu'il m'a entendu, mais je n'obtiens que de furieux parasites.

Dans la chaleur et la poussière du désert, en tenue de combat, avec la sueur qui dégouline sous mon casque, mon maillot et au niveau de mon aine, j'attends encore et encore. Et personne ne vient.

Je suis sur le qui-vive et mon fusil automatique est amorcé au cas où des Irakiens apparaîtraient à travers la poussière et me verraient planté là. J'envisage de m'abaisser sur un genou pour reposer un peu mes membres, mais j'ai peur que le moindre relâchement de la pression sur le mécanisme fasse éclater la mine. En fin de compte, comme il faut bien que je fasse quelque chose, je m'abaisse effectivement sur un genou, mais en reposant mon bras droit sur la cuisse qui appuie sur la mine et en reportant tout mon poids sur cette jambe.

Je reste plus de deux heures dans cette position. La radio crépite de parasites mais je n'entends rien d'autre. À un moment donné, je perds patience et je me mets à brailler tout haut :

— Brewster ? Vous êtes où, petit connard ? Brewster ?

Rien. Personne. Pas un bruit. Comme j'ai de sérieuses crampes dans la jambe, je reprends ma position debout. À ce stade, j'ai passé en revue toutes les solutions pour me tirer de cette situation. J'ai le poids de mon paquetage, de mon matériel et de mon arme, mais je ne peux pas risquer de tout déposer sur la mine en espérant que ce soit assez lourd. Comme mon matériel pèse dans les vingt-cinq kilos, j'essaie même de faire le calcul, mais je n'ai aucun moyen de savoir quelle force j'exerce actuellement sur la mine sous mon pied. Je pars du principe que quand les gars arriveront, s'ils arrivent, ils auront le matos nécessaire pour désamorcer la mine, ou la lester, ou qu'ils réussiront à me retirer ma botte sans déclencher le mécanisme.

Je retire mon casque. Bien que j'aie le crâne rasé, il est couvert d'une croûte de sable et de sueur. Des sensations bizarres me remontent et me descendent le long de la jambe. J'ai une horrible sensation de légèreté dans le pied, comme s'il menaçait de se mettre à flotter dans les airs en contrariant mon intention de le garder baissé pour appuyer sur la surface métallique. Puis un vulcain s'approche de moi.

Un papillon, je veux dire. Un de ces beaux spécimens rares qu'on voit parfois dans les jardins anglais à la campagne. Je ne savais même pas qu'il y en avait dans le désert et je me dis : *Il n'y a pas beaucoup de verdure pour toi ici, hein ?* Je suis content de le voir. Ça me distrait de la situation

quelques secondes tandis qu'il voltige près de moi. Puis il se retourne vers moi et se pose sur mon poignet.

Magnifique. Je me demande si c'est la dernière chose que je verrai. J'ai l'impression qu'il boit la sueur sur mon poignet. Il ouvre les ailes et reste immobile, visiblement satisfait. Et le voilà en train de boire la sueur d'un homme qui a le pied sur une mine. À quoi rime tout ça ?

Je me dis : ce n'est pas si terrible. Si c'est vraiment la dernière image que je dois voir, un vulcain. J'ai en tête tout un tas de choses qui seraient bien pires. Vous en avez déjà regardé un attentivement ? Ils sont bizarres. On dirait qu'ils soutiennent votre regard. Comme s'ils ouvraient leur cape pour se dévoiler à vous.

Je sais que ce sont des conneries, mais je commence à vouloir garder le vulcain en vie. *Tu ne devrais pas rester là trop longtemps, beauté. Tu es au mauvais endroit. Ne reste pas là.*

Je plie doucement la main, mais il ne bouge pas ; il continue à boire ma sueur. Quand il bat des ailes pour s'envoler, je le regarde s'éloigner. Je le suis du regard sur plusieurs mètres, jusqu'au point de fuite où la poussière jaune se referme sur moi. Mais on dirait qu'il s'attarde, voltigeant dans les airs, comme un minuscule point rouge ; et puis ce point rouge se transforme et je comprends que ce n'est pas du tout le bout d'une aile de papillon ; c'est le *shemagh* d'un Arabe, l'écharpe traditionnelle ; et l'Arabe qui le porte s'avance vers moi.

CHAPITRE 30

Après mon agression contre Ellis au *Cittie of York*, je me mis à broyer du noir. Je lus et relus le manuscrit de Seamus. Bien entendu, ce n'était pas à moi qu'il l'adressait – je ne suis pas complètement parano –, mais il semblait me parler directement. Il ne l'avait pas écrit pour moi, mais pour des gens *comme* moi. Et je commençai à ressasser ce que j'avais fait à Derby dans ma jeunesse.

Après tout ce qui s'était passé, j'étais prêt à retirer le pied de la mine. Mais j'avais besoin d'aide.

Toutes ces années auparavant, j'avais tourné le dos au grand amour de ma vie, geste grandiose par lequel je m'étais ridiculisé. Ça me pesait lourdement sur la conscience. Je tentai de mettre tout ça de côté – et pendant de longues périodes, j'y parvenais –, mais ça me rattrapait toujours. Un autre démon pour moi : à croire que je les collectionnais. Mais je savais que si je n'affrontais pas celui-là de front, il m'attendrait toujours à la porte.

Je commençai à me renseigner par moi-même sur ce qu'était devenue Mandy. J'avais toujours redouté une terrible confirmation de mes peurs initiales, soupçonné qu'il lui était arrivé quelque chose de terrible ; que mon pacte, mon marché, n'avait servi à rien. Mais au fil des ans, j'avais appris – par Fraser, entre autres – qu'il ne lui était rien arrivé de tel : en tout cas, rien de pire que ce qui arrive à la plupart des gens, dans le sens où elle s'était mariée, avait eu deux enfants puis avait divorcé. Ensuite, il semblait qu'elle se soit mariée une deuxième fois, pour finir par s'établir à Leeds, dans le Yorkshire.

Au fil des ans, j'avais mis cette information de côté, même quand les murmures insidieux revenaient. Mais l'heure était venue à présent de déterrer d'autres informations sur Mandy. Je ne pouvais tout simplement pas en rester là.

En fin de compte, je n'eus pas trop de mal à la recontacter. Un site web – du genre de ceux qui proposent des listes de gens avec qui vous êtes allés à

l'école ou à la fac – me facilita les choses. Je payai une petite somme pour m'inscrire au site et rédigeai mon message avec des doigts tremblants.

Il faut que je te parle.

N'obtenant pas de réponse, je passai trois jours à me tordre les mains en me demandant que faire ensuite. Puis je reçus la suivante :

Je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

Alors voilà. Mais les choses n'en restèrent pas là. Je sauvegardai cet e-mail sur mon ordinateur et le relus toutes les deux ou trois minutes. Il y a des espaces entre les mots : des failles, des blancs, des fissures, des interstices à travers lesquels tout et n'importe quoi peut circuler. Elle n'était *pas sûre* d'en avoir envie. Ce qui signifiait qu'elle n'était pas sûre du contraire. Et bien entendu, le seul fait qu'elle m'ait répondu signifiait qu'une petite partie d'elle voulait qu'on entre en contact. Elle aurait très bien pu ne jamais répondre. Si bien que, pendant la marée descendante, je m'accrochai au dos du petit poisson « pas sûre ».

Je parvins à m'abstenir de lui répondre précipitamment. Puis j'écrivis enfin :

Je ne te demande qu'une heure, une demi-heure, pour tout t'expliquer. Ensuite, je disparaîtrai de ta vie à jamais.

Elle répondit presque immédiatement. Quelques secondes après l'envoi de mon message.

C'est un peu mélodramatique ! Expliquer quoi ?

Peut-être que je me faisais moi-même tourner en bourrique en m'attardant sur quelque chose qui, pour Mandy, avait été depuis longtemps remisé dans le débarras du passé. À présent, c'était beaucoup plus délicat. Peut-être que j'étais classé dans un recoin obscur de sa mémoire en compagnie de quelques aventures d'un soir et des erreurs de jeunesse idiotes mais dérisoires. On a tous une boîte de vieilles photos qu'on ne regarde jamais.

Je n'étais pas assez égocentrique pour croire que j'occupais toujours une place centrale dans ses sentiments, ni même qu'elle pensait encore à moi. Elle avait eu des enfants et lavé les chaussettes et sous-vêtements d'au moins deux maris depuis tout ce temps. Je n'avais aucune raison de croire qu'elle pensait encore à moi. Consciemment.

Mais le passé, pour moi, est un fantôme omniprésent. Le temps n'efface rien pour moi. Les produits chimiques de ces vieilles photos qu'on ne regarde jamais deviennent instables. Ils jaunissent et s'estompent. Mais ce

n'est pas le cas – pour moi – de l'expérience. Je peux croiser quelqu'un que je n'ai pas vu depuis quinze ans et le percevoir exactement comme si c'était hier. S'il a été gentil envers moi il y a quinze ans, j'ai aussitôt envie de l'en récompenser. S'il m'a offensé il y a quinze ans, je lui en garde rancune. Si on s'est disputés il y a quinze ans, je veux résoudre ça tout de suite. Si on s'est accrochés il y a quinze ans, je n'ai toujours pas digéré l'altercation.

Voilà comment le monde fonctionne pour moi. Je me trompe peut-être en supposant qu'il en va de même pour les autres.

Le temps ne guérit rien. Il ne répare rien. Le passage de toutes ces journées n'apaise en rien la douleur, l'angoisse, la trahison, le chagrin, pas plus qu'il n'efface les images, les odeurs et les sons des souvenirs joyeux. Qui a lâché en premier lieu le démon de ce grand mensonge ? Quel menteur a déclaré ça en essayant de faire preuve de gentillesse ? D'offrir du réconfort ?

Je savais à quel point j'avais blessé Mandy et j'en avais constamment souffert depuis. Elle avait peut-être remisé cette douleur dans une zone d'oubli. Mais on ne peut pas l'éliminer. Tout ce qu'on peut faire, c'est l'enfermer dans une cave, tourner la clé et faire semblant de ne pas l'entendre se déchaîner.

C'est un peu mélodramatique ! Expliquer quoi ?

Peut-être que j'étais fou. Et peut-être que je ne figurais même pas sur son radar. Jusqu'à maintenant.

Je n'ai pas la conscience tranquille. J'aimerais bien avoir une chance de t'expliquer pourquoi j'ai quitté la fac si soudainement sans t'en parler.

Il s'écoula deux jours de plus avant que j'obtienne une réponse. Ce retard ne me dérangerait pas. Après tout, il s'était passé plus de vingt ans. Pourquoi se presser ?

Ah oui, ça ! C'est vrai que c'était soudain. Je me suis posé des questions à l'époque ! Mais ne t'en fais pas, tu es pardonné. On n'était que des gamins, après tout. Biz.

Non, non, non ! Je n'allais pas gober ça. Elle faisait comme si ça ne comptait en rien dans son monde. Elle faisait semblant, comme nous tous. Mais je ne faiblis pas. Je m'inventai un motif pour me trouver à Leeds le lendemain : une visite à un bureau local de notre organisation. Je demandai à la rencontrer. Pour un café. Elle résista. J'insistai.

« Salut, l'étranger. » C'était ce qu'elle disait tout le temps. Parfois, elle le disait alors même qu'on l'avait vue deux jours plus tôt.

Je rejoignis le *Whitelocks*, un pub situé dans une allée baptisée Turk's Head Yard au centre-ville pour notre rendez-vous de midi. C'était elle qui avait choisi le lieu. *Whitelocks* et Turk's Head, « Boucles blanches » et « Tête de Turc » ? Elle faisait de l'humour ? La parano me gagnait. Mais je la reconnus tout de suite. Elle était assise à une table près de la fenêtre et remuait lentement son café avec une cuiller lorsque j'entrai. Il n'y avait pas d'autres clients, peut-être était-il trop tôt. Elle leva les yeux et me reconnut, elle aussi.

Elle avait pris du poids, bien sûr, et ses cheveux sombres avaient des reflets évoquant le henné, peut-être pour cacher les cheveux gris. Elle avait au coin des yeux ce que certaines personnes qualifient de pattes-d'oie, mais que je préfère appeler rides d'expression. Et ses lèvres affichaient un demi-sourire que je connaissais très bien. Je me le rappelais de toutes ces fois où j'avais fait quelque chose qui lui déplaisait. J'ignorais à l'époque s'il signifiait hostilité ou indulgence, et je l'ignore toujours.

Je me laissai tomber sur une chaise et lui adressai un clin d'œil.

— Espèce de cinglé, me dit-elle. Qu'est-ce que tu me veux ?

— Salut, Mandy.

— Dieu du ciel !

— J'ai besoin d'un verre.

— Avant, tu buvais toujours de la bière, me dit-elle quand je revins du bar. Tu disais que le vin était pour les tapettes.

— Ah oui ? Quel crétin je faisais.

Elle me dit que le temps avait été clément avec moi et que j'étais toujours séduisant. Je lui répondis la même chose, mais dans mon cas, c'était sincère.

— J'ai une heure, dit-elle. Ensuite, je dois partir.

Je fus déçu de l'apprendre, mais pas surpris. Je lui dis que j'avais une histoire à lui raconter au sujet de mon départ soudain de la fac. Après quelques faux départs, je réussis enfin à me lancer. Je commençai par lui parler du livre ésotérique que j'avais commencé mais jamais terminé – celui que Fraser avait adapté pour ses propres besoins. Mais elle m'interrompit.

— Avant que tu poursuives, me dit-elle, est-ce que tu peux m'expliquer pourquoi tu éprouves le besoin soudain de me raconter tout ça ?

— Il n’y a rien de soudain là-dedans. J’ai souvent eu envie de t’en parler. Pendant tout ce temps.

Elle posa la main sur mon poignet, très légèrement. Ses ongles manucurés étaient peints en rose flamant. Je sentais son parfum.

— William, on était des gosses. C’est comme si tu parlais de quelque chose qui se serait produit à l’école, dans la cour de récré. C’est vraiment si important ?

Ça l’était pour moi. J’avais parcouru plus de deux cent cinquante kilomètres en train pour lui en parler. Sans parler de franchir vingt années. Elle m’écouta donc les yeux écarquillés, mais en appuyant le menton sur sa main tandis que je lui racontais tout. Les rituels. Les pentacles. L’aumônier. Les photos. Les démons. Les filles mortes. Les vivantes. Puis j’inspirai profondément et expliquai que j’avais conclu un pacte avec un démon pour qu’elle soit épargnée. Que j’étais parti précipitamment pour la protéger, pour entraîner les démons avec moi. Et que je n’avais appris que des années plus tard – de la bouche de Fraser – que je m’étais trompé sur le sort des filles des photos.

Elle me regarda en clignant des yeux.

— Tu me racontes des conneries, dit-elle.

— Non.

Elle éclata de rire.

— Tu as fumé quoi ? J’ai toujours su que tu vivais sur une autre planète, mais franchement !

Elle détourna la tête et passa la main dans ses cheveux.

— Je n’en ai jamais parlé à personne, lui dis-je. Même pas à mon ex-femme, avec qui j’ai vécu vingt ans. Je n’en ai jamais soufflé mot.

— Mais c’est que tu es sérieux en plus, hein ?

— Ces démons ne m’ont jamais quitté. Ils sont ici en ce moment même. Il y en a un assis sur la chaise à côté de toi.

Elle se tourna pour jeter un coup d’œil rapide mais ne vit bien sûr qu’une chaise vide. Elle ne voyait pas la même chose que moi. Il y avait bel et bien un démon assis sur cette chaise. En fait, il y en avait cinq dans le bar avec nous. Ils étaient totalement fascinés par la tournure que prenait la discussion. Ils attendaient simplement, patiemment, de voir où elle mènerait.

Mandy se retourna vers moi.

— C’est dégueulasse, William.

— J’ai appris à vivre avec. Ce n’est pas si terrible, tant que je n’essaie pas d’en parler aux gens. Tous les démons ne sont pas dangereux.

— Ce n’est pas ce que je veux dire. Je parle de ce que tu es en train de me faire. Je veux dire, pourquoi tu me racontes ça ? C’est un jeu ? Pourquoi tu as fait tout ce chemin ? Juste pour me blesser une fois de plus ?

Alors voilà. J’avais raison. La douleur n’avait pas disparu ; elle s’était juste tassée comme de la neige formant une congère.

— Mandy, je te promets que je n’ai jamais eu cette intention. Je voulais juste que tu saches que je ne t’avais jamais rejetée. J’essayais de te sauver.

— Mais pourquoi tu ne m’as rien raconté de tout ça à l’époque ?

— Quoi ?

— Pourquoi tu ne m’as rien dit à ce moment-là ?

— Tu ne me crois pas maintenant, tu m’aurais cru à l’époque ?

— Oh, non. La question n’est pas là. Je te demande pourquoi tu n’as même pas essayé de m’en parler.

— Je te protégeais !

— Bien essayé, William. Mais même si je devais gober ta putain d’histoire, tes pentacles, tes photos et tout le reste, j’estimerais quand même que tu étais en train de me fuir. Dès l’instant où tu as décidé de garder le secret, tu étais en train de fuir. Tu m’as rejetée. Et alors ? C’est la vie. Ça arrive tout le temps. Ensuite on tourne la page. C’est ce que j’ai fait. Pourquoi pas toi ?

— Attends, attends...

— Non, toi, attends, William. Tu t’attendais à quoi en venant ici aujourd’hui ? À ce que je te pardonne ? C’est fait. À ce que je comprenne ? J’ai toujours su que tu étais bizarre. Qu’est-ce que tu veux ?

Je n’avais pas prévu ça. Je ne sais pas à quoi je m’attendais, mais pas à cette affirmation. À ce rejet.

— Je crois que je suis en enfer, Mandy. Je crois que je m’y suis mis tout seul.

— Eh bien, trouve un moyen de t’en sortir !

— Je crois que c’est fait. Mais j’ai besoin d’une autorisation. La tienne.

Elle rejeta la tête en arrière et braqua les yeux sur le plafond. Mais je savais que c’était juste pour que j’arrête de la fixer.

— Je ne comprends absolument pas de quoi tu parles !

— J’ai besoin que tu m’autorises à tomber amoureux de quelqu’un d’autre.

Là, elle me regarda. Elle pinçait les lèvres. Elle cueillit quelque chose au coin de son œil. Elle prononça quelques mots mais parut les adresser à quelque chose ou quelqu'un par-dessus son épaule.

— Je n'arrive pas à croire que je t'aie laissé me faire ça. Je n'y crois pas. Après tout ce temps. (Ses yeux s'embuèrent.) Je n'arrive pas à y croire.

Je me levai maladroitement.

— Je suis désolé, Mandy. Désolé. Désolé.

Je m'emparai de mon manteau et de mon écharpe et sortis. Je me faisais l'effet d'un monstre. Je sortis du pub en vacillant, clignant des yeux pour les protéger de la lumière de l'allée. Je m'adossai une brève seconde au mur blanchi à la chaux du pub avant de m'engouffrer dans la rue.

L'instant d'après, je l'entendis m'appeler par mon nom. Elle me rattrapa et passa le bras sous le mien.

— Allez, on n'est pas obligés de se comporter comme ça. Tu peux au moins m'accompagner un peu.

Elle se dirigeait vers le centre commercial Merrion où elle devait retrouver sa fille. Bien qu'un peu hébété, j'acceptai de l'accompagner. On discuta encore un peu : pour nous donner des nouvelles, résumer une vingtaine d'années de nos vies séparées. On marchait très lentement.

On dut attendre une dizaine de minutes devant l'entrée du centre commercial avant que sa fille apparaisse. Pendant ce temps, Mandy m'avait dit que Fraser prétendait avoir été en contact avec moi pendant un an après mon départ soudain de la fac. Je ne comprenais pas comment il avait pu lui dire une chose pareille, ce que je lui dis.

— Vous êtes sortis ensemble, Fraser et toi ? lui demandai-je.

Elle pointa le doigt en direction de la rue.

— Ah, voilà ma fille.

Une jeune fille d'environ dix-neuf ans approchait. C'était Mandy à l'époque de notre rencontre à la fac. Bon sang, même la mode de l'époque était revenue. Elle portait ses cheveux sombres exactement de la même façon. Je crois que j'en eus le souffle coupé.

— Je te présente Natasha, me dit-elle.

On se serra la main. Mandy me présenta comme un ancien camarade de fac. Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Vous êtes ravissante. Votre maman doit être très fière de vous.

Elle rougit et mère et fille échangèrent un regard contenant un espace infini. En réalité, j'avais envie de lui dire : *Vous vous rendez compte,*

Natasha ? Il y a des gens en ce bas monde qui croient vraiment qu'il n'existe ni démons ni fantômes ?

Au lieu de quoi je leur fis des adieux enjoués et regagnai la gare afin d'y prendre le train pour Londres.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 31

Après mon passage à Leeds, j'allai immédiatement trouver Fraser. Je voulais lui dire que je lui pardonnais. D'avoir gâché ma vie. D'avoir fait échouer ma relation avec Mandy. D'avoir menti de bout en bout. D'empester comme ça. De m'avoir poussé à lui casser le nez. De s'être tapé Mandy une fois que j'avais dégagé le terrain, ce qui signifiait bien sûr qu'il avait obtenu ce qu'il voulait avec ses saletés de rituels. Cela dit, je me demandais si c'était un démon qui m'avait dicté de faire ça, sachant parfaitement que Fraser ne supporterait pas. Le problème, c'est qu'il y a des gens qui ne veulent pas qu'on leur pardonne.

Il avait un appartement à Pimlico. Je connaissais son adresse parce qu'il l'avait inscrite au dos de ce ticket de tiercé à la soirée de lancement de son livre. Il habitait au onzième étage. Je montai par l'ascenseur et sonnai. La porte comportait un judas, que je couvris d'une main. Je ne voulais pas qu'il fasse semblant d'être sorti ou quelque chose du même genre.

Mon autre main se trouvait dans ma poche où elle tripotait le cahier de Seamus Todd. Son testament. J'avais apporté un foulard arabe tout neuf dans lequel l'envelopper afin de pouvoir le présenter exactement tel que Seamus me l'avait donné. J'allais devoir trouver un moyen de le transmettre à Fraser. Je me disais qu'il lui serait aussi utile qu'à moi. Mais je savais que j'aurais du mal à le lui faire accepter.

Fraser répondit à la sonnerie, me salua d'un air bourru et me fit signe de le suivre le long d'un étroit couloir pour entrer dans un salon. Une porte vitrée donnait sur un balcon, mais elle était fermée. Je m'assis sur un canapé sans qu'il m'y invite.

Fraser renifla d'un air méfiant.

— Tu es venu seul ? demanda-t-il.

— Je ne vais pas te retenir longtemps, répondis-je en inspectant la pièce.

Il y avait du progrès par rapport à la caverne odorante qu'il habitait dans notre ancienne résidence étudiante. Sa piaule actuelle était un antre de

connaissances, meublé d'étagères ployant sous le poids des livres et remplie de piles instables de revues. Je crois qu'il devait être un accro du thé, car une étagère complète était consacrée aux marques les plus obscures. Sans doute importées tout spécialement. Sur son bureau se trouvait un grand cahier noir évoquant un registre dans lequel il griffonnait à la main. C'était peut-être son dernier projet en date.

Je me demandai ce qu'il pouvait bien écrire sans que je sois là pour tout inventer à sa place. Peut-être publierait-il le document de Seamus. Qu'il le veuille ou non, j'avais le sentiment très net que Fraser devait le lire. Si je trouvais un moyen de le lui refiler.

Mais Fraser n'était pas idiot. Il savait parfaitement que tout ce que je lui donnais risquait de contenir bien plus que des mots sur une page. Il se protégeait beaucoup trop pour s'autoriser un contact avec toute créature vivant et respirant dans ce cahier. C'était le principe même des amulettes. Je devais trouver un moyen de lui faire accepter ce cahier de son plein gré. Ou de m'arranger simplement pour qu'il le prenne, comme Seamus l'avait fait avec moi.

Je me levai et me dirigeai vers la vitre du balcon.

— Jolie vue ! lui dis-je.

C'était vrai. Je testai la poignée de la porte ; elle s'ouvrit et j'entrai sur le balcon. La soirée londonienne était flamboyante. Des nuages rose et jaune se tortillaient et se repliaient comme des ailes angéliques sur un ciel qui s'assombrissait. Je voyais nettement la ville : tours, flèches, cheminées, pylônes, immeubles modernistes dressés vers le ciel, le tout se détachant de manière spectaculaire sur une lumière d'un bleu quasi polaire. En dessous de tout ça, le bourdonnement qui trahit la vie au cœur de Londres.

Je songeai également que la ville était comme un immense esprit inconscient. On ne peut jamais la connaître. Chercher à cataloguer ses lieux historiques ou sa géographie en transformation constante, ou ses migrations et ses voies navigables, ses rumeurs et ses mythes vous rendrait complètement dingue. On ne pouvait qu'approcher certains des rêves créés par ce moteur géant et inconscient. Le connaître comme Stinx, à travers ses galeries d'art et ses repaires de drogués ; ou comme Jaz, à travers ses bains publics ou ses séances de photos de mode ; ou comme Antonia, à travers ses milliers de SDF et ses abris rudimentaires ; ou comme moi, à travers ses pubs et sa bureaucratie. Parfois, nos rêves planent ensemble, se frôlent et s'agglutinent ; on se console alors en songeant qu'on a trouvé une île au

cœur du torrent des rêves. Une petite masse concrète de conscience. Un mirage.

Contemplant le paysage nocturne du vieux Londres, je me sentis libéré ; je me sentis libre. J'ignorais pourquoi, mais c'était entièrement grâce au contenu du testament de Seamus Todd. Ce récit de son expérience me l'avait permis. Pour la première fois depuis près de trente ans, j'étais sur le point de soulever le pied de la mine et je savais qu'il n'y aurait pas d'explosion. Je me sentais absurdemment grisé. Quasi capable de m'envoler du balcon de Fraser pour flotter au-dessus de Londres dans cette lumière bleu polaire.

Mais je n'en fis rien. Je regagnai plutôt l'appartement. Tandis que Fraser m'observait nerveusement, je m'approchai de son bureau, où son cahier était ouvert. Fraser, nerveux, tripotait son col.

— Tu as publié mes écrits, lui dis-je. Sans ma permission. (Bien entendu, je faisais allusion à ce méli-mélo que j'avais écrit tant d'années auparavant et qui formait la base de son livre récent.) C'est quoi le titre, déjà ? *Comment amadouer les démons* ?

Il déplaça son poids d'un pied sur l'autre.

— Tu n'avais pas l'air de t'y intéresser beaucoup. Tu me disais avoir tout inventé.

— Ça ne change rien que je l'aie inventé, hein ? Enfin bref, l'important, c'est que je ne suis pas très à l'aise de savoir ce truc-là lâché dans la nature, pour ainsi dire.

Il accueillit cette remarque en reniflant.

— Tu sais très bien que si on n'est pas déjà prédisposé ou à l'écoute, ça ne marchera pas. Alors où est le mal ?

— C'est possible, Fraser. Mais peu importe. Même si tu ne m'as pas demandé la permission de reproduire mon travail, je te donne ma bénédiction. Je tourne la page. Je veux ouvrir la voie à des changements dans ma vie.

Je lui tournai le dos et m'empressai de ramasser son cahier noir en faisant semblant d'étudier ses notes. Mon autre main se trouvait toujours dans ma poche, les doigts fermés autour du cahier de Seamus.

— Qu'est-ce que tu fais ? C'est personnel.

— Arrête, Fraser. Tu sais que je m'intéresse à ces choses-là.

Il tendit la main pour me prendre le cahier mais je me détournai de lui, le protégeant de toute ma masse. Ce faisant, je tirai de ma poche le manuscrit

de Seamus et l'y glissai.

— Repose-moi ça, tu veux bien.

Je refermai le cahier d'un coup sec.

— Pas la peine de te mettre en rogne ! lui dis-je d'un ton cordial. Tiens. Y a pas de mal.

Puis je le lui rendis.

Il me reprit le cahier et fit mine de le reposer sur la table. Mais son visage se plissa lorsqu'il comprit qu'il y avait maintenant quelque chose de comprimé entre ses pages. Il ouvrit le cahier et le manuscrit enveloppé dans son écharpe tomba à terre. Il comprit aussitôt ce que j'avais fait. Vous comprenez, il faut *accepter* un démon pour qu'il entre dans votre vie.

— Qu'est-ce que tu trafiques, sale connard ?

— Tu verras qu'il contient le démon de la libération. Essaie de l'amadouer.

— Quoi ?

— Contente-toi de le lire, lui dis-je. De le lire et de pleurer.

Il ramassa le cahier à terre.

— Rembarque-moi ça, dit-il. Et casse-toi d'ici.

— Je suis venu te dire que je te pardonne, pour tout.

— Pas question que ce truc reste ici. Tu l'embarques avec toi. Et je ne veux pas de ton pardon, merci bien.

— Je crois que tu n'as pas trop le choix. Ça marche comme ça, le pardon.

— Et tu peux rembarquer ces deux-là aussi !

Un démon, sans doute celui qui s'était infiltré chez Fraser à l'intérieur des pages du carnet de Seamus, se tenait à présent derrière moi. Un second démon, le mien, mais que j'aurais préféré laisser derrière moi, se tenait derrière le premier. Ils nous observaient attentivement.

Ils paraissaient surtout s'intéresser à Fraser, même s'ils semblaient totalement fascinés par notre échange. J'en avais désormais appris assez sur les démons pour savoir qu'ils ne comprennent pas tout ce qu'on dit ; que leur compréhension est liée à leur capacité à pénétrer en nous ; qu'une fois qu'ils sont entrés, ils peuvent se nourrir de nous sur un plan psychique ; et qu'une fois qu'ils sont repus, ils laissent derrière eux un dépôt (analogue aux excréments – vous devez comprendre que je parle ici par métaphores). C'est pour ça qu'on ne veut pas d'eux. Même les démons de l'amour véritable, avec leurs yeux dégageant une lumière aveuglante, leur dos voûté

et doré et leur langue de flammes – vous ne voulez pas de ce qu’ils laissent derrière eux.

Mais mon propre démon s’était déjà détourné de moi pour s’intéresser à Fraser. Il s’estompait déjà à mes yeux. Il savait peut-être qu’il en avait fini avec moi. Mais d’après les propos de Fraser, je savais qu’il voyait les deux avec une parfaite clarté. Et puis, ça ne lui servait à rien de me brailler dessus : il savait très bien que je n’exerçais aucun contrôle sur la présence des démons dans sa vie ou la mienne.

Alors que je traversais la pièce pour m’en aller, il me cria :

— Rembarque-les, bordel !

Je secouai la tête.

— Je ne sais absolument pas de quoi tu parles.

— menteur ! s’écria-t-il. Sale menteur ! Emmène-les avec toi ! Et remballa ta saleté de livre ! Tu ne peux pas les laisser là comme ça !

— Salut, Fraser.

Je sortis. Il m’emboîta le pas d’un air furieux, me harangua, me suivit jusqu’à l’ascenseur où j’avais déjà le doigt sur le bouton d’appel. Je disais la vérité. Le démon avec lequel j’étais entré n’était pas ressorti avec moi. Il n’y avait rien là sur lequel j’exerce un quelconque pouvoir. Ou qui en exerce sur moi.

Les portes de l’ascenseur se refermèrent sur le visage furieux de Fraser. Il me hurlait toujours :

— menteur ! Tu les vois aussi bien que moi ! Emmène-les avec toi !

Je l’entendis cogner de l’autre côté des portes alors que l’ascenseur entreprenait sa descente.

— Fais-les sortir d’ici ! Tout de suite !

CHAPITRE 32

Je braque aussitôt mon fusil sur l'Arabe. Il ne change pas d'allure, mais il lève les paumes vers moi pour me montrer qu'il n'est pas armé. Il n'est pas vêtu comme un soldat. Il marche pieds nus et porte une longue *dishdasha* noire et flottante. Mais je suppose que les Irakiens possèdent des soldats auxiliaires ou une milice ; quoi qu'il puisse bien être, je suis prêt à le zigouiller s'il fait ne serait-ce que me regarder de travers.

Son *shemagh* rouge et blanc lui enveloppe le visage. Il le porte sur sa tête et s'en couvre le nez et la bouche pour se protéger de la poussière. Je ne vois que ses yeux. Sans cesser de me montrer ses mains propres, il s'arrête à cinq ou six mètres sans paraître s'inquiéter le moins du monde de ma mitrailleuse braquée sur lui.

Je dis que je vois ses yeux, mais en réalité, il n'en a qu'un, du bleu le plus perçant que j'aie jamais vu. L'autre est fermé par des sutures. Elles sont maladroites et d'un noir agressif. Sa robe est poussiéreuse et son *shemagh* sale et taché. Il m'observe très attentivement de cet œil unique. Puis il regarde autour de lui.

L'Arabe semble perdu. Il porte la main à son front comme s'il essayait de se rappeler quelque chose.

— À terre ! Baissez-vous !

Je hurle cet ordre tout en désignant le sable à l'aide de ma mitrailleuse.

Il éclate de rire. Juste un petit ricanement avant de se remettre à me fixer attentivement.

— À terre ! Tout de suite !

Il secoue la tête d'un air interrogateur. Puis il s'abaisse sur le sable. Il se met en position accroupie, serrant les mains devant lui. Mais je veux lui voir le cul par terre et je continue à lui brailler :

— À terre ! Baissez-vous !

— Si vous le souhaitez, répond-il comme si c'était un jeu.

— Vous parlez anglais ?

Il semble perdu. Puis il acquiesce d'un signe de tête avant de regarder très rapidement de tous côtés, comme s'il attendait des renforts, quelque chose comme ça.

— Vous êtes de quelle formation ?

— Formation ?

— Quelle compagnie ?

Il secoue la tête pour faire croire qu'il ne comprend pas.

— Vous êtes un soldat irakien ?

Il fait signe que non.

— Je vous fais prisonnier. Vous comprenez ? Prisonnier.

Ma remarque le prend au dépourvu. Je veux dire qu'il rejette la tête en arrière sous l'effet de la surprise. Il retire le *shemagh* de sa bouche et me sourit. Je lui dis de nouveau :

— Prisonnier.

Cette fois encore, il paraît perplexe. Il a sur le visage une expression qui me rappelle des hommes que j'ai vus victimes de commotion. Je me demande s'il a erré dans cet état. Il n'a vraiment pas l'air de savoir où il se trouve, ni quels sont les enjeux. Je crois qu'il est peut-être simple d'esprit.

Il finit par désigner la mine sous ma botte.

— Vous avez des difficultés.

Son anglais est très bon, même s'il parle avec un fort accent comme s'il avait du sable dans la gorge.

— Je m'en occupe.

L'Arabe fait mine de se relever.

— À TERRE !

Il s'abaisse de nouveau sur le sable et écarte les bras bien grand.

— J'essayais de réfléchir à un moyen de vous aider.

— Comme je vous le disais, je m'en occupe moi-même. Des gens vont arriver.

Il éclate de rire. Très fort.

— Qui ça ? Qui va venir ?

J'allume ma radio et passe un appel. Sans rien obtenir d'autre que des parasites. Je le regarde froidement.

— D'où vous venez ?

Cette fois encore, il regarde autour de lui, de tous côtés. Même si l'on n'y voit pas au-delà du rideau de poussière à vingt mètres.

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas. Il faisait noir quand vous êtes parti, hein ?

— Pardon ?

— Laissez tomber. Je blague.

— Ah ! C'est bien, de blaguer... dans votre situation.

— Où avez-vous appris à parler anglais ?

Il se frotte le menton.

— Je ne m'en souviens pas.

— Vous êtes un marrant, vous, hein ?

— Inch'Allah !

Je ne pose ces questions que pour prendre l'avantage, lui montrer que c'est moi qui maîtrise la situation. Compte tenu des circonstances, je n'ai pas l'impression que ce soit le cas et il semble le savoir, lui aussi.

— Votre nom. Vous vous appelez comment ?

Il lève les yeux vers le ciel.

— Vous ne sauriez pas le prononcer.

— Essayez toujours.

— Il est multiple. Et beaucoup n'aiment pas le répéter.

Tout en parlant, il tourne vers moi son œil unique et je sens ma peau picoter sans savoir pourquoi. Je veux dire qu'elle me fait le même effet que le sable déplacé par le vent. Je répète :

— Vous êtes un marrant.

On passe la demi-heure suivante à se dévisager en silence. Ma montre m'apprend que je suis là depuis sept heures avec le pied sur cette mine. La nuit va bientôt tomber. L'Arabe reste immobile. Mais quelque chose m'effraie chez lui. Alors que c'est moi qui suis armé.

C'est lui qui rompt le silence.

— Vous devriez peut-être raconter une autre blague.

— Quoi ?

— Pour améliorer votre situation. Peut-être une de vos blagues.

— Je devrais peut-être vous tirer une balle dans la tête. C'en serait une bien bonne.

— Dans ce cas, comment pourrais-je vous aider ? Je cherche un moyen de le faire, mais c'est tout ce que j'ai trouvé pour l'instant. Et vous ne devriez pas sous-estimer le pouvoir de la légèreté. Votre situation est grave. Vous devriez la prendre à rebours.

— Pardonnez-moi, je ne sais pas trop pourquoi mais je ne me sens pas de faire de blagues en ce moment.

— La guerre au milieu de laquelle vous vous trouvez, me dit l'Arabe avec désinvolture, n'est qu'une petite partie d'une guerre plus grande : celle déclarée par la légèreté à la gravité. C'est en effet la gravité qui a placé votre pied dans cette situation délicate. C'est donc la légèreté qui va vous en tirer.

Mes lèvres se tordent en un rictus méprisant :

— Vous vous foutez de ma gueule, le bougnoule ?

Il cligne de son œil unique.

— Je ne comprends pas ce mot.

— Ah non ? Ben allez vous faire foutre.

Je tente un nouvel appel radio. Je commence à soupçonner les batteries d'être à plat. Les parasites me donnent des envies de balancer ma radio dans le sable, mais je garde mon sang-froid ainsi que mon arme braquée sur l'Arabe moqueur. J'ai soif. Ma gorge est encombrée par la poussière et j'ai une sale envie de pisser.

Les crampes de ma jambe commencent vraiment à m'en faire baver. Je ne sens plus mon pied et j'ai peur que le moindre souffle d'air le soulève de la mine en déclenchant le mécanisme. Le pire, c'est qu'une sorte de secousse involontaire s'est emparée du muscle de mon mollet. Ma chemise et mon pantalon de combat sont trempés de sueur. Pour la première fois, je commence effectivement à essayer de calculer combien de temps je peux tenir dans cette position. Je sais que, tôt ou tard, je vais perdre ma concentration et retirer le pied. J'appuie de tout mon poids sur la mine, tapotant le sable de mon pied gauche et libre, rebondissant légèrement, rien que pour retrouver un peu de sensation dans ma jambe.

Ça ne sert à rien. Je suis obligé de dégager mon pénis de mon pantalon de combat pour pisser dans le sable. Tout en gardant un pied appuyé de tout mon poids sur la mine et en braquant mon arme sur l'Arabe. Il me regarde procéder avec grand intérêt. Mon urine écume et grésille dans le sable. Je réussis enfin à ranger mon engin. Je suis épuisé.

— C'est très difficile pour vous, dit-il. Très difficile. Je crois vraiment qu'une blague vous aiderait.

Je lève ma mitrailleuse et vise entre ses deux yeux. Je suis à deux doigts de presser la détente. J'en ai envie. Mais c'est contraire à mes principes, même s'il n'en sait rien. Il ne paraît absolument pas inquiet. Il continue à parler.

— Vous savez, Dieu a créé ce monde en riant, mon ami. Il a vu la nuit et Il a éclaté de rire. Son dernier éclat a créé l'homme. Nous avons été créés à partir de Sa morve, expulsée parce qu'Il riait trop. Vous savez que le Prophète a dit : « Gardez toujours le cœur léger, car lorsque le cœur est découragé, l'âme devient aveugle. » Même maintenant, dans votre situation difficile, c'est un bon conseil.

» Et vous savez, la légèreté est tout ce que nous possédons face à l'absurdité de la mort. Le rire est le remède au chagrin. Mais vous savez tout ça car vous êtes soldat et que vous avez vu la mort. Vous avez également tué. Je le sais. Je le lis dans votre cœur.

Il parle comme ça pendant une bonne heure. Je l'écoute car ça me distrait de la situation. Au bout d'un moment, sa voix se change en une sorte de murmure. Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais sans que je l'aie vu se lever, il est debout et me chuchote à l'oreille. Je dois être sonné car je n'ai rien vu – je l'en aurais empêché. Mais le voilà à deux centimètres de moi, en train de chuchoter, et je sens son souffle dans mon oreille tandis qu'il parle. Le ciel s'est assombri. Le crépuscule descend sur le désert. Je consulte ma montre. Je suis debout sur cette mine depuis plus de dix heures.

— J'ai décidé de vous aider, dit-il, si vous me laissez faire.

— Qui êtes-vous ?

Il recule en secouant la tête.

— Je n'en sais rien. J'essaie de me rappeler. Tout ce que je peux vous dire, c'est ceci : il y a eu un éclair blanc dans le désert, une explosion accompagnée d'un vent affreux, et je me suis retrouvé là, en train d'errer. Ensuite, je vous ai trouvé. Je peux vous accorder un vœu.

— Ouais, vous êtes un putain de génie.

Il tape dans ses mains et se met à sauter sur place en riant. Ça l'occupe un bon moment. Sa *dishdasha* noire flotte tandis qu'il rit et, l'espace d'une fraction de seconde de vertige, j'hallucine et je le vois sous la forme d'un oiseau noir qui plane près de moi.

— Voilà, une blague ! Une bonne ! Si je suis un djinn, je peux faire apparaître le vent. Mais si je vous aide, vous ne vous débarrasserez jamais de moi. Vous le comprenez bien ?

— Sortez-moi d'ici, lui dis-je.

La partie suivante est la plus difficile à écrire. L'Arabe a disparu, et à sa place se tient le vulcain qui bat des ailes. Le papillon se pose sur le sable, là où se trouvait l'Arabe, et la seconde d'après un corbeau noir descend du

ciel pour manger le vulcain, et je sais que c'est celui dont j'ai eu l'hallucination un peu plus tôt, et le même corbeau qui était entré chez moi ce jour de Noël avant mon départ pour le Golfe. Il mange le papillon et grossit sous mes yeux jusqu'à s'élever à quatre mètres, neuf mètres dans les airs et je sens la puanteur de ses plumes chaudes et noires et de sa fiente, et je vois ses griffes jaunes gratter le sable près de mon pied sur la mine. J'ai envie de crier : *Non !* Mais un hurlement descend déjà du ciel.

Je crie à l'intention de personne :

— Missile en approche ?

C'est un tir de mortier ou une roquette qui atterrit à une dizaine de mètres et le souffle de l'explosion me soulève dans les airs pour me faire atterrir à l'abri du désert. Je suis déjà en train de voler en arrière quand j'entends la mine exploser sans causer de dégâts, suite à quoi j'atterris sur le sol du désert.

J'ignore ce qui se passe ensuite car je me réveille dans un hôpital mobile de campagne d'environ deux cents lits. Je regarde autour de moi et je demande :

— Où sont mes gars ? Passez-moi mes bottes, je dois m'occuper de mes gars.

Le toubib s'approche, s'empare d'un tableau accroché au bout de mon lit.

— Pour vous, Tommy, la guerre est finie...

— Je vous emmerde. Où sont mes bottes ?

— Je suis sérieux, c'est terminé. Et pas seulement pour vous.

Il est effectivement sincère. Je suis resté inconscient près de trois jours et le combat est terminé. Je n'en savais rien, mais les Irakiens ont battu en retraite et on a fait flamber toute leur armée en fuite. J'ai manqué tout ça.

Je reçois la visite des huiles et Brewster passe plus tard dans la journée.

— J'ai appris que vous étiez réveillé.

— Brewster ! Qui m'a amené ici ?

— On raconte que vous avez marché sur une mine. Toute la formation vous cherchait. On a perdu le contact radio. L'unité a dû continuer mais le commandant a laissé trois d'entre nous en arrière pour essayer de vous trouver. Ça a pris des heures. Et puis on vous a tiré dessus par accident. Après ça, on vous a trouvé.

— Vous m'avez tiré dessus ?

— Ouais, répond-il avec un sourire satisfait. Ça a emporté la moitié de votre uniforme. On vous a retrouvé allongé sur le dos en train de pouffer comme un taré, chef.

— Je ne pouffe jamais.

— Vous étiez en train de pouffer comme un débile mental. Vous n'aviez pas une égratignure mais vous aviez la langue qui pendait et vous étiez écroulé de rire.

— Allez vous faire foutre, Brewster.

— C'était comme je vous dis, chef. Et vous aviez ce foulard sur la tête.

Il se détourne et se dirige vers un meuble au bout de la tente. Il en tire un objet qu'il apporte jusqu'au lit. C'est un *shemagh* soigneusement plié à carreaux rouges. Je le lui prends.

— Et l'Arabe, qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Quel Arabe ?

— Celui qui portait ça ? Qu'est-ce qu'il est devenu ?

— Non, c'était *vous* qui portiez ça.

Je me laisse aller sur mon oreiller. La dernière chose que je me rappelle, c'est l'Arabe en train de me chuchoter à l'oreille, puis l'explosion. Et puis plus rien. Extinction des feux.

Brewster me regarde d'un air bizarre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Vous étiez passé où ?

— Ma tête me fait un mal de chien, Brewster.

— Vous voulez que j'appelle le toubib, chef ?

— Nan, juste qu'on me foute la paix. Les gars vont bien ?

— Tous présents et en forme. Tous soulagés que vous alliez bien.

— Braves gars, braves gars.

On se serre la main et Brewster quitte la tente. En me laissant tenir l'écharpe dans ma main. Je l'ai encore. L'écharpe. Le *shemagh*.

Je l'ignorais à l'époque, mais mes jours dans l'armée étaient déjà comptés. C'était vrai que l'explosion ne m'avait pas causé la moindre égratignure – physiquement. Mais après ces événements, j'ai eu des troubles du sommeil qui n'ont jamais passé depuis. J'ai pris toutes sortes de médocs. En vain. Et le manque de sommeil m'a donné des migraines. J'ai pris d'autres médicaments contre elles, qui m'ont donné des cauchemars ; tellement terribles que je n'avais même plus envie de dormir.

Mon boulot exigeait que je sois en pleine forme. Je ne pouvais pas demander à mes gars ce que je n'étais pas capable de faire moi-même. Je me le suis caché pendant un temps, mais je devais savoir intérieurement que tout était fini. Et puis, environ un an après la guerre du Golfe, le colonel m'a fait venir un jour et s'est mis à me parler de reconversion et de toutes les occasions formidables qui peuvent se présenter à un homme quand il quitte l'armée. Il y avait des conseillers pour nous aider ; des formations ; des aides à l'achat d'une maison. Ce n'était plus comme à la vieille époque où on se faisait virer de l'armée sans nulle part où aller, m'a-t-il dit. Je me rappelle l'avoir écouté dans un silence glacial. Quand il en a eu fini, je me suis levé, je l'ai salué et j'ai quitté son bureau d'un pas énergique.

Je n'étais pas réformé ni cassé, ni rien de ce genre. J'ai quitté l'armée avec les honneurs et une pension. J'ai eu du travail. Essentiellement des boulots de surveillance. J'ai travaillé trois ans pour la société de gardiennage Group 4. Le travail de nuit me convenait très bien puisque je n'arrivais pas à dormir de toute façon.

Je ne sais pas combien de fois il m'a rendu visite avant que je comprenne ce qu'il était. Et de toute façon, il fonctionnait comme ça : il s'emparait de quelqu'un, parfois pour quelques heures ou bien juste une ou deux minutes. Mais il m'en informait toujours. Il devait y avoir quelque chose dans ce qu'il me disait. Parfois, il était très franc ; parfois, il ne me fournissait qu'une petite allusion, ou alors un ou deux mots pour me rappeler le moment qu'on avait passé ensemble dans le désert. Des fois, il jouait à des jeux, vous savez, pour foutre le bordel dans ma tête. Il aimait faire des clins d'œil. Ça, c'était pour me rappeler son œil unique. Le problème, évidemment, c'était qu'on tombe parfois sur des gens qui aiment cligner de l'œil en plein milieu d'une conversation, et là je me disais : *Ah, le voilà*. Mais je pouvais me tromper, c'était peut-être juste quelqu'un qui clignait de l'œil. Il le savait. Il savait qu'il foutait la pagaille. C'était son sens de l'humour. Mais pour cette raison, je n'aimais pas que les gens m'adressent des clins d'œil, ce qui me paraît logique, compte tenu de tout ce que je devais supporter. Mais les autres me croyaient juste irritable.

Ce jour-là, dans le désert, quand j'avais mon pied sur la mine, il m'avait dit qu'il resterait toujours avec moi. C'était le prix à payer.

Je passais un entretien pour un boulot minable de gardien de nuit pour telle ou telle entreprise et le cadre sup qui me questionnait disait que j'avais

le profil pour le poste et ensuite il clignait de l'œil. Et j'étais obligé de scruter ses yeux. Mais il fallait faire en sorte qu'il ne me voie pas le fixer.

Il n'y avait pas que les clins d'œil. J'entrais dans un bar et j'y voyais quelqu'un qui buvait seul, vous savez, appuyé au bar, à regarder droit devant lui, avec sa bière à moitié vide et ses clopes et son briquet parfaitement alignés, et il me disait « Vulcain ».

Ou quelque chose d'autre que j'avais entendu lors de notre rencontre dans le désert. Je répondais : « Quoi ? *Quoi* ? »

Et l'enfoiré me regardait puis détournait le regard. Et je comprenais que c'était *lui*. Mais je ne pouvais pas demander d'explications au buveur, parce que ça lui permettrait de partir aussitôt. De sortir de derrière ces yeux. Ils peuvent entrer et sortir à toute vitesse.

Parfois, il restait assez longtemps pour tenir une conversation. Mais je ne pouvais jamais être sûr de rien. Il y avait une chose que je n'arrivais jamais à comprendre : est-ce qu'il possédait ces gens ou est-ce qu'il me possédait, moi ?

Je suis allé voir un psy. Mes migraines empiraient, je dormais affreusement mal, j'avais des douleurs dans le foie et d'autres problèmes. Quand j'ai parlé à mon toubib de mes troubles du sommeil et de mes cauchemars, il m'a organisé un rendez-vous chez un psy, mais ça ne s'est pas très bien passé. La première chose que j'ai dite au psy, c'était :

— Ne me faites pas de clins d'œil, j'ai horreur de ça.

— Et pourquoi donc ?

— On s'en fout de savoir pourquoi, évitez juste de faire des clins d'œil et tout ira bien.

— Je vous assure que je ne suis pas le genre de psychiatre à faire des clins d'œil.

— Parfait. Alors on va s'entendre. Qu'est-ce que vous écrivez ?

— Ce sont des notes. Nous prenons des notes, ça fait partie des choses que nous faisons.

— Écoutez, je ne suis pas un pauvre bidasse sans éducation, d'accord ? Je suis sergent-chef. Enfin, j'étais. Alors arrêtez de prendre des notes, parce que si je vous dis ce que j'ai dans la tête, je sais très bien ce que vous allez me répondre, donc tout ça ne sert à rien, d'accord ?

— Ah bon ? Et qu'est-ce que je vais vous dire ?

— Ne jouez pas au con avec moi – vous le savez bien, moi aussi, tout le monde le sait.

— Seamus, comment puis-je vous aider ?

— En me donnant simplement des médocs. Filez-les-moi et basta.

Je n'allais pas lui en parler. Il n'y a qu'un pas entre dire ces choses-là et se faire interner. Je ne suis pas idiot. Je ne lui en ai jamais parlé, ni à lui ni aux médecins ni aux toubibs civils. En l'écrivant ici, c'est la première fois que j'en parle. Il y a des sujets qu'on n'aborde jamais.

Ça a commencé à me brûler quand je pissais. Enfin, je n'avais pas eu de petite amie depuis un bail mais je suis quand même allé consulter à la clinique génito-urinaire. Le détail gênant, c'était que la doctoresse était une poulette plutôt mignonne, le genre arabe aussi, je ne sais pas trop. Elle m'a enfoncé un truc qui ressemblait à un parapluie de cocktail en métal dans la tuyauterie et j'ai failli bondir au plafond. Elle a grimacé aussi, fermé un œil, et je me suis demandé : *C'est toi ?*

Rien. Propre comme un sou neuf. Simplement, ça me brûlait. Pareil pour mon sperme. Je ne pouvais même pas me tripoter la nouille sans que ça me crame. Il y avait un problème mais ils n'arrivaient pas à trouver ce que c'était.

J'ai perdu mon boulot chez Group 4. Les mecs m'appelaient « Clin d'œil » derrière mon dos. Ça ne me dérangeait pas, mais un jour où l'un d'entre eux me cherchait, je lui ai cassé la mâchoire. Et le bras. Et le poignet. Et j'ai été condamné à faire de la taule. J'ai été aidé par un avocat de l'armée et le fait que mon casier soit vierge jusque-là a joué en ma faveur, mais j'ai quand même dû faire de la taule à Winson Green.

L'Arabe m'apparaissait en prison. Il venait sous forme d'un garde ou d'un autre détenu. Il y avait là un autre type qui avait fait le Golfe, un ancien para, un dur à cuire. Très malin. Un brave mec. En taule, les anciens de l'armée restaient souvent ensemble. Personne n'essayait de nous emmerder. Il parlait beaucoup du Golfe. Pourquoi on avait été là-bas. Il m'a ouvert les yeux, ça on peut le dire. Au début, j'avais toujours envie qu'il la boucle, mais il ne lâchait pas le morceau.

— Le meilleur est à venir.

Il parlait tout le temps comme ça. Il disait « le meilleur est à venir » quand il s'apprêtait à vous dire quelque chose qu'il croyait que vous ne saviez pas. Un jour, on se trouvait dans la cour.

— Le meilleur est à venir. Écoute-moi ça. Donc, Saddam Hussein est le grand allié de l'Occident, d'accord ? On l'a équipé, soutenu, formé, d'accord ? C'est la quatrième plus grande armée au monde. Il croit qu'il va

débouler au Koweït sans problème, d'accord ? Pas possible que ses potes de l'Occident l'en empêchent. Enfin je veux dire, le Koweït, c'est même pas une démocratie, d'accord ? Juste une putain de famille royale comme la nôtre, qui monopolise les richesses et tire les ficelles. Et puis on découvre qu'ils piquaient le pétrole de l'Irak.

— Lâche-moi, Otto.

— Les Koweïtiens, soutenus par des fonds occidentaux, foraient *en biais* pour trouver du pétrole, en commençant à des kilomètres de la frontière, de leur côté, mais en puisant dans les réserves de pétrole irakiennes. Du vol, ni plus ni moins.

— *J'ai entendu parler d'Arabes*, intervient Nobby, un ancien de la division blindée, le plus gros voleur de la planète, bouclé pour escroquerie, *capables de vous piquer vos draps en dessous de vous quand vous dormez...*

— Ouais, mais écoute, Nobby, le meilleur est à venir. Donc vous êtes au courant pour l'agence de marketing qui a vendu la guerre au Sénat américain ? Hill et Knowlton, la plus grosse boîte de marketing du monde, financée à hauteur de plusieurs millions par les Koweïtiens méga-friqués et les gros richards du pétrole pour persuader les Américains et le Sénat de partir en guerre. Ils fabriquent des vidéos d'infos qu'ils font passer pour des reportages. Ils vendent ça comme des barres chocolatées. Ils se font la totale. Ils inventent même une histoire sur une fille de quinze ans qui raconte en chialant qu'elle a vu les soldats irakiens faire tomber trois cent quatorze bébés sur le sol glacial pour récupérer les couveuses.

— C'est une vieille histoire, je lui réponds, on la connaît déjà tous.

— *Et ce qu'ils font*, dit Nobby, *ce qu'ils font, c'est qu'ils prennent une plume géante, hein, une plume, et ils nous chatouillent pendant qu'on dort...*

— Ouais, mais ce que tu ne sais pas encore, c'est ça : cette fille, la fille de quinze ans, elle fait partie de la famille royale ! Son père est l'ambassadeur des États-Unis, rien que ça !

— *Ils commencent par nous chatouiller du côté droit avec la plume, et pis quand on se retourne, ils soulèvent le drap de ce côté-là...*

— Le meilleur est à venir. Au Sénat, ça s'est joué à cinq votes, d'accord ? Ça veut dire que si trois sénateurs avaient voté différemment, il n'y aurait pas eu de Tempête du Désert et aucun d'entre nous ne serait allé à la guerre. Donc...

— *Ensuite ils se faufilent de l'autre côté du lit avec leur plume et ils recommencent...*

— Si on écarte tous les sénateurs qui ont des intérêts dans le marché du pétrole, il nous reste trois démocrates : un chrétien du Sud profond, qu'ils ont maqué avec un beau jeune Koweïtien ; un autre qui a une relation de longue date avec une princesse koweïtienne, pas celle qui faisait semblant de chialer sur les couveuses, une autre...

— *Alors on se retourne de ce côté-là...*

— Et le troisième sénateur (c'est vrai tout ça, je ne suis pas en train d'inventer, y a même pas besoin), il admet qu'il s'est gouré en votant parce qu'il avait une sale migraine ce jour-là.

— *Et puis hop, ils se cassent et on se réveille quelques heures plus tard sans draps en dessous de nous. Sont forts, quand même...*

— Et voilà le résultat : les Ricains y vont, les Rosbifs aussi, et hop, on se retrouve dans le désert à respirer de l'uranium appauvri.

— C'est quoi, ça, Otto ? je lui demande.

— *Et avec une seule plume. Trop fort, hein ?*

— Quoi ? L'uranium appauvri ? Ça, mon vieux, c'est une autre histoire. Mais tu vois ce que je veux dire ? Une boîte de marketing, deux histoires de cul et une migraine. Alors c'est qui les pigeons dans l'affaire ? Hein ? Hein ? C'est qui ?

Et tout en parlant Otto ne cligne pas des yeux, non, mais il baisse une paupière avec son index et me regarde avec un œil bleu, et je comprends qui est en train de me parler. Je ne sais pas depuis quand il est là, à l'intérieur d'Otto pour ainsi dire, mais c'est bien lui. Je me détourne.

— Ça va, Seamus ?

— Tout va bien, Otto. On se verra plus tard.

Otto essaie toujours de s'occuper de moi. Je n'en ai pas besoin mais il passe son temps à me surveiller, à s'assurer que je vais bien, tout ça. Il me parle d'uranium appauvri. Il m'explique ce que c'est. Je ne savais même pas qu'on s'en servait. Ça explique les éclairs dans le désert et la façon dont ces cadavres irakiens étaient ratatinés sans que leurs bottes soient brûlées. Ça me tracassait depuis un bail. Mais Otto ne s'arrête jamais là. Il pense que ça peut expliquer les maladies dont j'ai souffert ces dernières années. Et que des tas de soldats américains ont intenté des procès mais que leur gouvernement n'a rien voulu savoir. Tout comme le nôtre.

Je n'en sais rien. Franchement, je n'en sais rien.

Otto sort de taule avant moi. Il me manque. C'est un brave gars. Il revient me voir une fois par semaine. Il aimerait bien qu'on ouvre ensemble notre propre société de gardiennage quand je serai sorti.

Mais les migraines empirent, les douleurs internes aussi. Quand on me place enfin en liberté conditionnelle, Otto vient me chercher. Il m'emmène dans un pub qui s'appelle le *Sandboy* – ouais – pour un gueuleton et quelques pintes, et pour qu'on puisse parler de cette histoire de société de gardiennage. On pense l'appeler «TD Sécurité» pour suggérer «Tempête du Désert» sans le dire ouvertement. On sait tous les deux que ce sont des conneries – ça ne se produira jamais. Mais on se saoule la gueule, on cause de la prison et on fait comme si.

Et puis sans prévenir, au bout de sept pintes de bière éventée, Otto me demande :

— Tu crois au mal, hein, Seamus ? Dis ?

— Quoi ?

Je remarque qu'il n'arrête pas d'agiter le pied.

— On s'est fait couillonner dans cette histoire, mon vieux. Totalement baiser.

— Arrête, Otto.

— Écoute, Seamus, j'ai les nerfs en vrac. Ta santé est foutue. Et tout ça pour quoi ? On n'avait même pas de raison d'aller là-bas.

— Lâche-moi. Si on essayait de passer un bon moment ?

Ses mains tremblent. Il tapote la table avec son paquet de clopes.

— Désolé, vieux. Finis ton verre. Un dernier pour la route, hein ?

On ne parle plus jamais de TD Sécurité. Otto reçoit de l'argent pour son arthrose. Il essaie de m'aider avec la paperasse et les formulaires, mais les médecins ont tous l'air de croire que mes problèmes sont dans ma tête, donc je n'obtiens rien. Enfin bref, Otto investit son argent dans une boutique de jouets. Il dit qu'il veut voir des visages heureux. Il me propose un boulot pour l'aider à «gérer les stocks». Je jette un coup d'œil à ses «stocks» et je comprends qu'il fait seulement preuve de gentillesse. Et puis je me vois mal aligner des boîtes de soldats en plastique moulé sur une étagère.

Après ça, j'ai dérapé. J'ai vécu dans de drôles d'endroits. Des foyers. Des squats. Des bâtiments à l'abandon. Rendez-vous compte, j'ai même fait plus d'une fois ma toilette à l'Armée du Salut. Et l'Arabe apparaissait dans

ces endroits encore plus qu'avant. Il m'a dit que ça lui était plus facile de posséder quelqu'un une minute ou deux dans ces endroits-là. Je savais toujours quand il s'apprêtait à contrôler quelqu'un, par exemple un autre pensionnaire du foyer, ou alors le directeur du foyer de l'Armée du Salut, ou alors un tatoué complètement cinglé qui partageait le squat. Une ombre grise et floue apparaissait, comme si l'air était rempli de suie, je ne vois pas comment le décrire autrement. Ensuite leur visage s'illuminait un instant, juste une fraction de seconde. Et puis l'Arabe était là, et soit il me faisait de l'œil, soit il me parlait, il se contentait de parler, encore et toujours, comme s'il essayait de m'apprendre des choses. Il voulait m'enseigner la langue arabe, rien que ça, et aussi des langues plus anciennes. Les maths. Des tas de trucs. Je n'arrivais à rien. À cause des migraines. Et il y avait un truc en particulier qu'il me répétait toujours, à chaque rencontre, sans exception, rien que pour me faire marcher. Je suis sûr que c'était pour ça. Pour me torturer.

Le plus terrible, quand je repense à ces dernières années, c'est que je ne sais pas comment j'ai vécu. Je ne me rappelle qu'une partie de tout ça. Je n'étais qu'à moitié vivant. Des fois, je me demande si je suis mort ce jour-là dans le désert. J'ai levé le pied de la mine et je suis mort, et je m'attarde ici au lieu de passer de l'autre côté. Je n'ai pas de repères, vous comprenez. Pas de coordonnées. Je suis à la dérive.

Je vois Otto de temps en temps. Je passe à sa boutique et il me file quelques livres pour m'aider à m'en sortir. Mais je me demande s'il est mort, lui aussi. Lors de la Tempête du Désert, comme moi. Tout ça concorderait. Je suis dans les limbes. Je n'en sais rien. La bière n'a plus le même goût. Les cigarettes non plus.

Je n'en sais rien.

J'étais un soldat de la reine. Je suis un soldat de la reine. J'ai pleuré sur mon sort dans le noir.

Il se passe des choses étranges. Je me tiens sur le pas d'une porte en train d'essayer de récupérer des sous pour un verre. Je dis « J'essaie d'obtenir une tasse de thé » et je me retrouve face à un type très élégant qui pense me connaître. Bien sûr qu'il me connaît. Son visage s'éclaire et c'est l'Arabe. Il me fourre dans un taxi, il paie le chauffeur. Il m'emmène chez GoPoint. Quel endroit. Infesté de créatures comme cet Arabe. Et il y a cette fille adorable. Antonia. Elle me pousse à écrire. Elle m'a donné ce cahier dans lequel écrire. En guise de thérapie. Mais je ne montre à personne ce qui est

écrit ici. Personne n'a le droit de le voir. Il y a une bonne raison à ça. Antonia demande à voir mais je réponds : « Non, ma chérie. Non. »

Je garde le cahier enveloppé dans le *shemagh* rouge et blanc de l'Arabe.

Oui, parfois je me demande si je suis mort et parfois si je suis toujours dans le désert avec le pied sur cette mine. C'est possible. Je suis bien entraîné. Peut-être que j'y suis seulement depuis vingt-quatre heures et que j'attends toujours que mes gars me retrouvent. Comme si j'étais sonné mais toujours en train d'appuyer sur cette mine, les muscles crispés pour maintenir ce mécanisme en place. C'est possible. Vraiment. Je suis assez bien entraîné pour que ça se produise. Et peut-être que tous les événements survenus depuis Tempête du Désert sont juste des images qui me tournent dans la tête. Ça expliquerait beaucoup de choses.

Donc, soit je suis toujours en vie quelque part avec le pied sur une mine, soit je suis mort et je n'arrive pas à lâcher prise pour des raisons qui m'échappent, ou alors tout ça s'est vraiment passé et cette option-là est la pire des trois.

Je crois que la reine peut répondre à ma question. C'est sans doute la seule personne au monde qui puisse. Si je trouvais un moyen de lui parler, tout prendrait un sens. Je vais descendre à Buckingham Palace. Ils pourront procéder autant qu'ils voudront au remplacement de la garde. Je vais m'enchaîner aux grilles et demander à la reine de venir bavarder.

Je veux retirer le pied de la mine.

Ça dure depuis trop longtemps. Je suis fatigué, malgré tout mon entraînement, je suis fatigué.

Je n'écris plus. Ici se termine mon testament. J'ai dit que je le gardais enveloppé dans le *shemagh*. Ce n'est pas pour le cacher aux autres mais pour y enfermer l'Arabe. Si quelqu'un lit un jour ces lignes, l'Arabe lui sera transmis. C'est lui qui me l'a dit.

Cela dit, je n'ai pas confiance en lui. Il y a un autre truc qu'il me répétait tout le temps, même si je sais que c'est un menteur. Il essaie juste de se payer ma fiole. Chaque fois. Mais je ne mords pas à l'hameçon. Chaque fois que je vois l'Arabe, je sais qu'il va finir par tendre l'index pour tirer sur le bout de peau flasque en dessous de son œil valide et me dire :

— Seamus, il n'y a jamais eu de mine.

Il ment. Cet Arabe est un menteur.

CHAPITRE 33

À un moment donné, il faut bien lever le pied de la mine. Je choisis le bar à vins du *Coal Hole* près de Waterloo Bridge, entre la Tamise et le Strand. J'aimais bien cet endroit, ne serait-ce que parce que William Blake avait vécu au-dessus et qu'il y était mort, encore que dans une misère extrême. J'aimais bien William Blake parce qu'il voyait des anges et des démons partout, lui aussi. Parfois les mêmes que moi.

J'aimais aussi ce pub parce que la cave était l'endroit où se retrouvait au XIX^e siècle le Wolf Club, ramassis d'ivrognes, de débauchés et de femmes aux mœurs légères. Je ne sais pas pourquoi, mais je trouvais que ce serait l'endroit idéal pour dire la vérité à Yasmin. Toute la vérité ; tout ce qui m'éloignait d'elle.

Cracher le morceau, vider mon sac, ouvrir grand les portes, décharger ma conscience.

Je lui avais demandé de porter son cheongsam rouge et noir, le même que le soir où elle avait voulu m'inviter chez elle mais où j'étais sorti du taxi en courant. Je me disais que, si je la perdais après lui avoir tout raconté, je pourrais au moins me souvenir d'elle dans cette tenue. Je savais que je pouvais facilement la perdre. J'avais bien songé que, si elle apprenait avec quel genre de cinglé/ nécromancien/schizophrène fonctionnel/autres elle jouait, elle aurait peut-être envie de s'enfuir en courant et sans payer la note. Mais d'un autre côté, je savais que je pouvais de toute façon la perdre à tout moment par la suite. J'avais pris ma décision, quelles qu'en soient les conséquences.

Une fois qu'on fut installés dans ce vieil antre de fornicateurs au plafond grinçant, elle me dit :

— On dirait que quelque chose te tracasse ce soir.

— Oui, je suis d'humeur bizarre. Bois ton vin. Je vais te raconter certaines choses sur mon compte.

Elle posa la main sur mon poignet.

— Écoute, tu n'es pas obligé. Tu n'es pas obligé de me dire quoi que ce soit sur toi. Personne n'est dépourvu d'histoire. Surtout pas moi.

Elle faisait preuve d'une tendresse inattendue. Elle essayait de me protéger. Mais comme je voulais qu'elle sache tout, je commençai à lui parler. Je lui racontai tout pendant l'apéritif puis le dîner. Je soulevai la pierre cachant chaque démon. Je lui appris que j'avais fait des choses dans ma jeunesse qui m'avaient placé au-delà du confort et du refuge de l'amour, et que j'avais donc vécu ma vie en me repliant sur moi-même. Que ma vie banlieusarde bien rangée avait été une retraite et mon travail de bureaucrate une cachette. Mais je lui dis aussi que j'avais payé un prix plus élevé que quiconque pour découvrir ce que cachent ces pelouses bien entretenues et pour voir quels fantômes persécuteurs œuvrent derrière le journal quotidien du travailleur qui fait la navette entre capitale et banlieue.

— Rien de tout ça n'aurait d'importance, me dit-elle, si tu t'autorisais seulement à sortir avec quelqu'un.

J'y répondis que l'amour est un tricheur. Un démon à l'haleine suave. Il vous embobine en vous faisant croire que vous êtes uniques, que vous êtes les premiers amants dans le jardin d'Éden. Elle me dit ensuite que mon problème venait de ce que je croyais que tout était imposture ; que la vie était une arnaque ; que l'univers voulait notre peau.

Elle n'était pas d'accord avec grand-chose de ce que je lui dis cette nuit-là. Elle affirmait que l'amour était la façon dont la Nature vous montrait le meilleur de vous-même, et que ce meilleur était différent de celui des autres. Que c'était un moyen pour la Nature de soulever la surface d'un monde crasseux de sorte que tout réapparaisse aux regards, purifié, luisant, lumineux.

Oh, cette Yasmin ! Je lui fis remarquer que sa façon de penser était dangereuse. Et elle me répondit :

— Oui, l'amour est dangereux. Et c'est normal. Il faudrait qu'il soit comme la fureur. Qu'il nous consume jusqu'à la fois suivante, puis qu'il recommence.

Je lui dis que c'était un peu grandiloquent et elle me répondit que oui, que l'amour l'était aussi.

Puis elle me dit :

— Je t'aime. Depuis toujours. Depuis ce jour où tu es entré chez GoPoint, où j'ai dit « Vous n'avez pas l'air d'un ange » et où tu m'as répondu « Asseyons-nous un peu ».

Mon dessert se figea dans ma bouche et je m'exclamai « Quoi ? » et en aspergeai la table.

C'était comme l'un de ces moments où le groupe arrête de jouer et où l'on s'entend crier trop fort, et où tout le monde vous regarde dans le restaurant. Sauf qu'il n'y avait pas de groupe.

— Quoi ? répétais-je. Qu'est-ce que tu as dit ?

— Si c'est le soir des confessions, me dit-elle, c'est mon tour. Tu te rappelles que je t'avais dit avoir travaillé chez GoPoint ? Avec Antonia ?

— Oui.

— Eh bien, ce n'était vrai qu'en partie. D'une certaine façon, j'y ai effectivement travaillé. Antonia m'a demandé d'organiser une bibliothèque avec tous les livres qu'on nous donnait. Alors ça fait partie des boulots que j'ai faits. Mais en réalité, j'étais pensionnaire. Plutôt qu'employée. J'étais ce qu'Antonia appelle toujours très généreusement une personne *en voie de guérison*. Tu as toujours envie de venir chez moi ?

— Oui, si tu règles la note, lui dis-je. Je dois aussi t'avouer que je n'ai plus un rond.

On prit un taxi. Naturellement, je lui demandai de m'expliquer plus en détail ce qu'elle m'avait dit au restaurant, mais elle refusa de m'en apprendre plus avant qu'on arrive chez elle. Elle me demanda pourquoi j'étais fauché. Je lui expliquai que j'avais tout donné à GoPoint – y compris de l'argent que je n'avais pas. Ce qui la fit hurler. Elle trouva ça très drôle. Je ne sais pas pourquoi.

Il y avait un vestibule glacial dont la peinture s'écaillait. Du courrier oublié et des prospectus jonchaient l'espace situé derrière la porte. Un escalier poussiéreux et plein d'échos nous mena jusqu'à sa chambre, qui était propre et bien ordonnée mais donnait l'impression d'un endroit où l'on vient d'emménager ou qu'on s'apprête à quitter. Il y avait un grand lit avec une couette blanche et des oreillers pelucheux qui semblaient à peine sortis de leur emballage de l'usine. Une penderie contenant quelques robes. Un radiateur antique, sous la fenêtre, maintenait l'endroit au chaud.

Elle commença par baisser le store et allumer la lampe de chevet.

— Tu as du vin ? lui demandai-je.

— Du vin, non. Mais on a du café.

Sans quitter son manteau, elle se dirigea vers la cuisine pour en préparer. Je saisis l'occasion pour parcourir la chambre du regard, en quête de tous les débris de la vie quotidienne qui me renseigneraient sur son compte, mais ne trouvai quasiment rien. Puis – comme il n'y avait pas d'autre endroit où m'asseoir – je me perchai au bord du lit et attendis.

Quand elle revint, elle me confia les deux tasses de café afin de pouvoir retirer son manteau. Quand ce fut fait, elle ôta ses chaussures, s'agenouilla sur le lit et me reprit sa tasse sans jamais paraître me quitter des yeux. On but le café en silence. Je regardais ses lèvres au bord de la tasse chaque fois qu'elle prenait une gorgée.

— Il est bon, ce café, dis-je après avoir fini le mien.

Cette remarque-là aussi l'amusa. Là encore, je ne sais pas pourquoi. Je me révélais hilarant sur toute la ligne.

— Tu sais à quoi cet endroit me fait penser ? À une chambre d'étudiant. Tu sais, le côté minimaliste.

— Ça fait très longtemps que tu n'as pas fait ça, hein ? suggéra-t-elle.

— Un sacré bail. Je suis en train de flipper tranquillement.

— Maintenant, tout me paraît plus clair. Tu crois avoir fait quelque chose de vraiment mal quand tu étais jeune, et maintenant, tu crois que tu es maudit et que tu n'as droit à rien de bon. Que tu n'as pas le droit d'aimer quelqu'un. Tu crois aussi que tu dois te racheter. Ce qui explique tout ce que tu fais pour GoPoint.

— Eh bien, je pense que c'est un peu exagéré.

— Ah bon ?

Je crois que je soupirai bruyamment et me passai les doigts dans les cheveux.

— Désolé. J'ai oublié tous les pas de danse.

— Les pas de danse ?

— Quoi dire. Quoi faire de mes mains. À commencer par quoi faire de ma tasse.

Elle vida son café et jeta sa propre tasse à terre par-dessus son épaule. Elle rebondit sur le plancher nu mais sans se casser. Puis elle me prit la mienne et répéta son geste. Elle rebondit au coin de la pièce, sans se casser non plus. C'était un bruit agréable. Qui disait que nous avions peut-être franchi le point de non-retour. Qui nous dictait de céder tout simplement au démon.

Ses bas bruissaient sur la housse de couette en coton blanc lorsqu'elle s'approcha. Assez pour que je puisse distinguer son parfum de son odeur corporelle normale. Puis elle m'embrassa, un baiser qui me vida de toute ma tension, et ce fut alors qu'autre chose entra dans la pièce, chevauchant la fumée. Une sombre et vaste puissance, noire comme le sommeil, rouge comme la braise, blanche et dotée d'ailes neigeuses. Elle tint mon visage entre ses mains et inséra doucement la langue dans ma bouche. Je me sentis sombrer, j'avais envie de me pâmer comme une jeune fille.

C'est peut-être pour cette raison que je posai la main sur sa poitrine. Elle l'écarta.

— Non. Pas avant que je t'aie appris ce que j'ai à te dire. Je vais retirer ma robe mais je veux seulement que tu me serres dans tes bras. Ça te va ?

Sans comprendre ce qui se passait, je répondis que oui. Je la regardai déboutonner son cheongsam et le retirer. J'étais hypnotisé. Elle évoquait une charmeuse de serpents. Un léger mouvement de côté me fit presque tomber en pâmoison.

Elle me fit étendre sur le lit et m'ôta mes chaussures avant de s'allonger près de moi, la tête sur ma poitrine.

— Écoute-moi, me dit-elle. Je vais t'en révéler un peu plus sur moi et tu ne m'aimeras peut-être plus tant que ça quand j'en aurai fini.

Je restai étendu à la serrer contre moi, en partie soulagé qu'elle ne s'attende pas que je me jette sur elle comme une star du porno en rut, en partie déçu de ne pas pouvoir le faire.

— Comme je te l'ai déjà dit, j'ai été pensionnaire chez GoPoint. J'étais à la dérive. Je me noyais dans l'alcool et la drogue. Je menais une vie dangereusement proche de la prostitution. C'est une zone plus floue qu'on le croit, surtout quand on évolue dans des milieux friqués et qu'on n'est pas formé à faire grand-chose. Un homme vous achète un bracelet, un smartphone Blackberry très coûteux, une paire de chaussures Jimmy Choo. Mais il ne veut pas vous voir le week-end.

— Ah ! Il porte un nom, ce démon des zones d'ombre.

— Un bienfaiteur. On comprend ce qu'on est devenu et on se déteste. On se laisse faire, mais on ne peut chasser sa propre conscience qui plane sur notre épaule et nous observe constamment.

Oh oui, me dis-je. J'ai connu ça.

— Donc on se drogue encore plus pour ne même pas voir cette chose en train de vous observer. Et on sort en tenue sexy avec ces chaussures de

marque. Mais on s'arrête juste à la limite de la débauche. Où est-ce qu'on peut bien aller ? On vit avec un petit ami ; il cède la place à un ami ; lequel cède à la place à une connaissance ; la connaissance cède la place à un squat. La spirale descendante. On s'enfonce encore plus dans la drogue. Je t'en fais la version abrégée, d'accord, William ?

» J'ai joué dans un groupe, fait toutes sortes de choses – je chante bien, tu sais ? Un jour, je chanterai pour toi. On boit de plus en plus. Et on donne des concerts, et on mène une vie rude et rapide. Quand on quitte ce milieu, l'alcool est devenu une nécessité plus qu'un choix, et cette chose, ce gorille, cette forme sur votre épaule, vous suit partout ; puis vient un soir où l'on comprend qu'on n'a pas de ressources, pas d'amis pour vous héberger, vraiment personne. Et quelqu'un vous donne une carte qui porte les mots GoPoint en vous disant : « Tenez, c'est une solution désespérée mais ça vous fournira un toit pour quelques nuits ».

» Et on y rencontre cette femme extraordinaire, Antonia, qui est comme un phare dans la tempête, qui ne pose pas de questions et ne porte pas de jugements, mais qui vous aide lentement à redevenir solide comme un poing. Et puis un jour, elle court dans tous les sens pour ranger les lieux car elle dit que notre *ange* va venir.

» Bien entendu, elle veut dire *bienfaiteur*, mais on se retrouve tous en train de récurer cet asile pour ne pas faire fuir cet ange. Et quand l'ange arrive, je me demande quelle sorte d'homme offre son argent à une bande de parasites, alors je m'approche de lui. Bien sûr, je ne suis pas belle à voir : j'ai les lèvres couvertes de boutons de fièvre, mes cheveux sont tirés en arrière, je porte des lunettes de soleil parce que la lumière me donne des migraines, et je lui dis : « Vous n'avez pas l'air d'un ange ».

Ces derniers mots me firent l'effet d'un électrochoc.

— C'était *toi* ?

— Et tu m'as répondu : « Asseyons-nous un peu ».

— Oui.

— Je te revois en train de déblayer des saletés d'une chaise en plastique – pour moi – et de t'asseoir avec ton manteau très chic et moi avec mon jean crasseux, tu sors un paquet de cigarettes, tu m'en offres une sans en prendre toi-même et tu me demandes : « Vous savez à quoi ressemblent les anges ? » Je réponds « Oui », tu me dis « Non, vous ne les reconnaîtriez pas ». Et tu commences à m'exposer ta philosophie des démons.

» Je me dis : *Il est timbré, complètement timbré.* Mais c'est amusant. Tu es marrant. Et intelligent. Ensuite, tu me dis qu'il y en a un juste à côté de moi, un démon. Tu es tellement convaincant que je regarde effectivement. Tu me dis qu'il écoute attentivement notre conversation, qu'il en surveille l'issue et qu'il attend de voir si cette conversation changera quoi que ce soit pour moi. Soudain, ce n'est plus si drôle. Tout ça m'effraie. Je te demande comment ils fonctionnent, ces démons, et tu me réponds que la plupart du temps, ils se contentent d'attendre.

» Bien entendu, je te demande : « Ils attendent quoi ? » Et tu me dis que tu n'en sais rien, mais qu'on dirait qu'ils guettent une occasion. Tu me dis qu'on devrait passer notre vie à les tenir à distance, à l'exception des bons, auxquels on devrait s'ouvrir ; et qu'on les appelle des anges mais que c'est la même chose. Et si j'ai bonne mémoire, je te dis : « Je ne sais pas ce que vous avez fumé, mais j'en veux aussi. » Mais tu ignores ma remarque.

» Là, je te dis : « Redescendez un peu sur terre : vous ne pouvez pas changer le monde ». Et alors que tu te lèves pour partir, tu me dis : « Ah, mais on peut changer celui d'une personne. » Et ensuite tu vas faire tes adieux à Antonia, et une sensation très étrange me traverse. Comme un rayon lumineux. Pas littéralement, bien sûr, mais c'est l'impression que ça me fait. J'ai envie de te suivre, là, tout de suite. Mais je sais bien sûr que je ne peux pas.

» Après ton départ, j'interroge Antonia à ton sujet. Elle me répond : « C'est William Heaney. Si cet endroit reste ouvert, c'est grâce à lui. » Je demande : « Il est riche ? » Elle me répond : « Non, pas en termes d'argent. »

» Tes paroles me poursuivent longtemps après ton départ. Je réfléchis à ce que tu disais sur le fait de changer le monde d'une personne. Je rêve même de toi. Tu comprends, William, cette minuscule interaction, ce petit bavardage, plante quelque chose en moi qui n'a pas cessé de pousser depuis. Une réaction en chaîne se déclenche en moi.

» Après trois jours de réflexion, je demande à Antonia de m'aider à reprendre figure humaine. Je lui dis que je veux un travail, n'importe lequel. On parle de choses et d'autres. J'ai toujours eu beaucoup de facilité avec les langues – j'avais appris un peu de français et d'allemand en tournant avec mon groupe –, donc elle me conseille de suivre une formation de secrétaire. Elle m'en obtient une qu'elle finance avec les fonds de GoPoint. Ton argent ? Je n'en sais rien.

» Pendant que je suis cette formation, je trouve du travail temporaire sans aucun mal. Les grosses entreprises se moquent bien de savoir qui vous êtes et d'où vous venez. Il y a toujours quelqu'un qui veut qu'on lui fasse des photocopies. Antonia m'achète un tailleur et s'arrange pour me trouver un meilleur logement. Je m'entraîne dur et je réussis bientôt à obtenir de meilleurs postes. Quand on a le don d'anticiper les besoins de son patron, on devient vite indispensable.

» En un an, je passe du statut de clocharde à celui de secrétaire particulière. J'avoue que certains matins je me regarde dans le miroir et je vois la SDF qui se tient juste derrière la secrétaire élégante, comme un fantôme ou une mauvaise photocopie, mais je fais mon travail. Je me crée un réseau de contacts. Je fais savoir aux gens de quoi je suis capable. Parfois j'obtiens du travail par esbroufe, puis je travaille dur pour compenser mes lacunes. J'obtiens du travail avec l'international. Des missions spéciales. Je m'éloigne à tel point de la personne que j'étais chez GoPoint que je change même de nom.

— Et tu t'appelais comment à l'époque ?

— Anna.

— Je le savais ! J'en étais sûr ! Mais je ne sais pas du tout comment.

— Je me suis présentée et je t'ai serré la main. Tu te le rappelais peut-être de notre rencontre ? J'aime l'idée que tu t'en souvenais, quelque part. Ça veut dire qu'une partie de moi est restée avec toi. Enfin bref, les six années suivantes me font explorer des zones intéressantes. (J'ai été stripteaseuse à un moment donné, qu'est-ce que tu dis de ça ?) Cette vie me ramène un peu trop près de ce que j'avais fui. C'est une tout autre histoire. Mais pendant ces années, je pense souvent à toi. Tu étais entré dans ma vie et tu l'avais chamboulée. Je ne l'ai jamais oublié. Alors je décide enfin de te retrouver.

» C'est d'une facilité ridicule. Tu t'occupes toujours de GoPoint et tu travailles toujours pour cette drôle d'organisation. Si tu veux savoir pourquoi je t'ai couru après, c'était parce que j'avais besoin de te remercier d'une manière ou d'une autre. De te donner quelque chose de moi-même. Naturellement, je n'ai aucun moyen de savoir si tu voudrais ou non de moi, ou de quelque chose qui vienne de moi. Mais quand je te retrouve, je suis ravie de constater que tu as tant de besoins. Je sais que je pourrai t'apporter mon aide le moment venu. Tout comme tu m'as apporté la tienne. Tu m'écoutes toujours ? Tu ne t'es pas endormi ?

— Oh oui, je t'écoute, lui dis-je. Je t'écoute.

— Je te raconte tout ça parce que tu dois savoir que je ne t'ai pas rencontré par accident.

— Mais la première fois qu'on s'est croisés, tu étais avec Ellis.

— Non. On n'a jamais été amants. Je me suis seulement servi de lui pour t'approcher. Mais je voulais donner l'impression qu'on s'était croisés par hasard. Je t'ai suivi à une lecture de poésie. J'ai attendu de lui faire signer mon recueil de poèmes et je vous ai entendus vous fixer un rendez-vous. Après ça, il m'a été facile de me rapprocher d'Ellis.

— Tu m'as espionné.

Pour la première fois depuis le début de son récit, elle leva la tête de ma poitrine et me regarda droit dans les yeux.

— Oui, William, je t'ai espionné. Je t'ai suivi. J'ai décidé que j'allais me transformer en démon et attendre, guetter l'occasion de me glisser dans ton monde. Et me voici. Un fragment de karma dans une jolie robe. Mais avant de me chasser, laisse-moi te dire que tu peux faire de moi ce que tu veux. Si tu le désires, je te laisserai seul. Je n'ai pas l'intention de me pendre à ton cou. Je ne te demande rien d'autre que ce que tu veux bien me donner.

J'étais abasourdi. Je ne savais pas si je devais me sentir stupéfait, perplexe ou furieux.

— Je trouve ça assez drôle que ce soit toi maintenant qui sois fauché. Tu ne me dis rien ?

La seule réponse qui me traversa l'esprit fut :

— Pourquoi ?

— Tu as été mon ange. Maintenant, c'est moi qui suis le tien.

CHAPITRE 34

Le lendemain, on se leva comme un couple ordinaire et on se prépara pour aller travailler. Dans sa salle de bains, j'inspectai l'extrémité de mon pénis qu'une nuit entière de fornication avait endolori. Et mes testicules me faisaient mal. J'étais un peu secoué de redécouvrir dans quel labyrinthe peut vous entraîner le sexe sans inhibitions. J'espérais juste que ma pression sanguine était à la hauteur.

On quitta son petit appartement ensemble comme M. et Mme Tout-le-monde et on prit le métro ensemble, elle vers son bureau, moi vers le mien. Avant de se séparer, on se fixa rendez-vous pour le déjeuner, au *Jugged Hare* de Victoria Bridge Road, un pub élégant de marbre et de bois sombre, avec un lustre géant et des pilastres cannelés.

Les murs du pub étaient couverts de gravures. On s'installa sous un tableau imposant représentant des vieillards affalés dans ce même établissement cent ans plus tôt. Le pub était, à tous points de vue, une belle taverne historique de Londres. Sauf que non, en réalité ; c'était un vieux pub factice, comme tant d'autres. Il s'agissait d'une banque récemment reconvertie. Les vieillards qui se prélassaient sur ce tableau étaient des comédiens.

Je commandai une bouteille de Marquès de Griñón Reserva et versai un verre à Anna – oui, *Anna*. Je l'interrompis alors qu'elle le portait à ses lèvres. J'avais quelque chose pour elle – une clé de serrure d'un jaune doré et terne, parfaitement ordinaire – que je posai sur la table avec un cliquetis délicat.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je veux que tu viennes chez moi après le travail. Je crois que ma maison est plus confortable.

La clé scintillait faiblement sur la table, reflétant la faible lumière jaune du lustre au-dessus de nous. Elle l'observa.

— Trop tôt, me dit-elle. Ralentis.

— Pourquoi ? Tu sais bien que tu en as envie.

— Oui, mais je ne peux pas encore la prendre. Parce que je ne suis pas sûre de ne pas t'avoir tendu un piège. De ne pas t'avoir embobiné d'une manière ou d'une autre. Je ne sais pas trop si je suis cette sans-abri, ou cette fille élégante qui travaille dans un bureau, ou cette hippie, ou cette stripteaseuse, ou beaucoup d'autres, en fait.

— Oh, répondis-je en trinquant avant de boire une gorgée de vin. Je t'avais percée à jour depuis le début.

— Comment ça ?

— Ton démon me l'avait dit.

— Mon démon ?

— Oh oui. Il était là depuis le début. Ou plutôt, *elle*. Enfin je crois que c'est une femelle. (Je regardai la chaise voisine de la sienne en plissant les yeux.) On n'arrive pas toujours à les distinguer. Elle est assise ici. En ce moment même. Juste à côté de toi.

Et elle ne put s'en empêcher. Elle tourna légèrement la tête, simplement pour inspecter la chaise voisine et voir par elle-même.

— Je blaguais, lui dis-je.

Antonia vivait ses derniers jours. Elle avait enfin cédé à la demande du médecin et s'était fait hospitaliser. J'allai lui rendre visite avec Anna – j'avais pris l'habitude de l'appeler comme ça désormais. Comme Anna voulait lui raconter son histoire, et comme je voulais qu'Antonia l'entende, je les laissai un moment seules. Je voulais qu'Antonia meure sans douter qu'on puisse accomplir *le Bien* en ce bas monde. Je crois réellement en la possibilité de ce *Bien*. Mais en réalité, Antonia n'avait pas besoin qu'on le lui dise. Elle n'en doutait pas un seul instant. Peut-être que je cherchais encore à me convaincre moi-même.

Je n'en sais rien : je m'attendais presque à trouver son lit entouré d'anges et de lumière dorée. Mais ce n'était pas le cas. C'était un lit d'hôpital ordinaire dans une salle commune qui avait salement besoin d'une couche de peinture. On avait tiré des paravents autour du lit. Une odeur de chrysanthèmes s'échappait d'un vase sur le meuble de chevet, rivalisant avec une odeur antiseptique d'hôpital.

Antonia était à demi redressée sur un tas d'oreillers. Je l'embrassai sur la joue. Mes nerfs souffraient pour elle. J'éprouvais pour elle un amour

flétrissant, non consommé, un amour de chrysanthème fané.

On avait apporté nos propres fleurs. Des lis de Pâques. Mais il n'y avait pas de vase dans lequel les placer, et comme je savais qu'Anna voulait parler à Antonia, j'avais proposé d'aller en chercher un. J'errai parmi les salles en leur cherchant un récipient. Je finis par dénicher une carafe à vin, rendez-vous compte, que je remplis d'eau.

Quand je retournai derrière le paravent, les deux femmes parlaient à voix basse. Je posai la carafe sur le meuble de chevet. Les lis étaient beaucoup trop grands pour la carafe. Comme il y avait une deuxième chaise de l'autre côté du lit, je m'y assis et Antonia tendit la main pour prendre la mienne sans interrompre sa conversation avec Anna.

— Je suis désolée de ne pas t'avoir reconnue tout de suite quand tu es venue me voir, lui disait-elle. Mais d'un autre côté, je ne le suis pas. Ça montre quel chemin tu as parcouru.

— Comment est-ce que tu pourrais te rappeler tout le monde ? Il doit y avoir eu des centaines de personnes.

Antonia éclata de rire, un rire minuscule, mais qui la fit tousser.

— Plus d'un millier. Je tiens les comptes. Mais toutes les histoires ne sont pas couronnées de succès comme la tienne.

— C'est toi qui m'as sauvée.

— Non, tu t'es sauvée toute seule. William t'a parlé de ses démons ?

— Oh oui.

— Et tu les vois, toi aussi ?

— Non. Enfin pas comme lui.

— Non ? Eh bien, moi, oui. Mais je ne le lui ai jamais avoué. Je ne voulais pas l'encourager. William, tu en vois ici en ce moment même ?

— Non, répondis-je. On dirait qu'ils ne t'aiment pas, Antonia. Je te l'ai déjà dit.

— Anna, dit Antonia, je vais t'expliquer la nature de ce qu'il voit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Anna.

— La souffrance, répondit Antonia. Il voit la souffrance des autres. Et la sienne. Il la voit sous forme de démons. De démons véritables.

— Mais je ne vois pas les tiens, Antonia, dis-je.

— Non. C'est parce que je les embobine. Tu sais, tu m'as demandé un jour ce qu'ils paraissaient attendre en permanence. Tu sais ce que c'est ? La permission de partir. (Elle me regarda en secouant la tête.) Je t'aime, William, parce que la vie n'a jamais cessé de t'émerveiller. Parce que tu es

généreux envers toutes ses créatures. Tu leur donnes un foyer. Mais parfois, elles n'en veulent pas. Je suis en train de mourir, William – il faut que je te dise tout ça.

— Antonia, répondis-je. Antonia.

— Chut ! Écoute-moi. Anna va reprendre la direction de GoPoint.

— Quoi ? dis-je en me tournant vers Anna. Et ça s'est décidé quand ?

— À l'instant, répondit Anna. Pendant que tu cherchais un vase.

Après avoir quitté l'hôpital, j'avais salement besoin d'un verre. Comme je ne pouvais pas affronter les démons fumeurs de cigares de Chelsea, on rejoignit les quais de la Tamise, en direction des caves plus civilisées du *Gordon's Wine Bar*, qui ne passe pas de musique et ne sert que du vin.

Dans les caves au plafond bas de Gordon, il faut se pencher pour atteindre les tables. La lueur des bougies ne pénètre même pas dans les coins obscurs et tout le monde, dans ce bar, semble en train de flirter ou de comploter. Samuel Pepys a vécu dans ce bâtiment au XVII^e siècle ; Rudyard Kipling a écrit *La lumière qui s'éteint* dans l'arrière-salle au-dessus du bar. C'est un de mes établissements préférés de tout Londres, mais ça ne suffisait pas à me remonter le moral.

— Elle n'en a plus que pour quelques semaines, dis-je. Peut-être quelques jours. Tu es pleine de surprises, tu sais ça ?

— Je suis comme ça, répondit Anna.

— Le financement est un cauchemar permanent.

— Tu nous aideras.

Elle était au courant de l'escroquerie sur les livres anciens, car je lui avais tout raconté.

— Pour l'instant, j'ai déjà du mal à me financer moi-même. Ça va t'épuiser. Te bouffer toute ton énergie.

— Tu seras là pour me réconforter.

— Ce serait plus facile de tout confier à l'une des agences du voisinage. Comme celle de Saint-Martin-in-the-Fields. Elle fait du bon boulot.

— Je ne cherche pas toujours la facilité.

— Tu seras fauchée tout le temps.

— Ouais. Possible.

Je balayai le bar du regard, jetant un coup d'œil aux recoins obscurs et aux amoureux penchés l'un vers l'autre, comme si ces lieux abritaient des

espions ou des ennemis en train de nous écouter. Mais chacun se concentrait sur ses propres conspirations. L'idée qu'Anna garde GoPoint ouvert me paraissait dingue, mais je la soutiendrais dans la mesure de mes possibilités. Il devenait d'autant plus crucial pour moi de mettre la main sur Stinx, de trouver un nouvel acheteur pour remplacer Ellis. En réalité, je ne savais pas par où commencer.

Je n'eus pas besoin de lui demander pourquoi elle voulait faire ça. Parce que, alors même que le monde est rempli de gens qui ont simplement besoin de laisser partir leur démon, il existe une autre catégorie qui a besoin de s'en trouver un.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 35

Antonia mourut trois jours avant Noël.

Quand quelqu'un meurt, quelqu'un que vous aimez, le monde est transformé. Une lueur particulière a disparu du monde. Rien ne sera plus jamais comme avant. J'ai déjà dit qu'on raconte ces mensonges-là par gentillesse et pour endormir la douleur, mais ils n'aident pas. Ils sont démoniaques, en réalité. Ils trompent notre humanité. Ils détournent notre attention de la valeur véritable de ce moment fugitif. C'est une valeur que seuls des gens comme Antonia apprennent jamais : plus brève est la vie, plus elle est précieuse ; plus nous avons la certitude qu'elle est une unité scellée dans le temps, plus nous devrions célébrer son espace infini ; plus elle est absurde et sombre, plus nous devrions nous efforcer d'en cerner le miracle.

Je ne pleurai pas quand j'appris sa mort. Ce n'était pas nécessaire. Elle avait mené une vie impeccable. J'aurais plus probablement pleuré sur moi-même, mes idioties, mes vanités et mon temps perdu.

Mais malgré l'absence de larmes, je me sentais bel et bien à la dérive. Comme j'avais un besoin désespéré de m'entourer, je suggérai à Anna qu'on organise un grand dîner le soir de Noël : qu'on invite le monde entier et la moitié de l'enfer. Elle approuva totalement.

Je savais que Fay voudrait que Sarah reste chez elle pour le réveillon et que Lucien voudrait griller une dinde vivante au chalumeau ou pratiquer je ne sais quelle autre lubie à la mode. Enfin bref, je n'avais aucune objection à ce que les gamins logent avec Anna et moi. Aucun d'entre nous n'était un génie de la cuisine mais on pouvait toujours planter une plume dans une assiette de pâté et baptiser ça « Bécasse norvégienne », à la Lucien.

Sarah s'opposait vigoureusement à passer le réveillon « Chez Lucien ». Il y avait une troisième option consistant à ce qu'elle et Mo passent Noël chez les parents de Mo. L'intéressé ne répondit rien, mais son expression disait clairement qu'il aurait préféré se scalper avec une tronçonneuse.

Il me semblait donc que Sarah et Mo avaient envie de rester là, et Jaz n'avait pas de meilleure invitation.

— En tant qu'hindou, je serais ravi de me joindre à votre fête du culte de la mort empruntée aux bergers moyen-orientaux. Au fait, j'ai eu des nouvelles d'Ellis. Il m'a dit qu'il voulait toujours le livre. Mais il refuse de traiter avec « *l'autre timbré* ». Je crois que c'est toi.

— Ah, répondis-je. C'est vrai que j'ai été un peu brusque avec lui.

Jaz révéla également que Stinx lui avait un jour donné une clé de son studio. J'étais pas mal occupé avec toute la paperasse de GoPoint, sans parler de présider la première réunion de cette initiative inutile pour la jeunesse lancée par le gouvernement, mais je réussis à y passer un soir.

Je ne trouvai pas Stinx mais vis sous l'atelier un rat de la taille d'un petit chien en train de mâchonner hardiment une miche de pain verte. Je dus lui lancer un grille-pain pour le chasser. Je ne vis aucune trace du travail que j'avais espéré presque terminé. Rien. Je lavai des assiettes avant de partir et laissai un mot suppliant Stinx de me contacter.

La veille de Noël tombait un samedi et Anna et Sarah eurent la révélation stupéfiante et simultanée que nous n'avions pas de sapin. Elles résolurent de réparer cet oubli et allèrent en kidnapper un quelque part. Alors qu'elles étaient parties, je reçus une visite inattendue.

— Robbie ! Viens, entre ! Quelle surprise !

Il portait un long trench-coat noir, comme un de ces écoliers déterminés à assassiner leurs pairs. Il regarda par-dessus mon épaule.

— Sarah est là ?

— Il est cool, ton manteau ! Elle est partie chercher un sapin.

— Mo est là ?

— Il est avec elle. Tu restes un moment ?

— Et ta nouvelle copine ? Elle est là ?

— Anna est avec eux. On dirait qu'ils ont formé un gang.

— Papa, on ne dit plus gang. Et cool non plus.

— Non, évidemment. Viens, je vais t'aider à retirer ce chouette manteau.

On se rendit au salon où l'on s'assit. Je lui offris une bière – je sais que j'en faisais trop. Il préféra un verre de soda. Je lui en trouvai un qui datait d'un siècle mais il se plaignit qu'il ne contenait plus de bulles. Je lui demandai des nouvelles de sa mère, de Lucien, de Claire, et il me répondit de façon très formelle. Il passait son temps à frotter ses chaussures l'une contre l'autre. Bien que je travaille pour une organisation pour la jeunesse,

je ne suis pas très doué pour parler aux adolescents, pas même à mes enfants. En fait, je suis nul en la matière : voilà, c'est dit. Dès qu'ils atteignent treize ans, la Vallée des Démons les avale pour sept ans. Je sais avec certitude que certaines personnes n'en sortent qu'à trente-trois ans et demi, mais la plupart émergent des sous-bois à l'âge de vingt ans, serrant à la main une pépite luisante de raison.

Puis Robbie me stupéfia lorsqu'il balbutia :

— Je peux passer Noël ici ?

— Ici ? Tu veux rester ici ?

— Oui.

— Bien sûr que tu peux, Robbie. Évidemment. Tu es le bienvenu, tu devrais le savoir. Qu'est-ce qui s'est passé à la maison ?

— Rien. Mais l'an dernier, c'était un cauchemar. Lucien et sa cuisine, t'imagines le truc. Il passe trois jours à tout préparer. Il a déjà commencé. On ne peut manger que quand il le dit. Même si on veut des corn flakes, tu vois ? Il faut que ce soit un Noël parfait et il veut que je filme tout. Je ne veux pas d'un Noël parfait. Je veux aller quelque part où ça ne le sera pas. Où ça n'aura pas besoin d'être parfait.

— Alors tu as choisi le bon endroit.

— Je ne voulais pas dire ça. Enfin bref, tu vois le cauchemar.

J'entendis la porte s'ouvrir. Les chasseurs d'arbres rentraient avec un énorme épicéa de Serbie vert bleuté. La question consistant à trouver comment le faire entrer dans la maison suscita pas mal d'agitation, et lorsque ce fut fait, il était bien sûr trop grand pour la pièce.

— Anna, je te présente mon fils Robbie. Vous étiez obligés d'en choisir un si gros ?

Anna embrassa Robbie sur la joue et lui souhaita un joyeux Noël. Il n'arrivait pas à la quitter des yeux.

— C'était soit ça, soit un truc minuscule, tout maigre et fatigué, hein, Sarah ?

On m'envoya chercher une scie pour tailler trente centimètres du pied de l'arbre. Pendant que je m'activais sur le tronc, j'expliquai à Anna que Robbie voulait rester.

— Parfait, répondit-elle. Mais tu lui as dit ce qu'on faisait demain ?

Je n'en avais pas eu l'occasion. Anna et moi, en compagnie de Sarah et de Mo, avions promis d'aller chez GoPoint aider à organiser une fête de

Noël pour les pensionnaires. Pas du goût de tout le monde, hein ? Mais c'était ce que nous allions faire.

— Je vais lui en parler, me dit Anna.

Je continuai à scier le tronc tandis qu'elle conduisait Robbie ailleurs. Je feignis d'être absorbé par ma tâche tandis qu'elle posait la main sur son épaule, lui apprenait ce que nous allions faire le lendemain matin et lui demandait s'il souhaitait se joindre à nous.

— Quoi, chez les clodos ?

— Oui, répondit-elle. (Sans même regarder, je savais qu'elle devait le regarder avec de grands yeux.) Ça va être génial. Tu veux nous accompagner ?

— Quoi, passer Noël chez les clodos ?

— Oui ! Ce serait une expérience unique, hein ?

Il ne répondit rien. Cette perspective n'avait pas l'air de l'emballer plus que ça. Je continuai à scier. Une minuscule tempête de poussière de sapin parfumait l'air.

Il y eut quelques complications domestiques. Si Robbie s'alignait sur sa sœur Sarah pour désertier le toit maternel, il ne resterait que mon autre fille Claire qui tenterait hardiment d'arrondir les angles, alors même qu'elle était parmi les trois celle qui aurait le plus souhaité se trouver ici avec moi. Mais voilà : elle était aussi le genre de fille altruiste qui fait passer son propre confort en deuxième. Même moi, l'idée de Lucien dans sa cuisine sophistiquée décorée de houx, en train de fourrer ses saucisses et de préparer ses pâtisseries pour une salle à manger déserte, me déprimait.

Je convoquai donc un conseil de paix et demandai ce qu'on pouvait faire pour sauver le Noël de chacun. Je demandai aux gamins de penser à Claire.

— Allez, leur dis-je. C'est la veille de Noël. Réfléchissez.

Comme si la matière grise était une denrée plus abondante en période de fêtes, à l'instar des dattes et des noix.

— Peut-être que vous pourriez les inviter tous à passer le réveillon ici, suggéra Mo.

— Non, le rembarèrent trois voix à l'unisson. Dont la mienne.

On trouva une solution. Au lieu d'abandonner Claire, on décida que Robbie, Sarah et Mo passeraient le grand déjeuner de Noël avec Fay et Lucien après la matinée chez GoPoint. Puis, le soir, ils nous rejoindraient

tous les quatre pour le dîner. Bien sûr, j'allais devoir régler ça avec Fay, mais au moins, personne ne se sentirait négligé ni piégé. Je fêtai cette petite victoire du bon sens en ouvrant une bouteille d'un excellent châteauneuf-du-pape pendant que les gamins décoraient le sapin de camelote scintillante qu'ils venaient d'acheter en promo.

Je crois qu'il vaut parfois mieux attendre la dernière minute. Je dégustai mon vin en regardant mes enfants s'affairer à décorer le sapin, élevant dans les airs des décorations de verre jaune et vert, des babioles rouge et argent.

Chaque année, à la veille de Noël, un vieux démon du crépuscule descend par la cheminée, et l'on participe tous à une conspiration consistant à ne pas croire en lui. Mais en réalité, nous avons une telle foi en son existence que nous ne renoncerions pour rien au monde aux rituels bizarres qui lui sont associés.

D'autres choses se produisent également et je souhaitais rester éveillé jusqu'à minuit pour y assister.

Mais auparavant, on reçut de la visite. Jaz et Stinx débarquèrent ensemble. Ils apportaient non seulement une oie non plumée qu'il allait falloir plumer et vider, mais aussi leurs partenaires respectifs. Jaz traînait dans son sillage un séduisant joueur de rugby australien ; et dans celui de Stinx entra la mystérieuse Lucy.

— On se rencontre enfin ! lui lançai-je en lui serrant vigoureusement la main.

J'étais surpris. Cette briseuse de cœurs, cette tentatrice, cette *démone* – l'autre démon de Stinx, je veux dire, en plus de l'alcool et de la drogue – se révélait être une femme d'âge moyen enjouée mais grassouillette et chaleureuse. J'attendais peut-être une Mata Hari. Je crois l'avoir regardée avec trop d'intensité, guettant un éclat diabolique dans ses yeux, car elle détourna le regard d'un air nerveux.

— Il se cachait, me dit Jaz.

— C'est vrai, dit Stinx. Viens avec moi, William. J'ai un cadeau de Noël pour toi.

Il me fit signe de sortir de la cuisine pour entrer dans le salon. En allumant le lampadaire, j'aperçus son portfolio. Il ne voulait pas que les enfants le voient. Stinx ferma doucement la porte derrière nous, chassant le

brouhaha qui émanait de la cuisine. Dans le silence de la pièce, il posa son portfolio sur la table et l'ouvrit.

J'avais envie de me saisir immédiatement du résultat mais je savais que je devais le laisser le déballer, car même ses emballages sont des œuvres d'art. Ils font partie de l'effort de persuasion des clients. Nous travaillons dans le commerce des objets de luxe. On présente le joyau à l'intérieur de l'œuf Fabergé, et l'œuf sur un coussin de velours.

Je veux dire que l'emballage lui-même était fait d'un splendide vélin. Stinx fabrique des jaquettes cousues main si belles qu'elles détournent le regard de l'objet – du faux. Bien que la contrefaçon suffise à tromper ou au minimum à confondre l'œil le mieux exercé, la couverture, la jaquette spéciale, est en quelque sorte l'argument décisif. Stinx se procure lui-même le cuir de veau, le fait tremper dans la chaux, en retire les poils, le fait sécher, le découpe, le coud et le gaufre. Pourquoi parler de contrefaçon, ce type est un artiste d'exception. Le client est ensorcelé à tel point qu'il se sent toujours obligé de demander si la couverture de vélin est incluse dans le prix. Non, elle n'est pas à vendre. C'est une jaquette de présentation, protectrice et belle, destinée à mettre en valeur l'objet rare qu'elle contient.

Ensuite, on se laisse fléchir. Contre un bon prix.

Il y avait deux lots comme promis, trois volumes pièce reliés en maroquin vert. Les reliures étaient légèrement éraflées à différents endroits et, sur l'un des exemplaires, les coutures s'effiloçaient dangereusement au milieu de l'une des signatures. Le grain du cuir abîmé de l'une des couvertures était rongé par les moisissures et les autres avaient été « victimes » d'une dégradation photochimique avancée causée par la lumière du soleil. Les jointures des deux livres commençaient à céder. J'osais à peine les toucher : les échantillons étaient solides mais promettaient pourtant – détail qui me ravit – de se désintégrer d'extrême vieillesse au contact de doigts négligents. À l'intérieur, même les marbrures du papier variaient d'un exemplaire à l'autre. J'en approchai un de mon nez et reniflai. Stinx me regarda en clignant des yeux tandis que j'inhalais deux siècles d'humidité, de pollution due aux lampadaires à gaz, de soleil dans un bureau, et enfin le chêne verni du montant de bibliothèque contre lequel l'ouvrage reposait depuis un siècle environ.

L'exemplaire que j'avais entre les mains était miraculeux. C'était un boulot de génie : parfait d'imperfection.

— Ça ira ? me demanda Stinx.

— Ça ira.

— Je ne t'ai pas laissé tomber, hein ?

— Stinx, lui répondis-je. Stinx. Je vais ouvrir une bouteille de quelque chose de très, très spécial pour toi.

— Désolé, William, mais il faut que je te dise un truc. J'ai fait une cure de désintox. C'est là que j'étais passé ces derniers jours. Lucy m'a dit qu'elle n'accepterait de revenir avec moi que si j'arrêtais la boisson. Et tout le reste. William, je vais devoir démissionner du Club des Chandelles. Sur-le-champ, pour ainsi dire.

Je reposai soigneusement cette magnifique contrefaçon.

— Et merde, Stinx. L'heure est grave. Enfin, on a quand même bien le droit d'arroser ça. On a un livre et un acheteur.

— Je peux boire une limonade avec vous, dit Stinx.

— Elle arrive tout de suite. Allons rejoindre les autres.

Personne ne semblait vouloir repartir et quand arrivèrent 23 heures, tout le monde sauf Stinx mais y compris Lucy était sérieusement imbibé. Mais il était d'excellente humeur, grisé par la redécouverte de la tempérance. Il tenta de me convaincre de l'imiter, puis renonça et se mit plutôt à m'exposer ses idées.

— Des installations d'art contemporain, déclara-t-il. C'est notre prochaine escroquerie. Je vais bricoler ça. Jaz annoncera à la presse qu'il renonce à la poésie pour se lancer dans l'Art.

— Ou alors, répondis-je, m'enthousiasmant peu à peu pour notre entreprise, on pourrait faire dans les vins rares. Tu n'aurais à fabriquer que les étiquettes.

— Ou alors, commença Jaz...

J'étais ravi de ces projets ridicules. Tous parlaient avec animation, les yeux miroitant sous l'effet conjugué de la chaleur du vin et de la lumière des bougies. Même Robbie riait et plaisantait avec Anna. Je songeai qu'il viendrait peut-être même chez GoPoint le lendemain avec Anna, Sarah, Mo et moi-même afin d'aider le personnel à égayer les lieux pour les pensionnaires. Qui savait s'il le ferait ou non ? C'était possible, et ça me suffisait. Et s'il acceptait, ce serait sans doute pour suivre Anna partout comme un petit chien. Mon fils était entiché de ma petite amie. Je sais reconnaître un démon en train d'approcher de la piste d'atterrissage quand j'en vois un.

Comme tout le monde bavardait, un peu trop investi par la gaieté de Noël, je regardai Anna et me dis : *Je suis autorisé à aimer cette femme, même si elle refuse de prendre ma clé.* Mon regard passa d'elle à la foule tapageuse peuplant ma cuisine. Ce n'était peut-être pas exactement une famille, mais il y avait là assez d'ennuis pour que ça s'en approche.

Je parvins à m'isoler du groupe et sortis dans le jardin situé derrière ma maison. Je ne voulais pas manquer un certain événement qui se déroule à minuit chaque veille de Noël. Je ne sais pas pourquoi ni comment il se produit, mais c'est toujours sur le coup de minuit. J'appelle ça l'Ascension des démons.

Je croisai les bras, reculai d'un pas et tordis le cou pour bien voir la ligne des toits. Ils avaient déjà commencé, par dizaines, qui se changeaient rapidement en centaines. Oui, des centaines de démons qui s'élevaient lentement dans le ciel nocturne au-dessus de Londres. Je les voyais monter, parfaitement immobiles, telles des statues flottantes, occupant chacun son propre espace distinct, s'élevant comme des ballons à l'hélium mais en beaucoup plus lents. Les démons en pleine ascension avaient pris une teinte uniforme de brun doré resplendissant. Et ils s'élevaient loin de la terre. J'ignore pourquoi. Je savais qu'ils reviendraient, mais pour l'heure, ils s'en allaient.

Quelqu'un sortit en trombe par la porte de derrière à ma recherche.

— Hé, me cria Stinx, qu'est-ce que tu regardes ?

— Londres, répondis-je. Quelle ville.

Les autres le rejoignirent bientôt. Ils tordaient tous le cou à présent, cherchant à distinguer ce qui retenait à ce point mon attention. Mais il n'aurait servi à rien de le leur dire. Strictement à rien. Autant essayer d'en parler à la police, à votre mère, ou à votre enfant. S'ils ne peuvent pas le voir, vous ne pourrez rien y changer.

Le ciel était à présent rempli de démons qui s'élevaient tous lentement et doucement, et beaucoup d'entre eux se réduisaient à de simples points lumineux avant de disparaître.

Je quittai le ciel des yeux pour regarder Anna, puis le reste de l'assemblée. Ne voyant strictement rien dans le ciel, ils avaient de nouveau fixé leur regard sur moi. Anna souriante, Stinx haussant un sourcil, Sarah et Mo intrigués mais indulgents, Robbie légèrement dégoûté, Jaz donnant l'impression de vouloir éclater de rire. Quelle drôle d'assemblée. Je les aimais tous. Je m'imaginais voir mon reflet dans l'éclat de leurs yeux. Ce

qui était très approprié puisque le plus gros démon que j'affrontais était celui que je voyais dans le miroir. Car il était le maître de tous les autres. Que voulez-vous ? J'avais vécu dans l'ombre d'une faute que je n'avais pas commise, et fait par là même de ma propre vie une contrefaçon. D'une certaine manière, j'avais simulé ma propre mort.

Je savais que ce qui se passerait avec Anna n'aurait pas d'importance. J'avais besoin, plus que jamais, qu'elle m'aide à m'en sortir, mais j'étais préparé à ce qu'elle m'aime ou à ce qu'elle me quitte, à ce qu'elle me détruise sur la roue du sexe, à ce qu'elle réduise mon cœur en poussière : je n'éprouvais plus l'impression de pouvoir contrôler tout ça, ni de la contrôler, elle, ni même de devoir essayer. On ne peut pas vivre avec le pied sur une mine. Vraiment pas. Pour la première fois depuis ma jeunesse, j'étais libéré de mes chaînes. Je possédais l'amour, même s'il me brûlait.

On lâche prise. C'est aussi simple et aussi compliqué que me l'avait dit Antonia. On pleure. On jouit. On chante. On rit. On hurle. On lâche prise. Personne n'a besoin de s'accrocher à une première édition. Quel que soit son auteur ; même si c'était Moïse.

Je levai de nouveau les yeux au ciel, clignant des paupières face à la vision sublime des démons qui s'élevaient pour disparaître. Ils formaient un alphabet que je commençais à déchiffrer. Ils brûlaient tel un feu céleste.

William Heaney est un imposteur. Charmant, certes, mais un imposteur quand même. Aux prises avec ses démons et ceux des autres, il passe un peu trop son temps à vider la cave des meilleurs pubs de Londres. À l'occasion il prétendra même être le nom de plume d'un grand écrivain anglais. Méfiez-vous.

OceanofPDF.com

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Memoirs of a Master Forger*

Copyright © William Heaney 2008

Originellement publié par Gollancz Ltd, Londres, une maison d'édition de
Orion Publishing Books.

© Bragelonne 2009, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
Fabrice Borio

eISBN : 978-2-8205-0103-5

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

OceanofPDF.com

BRAGELONNE – MILADY, C'EST AUSSI LE CLUB:

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile!

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante:

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises!

1

Goodridge, R. W., *Categorical Evidence for the Prevalence of the 1,567 Forms* (Coleman-Ashcroft, Londres et New York, 1973), pp 839-43. (NdA)

2

Mouvement éducatif britannique issu des mêmes racines que le mouvement scout et qui prône des valeurs d'égalité, d'amitié, de paix et de coopération. (NdT)

3

Journal vendu dans la rue par les sans-abri. (NdT)

4

William Blake, *Le Mariage du ciel et de l'enfer* (trad. André Gide), José Corti, 1922.

5

En anglais, «stink» signifie «puer». (NdT)

6

DFES (Department for Education and Skills) : ministère britannique chargé du système éducatif et des services de l'enfance entre 2001 et 2007 ; INGYOS (International Non-Governmental Youth Organisations) : ensemble des ONG qui se consacrent aux problèmes de la jeunesse ; YOPA (Young Onset Parkinson's Association) : association d'aide aux jeunes victimes de la maladie de Parkinson ; CRY (Cardiac Risk in the Young) : association qui se consacre à l'information sur les risques de problèmes cardiaques chez les jeunes. (NdT)

7

Régiment de l'armée britannique. (NdT)

8

Clinique londonienne qui a accueilli un certain nombre de vedettes britanniques en cure de désintoxication. (NdT)

9

William Blake, *Le Mariage du ciel et de l'enfer* (trad. André Gide), José Corti, 1922.

10

Hôpital de Birmingham. (NdT)

11

Personnage d'une chanson traditionnelle anglaise qui incarne l'orge et les boissons qui en sont tirées, comme la bière et le whisky. (*NdT*)

OceanofPDF.com

WILLIAM
HEANEY

MÉMOIRES
d'un
MAÎTRE
FAUSSAIRE



E